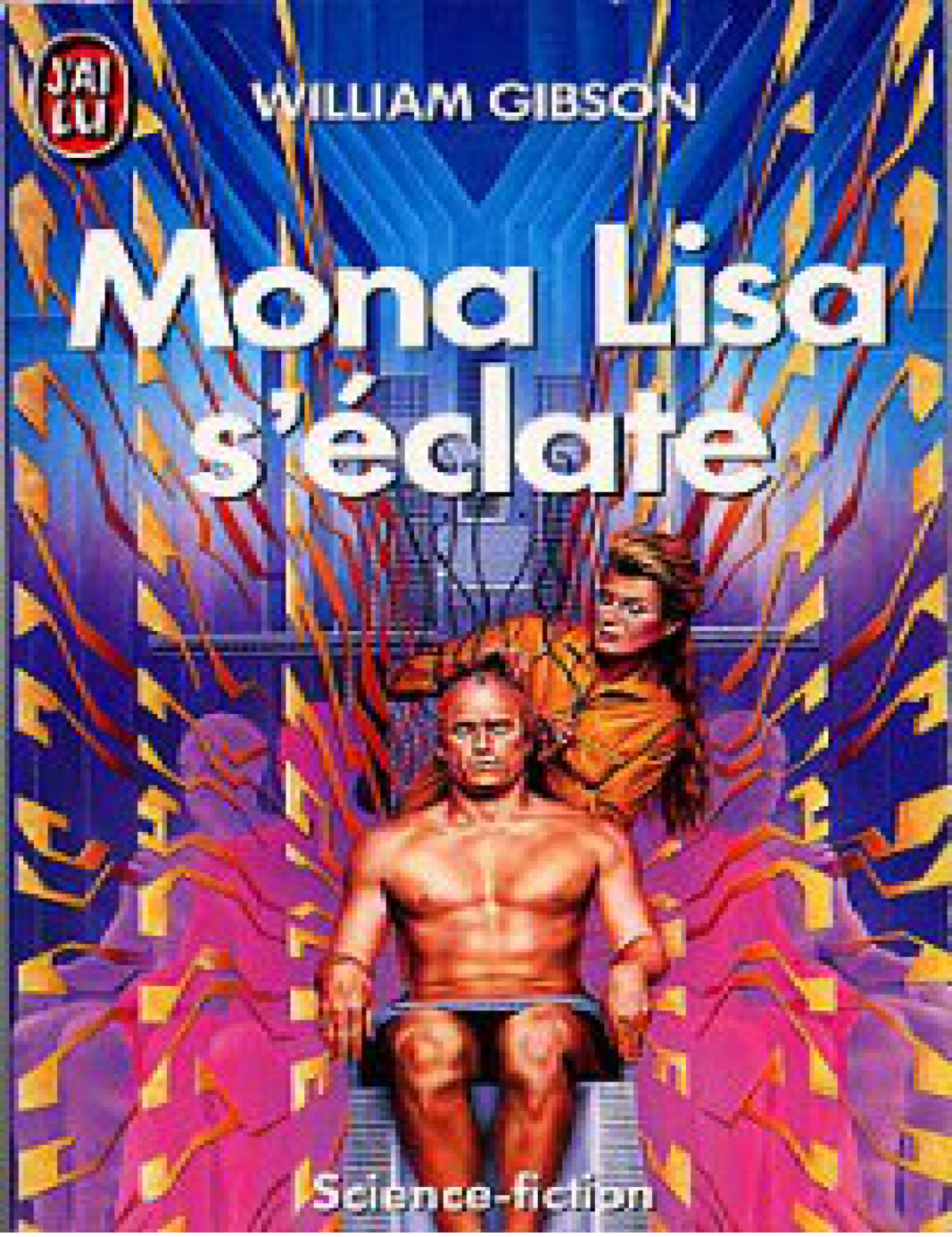
J'AI LU
WILLIAM GIBSON
Mona Lisa s'éclate
Science-fiction

SHOUT
SHARE
IT

Annotation

Une nouvelle macroforme est apparue dans le Conurb : *l'aleph*. Un gigantesque empilement de biopuces capables de reconstituer tous les savoirs, toutes les données de l'univers. Un fantastique instrument de pouvoir !

Tous les pirates de cyberspace sont à sa recherche. Mais qui le détient réellement ? Bobby, un génie du logiciel ? Dame 3Jane, l'héritière clonée de l'empire Tessier-Ashpool ? Ou Angie, vedette de cinéma, fille du savant Mitchell, le célèbre créateur des biopuces ?

L'enjeu est de taille ! Ils l'ignorent encore mais celui qui, au risque de sa vie, saura se rendre maître de l'aleph possèdera les clés d'un monde nouveau, un monde au-delà de l'humanité…

- William Gibson
  - 1. LA CRASSE
  - 2. KID AFRIKA
  - 3. MALIBU
  - 4. SQUAT
  - 5. PORTOBELLO
  - 6. LUMIÈRE MATINALE
  - 7. LÀ-BAS, PAS DE LÀ-BAS
  - 8. RADIO TEXANE
  - 9. DANS LE MÉTRO
  - 10. LA FORME
  - 11. AU RAS DU TROTTOIR
  - 12. L'ANTARCTIQUE COMMENCE ICI
  - 13. PASSERELLE
  - 14. JOUETS
  - 15. LES CHEMINS D'ARGENT
  - 16. FILAMENT EN STRATES
  - 17. CITÉ FOLIE
  - 18. LA TAULE
  - 19. SOUS LE BISTOURI
  - 20. HILTON SWIFT
  - 21. L'ALEPH
  - 22. FANTÔMES ET BOÎTES VIDES
  - 23. MIROIR MIROIR
  - 24. DANS UN COIN PERDU
  - 25. RETOUR À L'EST
  - 26. KUROMAKU
  - 27. SALE GARCE
  - 28. COMPAGNIE

    - 29. VOYAGE D’HIVER
    - 30. LE RAPT
    - 31. 3JANE
    - 32. VOYAGE D’HIVER
    - 33. STAR
    - 34. MARGATE ROAD
    - 35. LA GUERRE DE LA FABRIQUE
    - 36. ENVOÛTEUR
    - 37. LES GRUES
    - 38. LA GUERRE DE LA FABRIQUE
    - 39. TROP
    - 40. SATIN ROSE
    - 41. M. YANAKA
    - 42. LE SOL DE LA FABRIQUE
    - 43. JUGE
    - 44. CUIR ROUGE
    - 45. DERRIÈRE, LA PIERRE, LISSE
- notes
    - 1
    - 2
    - 3

William Gibson
Mona Lisa s'éclate

1. LA CRASSE

Le fantôme était le cadeau d'adieu de son père. Un secrétaire vêtu de noir le lui avait apporté dans un salon d'attente de l'aéroport de Narita.

Les deux premières heures du vol vers Londres, elle l'avait oublié au fond de son sac, forme oblongue, lisse et noire ; sur une des faces, plate, on avait gravé le sigle de la Maas-Neotek ; l'autre était légèrement incurvée pour mieux s'insérer au creux de la paume de son utilisateur.

Elle se tenait assise très raide dans son fauteuil de première classe, les traits figés en un masque froid qui reproduisait l'expression la plus caractéristique de sa défunte mère. Les places avoisinantes étaient toutes vides ; son père les avait louées. Elle refusa le repas présenté par un steward nerveux que ces sièges vacants effrayaient, témoignage de la fortune et du pouvoir du père. L'homme hésita puis s'inclina et se retira. Très brièvement, elle laissa le sourire de sa mère se peindre sur son masque.

Les fantômes, songea-t-elle plus tard, alors qu'elle volait quelque part au-dessus de l'Allemagne, en fixant le revêtement du siège voisin. Comme son père les traitait bien.

Il y en avait aussi derrière le hublot, des fantômes, dans la stratosphère de l'Europe en hiver, images partielles qui commençaient à se former dès qu'elle laissait errer son regard. Sa mère au Parc Ueno, fragile visage au soleil de septembre. « Les grues, Kumi ! Regarde les grues ! » Et Kumiko regardait de l'autre côté du bassin de Shinobazu sans rien voir, pas la moindre grue, juste quelques points noirs et sautillants qui devaient être des corbeaux. Les eaux étaient lisses comme la soie, d'une couleur de plomb, et de pâles hologrammes vacillaient, indistincts, au-dessus d'une lointaine rangée de stands de tir à l'arc. Kumiko devait les revoir plus tard, les grues, bien des fois, en rêve ; elles prendraient la forme des origamis, pliages anguleux de feuilles de néon, volatiles flamboyants et raides, voguant au clair de lune de la folie maternelle…

Souvenir de son père, robe noire ouverte sur une tornade de dragons tatoués, avachi dans son fauteuil derrière le vaste champ d'ébène de son bureau, les yeux plats et brillants comme ceux d'une poupée peinte. « Ta mère est morte. Comprends-tu ? » Et tout autour d'elle, les plans d'ombre de la pièce, les ténèbres aiguës. La main de son père qui avance, mal assurée, sous le cône lumineux de la lampe, pour brandir un doigt vers elle, la manchette de la robe qui glisse et révèle une Rolex en or mais aussi d'autres dragons, avec leur crête ondulant en vagues, et qui saillent, forts et sombres, de son poignet

tendu. Vers elle. « Comprends-tu ? » Elle n'avait pas répondu mais avait fui, courant se réfugier vers une cachette connue d'elle seule, à l'abri de la plus petite des machines à laver. Ils avaient tournicoté autour d'elle toute la nuit, à sa recherche, la balayant toutes les deux minutes de salves roses de lumière laser, jusqu'à ce que son père finisse par la trouver et (odeur de whisky irlandais et de cigarettes Dunhill) la ramène dans sa chambre au second étage de l'appartement.

Souvenir des semaines qui suivirent, jours engourdis, passés le plus souvent dans la sombre compagnie de tel ou tel secrétaire vêtu de noir, homme méfiant, sourire machinal et parapluie roulé serré. L'un d'eux, le plus jeune et le moins prudent, lui avait offert, sur un trottoir bondé de Ginza, à l'ombre de l'horloge Hattori, une démonstration de kendo, aussi experte qu'impromptue. Entre des vendeuses ébahies et des touristes aux yeux agrandis de surprise, il avait fait virevolter son parapluie noir en une inoffensive réplique des gestes de cet art antique. Et Kumiko avait alors souri, de son propre sourire, brisant le masque funéraire, et aussitôt elle avait senti s'ancrer plus profondément encore sa culpabilité, dans ce recoin de son cœur où logeaient sa honte et sa faiblesse. Mais en général, les secrétaires l'emmenaient faire des achats, parcourir à la file les grands magasins de Ginza, entrer et sortir des douzaines de boutiques de Shinjuku que recommandait un guide Michelin en plastique bleu avec des expressions ampoulées. Elle n'achetait que les objets les plus laids et les plus coûteux, et les secrétaires marchaient impavides à ses côtés, portant les grands sacs brillants dans leurs mains rudes. Chaque après-midi, de retour à l'appartement de son père, les sacs étaient déposes avec soin dans sa chambre, où ils restaient, jamais ouverts ni touchés, jusqu'à ce que les femmes de chambre les retirent.

Et la septième semaine, à la veille de son treizième anniversaire, il fut décidé que Kumiko se rendrait à Londres.

— Tu seras l'hôte de mon *kobun*, dit son père.

— Mais je n'ai pas envie de partir, dit-elle en lui offrant le sourire de sa mère.

— Il le faut, répondit-il avant de se détourner. Il y a des difficultés, ajouta-t-il, pour l'ombre de son bureau. À Londres, tu ne risques rien.

— Et quand reviendrai-je ?

Son père ne répondit pas. Elle s'inclina et quitta la pièce ; elle avait garde le sourire de sa mère.

Le fantôme s'éveilla au contact de la main de Kumiko alors qu'ils entamaient leur descente sur l'aéroport d'Heathrow. La cinquante et unième génération de biopuces Maas-Neotek fit apparaître sur le siège

voisin la silhouette indistincte d'un garçon sorti de quelque gravure passée qui évoquait une scène de chasse, les jambes négligemment croisées, en culotte fauve et bottes de cavalerie.

— Salut, dit le fantôme.

Kumiko plissa les yeux, ouvrit la main. Le garçon vacilla puis disparut. Elle contempla le petit boîtier lisse dans le creux de sa main et, lentement, referma les doigts.

— Re-salut. Je m'appelle Colin. Et vous ?

Elle le fixa. Il avait des yeux de fumée vert vif, le front haut, pâle et lisse sous une mèche brune rebelle. Elle pouvait entrevoir les sièges de l'autre travée à travers l'éclat de son buste.

— Si je suis un rien trop spectral à votre goût, précisa-t-il avec un grand sourire, on peut accroître la résolution…

Il apparut alors, un bref instant, inconfortablement réel et défini au point que les revers de sa veste sombre vibraient avec une hallucinante netteté.

— Seulement, ça vide les accus, dit-il avant de s'estomper jusqu'à retrouver son état antérieur. J'ai mal saisi votre nom.

De nouveau, ce sourire.

— Vous n'êtes pas réel, fit-elle, sans se démonter.

Il haussa les épaules.

— Pas besoin de parler tout haut, mam'zelle. Vos compagnons de voyage risquent de vous trouver un rien bizarre, si vous voyez ce que je veux dire. La méthode, c'est de sous-vocaliser. Je capterai vos messages par conduction épidermique…

Il déplia les jambes et s'étira, les mains croisées derrière la tête.

— Votre ceinture, mam'zelle. Je n'ai pas besoin de boucler la mienne, bien sûr, n'étant, comme vous l'avez signalé, pas réel.

Kumiko fronça les sourcils et lança le boîtier sur les genoux du fantôme. Il s'évanouit. Elle attacha sa ceinture, regarda l'objet, hésita, le reprit.

— Alors, c'est votre première visite à Londres ? demanda-t-il en se condensant à la lisière de son champ visuel.

Elle acquiesça, malgré elle.

— Ça ne vous gêne pas de prendre l'avion ? Vous n'avez pas peur ?

Elle fit non de la tête, se sentant ridicule.

— Peu importe, reprit le fantôme. Je ferai attention pour vous. Nous serons à Heathrow dans trois minutes. Quelqu'un vous attend à l'arrivée ?

— L'associé de mon père, répondit-elle en japonais.

Sourire du fantôme.

— Alors, vous serez en bonnes mains, j'en suis sûr. (Il cligna de l'œil.) À me voir, vous ne m'auriez pas cru doué pour les langues, pas

vrai ?

Kumiko ferma les yeux et le fantôme se mit à lui murmurer quelque chose qui avait trait à l'archéologie d'Heathrow, au néolithique et à l'âge du fer, à la poterie et aux outils…

— Mlle Yanaka ? Kumiko Yanaka ?

L'Anglais la dominait de toute sa hauteur, sa masse de *gaijin* drapée dans des plis éléphantesques de laine sombre. De petits yeux noirs la regardaient sans ciller derrière des lunettes à monture d'acier. Son nez semblait avoir été presque complètement écrasé et jamais rectifié. Ses cheveux, ou ce qu'il en restait, étaient rasés en une courte brosse grise. Il portait de vieilles mitaines en tricot noir.

— Mon nom, voyez-vous, dit-il comme si cela devait aussitôt la rassurer, est Pétale.

Pétale appelait la ville « la Crasse ».

Kumiko frissonnait sur le cuir rouge et froid de l'antique Jaguar ; elle regardait, derrière les vitres, la neige tourbillonner et fondre sur la route que Pétale appelait M4. Le ciel de cette fin d'après-midi était incolore. L'homme conduisait sans mot dire, avec efficacité, les lèvres pincées comme s'il allait siffler. Le trafic, par rapport à Tokyo, était absurdement clairsemé. Ils accélérèrent pour doubler un camion sans pilote d'Eurotrans, avec son nez camus hérissé de capteurs et de rangées de phares. Malgré la vitesse de la Jaguar, Kumiko avait l'impression qu'ils étaient immobiles ; les particules de Londres se sédimentaient autour d'elle. Murs de brique humides, arches de béton, poutrelles d'acier peintes en noir et dressées comme des lances.

Sous son regard, la cité commença à se définir. Une fois quittée la M4, tandis que la Jaguar attendait aux carrefours, elle pouvait entrevoir des visages dans la neige, visages rougis de *gaijin* dépassant des habits sombres, mentons engoncés dans des cache-col, talons bottés des femmes cliquetant dans les flaques d'argent. Les rangées d'immeubles et de boutiques évoquaient pour elle le luxe de détail des accessoires qui accompagnaient un modèle réduit de chemin de fer qu'elle avait vu, à Osaka, dans la galerie d'un marchand d'antiquités européennes.

On était ici aux antipodes de Tokyo où le passé, tout ce qui en subsistait, était préservé avec un soin inquiet. Là-bas, l'histoire était devenue une valeur, une denrée rare, gérée par le gouvernement et préservée par l'État ou les fondations privées. Ici, on aurait dit qu'elle composait la trame même des objets, comme si la cité n'avait formé qu'une unique concrétion de brique et de pierre, aux innombrables strates de messages et de sens, empilées au fil des siècles, génération après génération, selon le code aujourd'hui quasiment illisible de

l'ADN du Négoce et de l'Empire.

— Regrette que Swain n'ait pu se déplacer en personne, dit l'homme qui se nommait Pétale.

Kumiko était moins gênée par son accent que par sa manière de construire les phrases ; elle avait d'abord pris cette excuse pour un ordre. Elle avait même pensé appeler le fantôme puis en avait rejeté l'idée.

Elle se lança :

— Swain ? M. Swain est mon hôte ?

Les yeux de Pétale la scrutèrent dans le rétroviseur.

— Roger Swain. Votre père ne vous a rien dit ?

— Non.

— Ah. (Il hocha la tête.) M. Kanaka est attentif à la sécurité dans ce genre d'affaires, cela se comprend… Un homme de cette stature, et tout ça… (Il poussa un gros soupir.) Désolé pour le chauffage. Au garage, ils étaient censés avoir fait le nécessaire…

— Êtes-vous l'un des secrétaires de M. Swain ? (S'adressant aux plis de chair boudinée débordant du col de l'épais manteau sombre.)

— Son secrétaire ? (Il parut considérer la question.) Non, hasarda-t-il en fin de compte. On ne peut pas dire ça.

Il leur fit contourner un rond-point, passant devant les stores métalliques luisants et la cohue vespérale qui encombrait les trottoirs.

— Au fait, avez-vous mangé ? Vous ont-ils servi quelque chose, à bord ?

— Je n'avais pas faim. (Consciente d'arborer le masque maternel.)

— Eh bien, Swain aura quelque chose pour vous. Il mange des tas de trucs japonais, Swain.

Il fit avec la langue un drôle de petit claquement, puis se retourna pour lui jeter un coup d'œil.

Mais elle regardait, derrière elle, le baiser des flocons que venaient effacer les balais des essuie-glaces.

La résidence de Swain à Notting Hill était composée de trois hôtels particuliers, de l'époque victorienne, attenants et situés au milieu d'une profusion neigeuse de places, de rues incurvées et de venelles. Pétale, qui portait deux valises de Kumiko dans chaque main, lui expliqua que le numéro 17 était l'entrée principale aussi bien du 16 que du 18.

— Inutile de sonner là-bas, expliqua-t-il en tendant maladroitement son bras chargé pour indiquer le battant laqué rouge et les ferrures de cuivre poli de la porte du 16. Il n'y a rien derrière, que cinquante centimètres de béton armé.

Elle contempla la rue en arc de cercle, la perspective légèrement

courbe de ses façades presque identiques. La neige tombait maintenant dru et le ciel, uniforme, reflétait la lueur saumon des lampes à vapeur de sodium. La rue était déserte, la neige fraîche, immaculée. L'air froid avait des relents étrangers, une imperceptible mais envahissante odeur de brûlé, de combustibles archaïques. Les souliers de Pétale laissaient de larges empreintes nettement définies. Il portait des richelieus en daim noir, aux bouts pointus, avec des semelles crantées en plastique écarlate, très épaisses. Gagnée de frissons, Kumiko suivit ses traces sur les degrés gris du perron du 17.

— Allons, c'est moi, dit-il à la porte peinte en noir. Ouvre.

Puis il soupira, déposa les quatre valises dans la neige, retira le gant de sa main droite et pressa la paume contre un cercle d'acier brillant qui affleurait sur l'un des battants de la porte. Kumiko crut entendre une plainte imperceptible, un bruit de moucheron qui s'amplifia puis s'évanouit, enfin la porte vibra sous l'impact assourdi de gâches magnétiques qui se rétractaient.

— Vous l'avez appelée la Crasse, dit-elle alors qu'il approchait la main du bouton de cuivre, la ville…

Il arrêta son geste.

— La Crasse… Oui, fit-il avant d'ouvrir la porte sur la chaleur et la lumière. C'est une vieille expression, un sobriquet, en quelque sorte.

Il ramassa les valises et, d'un pas lourd, foula la moquette bleue d'une entrée aux lambris peints en blanc. Elle le suivit – la porte se referma toute seule derrière elle, les verrous s'enclenchant de nouveau avec un bruit mat. Au-dessus du lambrissage blanc, accrochée dans un cadre d'acajou, une gravure représentait des chevaux dans un champ, de petits personnages délicats en manteau rouge. *Colin, la puce-fantôme, devrait vivre ici*, songea Kumiko. Pétale avait reposé ses bagages. Des flocons de neige tassée marquaient la moquette bleue. Il ouvrait à présent une autre porte, révélant une cage d'acier doré. Il repoussa les barreaux sur le côté, avec un bruit métallique. Elle fixa la cage, ahurie.

— L'ascenseur, expliqua-t-il. Pas de place pour vos affaires. Je ferai un second voyage.

Malgré son état vétuste, la cabine s'éleva en douceur dès que Pétale eut effleuré de son index trapu un bouton de porcelaine blanche. Kumiko fut obligée de se serrer contre lui ; il sentait la laine mouillée et une crème à raser aux senteurs florales.

— Nous vous avons installée tout en haut, dit-il en la précédant dans un couloir étroit, nous avons pensé que vous apprécieriez le calme. (Il ouvrit la porte et lui fit signe d'entrer.) J'espère que ça vous conviendra… (Il retira ses lunettes pour les nettoyer énergiquement avec un mouchoir froissé.) Je vais chercher vos sacs.

Après son départ, Kumiko contourna lentement la baignoire de

marbre noir massive qui dominait le centre de la pièce basse et encombrée. Les murs, fortement inclinés vers le plafond, étaient revêtus de glaces d'or mouchetées. Deux petites lucarnes flanquaient le plus grand lit qu'elle eût jamais vu. Au-dessus de celui-ci, le miroir était incrusté de petites lampes orientables, comme les plafonniers *de* lecture dans un avion. Elle s'arrêta près de la baignoire pour effleurer le cou arqué du cygne plaqué or qui faisait office de bec verseur. Ses ailes ouvertes servaient de robinets. L'air dans la pièce était calme et chaud et, durant un instant, la présence de sa mère vint l'habiter, brume douloureuse.

Sur le seuil, Pétale se racla la gorge.

— Bon… fit-il en entrant avec les bagages, tout est-il en ordre ? On se sent affamée ? Non, pas encore ? J'vous laisse vous installer… (Il disposa ses valises près du lit.) Si jamais vous avez un petit creux, vous n'avez qu'à sonner. (Il indiqua un antique téléphone ornementé, écouteur et micro en laiton décoré et manche d'ivoire tourné.) Il suffit de décrocher, inutile de composer un numéro. Petit déjeuner à l'heure de votre choix. Demandez, on vous montrera où. Vous pourrez ensuite rencontrer Swain…

La présence de sa mère s'était évanouie avec le retour de Pétale. Elle essaya de la ressentir à nouveau après qu'il lui eut souhaité bonne nuit et fut sorti, mais elle s'était enfuie.

Elle resta un long moment près de la baignoire, à caresser le métal lisse et froid du col de cygne.

2. KID AFRIKA

Kid Afrika pénétra tranquillement sur la Chienne de Solitude le dernier jour de novembre, dans son Dodge d'époque, conduit par une jeune fille blanche nommée Cherry Chesterfield.

Henry la Ruse et Petit Oiseau étaient en train de démonter la scie circulaire qui tenait lieu de main gauche au Juge quand le Dodge de Kid apparut. Sa jupe, couverte de pièces, projetait en panaches de rouille l'eau croupie qui stagnait sur la plaine inégale et grise de la Solitude.

Petit Oiseau l'aperçut le premier. Il avait l'œil vif, Petit Oiseau, et un monoculaire ×10 suspendu sur la poitrine, entre les os d'un assortiment d'animaux et d'antiques douilles en laiton. La Ruse quitta des yeux le bras hydraulique pour regarder Petit Oiseau déplier ses deux mètres et braquer son monoculaire à travers le lacis d'acier mat qui formait la majeure partie de l'enceinte sud de la Fabrique. Petit Oiseau était d'une maigreur presque squelettique, et les ailes laquées de cheveux châtains qui lui avaient valu son surnom se dressaient face au ciel pâle. Il se rasait la nuque et les tempes, dégageant nettement les oreilles ; avec ses ailes et sa couette profilée, on l'aurait cru coiffé d'une mouette brune décapitée.

— Waouh, putain ! s'écria Petit Oiseau.

— Quoi encore ? (Il était toujours difficile de faire se concentrer Petit Oiseau et le boulot exigeait deux paires de mains.)

— C'est l'aut' nègre.

La Ruse se redressa et s'essuya les mains sur son jean pendant que Petit Oiseau décrochait le boîtier vert du microgiciel Méca-5 de la prise derrière son oreille – oubliant instantanément la procédure d'autocalibrage à la huitième décimale, nécessaire pour dépanner la scie circulaire du Juge.

— Qui c'est qui conduit ? (Afrika ne conduisait jamais s'il pouvait l'éviter.)

— J'vois pas.

Petit Oiseau lâcha le monoculaire qui retomba en cliquetant au milieu du bric-à-brac d'os et de laiton.

La Ruse le rejoignit à la fenêtre pour observer la progression du Dodge. Kid Afrika retouchait périodiquement le revêtement noir mat de l'aéroglisseur par de judicieuses applications de peinture en bombe. La dominante sombre était compensée par la rangée de crânes chromés qu'il avait soudés au massif pare-chocs avant. Durant un temps, les crânes, en acier creux, avaient même arboré dans leurs orbites des ampoules rouges de guirlandes de Noël ; peut-être que le Kid se souciait moins de son image, aujourd'hui.

Tandis que le glisseur montait vers la Fabrique, la Ruse entendit Petit Oiseau regagner l'ombre d'un pas traînant. Ses lourdes bottes raclaient la poussière et projetaient les copeaux de métal en fines spirales brillantes.

La Ruse regarda à travers les fenêtres poussiéreuses l'engin se poser sur sa jupe, devant la Fabrique, grondant et dégageant des jets de vapeur.

Il entendit un cliquetis dans le noir, derrière lui : Petit Oiseau s'était caché près des casiers de pièces au rebut pour visser son silencieux sur le F.M. chinois qu'ils employaient lorsqu'ils tiraient les lapins.

— L'Oiseau, dit la Ruse, en jetant sa clé sur la bâche, je sais bien que t'es qu'un connard de pauvre plouc abruti du Jersey, mais faut-il vraiment que tu m'obliges en permanence à te le rappeler ?

— J'aime pas c'négro, répondit Petit Oiseau, de derrière les casiers.

— Ouais, et si ce nègre voulait bien se donner la peine de te regarder, il ne t'aimerait pas non plus. S'il te savait là planqué avec ce tromblon, il te le ferait rentrer de travers dans le gosier.

Pas de réponse de Petit Oiseau. Il avait grandi dans les faubourgs blancs du Jersey où tout le monde se foutait de tout et où l'on n'aimait pas les curieux.

— Et je serais le premier à l'aider, ajouta la Ruse, en remontant la fermeture à glissière de son vieux blouson marron, avant de sortir rejoindre le glisseur de Kid Afrika.

La vitre poussiéreuse du côté du chauffeur descendit en sifflant, révélant un visage pâle dominé par une énorme paire de lunettes ambre. Les bottes de la Ruse écrasaient d'antiques boîtes de conserve que la rouille avait rendues fines comme des feuilles mortes. Le chauffeur baissa ses lunettes et regarda dans sa direction ; c'était une femme, les lunettes ambre qui pendaient à son cou lui dissimulaient la bouche et le menton. Kid devait être de l'autre côté, une bonne chose, au cas – improbable – où Petit Oiseau s'aviserait de tirer.

— Fais le tour, dit la fille.

La Ruse contourna l'engin, en passant devant les crânes chromés ; il entendit la vitre de Kid Afrika descendre avec le même petit bruit évocateur.

— Henry la Ruse, dit Kid, et son haleine faisait des panaches blancs au contact de l'air de la Solitude. Salut !

La Ruse contempla le long visage brun. Kid Afrika avait de grands yeux noisette, fendus comme ceux d'un chat, une moustache fine comme un trait de crayon, et sa peau avait le lustre du cuir poli.

— Eh, Kid. (La Ruse sentait comme une odeur d'encens dans l'habitacle du glisseur.) Comment va ?

— Eh bien, dit Kid en plissant les yeux, me suis souvenu que tu m'avais dit un jour, si jamais j'avais besoin d'un service…

— Exact, reconnut la Ruse avec un sentiment d'appréhension.

Kid Afrika lui avait sauvé la peau une fois, à Atlantic City, en dissuadant un mec irascible de le lâcher de ce balcon, au quarante-deuxième étage d'un immeuble détruit par un incendie.

— Quelqu'un veut te balancer du haut d'une tour ?

— La Ruse, dit Kid, j'aimerais te présenter quelqu'un.

— Alors, on sera quittes ?

— Henry la Ruse, cette jolie fille que tu vois là, c'est Miss Cherry Chesterfield, de Cleveland, Ohio.

La Ruse se pencha pour regarder la conductrice. Casque blond, fard à paupières.

— Cherry, je te présente un ami personnel, M. Henry la Ruse. Quand il était jeune et méchant, il frayait avec les Diacres bleus. Maintenant qu'il est devenu vieux et resté méchant, il s'est terré ici pour se consacrer à son *art*, n'est-ce pas. C'est un *artiste*, vois-tu.

— C'est lui qui construit les robots, dit la fille en mâchonnant son chewing-gum, c'est ça ?

— Lui-même, confirma Kid en ouvrant sa porte. Tu nous attends ici, Cherry chérie ?

Drapé dans un manteau de vison qui effleurait les pointes immaculées de ses bottes jaunes en autruche, Kid sortit et la Ruse crut entrevoir quelque chose à l'arrière du glisseur, l'image, fugitive comme un gyrophare d'ambulance, de pansements et de cathéters chirurgicaux…

— Eh, Kid, qu'est-ce que t'as là, derrière ? La main couverte de bagues du Kid se leva, pour faire reculer la Ruse tandis que la portière se refermait et que Cherry pressait le bouton du lève-vitre.

— C'est de ça qu'on doit causer, la Ruse.

— Je ne crois pas que ce soit trop demander, dit Kid, en s'appuyant contre un établi métallique, toujours emmitouflé dans son vison. Cherry a sa carte d'auxiliaire médicale et elle sait qu'elle sera payée. Une chouette fille, la Ruse. (Il cligna de l'œil.)

— Kid…

Kid Afrika avait à l'arrière du glisseur ce type qui était comme mort, dans le coma ou Dieu sait quoi, raccordé à tout un tas de pompes, de sacs et de tuyaux, plus une espèce de récepteur de simstim, le tout boulonné sur une vieille civière d'ambulance en alliage léger, avec les batteries et tout le tremblement.

— C'est quoi, ce truc ? demanda Cherry.

Elle les avait suivis à l'intérieur après que Kid eut fait ressortir la Ruse pour lui montrer son passager, et elle était en train d'observer,

avec une moue dubitative, la masse imposante du Juge – l'essentiel de celui-ci, tout du moins : le bras avec la scie circulaire était resté où ils l'avaient laissé, par terre, sur la bâche graisseuse. *Si elle a une carte d'auxiliaire médicale*, jugea la Ruse, *alors, c'est que son propriétaire n'a pas encore dû noter sa disparition.* Elle portait au moins quatre blousons de cuir superposés, tous trop grands de plusieurs tailles.

— La Ruse fait dans l'art, comme je t'ai dit.

— Ce type est en train de crever. Il sent la pisse.

— Le cathéter s'est défait, dit Cherry. Et c'est censé servir à quoi, au juste, ce truc ?

— On peut pas le garder ici, Kid. Il va caner. Si tu veux le tuer, va le fourrer dans un trou sur la Solitude.

— Cet homme n'est pas en train de mourir, protesta Kid. Il n'est ni blessé ni malade…

— Ben merde alors, qu'est-ce qui cloche chez lui ?

— Il est *en plongée*, mon chou. Parti en *long voyage*. Ce qu'il lui faut, c'est *du calme et de la tranquillité*.

Le regard de la Ruse passa du Kid au Juge puis revint au Kid. Il avait envie de bosser sur ce bras. Kid, lui, voulait que la Ruse garde le type quinze jours, trois semaines peut-être ; il lui laisserait Cherry pour s'en occuper.

— J'arrive pas à comprendre. Ce mec, c'est un pote à toi ?

Kid Afrika haussa les épaules sous son vison.

— Alors, pourquoi tu le gardes pas chez toi ?

— C'est pas aussi calme, pas aussi tranquille.

— Kid, insista la Ruse, j'ai une dette envers toi, d'accord, mais pas pour un truc aussi glauque. En plus, j'ai du boulot, et puis c'est un coup trop tordu. Y a Gentry, aussi. Il est à Boston, pour l'instant ; y revient demain soir et ça ne va pas lui plaire. Tu sais comment il est avec les gens… Et c'est quand même d'abord chez lui, ici, comme tu le sais…

— Ils t'avaient fait passer par-dessus la balustrade, mec, observa tristement Kid. Tu t'souviens ?

— Eh, j'me souviens, je…

— Pas trop bien, jugea Kid. Okay, Cherry, on y va. J'ai pas envie de retraverser la Chienne de Solitude en pleine nuit. (Il s'écarta de l'établi.)

— Kid, écoute…

— Laisse tomber. Je connaissais pas ton putain de nom, à l'époque, à Atlantic City, j'm'étais simplement dit que j'avais pas envie de voir le p'tit Blanc répandu sur le trottoir, tu piges ? Alors, si j'connaissais pas ton nom à ce moment-là, j'suppose que je le connais pas plus aujourd'hui.

— Kid…

— Ouais ?

— D'accord. Il reste. Quinze jours, maxi. Tu me donnes ta parole que tu reviendras le récupérer ? Et que tu m'aideras à convaincre Gentry ?

— Qu'est-ce qu'il lui faut, à celui-là ?

— De la came.

Petit Oiseau réapparut alors que le Dodge de Kid s'éloignait en ballottant sur la Solitude. Il sortit prudemment de derrière un amas de voitures compressées, matelas rouillé d'acier compact qui laissait encore voir quelques taches d'émail laqué.

La Ruse l'observait depuis une fenêtre à l'étage de la Fabrique. Les carrés délimités par l'encadrement d'acier avaient été obturés de fragments de plastique de récupération, tous d'épaisseurs et de teintes différentes, si bien qu'il lui suffisait d'incliner la tête pour voir Petit Oiseau à travers un panneau de plexiglas rose vif.

— Qui habite ici ? demanda Cherry depuis la pièce derrière lui.

— Moi, répondit la Ruse, Petit Oiseau, Gentry…

— Dans cette chambre, je veux dire.

Il se retourna et la vit près de la civière avec ses machines.

— Vous, répondit-il.

— C'est la vôtre ?

Elle contemplait les dessins scotchés aux murs, ses esquisses originales pour *Le Juge et ses Enquêteurs, Le Hache-corps et la Sorcière.*

— Vous en faites pas pour ça.

— Vaudrait mieux pas que vous vous fassiez des idées…

Il la regarda. Elle avait une large plaie rouge au coin de la bouche. Ses cheveux décolorés étaient hérissés comme par de l'électricité statique.

— J'vous l'ai dit, faut pas vous en faire pour ça.

— Kid a dit que vous aviez l'électricité.

— Ouais.

— Vaudrait mieux la brancher, dit-elle en se retournant vers la civière. Il ne pompe pas beaucoup mais les accus vont faiblir.

Il traversa la pièce pour aller contempler le visage ravagé.

— Vous feriez mieux de m'expliquer un truc, commença-t-il. (Il n'aimait pas ces tuyaux. L'un d'eux rentrait par une narine et cela lui donnait des haut-le-cœur rien que d'y penser.) Qui est-ce, et qu'est-ce que Kid Afrika est en train de lui faire, à ce pauvre type ?

— Rien du tout, dit-elle, en faisant apparaître, d'une pichenette, une courbe sur le biomoniteur fixé par du ruban argenté au pied de la civière. Il a toujours des mouvements rapides des yeux, comme s'il rêvait en permanence…

L'homme étendu était emmailloté dans un sac de couchage bleu

tout neuf.

— En fait, c'est lui – ou quelqu'un – qui paie le Kid à faire ça.

Le type avait un faisceau de trodes collé au front ; un unique câble noir, branché dans un connecteur derrière l'oreille gauche, était fixé sur le bord de la civière. La Ruse le suivit des yeux jusqu'au gros boîtier gris qui semblait dominer tout l'appareillage monté sur la superstructure. Une simstim[1] ? Ça n'y ressemblait pas. Une espèce de platine de cyberspace ? Gentry en connaissait un rayon en la matière – en tout cas, il en parlait beaucoup – mais la Ruse n'avait jamais entendu dire qu'on pouvait ainsi perdre conscience et rester branché comme ça… Les gens s'interfaçaient pour pouvoir pirater. On se mettait les trodes et on était parti, toutes les données stockées dans le monde vous apparaissaient, empilées comme dans une immense cité de verre si bien que l'on pouvait les parcourir, avoir prise sur elles, visuellement du moins ; autrement, c'était trop compliqué d'essayer de retrouver telle ou telle donnée précise. De l'iconique, Gentry appelait ça.

— Il paie le Kid ?

— Ouais, confirma-t-elle.

— Pour quoi faire ?

— Le maintenir ainsi. Le cacher, également.

— De qui ?

— Sais pas. L'a pas dit.

Dans le silence qui suivit, il put percevoir le chuintement régulier de la respiration de l'homme.

3. MALIBU

Il y avait une odeur dans la maison ; elle avait toujours été là.

Elle était liée au temps, à l'air salin et à la nature entropique des coûteuses demeures édifiées trop près de l'océan. Cela tenait peut-être aussi aux lieux laissés inhabités par périodes brèves mais fréquentes, à ces maisons que n'arrêtaient pas d'ouvrir et de fermer leurs propriétaires trop remuants. Elle imaginait les pièces vides, les pétales de corrosion qui s'épanouissaient en silence sur le chrome, les moisissures pâles qui accaparaient les recoins sombres. Comme pour admettre cet éternel processus, les architectes avaient encouragé un certain degré de rouille : les parapets d'acier massif qui longeaient la terrasse avaient été dévorés par des années d'embruns.

Comme ses voisines, la maison était bâtie sur des fondations en ruine. Les promenades qu'elle effectuait le long de la plage incluaient parfois des essais d'archéologie imaginaire : elle tentait de reconstituer un passé à ces lieux, avec d'autres maisons, d'autres voix. Elle était accompagnée, durant ces balades, par un appareil radioguidé et armé, un minuscule hélicoptère Dornier qui quittait son invisible nid sur le toit sitôt qu'elle descendait de la terrasse. Capable de voler presque en silence, il était programmé pour demeurer hors de son champ visuel. Il y avait quelque chose de nostalgique dans sa façon de la suivre, comme s'il avait été un cadeau de Noël coûteux mais qui n'aurait pas plu.

Elle savait que Hilton Swift la surveillait via les caméras du Dornier. Bien peu de ce qui se passait sur la maison de la plage échappait à Senso/Rézo ; sa solitude, cette semaine de solitude qu'elle avait exigée, tout cela restait sous constante surveillance.

Ses années de métier lui avaient procuré une singulière immunité contre l'observation.

La nuit, elle allumait parfois les projecteurs montés sous la terrasse, illuminant les cabrioles hiéroglyphiques des grosses puces de mer grises. Quant à la terrasse proprement dite, elle la laissait dans l'obscurité, de même que le séjour derrière elle. Elle s'asseyait sur une chaise de plastique blanc uni, pour contempler la danse brownienne des insectes. Illuminés par les lampes, ils projetaient des ombres infimes, à peine visibles, vacillantes virgules sur le sable.

Le bruit de l'océan l'enveloppait dans son mouvement. Tard le soir, quand elle sommeillait dans la plus petite des deux chambres d'ami, il se frayait un passage dans ses rêves. Mais jamais jusque dans les souvenirs envahissants de l'étranger.

Le choix des chambres était instinctif. La chambre principale était

minée par les détonateurs de douleurs anciennes.

À la clinique, les médecins avaient dû recourir à des tenailles chimiques pour extraire l'accoutumance à la drogue des sites récepteurs de son cerveau.

Elle se préparait à manger dans la cuisine blanche, décongelant le pain dans le four à micro-ondes, versant des sachets de soupe lyophilisée suisse dans d'impeccables casseroles en inox, se glissant avec lassitude dans cet espace anonyme et pourtant de plus en plus familier, dont elle avait été si subtilement isolée par le rideau de poudre chimique.

— Et on appelle ça la vie, dit-elle à la paillasse blanche.

Que pourraient bien en tirer les psychologues maison de Senso/Rézo, se demanda-t-elle, si quelque micro caché leur transmettait ce message ? Elle remua la soupe avec un mince fouet en inox en regardant monter la vapeur. Elle trouvait que ça aidait, de faire des choses, de les faire elle-même, tout bêtement ; à la clinique, ils avaient tenu à ce qu'elle fasse seule son lit. Elle se mit à manger son bol de soupe à la cuillère, les sourcils froncés, envahie par les souvenirs de son hospitalisation.

Elle avait décidé de sortir au bout d'une semaine de traitement. Les toubibs avaient protesté. La cure de désintoxication s'était déroulée à merveille, disaient-ils, mais la thérapie n'avait pas encore commencé. Ils soulignèrent le taux de rechutes parmi les clients qui renonçaient à mener le programme à son terme. Ils lui expliquèrent que son assurance ne serait plus valable si elle interrompait le traitement. Senso/Rézo paierait, leur dit-elle, à moins qu'ils ne préfèrent qu'elle les paie elle-même. Elle avait brandi sa carte à puce MitsuBank.

Son Lear-jet arriva une heure plus tard ; elle lui dit de l'emmener à LAX, l'aéroport de Los Angeles, de lui réserver une voiture à l'arrivée et d'annuler tous les appels qui lui seraient adressés.

— Je suis désolé, Angela, dit le jet, en s'inclinant au-dessus de Montego Bay quelques secondes après le décollage, mais j'ai Hilton Swift en appel prioritaire.

— Angie, disait Swift, vous savez que je suis avec vous en permanence. Vous le savez, Angie.

Elle se tourna pour fixer l'ovale noir du haut-parleur, au centre de son cadre de plastique gris et lisse : elle s'imaginait l'homme tapi là-derrière, ses longues jambes de coureur douloureusement repliées, grotesques, derrière la cloison de l'habitacle.

— Je le sais bien, Hilton. C'est gentil à vous d'appeler.

— Vous allez à Los Angeles, Angie ?

— Oui. C'est ce que j'ai dit à l'avion.

— À Malibu ?

— C'est exact.

— Piper Hill est en route pour l'aéroport.

— Merci, Hilton, mais je n'ai pas envie de voir Piper. Je ne veux personne. Je veux une voiture.

— Il n'y a personne à la maison, Angie.

— Parfait. C'est ce que je désire, Hilton. Personne à la maison. Une maison vide.

— Êtes-vous sûre que ce soit une bonne idée ?

— La meilleure que j'aie eue depuis longtemps, Hilton.

Il y eut un silence.

— Ils ont dit que tout s'était bien passé, Angie, le traitement. Mais ils voulaient que vous restiez.

— J'ai besoin d'une semaine, répondit-elle. Une semaine. Sept jours. Seule.

Après la troisième nuit à la maison, elle s'éveilla à l'aube, fit du café, s'habilla. La condensation voilait la baie vitrée donnant sur la terrasse. Elle avait dormi, c'est tout. Elle n'avait pas gardé le souvenir de ses rêves, ne restait qu'une impression de fébrilité, presque de vertige. Elle était debout dans la cuisine, le froid du carrelage traversant ses grosses chaussettes blanches, les mains serrées autour de la tasse bien chaude.

Quelque chose, là. Elle étendit les bras, leva le café comme un calice, en un geste immédiatement instinctif et ironique.

Cela faisait trois ans que les loa l'avaient chevauchée, trois ans maintenant qu'ils ne l'avaient plus touchée. Mais maintenant ?

Legba ? Ou l'un des autres ?

L'impression d'une présence se dissipa brusquement. Elle reposa trop vite la tasse sur la paillasse, répandant du café sur sa main, et courut chercher des chaussures et passer un manteau. Dans le placard des affaires de plage, elle trouva des bottes en caoutchouc vertes et une pesante doudoune bleue dont elle ne se souvenait pas, trop large pour avoir appartenu à Bobby. Elle sortit de la maison à la hâte, dévala l'escalier, ignorant le bourdonnement du Dornier miniature lorsqu'il décolla derrière elle, telle une patiente libellule. Elle regarda vers le nord, le fouillis de maisons le long de la plage, l'enchevêtrement confus des toits qui lui rappelait le *barrio* de Rio, puis elle se tourna vers le sud, vers la Colonie.

Celle qui venait s'appelait Maman Brigitte ou Grande Brigitte, et tandis que certains pensent qu'elle est l'épouse du Baron Samedi, d'autres la baptisent « l'aînée d'entre les morts ».

L'architecture de rêve de la Colonie s'élevait sur la gauche d'Angie, délire de formes et de mégalomanie. Frêles d'aspect, les répliques, incrustées de néon, des tours de Watts s'élevaient à proximité de casemates néo-brutalistes qui arboraient des bas-reliefs en bronze.

Sur son passage, des murs de glace reflétaient les bancs de nuages matinaux qui filaient sur le Pacifique.

Elle avait connu une période, ces trois dernières années, où elle avait eu l'impression d'être sur le point de traverser ou de retraverser une ligne, la subtile barrière de la foi, pour découvrir que son existence avec les loa avait été un rêve ou, tout au plus, un ensemble contagieux de nœuds de résonance culturelle, survivance des semaines qu'elle avait passées dans l'oumphor de Beauvoir, dans le New Jersey. Voir enfin avec d'autres yeux : ni dieux, ni Cavaliers.

Elle poursuivit sa promenade, réconfortée par le ressac, par l'unique et perpétuel mouvement temporel de la mer, son immanence et son éternité.

Son père était mort sept ans plus tôt, et les archives de sa vie, qu'elle avait retrouvées, lui en avaient appris bien peu : qu'il avait servi quelqu'un ou quelque chose, que sa récompense avait été le savoir, et qu'elle avait été son sacrifice.

Parfois, elle avait l'impression d'avoir vécu trois vies, chacune isolée des autres par une chose qu'elle ne pouvait nommer, et sans le moindre espoir de jamais recouvrer son intégrité.

Il y avait ses souvenirs d'enfance dans l'arcologie de la Maas, creusée au sommet d'une *mesa* de l'Arizona : elle empoignait une balustrade de grès, le visage au vent, avec l'impression que l'immense plateau creusé était son navire, qu'elle pouvait le piloter et le mener jusqu'au cœur des couleurs du couchant, au-delà des montagnes. Plus tard, elle avait fui par la voie des airs, avec la peur comme une boule dure au fond de la gorge, à jamais incapable de se rappeler sa dernière et fugitive vision du visage paternel, qui avait pourtant dû s'afficher sur la console de l'ULM. Les autres appareils étaient ancrés pour résister au vent, alignement de phalènes arc-en-ciel. Sa première vie avait pris fin cette nuit-là ; celle de son père aussi.

Sa seconde vie avait été brève, rapide et fort étrange. Un homme du nom de Turner l'avait emmenée loin de l'Arizona, pour la laisser en compagnie de Bobby, de Beauvoir et des autres. De Turner, elle n'avait gardé qu'un vague souvenir, il était grand, avec des muscles fermes et un regard traqué. Il l'avait emmenée à New York. Puis Beauvoir l'avait conduite, avec Bobby, dans le New Jersey. Là, au cinquante-deuxième étage d'une structure de mincome, Beauvoir lui avait appris ce qu'étaient ses rêves. *Les rêves* sont *réels*, avait-il dit, son visage noir luisant de sueur. Il lui avait appris les noms de ceux qu'elle

avait vus en songe. Il lui avait enseigné que tous les rêves plongent dans un océan commun, et lui avait montré en quoi les siens étaient différents ou semblables. *Toi seule vogues à la fois sur l'ancien et le nouvel océan*, avait-il ajouté.

Dans le New Jersey, les dieux l'avaient chevauchée.

Elle apprit à s'abandonner aux Cavaliers. Elle vit le loa Linglessou pénétrer Beauvoir dans l'oumphor, vit ses pieds effacer les diagrammes dessinés dans la farine blanche. Elle connut les dieux, dans le New Jersey, et l'amour.

Le loa l'avait guidée, quand elle s'était installée avec Bobby pour édifier sa troisième vie, sa vie actuelle. Ils allaient bien ensemble, Angie et Bobby, l'un et l'autre nés du vide, Angie du royaume aseptisé de Maas Biolabs et Bobby de l'ennui de Barrytown…

Grande Brigitte la toucha, sans crier gare ; elle trébucha, faillit tomber à genoux dans les vagues, tandis que le bruit de l'océan était absorbé dans le paysage crépusculaire qui s'ouvrait devant elle. Les murs chaulés du cimetière, les tombes, les saules. Les cierges.

Sous le plus vieux des saules, une multitude de cierges, posés sur leurs racines, torses de cire pâle.

— *Enfant, connais-moi.*

Et Angie était tombée, là, d'un seul coup, et l'avait connue pour ce qu'elle était, Maman Brigitte, Mlle Brigitte, « l'aînée d'entre les morts ».

— *Je n'ai pas de culte, enfant, pas d'autel particulier.*

Elle se retrouva en train de marcher, à la lueur des cierges, les oreilles bourdonnantes, comme si le saule abritait un vaste essaim d'abeilles.

— *Mon sang est vengeance.*

Angie se rappela les Bermudes, la nuit, un ouragan ; elle et Bobby avaient risqué un œil à l'extérieur. Grande Brigitte était ainsi. Le silence, l'impression de contrainte, de forces impensables momentanément tenues à l'écart. Il n'y avait rien à voir sous le saule. Rien que les cierges.

— Les loa… Je ne peux pas les appeler. J'ai senti quelque chose… je suis venue voir…

— *Tu es convoquée à mon reposoir. Écoute-moi. Ton père a dessiné des vévés dans ta tête : il les a tracés dans une chair qui n'était pas la chair. Tu as été consacrée à Ezili Freda. Legba t'a guidée dans le monde pour servir ses propres fins. Mais on t'a envoyé du poison, mon enfant, un coup-poudre…*

Son nez se mit à saigner.

— Du poison ?

— *Les vévés de ton père sont altérés, en partie effacés, redessinés. Bien*

que tu aies cessé de t'empoisonner, et que les Cavaliers ne puissent toujours pas t'atteindre, je suis d'un ordre différent.

Il y eut une douleur terrible dans sa tête, le sang lui battait aux tempes…

— Je t'en prie…

— *Écoute-moi. Tu as des ennemis. Ils complotent contre nous. Les enjeux sont énormes. Enfant, méfie-toi du poison !*

Elle baissa les yeux, contempla ses mains. Le sang était brillant, bien réel. Le bourdonnement s'amplifia. Peut-être était-ce dans sa tête.

— Je t'en prie ! Aide-moi ! Explique…

— *Tu ne peux pas rester ici. C'est la mort.*

Et Angie tomba à genoux dans le sable, assourdie par le bruit du ressac, éblouie par le soleil. Le Dornier planait nerveusement devant elle, à deux mètres de distance. La douleur disparut instantanément. Elle essuya ses mains ensanglantées sur les manches de son blouson bleu. La tourelle de caméras de l'engin-robot pivota en bourdonnant.

— Tout va bien, parvint-elle à dire. Un saignement de nez. Ce n'est qu'un saignement de nez…

Le Dornier fila comme une flèche, puis revint.

— Je vais retourner à la maison. Ça va mieux.

L'appareil prit doucement de l'altitude et disparut.

Angie serra ses bras autour d'elle, prise de frissons. *Non, ne leur montre pas. Ils se douteront que quelque chose s'est passé, mais sans savoir quoi.* À bout de forces, elle se remit debout, se tourna, entreprit de remonter la plage, à pas lourds, reprenant le chemin de l'aller. Tout en marchant, elle fouilla dans les poches de la doudoune, en quête d'un mouchoir pour essuyer le sang de ses mains.

Quand ses doigts rencontrèrent les angles du petit paquet aplati, elle le reconnut aussitôt. Elle s'immobilisa, tremblante. La drogue. Ce n'était pas possible. Si, ça l'était. Mais qui ? Elle se retourna et regarda le Dornier jusqu'à ce qu'il s'éclipse.

Le paquet. De quoi tenir un mois.

Coup-poudre.

Enfant, méfie-toi du poison.

4. SQUAT

Mona rêvait qu'elle dansait en cage, nue au milieu d'une colonne de lumière bleue torride, dans une boîte quelconque de Cleveland où les visages avides braqués sur elle, derrière un épais voile de fumée, avaient des éclairs bleus accrochés dans le blanc des yeux. Tous avaient cette expression qu'ont les hommes quand ils vous regardent danser : une attention soutenue mais en même temps tournée vers l'intérieur, de sorte que leur regard ne vous apprend rien du tout et que leur visage, malgré la sueur, pourrait aussi bien avoir été gravé dans une matière qui n'a de charnel que l'apparence.

Non qu'elle se préoccupât de celle-ci lorsqu'elle était en cage, défoncée, emportée par le rythme, trois morceaux dans le lecteur plus l'effet du wiz qui commençait juste à culminer, et dans les jambes une force nouvelle qui la faisait bondir sur la pointe des pieds…

L'un d'eux la saisit aux chevilles.

Elle tenta de pousser un cri, mais il ne voulut pas sortir, au début, et quand elle l'émit enfin, ce fut comme si quelque chose lui avait lacéré les entrailles, la blessant tandis que la lumière bleue se déchirait, mais la main était toujours là, nouée à sa cheville. Elle bondit hors du lit comme un diable de sa boîte, luttant contre les ténèbres, écartant à pleines mains les cheveux de ses yeux.

— Kess't'as, chou ?

Il posa l'autre main sur son front pour la repousser dans le creux tiède de l'oreiller.

— Un rêve… (La main était toujours là et lui donnait envie de hurler.) T'as une cigarette, Eddy ?

La main se retira, cliquetis et flamme du briquet, agression des plans de son visage quand il lui en alluma une et la lui tendit. Elle s'assit rapidement, remonta les genoux sous le menton, la couverture de l'armée la recouvrant comme une tente, parce qu'elle n'avait pas la moindre envie qu'on la touche.

Le pied cassé de la chaise en plastique récupérée gémit un avertissement lorsqu'il s'y adossa pour allumer sa cigarette. Elle songea : *Case, flanque-le par terre, qu'il se sente obligé de te balancer quelques tartes.* Au moins, il faisait noir, ce qui déjà lui épargnait la vision du squat. Le pire, c'était encore lorsqu'elle se réveillait avec la migraine, trop malade pour bouger, après s'être effondrée en oubliant de rescotcher le plastique noir et que l'éclat dur du soleil lui révélait les plus infimes détails de la pièce et réchauffait l'atmosphère en réveillant les mouches.

Personne ne lui avait jamais posé la main dessus, là-bas à Cleveland ; ceux qui auraient été assez dégourdis pour passer la main

à travers ce champ étaient déjà trop bourrés pour bouger, voire simplement respirer. Idem pour les michetons, à moins qu'ils ne se soient entendus au préalable avec Eddy, qu'ils n'aient payé le supplément. De toute manière, ce n'était que de la frime.

Quelles que soient leurs préférences, ils accomplissaient une sorte de rituel, qui semblait se dérouler en un lieu situé hors de leur vie. Et elle s'était prise à les observer, quand ils lâchaient leur purée. C'était la partie intéressante, parce qu'ils lâchaient pour de bon : ils se retrouvaient totalement désemparés, juste une fraction de seconde peut-être, mais c'était comme s'ils n'étaient même plus là.

— Eddy, je vais finir par devenir cinglée, si je dois encore pioncer ici.

Il l'avait déjà frappée, pour moins que ça, si bien qu'elle enfouit le visage entre ses genoux, sous la couverture, et attendit.

— Bien sûr, fit-il, tu préfères retourner dans c't'élevage de poissons-chats ! Tu veux retourner à Cleveland ?

— Je supporte plus ça, c'est tout…

— Demain.

— Quoi, demain ?

— C'est assez tôt à ton goût ? Demain soir, en putain de jet privé ? New York, direct ? Et ensuite, t'arrêteras enfin de me faire tout ce cirque ?

— S'il te plaît, chou – elle tendit le bras vers lui –, on pourrait prendre ce train…

Il écarta sa main :

— T'as de la merde à la place du cerveau.

Si jamais elle se plaignait encore, la moindre remarque sur le squat, sous-entendu qu'il n'arrivait à rien, que tous ses plans mirifiques tournaient en quenouille –, ça allait partir, elle sentait bien que ça allait partir. Comme la fois où elle avait gueulé à cause de ces bestioles, ces cafards qu'ils appelaient des punaises palmées, mais c'était parce que la moitié de ces saloperies étaient des mutants ; quelqu'un avait essayé de les éliminer avec une substance qui foutait le bordel dans leur ADN, si bien qu'on les voyait clamser avec trop de jambes ou de têtes – ou pas assez. Même qu'une fois elle en avait vu un qui donnait l'impression d'avoir avalé un crucifix ou Dieu sait quoi, son dos, enfin son espèce de carapace, était si déformé que ça lui avait donné envie de gerber.

— Chou, dit-elle en essayant d'adoucir le ton, je peux pas m'en empêcher, c'est c'te baraque qui me prend la tête…

— Hooky Green, fit-il comme s'il ne l'avait pas entendue, j'étais là-haut, chez Hooky Green, et j'ai fait la connaissance d'un recruteur. Il m'avait repéré, tu vois ? Ce mec a l'œil pour dégotter les talents.

(Elle le sentait presque sourire dans le noir.) V'nu de Londres, Angleterre. Un chasseur de têtes. À peine rentré chez Hooky, voilà qu'il lance : « Toi, t'es mon homme ! »

— Un client ?

Le Hooky Green était la dernière boîte qui avait eu les faveurs d'Eddy, au quarante-deuxième étage d'une tour de verre dont la majorité des cloisons intérieures avaient été abattues pour libérer une piste de danse grande comme un pâté de maisons. Mais il l'avait désertée après avoir constaté que personne ne semblait vouloir lui prêter spécialement attention. Mona n'avait pour sa part jamais vu Hooky Green en personne, cette « sale bringue de Hooky Green », l'ancien joueur de foot propriétaire des lieux, mais c'était quand même une boîte super pour danser.

— Tu vas *m'écouter*, bordel ? Un client ? *Merde.* C'est le *boss*, il a des relations, il est bien placé et il va m'aider à grimper. Et tu sais quoi ? Je vais te faire grimper avec moi.

— Mais qu'est-ce qu'il veut ?

— Une actrice. Plus ou moins. Et un type assez futé pour lui trouver sa place et l'y maintenir.

— Une actrice ? Une place ? Mais quelle place ?

Elle l'entendit ouvrir la fermeture à glissière de son blouson. Quelque chose atterrit sur le lit, près de ses pieds.

— Deux mille…

Bon Dieu ! Peut-être que ce n'était pas une blague. Mais si ce n'en était pas une, qu'est-ce que c'était, bordel ?

— Combien tu t'es fait, cette nuit, Mona ?

— Quatre-vingt-dix.

Cent-vingt, en réalité, mais elle comptait le dernier micheton dans les heures sup. D'ordinaire, elle avait trop la trouille pour étouffer du fric, mais elle en avait besoin pour le wiz.

— Garde-les. Prends-toi quelques fringues. Pas le genre tenue de travail. Personne n'a envie de te voir exhiber ton petit cul, pas ce coup-ci.

— Et on part quand ?

— Demain, j't'ai dit. Tu peux dire adieu à cette turne.

Dès qu'il lui eut dit cela, elle eut envie de retenir son souffle. La chaise craqua de nouveau.

— Quatre-vingt-dix, hein ?

— Ouais.

— Raconte-moi.

— Eddy, j'suis tellement vannée…

— Non, fit-il.

Ce qu'il voulait, ce n'était pas la vérité, c'était une histoire, celle qu'il lui avait appris à lui raconter. Peu lui importait la teneur des

conversations – la plupart des clients avaient un truc qu'ils étaient avides de déballer, et en général, ils ne s'en privaient pas. Il n'avait pas non plus envie de savoir comment ils s'y prenaient pour demander à voir sa carte de visa sanguin, ni d'entendre la sempiternelle blague que servait un client sur deux sur leur façon de s'accommoder de maux jugés incurables ; ce qu'ils voulaient au lit ne l'intéressait pas non plus.

Eddy voulait entendre parler de ce grand type qui la considérait comme une moins-que-rien. Mais elle avait intérêt à faire gaffe, quand elle l'évoquait, à ne pas le dépeindre sous un jour trop brutal, parce que c'était censé coûter plus cher que ce qu'elle demandait. En gros, il s'agissait d'un client imaginaire qui la traitait comme une vulgaire machine qu'il aurait louée pour une demi-heure. Même s'il n'était pas représentatif de sa clientèle – ce genre de type préférait en général dépenser son fric avec des poupées ou s'éclater grâce à la stim. Mona avait tendance à lever les bavards, ceux qui voulaient vous payer un sandwich après ; ils pouvaient aussi être vicieux, dans leur genre, mais pas comme l'entendait Eddy. Et l'autre truc que voulait Eddy, c'était qu'elle lui avoue que ce n'était pas ça qu'elle aimait, mais que pourtant elle en avait envie, salement envie.

Elle se pencha dans l'obscurité pour toucher l'enveloppe pleine de billets. La chaise craqua de nouveau.

Alors elle lui raconta qu'elle venait de sortir d'un Prisu et qu'il lui était tombé sur le poil, ce grand mec, qu'il lui avait demandé son tarif, ce qui l'avait gênée, mais enfin, elle le lui avait dit quand même et il avait répondu d'accord. Alors, ils étaient allés dans sa voiture, une grosse vieille bagnole qui sentait l'humidité (détail piqué à son passé à Cleveland), et là, il l'avait quasiment culbutée sur la banquette…

— Devant le Prisu ?

— Derrière.

Jamais Eddy ne l'accusait d'inventer tout ça, même si elle était consciente d'avoir appris de lui le scénario général d'une histoire immuable dans ses grandes lignes. Dès qu'elle arriva au moment où le grand mec retroussait sa jupe (la noire, et elle portait ses bottes blanches) avant de baisser son pantalon, elle entendit cliqueter la ceinture d'Eddy : il retirait son jean. Tout en poursuivant son récit, elle se demanda (tandis qu'il se glissait dans le lit à côté d'elle) si la position qu'elle décrivait était physiquement réalisable – en tout cas, ça faisait de l'effet à Eddy. Elle n'oublia pas d'ajouter à quel point ça lui avait fait mal, quand le type avait voulu s'introduire en elle, et pourtant, elle était vraiment mouillée. Elle ajouta qu'il lui avait tenu les poignets (même si, arrivée à ce point du récit, elle ne savait plus très bien où elle en était, si ce n'est qu'elle était censée avoir le cul en l'air). Eddy avait commencé à la toucher, lui caressant les seins et le

ventre, si bien qu'elle passa de la brutalité désinvolte des actes de son client aux sensations qu'ils étaient censés avoir fait naître en elle.

Ces prétendues sensations, elle ne les avait jamais éprouvées. Elle savait qu'on pouvait atteindre un stade où c'était un peu douloureux mais où ça restait encore agréable, elle savait toutefois que ce n'était pas cela. Ce que voulait entendre Eddy, c'était qu'elle souffrait un max, que ça la rendait malade mais qu'elle aimait quand même ça. Ce qui était parfaitement absurde pour Mona mais enfin, elle avait appris à lui raconter les choses à sa convenance.

En tout cas, ça marchait ; Eddy roulait sur le ventre, entraînant avec lui la couverture emmêlée en travers de son dos, pour venir se placer entre ses jambes. Elle se douta qu'il devait se repasser tout ça dans la tête, comme un dessin animé, tout ce qu'elle lui racontait, en même temps qu'il s'imaginait être devenu ce grand balèze anonyme qui la besognait. Il lui avait à présent cloué les poignets au-dessus de la tête, comme il aimait faire.

Et alors qu'Eddy après avoir terminé s'était endormi en chien de fusil, Mona resta éveillée dans les ténèbres moites, tournant et retournant dans sa tête ce rêve d'évasion, éclatant et merveilleux.

Et pourvu, pourvu que ce ne fût pas qu'un rêve.

5. PORTOBELLO

Kumiko s'éveilla dans le lit gigantesque et resta bien immobile, l'oreille aux aguets. On entendait au loin le faible murmure continu de la circulation.

Il faisait froid dans la chambre ; elle ramassa autour d'elle le duvet rose et descendit du lit. Les petites fenêtres étaient recouvertes de givre brillant. Elle se dirigea vers la baignoire et tripota l'une des ailes dorées du cygne. L'oiseau gargouilla, crachota, se mit à remplir la baignoire. Toujours blottie dans son édredon, elle ouvrit ses bagages, étalant sur le lit les vêtements qu'elle avait choisi de mettre.

Quand le bain fut prêt, elle laissa l'édredon glisser par terre et escalada le rebord en marbre de la baignoire pour s'immerger, stoïque, dans l'eau douloureusement brûlante. La vapeur avait fait fondre le givre et les lucarnes dégoulinaient maintenant. Est-ce que toutes les salles de bains britanniques contenaient de telles baignoires ? se demanda-t-elle. Elle se frotta méthodiquement avec une savonnette ovale de marque française, se leva, rinça la mousse de son mieux, se drapa dans une grande serviette noire et, après quelques tâtonnements, trouva un lavabo, des toilettes et un bidet. Ils étaient dissimulés dans un réduit exigu, aux murs de placage sombre, qui avait dû jadis être un placard.

Le téléphone rococo grelotta à deux reprises.

— Oui ?

— Pétale à l'appareil. Parée pour le petit déjeuner ? Roger est ici. L'a hâte de vous voir.

— Merci, répondit-elle. Je finis de m'habiller et j'arrive.

Elle enfila son plus beau pantalon de cuir, le plus ample, puis se glissa dans un pull bleu en angora, si large qu'il aurait pu sans mal aller à Pétale. Quand elle ouvrit sa trousse à maquillage, elle découvrit le boîtier Maas-Neotek. Sa main se referma dessus machinalement. Elle n'avait pas eu l'intention de l'appeler mais le contact avait suffi : il était là, se dévissant le cou de manière comique en contemplant, bouche bée, le plafond bas couvert de miroirs.

— J'imagine que nous ne sommes pas dans le Dorchester ?

— C'est moi qui pose les questions. C'est quoi, cet endroit ?

— Une chambre, répondit-il. Et d'un goût plutôt douteux.

— Répondez à ma question, s'il vous plaît.

— Eh bien… (Il examina le lit et la baignoire.) Vu le décor, cela m'a tout l'air d'être un bordel. J'ai accès aux archives historiques concernant la majorité des bâtiments de Londres mais celui-ci n'a rien de remarquable. Édifié en 1848. Exemple type du style victorien

classique en vigueur à l'époque. Le quartier est luxueux sans être à la mode, apprécié d'une certaine catégorie d'avocats.

Il haussa les épaules ; elle apercevait le coin du lit à travers l'éclat fauve de ses bottes de cheval.

Elle laissa tomber le boîtier dans son sac et sortit.

Elle se débrouilla sans trop de mal avec l'ascenseur ; une fois parvenue dans le hall peint en blanc, elle se laissa guider par les bruits de voix, emprunta une sorte de galerie, puis tourna à un coin.

— Bonjour, dit Pétale tout en soulevant le couvercle d'argent d'un plateau. (De la vapeur s'éleva.)

« Voici l'insaisissable M. Swain – Roger, pour vous – et voici votre petit déjeuner.

— Bonjour, dit l'homme en s'avançant, la main tendue.

Des yeux gris-bleu dans un long visage à l'ossature robuste. Des cheveux raides, gris souris, qui lui barraient le front de biais. Kumiko était incapable de deviner son âge ; il avait un visage de jeune homme avec pourtant des rides profondes sous les yeux. L'homme était grand, avec des bras et des épaules d'athlète.

— Bienvenue à Londres. (Il lui prit la main, la serra puis la relâcha.)

— Merci.

Il portait une chemise sans col, bleu pâle à très fines rayures rouges, aux manchettes fermées par de simples boutons ovales en or mat ; ouverte à l'encolure, elle révélait un sombre triangle de peau tatouée.

— J'ai parlé ce matin avec votre père, pour l'avertir que vous étiez bien arrivée.

— Vous êtes un homme de haut rang.

Les yeux pâles s'étrécirent.

— Pardon ?

— Les dragons.

Pétale rit.

— Laissez-la manger, dit une voix féminine.

Kumiko se retourna et découvrit une silhouette mince à contre-jour devant les hautes fenêtres à meneaux ; derrière celles-ci, un jardin ceint d'un mur et recouvert d'un manteau de neige. La femme avait les yeux dissimulés derrière des lunettes argentées qui reflétaient la pièce et ses occupants.

— Une autre de nos hôtes, dit Pétale.

— Sally, dit la femme. Sally Shears. Mange, mon chou. Si jamais tu t'ennuies autant que moi, tu seras d'humeur à faire un tour.

Tandis que Kumiko la regardait, surprise, la femme éleva la main pour effleurer la monture de ses lunettes, comme si elle allait les

retirer.

— Portobello Road est à deux pâtés de maisons. J'ai besoin de prendre l'air.

Les verres-miroirs semblaient n'avoir ni monture, ni branches.

— Roger, dit Pétale tout en prenant à la fourchette des tranches roses de bacon dans un plat en argent, à votre avis, Kumiko sera-t-elle en sécurité avec notre Sally ?

— Plus que je ne le serais moi-même, à voir son humeur, dit Swain. J'ai bien peur que nous n'ayons pas grand-chose à vous offrir comme distractions, dit-il à Kumiko en la guidant vers la table, mais nous allons essayer de rendre votre séjour aussi agréable que possible et tâcher de vous montrer un peu notre cité. Malgré tout, ce n'est pas Tokyo…

— Pas encore, du moins, dit Pétale, mais Swain parut ne pas relever.

— Merci, dit Kumiko comme Swain lui tenait sa chaise.

— Je vous en prie, dit Swain. Notre respect pour votre père…

— Eh, dit la femme, elle est trop jeune pour avoir besoin de ces conneries. Épargne-nous les salamalecs…

— Sally n'est pas d'excellente humeur, comme vous pouvez le constater, observa Pétale en déposant un œuf poché dans l'assiette de Kumiko.

Il s'avéra que l'humeur de Sally Shears confinait à la rage tout juste contenue, une colère qui transparaissait dans sa démarche, dans le crépitement furieux de ses bottes noires à talons sur le pavé glacé.

Kumiko devait presser le pas pour la suivre tandis qu'elle s'éloignait de la demeure de Swain, avec ses lunettes qui jetaient leurs éclairs froids dans l'envahissante lumière hivernale. Elle portait un pantalon étroit en daim marron foncé et un gros blouson noir au col relevé ; des habits coûteux. Avec ses cheveux bruns et courts, on aurait pu la prendre pour un garçon.

Pour la première fois depuis son départ de Tokyo, Kumiko avait un peu peur.

L'énergie contenue dans cette femme était presque tangible, nœud de colère qui pouvait se défaire à tout moment.

Kumiko glissa la main dans son sac et pressa le boîtier Maas-Neotek ; instantanément, Colin fut à ses côtés, marchant d'un bon pas, les mains dans les poches de son blouson ; ses bottes ne laissaient aucune empreinte dans la neige sale. Alors, elle relâcha le boîtier et le fantôme disparut mais elle se sentait rassurée. Elle n'avait plus à craindre de perdre Sally Shears qu'elle avait bien du mal à suivre ; le fantôme saurait sans aucun doute la reconduire chez Swain. *Et si je m'enfuis*, songea-t-elle, *il m'aidera.* À un carrefour, la femme se glissa

parmi la circulation, écartant, l'air absent, Kumiko de la trajectoire d'un gros taxi Honda noir, en réussissant quand même à décocher au passage un coup de pied dans l'aile de la voiture.

— Tu bois quelque chose ? demanda-t-elle en lui passant la main autour de l'avant-bras.

Kumiko hocha la tête.

— S'il vous plaît… vous me faites mal au bras…

L'étreinte de Sally se relâcha mais Kumiko se retrouva de force, une fois franchies des portes de verre dépoli gravé, au milieu du bruit et de la chaleur qui régnaient dans une sorte de terrier encombré, aux murs tapissés de bois sombre et de velours fauve usé.

Bientôt, elles se retrouvèrent assises autour d'une petite table en marbre sur laquelle étaient posés un cendrier Bass, une chope de bière brune, le verre de whisky irlandais que Sally avait déjà vidé le temps de revenir du comptoir, et un diabolo orange.

Kumiko découvrit que les lentilles argentées rejoignaient la peau sans solution de continuité.

Sally saisit son verre de whisky vide, l'inclina sans le soulever de la table et l'examina d'un œil critique.

— J'ai rencontré ton père, dans le temps, commença-t-elle. Il n'était pas encore monté bien haut, à l'époque. (Elle abandonna le verre pour sa chope de brune.) Swain dit que tu es moitié *gaijin*. Que ta mère était danoise. (Elle but une lampée de bière.) T'as pas l'air.

— Elle m'a fait changer les yeux.

— Ça te va bien.

— Merci. Et vous, vos lunettes, répliqua-t-elle machinalement, elles sont très belles.

Sally haussa les épaules.

— Ton vieux t'a déjà montré Chiba ?

Kumiko fit un signe de dénégation.

— Pas con. À sa place, j'aurais fait comme lui. (Nouvelle lampée de bière. Ses ongles, manifestement acryliques, avaient la teinte et l'éclat de la nacre.) Ils m'ont parlé de ta mère.

Le visage cramoisi, Kumiko baissa les paupières.

— Ce n'est pas pour ça que tu es ici. Tu le sais ? Pas à cause d'elle qu'il t'a confiée à Swain. Une guerre est en cours. Depuis que je suis née, le Yakuza n'avait pas connu de querelles intestines au plus haut niveau, mais c'est le cas aujourd'hui. (La chope vide tinta lorsque Sally la reposa sur la table.) Il ne peut pas se permettre de te garder auprès de lui, voilà tout. Tu constituerais une proie trop facile. Un type comme Swain apparaît comme complètement en dehors du coup, aux yeux des rivaux de Yanaka. Enfin, t'as bien eu un passeport sous un autre nom, pas vrai ? Swain est en dette vis-à-vis de Yanaka. Alors, tout va bien, non ?

Kumiko sentit venir les larmes, brûlantes.

— Bon, d'accord, tout ne va pas bien. (Les ongles nacrés pianotaient sur le marbre.) Elle s'est flanquée en l'air et tout ne va pas bien. Tu t'sens coupable, c'est ça ?

Kumiko leva les yeux, vit les miroirs jumeaux.

Portobello Road était bourrée de touristes, aussi bondée que Shinjuku. Après avoir insisté pour que Kumiko boive son diabolo orange, devenu entre-temps tiède et plat, Sally Shears l'avait reconduite dans la rue noire de monde. Tirant fermement Kumiko, elle entreprit de se frayer un chemin sur le trottoir, passant devant les tables en fer pliantes recouvertes de rideaux de velours déchirés, sur lesquelles étaient posés des milliers d'objets d'acier, de cristal, de laiton ou de porcelaine. Toujours entraînée par Sally, Kumiko regardait défiler, les yeux agrandis, des assiettes-souvenirs du Sacre et des théières Churchill ventrues.

— Du *gomi*, hasarda Kumiko quand elles s'arrêtèrent à un croisement.

De la camelote. Des détritus. À Tokyo, les articles usés ou devenus inutiles servaient de remblais. Avec un sourire carnassier, Sally expliqua :

— C'est l'Angleterre. Le *gomi* est une ressource naturelle primordiale. Avec le talent. C'est ce que je recherche en ce moment, le talent.

Le talent portait un complet de velours vert bouteille et des mocassins en daim immaculés et Sally le dénicha dans un pub, à l'enseigne de *la Couronne et la Rose*. Elle le présenta sous le nom de Tic-Tac. Il était à peine plus grand que Kumiko et il avait quelque chose de tordu dans le dos ou la hanche, ce qui l'obligeait à marcher avec une claudication prononcée, qui accentuait encore l'impression générale d'asymétrie. Ses cheveux bruns étaient tondus ras sur les tempes et la nuque, mais ramenés en un paquet de boucles graisseuses au-dessus du front.

Sally présenta Kumiko :

— Mon amie japonaise, et toi, bas les pattes…

Tic-Tac eut un sourire désabusé et les mena à une table.

— Comment vont les affaires ?

— Très bien, répondit-il, maussade. Comment va la retraite ?

Sally s'installa sur une banquette rembourrée, dos au mur.

— Eh bien, fit-elle, ça va, ça vient.

Kumiko la regarda. Toute sa rage s'était évanouie, ou bien avait été habilement dissimulée. Tout en s'asseyant, Kumiko glissa la main dans son sac et retrouva le boîtier. Colin se matérialisa sur la

banquette à côté de Sally.

— Sympa de penser à moi, dit Tic-Tac en prenant une chaise. Ça fait dans les deux ans, j'dirais.

Il haussa un sourcil en direction de Kumiko.

— Elle est okay. Tu connais Swain, Tic-Tac ?

— Uniquement de réputation, merci.

Colin étudiait leur échange avec une fascination amusée, tournant la tête d'un côté à l'autre comme s'il assistait à un match de tennis. Kumiko dut se répéter qu'elle seule pouvait le voir.

— Je veux que t'ailles mettre le nez dans ses affaires, pour moi. À son insu, bien sûr.

Il la dévisagea. Toute la moitié gauche de son visage se déforma en un énorme et lent clin d'œil.

— Ben ça alors, t'y vas pas avec le dos de la cuiller, toi…

— Y a du fric à la clé, Tic-Tac. Ce qu'il y a de mieux.

— Tu cherches quelque chose en particulier, ou faut ratisser large ? C'est pas comme s'il était inconnu au bataillon, ton zigue. J'peux pas dire que j'aimerais qu'il me trouve dans sa turne…

— Mais d'un autre côté, y a le fric, Tic-Tac.

Deux brefs clins d'œil, coup sur coup.

— Roger me tient, Tic-Tac. Quelqu'un est en train de le manipuler. Je ne sais pas par quoi ils le tiennent, lui, et à vrai dire, je m'en fous. C'est lui qui m'intéresse. Ce que je veux savoir c'est qui, où, quand. Branche-toi sur ses communications. Il doit être en rapport avec quelqu'un parce que la donne n'arrête pas de changer.

— Tu crois que je saurai le reconnaître si je tombe dessus ?

— Jette simplement un œil, Tic-Tac. Fais ça pour moi.

Nouveau clin d'œil convulsif.

— Bon, d'accord. On ira y faire un tour. (Il pianota nerveusement sur le bord de la table.) Tu nous paies la tournée ?

Colin se retourna pour regarder Kumiko en roulant des yeux.

— Je ne comprends pas, dit Kumiko en suivant Sally qui revenait par Portobello Road. Vous me mettez dans le secret de votre machination…

Sally remonta son col pour se protéger du vent.

« Mais je pourrais vous trahir. Vous complotez contre l'associé de mon père. Vous n'avez aucune raison de me faire confiance.

— Et réciproquement, mon chou. Peut-être que je fais partie de cette engeance qui tracasse tant ton père.

Kumiko réfléchit à la question.

— Est-ce le cas ?

— Non. Et si tu es l'espionne de Swain, c'est qu'il est devenu encore plus barjot ces derniers temps. Si tu travailles pour le vieux,

alors je n'ai plus besoin de Tic-Tac. Mais si le Yakuza est derrière tout ça, pourquoi utiliser Roger comme couverture ?

— Je ne suis pas une espionne.

— Alors, tu ferais mieux de t'y mettre, pour ton propre compte. Si Tokyo est la poêle à frire, il se pourrait bien que tu viennes d'atterrir sur le gaz.

— Mais pourquoi m'impliquer ?

— Tu l'es déjà par ta présence ici. T'as la trouille ?

— Non, dit Kumiko, et elle se tut, en se demandant pourquoi ça devrait être vrai.

Tard, ce même après-midi, à nouveau seule dans la mansarde aux miroirs, Kumiko s'assit au bord du grand lit pour retirer ses bottes mouillées. Elle sortit de son sac la platine Maas-Neotek.

— Qui sont ces gens ? demanda-t-elle au fantôme qui s'était perché sur le rebord de la baignoire de marbre noir.

— Vos amis du bistrot ?

— Oui.

— Des criminels. Personnellement, je vous conseillerais de fréquenter des gens d'un meilleur milieu. La femme est étrangère, d'Amérique du Nord. L'homme est un Londonien. De l'East End. C'est un pirate informatique, manifestement. Je ne suis pas en mesure d'accéder aux archives de la police, hormis pour les crimes d'intérêt historique.

— Je ne sais pas quoi faire…

— Éteignez cet appareil.

— Hein ?

— Au dos du boîtier. Vous allez voir une espèce de sillon en demi-lune. Glissez-y l'ongle du pouce et tournez…

Une trappe minuscule s'ouvrit, révélant des micro-interrupteurs.

— Basculez l'inter A/B sur B. Avec quelque chose de fin et pointu. Mais pas un Bic.

— Un quoi ?

— Un stylo. À cause de l'encre et de la poussière. Ça encrasse les contacts. L'idéal, c'est un cure-dents. C'est pour activer le déclenchement vocal de l'enregistrement.

— Et ensuite ?

— Planquez-le en bas. On l'écoutera demain…

6. LUMIÈRE MATINALE

La Ruse passa la nuit au rez-de-chaussée de la Fabrique, sur une plaque de mousse grise et rongée, étalée par terre sous un établi. Enveloppé dans une feuille crissante d'emballage bulle qui puait les monomères libres, il rêva de Kid Afrika, de la voiture du Kid, et dans ses rêves les deux se mêlaient et les dents du Kid devenaient de petits crânes chromés.

À son réveil, une bise aigre crachotait la première neige de l'hiver par les vitres cassées de la Fabrique.

Il resta étendu et réfléchit au problème de la scie circulaire du Juge, à ce poignet qui avait tendance à se coincer chaque fois qu'il devait trancher quelque chose d'un peu plus épais qu'une feuille de circuit imprimé. À l'origine, son plan pour la main exigeait des doigts articulés, terminés chacun par une tronçonneuse électrique miniature, mais il avait renoncé au projet pour tout un tas de raisons. Recourir à l'électricité, ce n'était pas satisfaisant, pas assez *concret*. De l'air, voilà ce qu'il fallait, de grosses bonbonnes d'air comprimé, ou alors un moteur à combustion interne à condition de trouver les pièces. On pouvait trouver des pièces pour à peu près tout sur la Chienne de Solitude, pourvu qu'on creusât assez longtemps.

Si ça ne marchait pas, il y avait une demi-douzaine de patelins dans la ceinture de rouille du Jersey, avec des hectares d'engins au rebut à récupérer.

Il rampa sous l'établi, traînant comme une cape sa couverture transparente d'oreillers de plastique miniatures. Il pensa à l'homme étendu sur la civière, là-haut, dans sa chambre, et à Cherry, qui avait dormi dans son lit. Pas de raideurs dans la nuque, pour Mademoiselle. Il s'étira et gémit.

Gentry n'allait pas tarder. Il allait devoir lui expliquer tout ça, lui qu'aimait pas du tout avoir des gens dans les pattes…

Petit Oiseau avait fait du café dans la pièce qui leur tenait lieu de cuisine. Le sol était fait de dalles de plastique mal collées et une rangée de bacs en acier terni longeait l'un des murs. Les fenêtres étaient couvertes de bâches transparentes qui claquaient au vent en laissant passer une lumière laiteuse qui semblait rendre la pièce encore plus froide qu'elle n'était.

— On en est où, pour la flotte ? demanda la Ruse en entrant.

L'une des tâches matinales de Petit Oiseau était de vérifier le niveau des cuves sur le toit, de repêcher les feuilles déposées par le vent ou, éventuellement, un corbeau mort. Il devait ensuite contrôler l'état des filtres et y faire passer quarante litres s'ils étaient en

manque. Il fallait près d'une journée pour filtrer cette quantité d'eau et la recueillir dans le réservoir. C'était d'abord parce que Petit Oiseau s'acquittait consciencieusement de sa tâche que Gentry tolérait sa présence, mais la timidité du garçon y était sans doute également pour beaucoup. Petit Oiseau s'arrangeait pour rester quasiment invisible, du moins pour Gentry.

— Y a de la marge, dit Petit Oiseau.

— Y a moyen de prendre une douche ? demanda Cherry, qui était assise sur une vieille caisse en plastique.

Elle avait des cernes sous les yeux, comme si elle n'avait pas dormi, mais elle avait dissimulé sa plaie sous le maquillage.

— Non, dit la Ruse, pas de douche à cette époque de l'année.

— Je m'en doutais un peu, dit Cherry, maussade, engoncée dans sa collection de blousons de cuir.

La Ruse se servit le reste de café et vint se planter devant elle pour le boire.

— Z'avez un problème ? demanda-t-elle.

— Ouais. Vous et le mec, là-haut. Comment ça se fait que vous soyez descendus ? Vous êtes plus de service, ou quoi ?

D'une poche de sa veste, elle sortit un bipeur au boîtier noir.

— Au moindre changement, il se déclenche.

— Bien dormi ?

— Pas mal.

— Eh bien, pas moi. D'puis combien de temps vous bossez pour Kid Afrika, Cherry ?

— Pas loin d'une semaine.

— Z'êtes vraiment auxiliaire médicale ?

Elle haussa les épaules.

— Suffisamment pour m'occuper du Comte.

— Le Comte ?

— Comte, ouais. Comme ça que le Kid l'a appelé, une fois.

Petit Oiseau frissonna. Il n'avait pas encore eu le temps d'utiliser ses instruments de coiffeur et ses cheveux partaient dans tous les sens. Il hasarda :

— Et si c'était… un vampire ?

Cherry le dévisagea.

— C't'une blague ?

Les yeux agrandis, Petit Oiseau hocha la tête avec solennité.

Cherry lorgna la Ruse.

— Votre pote, là, il aurait pas une case en moins ?

— Pas de vampires, dit la Ruse à Petit Oiseau. C'est pas un truc réel, pigé ? Y en a juste que dans les stims. Ce mec n'est pas un vampire, vu ?

Petit Oiseau acquiesça lentement, l'air pas du tout rassuré, tandis

que le vent gonflait le taud de plastique devant la lumière laiteuse.

Il essaya de consacrer au Juge une matinée de travail mais Petit Oiseau s'était une fois encore évaporé et l'image de la silhouette sur la civière ne cessait de le hanter. Il faisait trop froid ; il faudrait qu'il tire une ligne depuis le territoire de Gentry, à l'étage, pour installer des aérothermes. Mais ça voulait dire des marchandages en perspective avec Gentry pour le courant. Le jus appartenait à ce dernier parce que c'était lui qui savait comment le détourner de l'Électro-nucléaire.

La Ruse allait sur son troisième hiver à la Fabrique mais à son arrivée, Gentry y était installé depuis quatre ans déjà. La Ruse avait pas mal travaillé du chalumeau et du poste à souder, au début, parce que Gentry voulait agrandir. Une fois installé le loft de Gentry, la Ruse avait hérité de la pièce où il avait logé Cherry et l'homme que (disait-elle) le Kid appelait le Comte. Gentry estimait que la Fabrique lui appartenait, parce qu'il en était le premier occupant, et qu'il avait réussi à y amener l'électricité sans que la compagnie en sache rien. Mais la Ruse avait fait tout un tas de boulots que Gentry n'aurait jamais voulu faire lui-même – s'occuper de l'approvisionnement, par exemple –, et si jamais un truc important tombait en panne, s'il y avait un court-jus ou si le filtre se colmatait, c'était la Ruse qui avait les outils et faisait la réparation.

Gentry n'aimait pas les gens. Il passait des journées entières avec ses consoles, ses orgues FX, ses holoprojecteurs, et ne sortait que lorsqu'il avait faim. La Ruse n'arrivait pas à comprendre ce qu'il essayait de faire, mais il lui enviait l'étroitesse de son obsession. Rien n'atteignait Gentry. Et sûrement pas Kid Afrika, car jamais Gentry ne serait allé à Atlantic City se fourrer dans la merde pour devenir le débiteur du Kid.

Il entra dans sa chambre sans frapper et découvrit Cherry en train de laver la poitrine de l'homme avec une éponge, les mains protégées par des gants blancs jetables. Elle avait monté le réchaud à gaz de la pièce où ils faisaient la cuisine et mis l'eau à chauffer dans un saladier en acier.

Il se força à regarder le visage pincé, les lèvres flasques, juste assez entrouvertes pour révéler des dents jaunes de fumeur. C'était un visage sorti de la rue, de la foule, le genre de visage qu'on voyait dans n'importe quel bar.

Elle leva les yeux pour regarder la Ruse.

Il s'assit au bord du lit sur lequel elle avait ouvert son sac de couchage pour l'étaler à plat comme une couverture, en bordant l'extrémité déchirée.

— Faut qu'on cause, Cherry. Qu'on mette ça au clair, vous

voyez ?

Elle pressa l'éponge au-dessus du saladier.

— Comment en êtes-vous venue à fréquenter Kid Afrika ?

Elle glissa l'éponge dans une trousse qu'elle rangea au fond du sac en nylon qu'elle avait sorti du glisseur de Kid. En l'observant, la Ruse se rendit compte qu'elle ne faisait aucun geste inutile et qu'elle ne semblait pas avoir besoin de réfléchir à ce qu'elle faisait.

— Vous connaissez une boîte appelée Chez Moby Jane ?

— Non.

— Un relais, à la sortie de l'autoroute. J'avais un copain qu'était patron là-bas, il faisait ça depuis peut-être un mois, quand je m'y pointe avec lui. Moby Jane, elle se pose vraiment là ; elle reste en permanence dans l'arrière-salle de sa boîte, immergée dans une cuve avec cette perfusion de morphine en intraveineuse dans le bras et c'est *parfaitement* répugnant. Donc, comme je vous disais, je me pointe là-bas avec mon pote Spencer, c'est le nouveau patron, parce que j'avais ce petit problème avec mon boulot à Cleveland, bref, que je pouvais pas bosser dans de bonnes conditions.

— Que genre de problème ?

— Le genre habituel, d'accord ? Vous voulez entendre cette histoire, oui ou non ? Donc, Spencer m'affranchit sur l'épouvantable condition de la propriétaire, vous voyez ? Alors, vous comprenez, la dernière chose que je voulais voir ébruiter, c'était mon boulot d'auxiliaire médicale, sinon j'étais bonne pour changer les filtres de sa cuve et balancer de la morphine-base dans ses deux cents kilos de barbaque psychotique et hallucinée. Alors, à la place, ils m'ont placée en salle, à mettre la table et servir les bières. Impec. Z'ont de la bonne musique, là-bas. Un peu dur au début, mais pas de problème parce que les gens savaient que j'étais avec Spencer. Sauf que je me réveille un beau jour et que Spencer s'est barré. En prime, il se trouve qu'il a emporté une bonne partie de leur fric. (Tout en parlant, elle essuyait le torse du dormeur, à l'aide d'une couche épaisse de papier blanc absorbant.) Alors, ils me tabassent un peu. (Elle leva les yeux sur lui, haussa les épaules.) Et là-dessus, voilà qu'ils me disent ce qu'ils vont me faire. Ils vont me ligoter les mains dans le dos et me flanquer dans la cuve avec Moby Jane en montant sa dose au maximum tout en lui expliquant qu'elle s'est fait arnaquer par mon petit copain… (Elle jeta dans le récipient la serviette humide.) Alors, ils me bouclent dans le placard, le temps que je réfléchisse avant qu'ils se décident. Seulement, quand les portes s'ouvrent, c'est Kid Afrika qui est là. Je ne l'avais jamais vu auparavant. « Miss Chesterfield, me dit-il, j'ai toutes raisons de croire que vous étiez jusqu'à tout récemment une auxiliaire médicale diplômée. »

— Alors, il vous a fait une proposition.

— Proposition, mon cul. Il a simplement vérifié mes papiers et m'a sortie de là, illico. Faut dire aussi qu'il n'y avait pas un chat dans le secteur et qu'on était samedi après-midi. Il m'a amenée dans le parking, y avait cet aéroglisseur qui était garé là, avec les crânes sur le devant, deux grands Noirs baraqués qui nous attendaient, mais enfin, moi j'étais prête à sauter sur tout ce qui m'aurait permis de mettre le maximum de distance entre cette cuve et moi.

— Y'avait notre copain à l'arrière ?

— Non. (Elle retirait les gants.) Y nous a fait repasser par Cleveland, dans cette banlieue. De grandes baraques anciennes mais avec des pelouses en friche et toutes pelées. S'est dirigé vers une bâtisse vachement bien gardée, je suppose que c'était la sienne. Celui-ci (et elle remonta le sac de couchage bleu jusqu'au menton de l'homme), il était dans une chambre. J'ai dû m'y mettre tout de suite. Kid m'a dit qu'il me paierait bien.

— Et vous saviez qu'il vous conduirait dans ce coin perdu, au milieu de la Solitude ?

— Non. J'crois pas qu'il savait non plus. Quelque chose s'est produit. Il est revenu le lendemain en annonçant qu'on partait. Je crois qu'un truc lui flanquait la trouille. C'est à ce moment qu'il l'a appelé comme ça, le Comte. Parce qu'il était en colère et, je crois bien même, effrayé. « Le Comte et son putain de LF », qu'il disait.

— Son quoi ?

— « LF ».

— C'est quoi, ça ?

— Je crois que c'est ça, dit-elle en montrant du doigt le boîtier gris anonyme accroché au-dessus de la tête du dormeur.

7. LÀ-BAS, PAS DE LÀ-BAS

Elle s'imagina que Swift l'attendait sur la terrasse, avec les habits de tweed qu'il aimait porter en hiver à L.A. : gilet et veste dépareillés, l'un en chevrons et l'autre en pied-de-poule, mais l'ensemble tissé de la même laine, tondue sans doute sur le mouton, l'ensemble de la ligne ayant été orchestré à Londres, en petit comité, dans une pièce au-dessus d'une boutique de Floral Street qu'il n'avait jamais vue. On lui taillait des chemises à rayures, dans du coton de chez Charvet, à Paris ; on lui façonnait ses cravates, dans une soie tissée à Osaka, avec le sigle de Senso/Rézo brodé dessus en petits points serrés. Pourtant, il donnait l'impression d'être encore habillé par sa mère.

La terrasse était vide. Le Dornier plana, immobile, puis fila rejoindre son nid. La présence de Maman Brigitte lui collait encore à la peau.

Elle gagna la cuisine toute blanche et nettoya le sang coagulé sur son visage et ses mains. Quand elle pénétra dans le séjour, elle eut l'impression de le voir pour la première fois : le sol chaulé, les cadres dorés et les coussins de velours des chaises Louis XVI, l'arrière-plan cubiste d'un Valmier. Comme la garde-robe de Hilton, songea-t-elle, conçue par des étrangers talentueux. Ses bottes laissaient des marques de sable mouillé sur le sol lorsqu'elle se dirigea vers l'escalier.

Kelly Hickman, son costumier, était passé à la maison pendant qu'elle se trouvait à la clinique ; il avait vidé ses bagages dans la chambre principale. Neuf valises Hermès, lisses et rectangulaires comme des cercueils en croupon de cuir patiné. Ses habits n'étaient jamais pliés ; chaque pièce était posée à plat, entre deux feuilles de papier de soie.

Elle resta sur le seuil, à contempler le lit vide, les neuf cercueils de cuir.

Elle entra dans la salle de bains, bloc de verre et de carreaux de mosaïque blanche, ferma la porte derrière elle. Elle ouvrit une petite armoire au-dessus du lavabo puis une autre, ignorant les rangées bien alignées d'articles de toilette dans leurs emballages neufs, les flacons de médicaments, de cosmétiques. Elle trouva le chargeur dans le troisième placard, près d'un blister de timbres. Elle se pencha, scruta le plastique gris, le sigle japonais, sans oser y toucher. Le chargeur avait l'air neuf, inutilisé. Elle était presque certaine de ne pas l'avoir acheté, de ne pas l'avoir laissé ici. Elle prit la drogue dans la poche de son blouson et l'examina, la tournant et la retournant, regardant les doses calibrées de poudre violette flotter dans leurs compartiments scellés.

Elle se vit déposer le paquet sur la tablette de marbre blanc,

disposer le chargeur au-dessus, retirer un timbre de sa bulle de plastique et l'y introduire. Elle vit l'éclair rouge d'une diode quand le chargeur eut aspiré une dose ; elle se vit retirer le timbre, le garder en équilibre comme une sangsue de plastique blanc au bout de son index, sa surface inférieure humide luisant d'infimes gouttelettes de DMSO.

Elle se tourna, fit trois pas vers les toilettes et laissa tomber le paquet non ouvert dans la cuvette. Il y flotta comme un radeau miniature, la drogue toujours parfaitement sèche. Parfaitement… Elle trouva une lime à ongles en inox et s'agenouilla sur le carrelage blanc, les mains tremblantes. Elle dut fermer les yeux quand elle harponna le paquet puis enfonça le bout de sa lime le long de la couture et déchira l'enveloppe de plastique. La lime tomba par terre en cliquetant, tandis qu'elle pressait le bouton de la chasse, faisant disparaître les deux moitiés du sachet vide. Elle posa le front sur l'émail frais, puis se força à se relever, aller au lavabo et s'y laver méticuleusement les mains.

Parce qu'elle avait envie, elle le savait à présent, *vraiment* très envie de se lécher les doigts.

Plus tard, ce même jour, par un gris après-midi, elle trouva dans le garage un conteneur d'expédition en plastique armé, le remonta dans la chambre et entreprit d'y entasser le reste des affaires de Bobby. Il n'y avait pas grand-chose : un jean en cuir qu'il n'avait jamais aimé, quelques chemises abandonnées ou oubliées et, dans le tiroir du bas du bureau en teck, une console de cyberspace. C'était une Ono-Sendaï, guère plus qu'un jouet. Elle traînait au milieu d'un fouillis de câbles noirs, entre un faisceau de sim-trodes bon marché et un tube en plastique graisseux rempli de pâtes électrolytiques.

Elle se souvint de la console qu'il utilisait, celle qu'il avait prise avec lui, une Hosaka grise, modifiée en usine, au clavier à touches vierges. Une console de pirate ; il tenait à voyager avec, même si cela créait des problèmes lorsqu'il passait la douane. Pourquoi, se demanda-t-elle, avait-il acheté l'Ono-Sendaï ? Et pourquoi l'avait-il abandonnée ? Elle était assise au bord du lit ; elle sortit du tiroir la console et la posa sur ses genoux.

Dans un passé lointain, là-bas dans l'Arizona, son père l'avait avertie des risques de l'interface. « T'as pas besoin de ça », avait-il dit. Et elle s'en était abstenue, parce qu'elle rêvait du cyberspace, comme si la matrice au canevas de néon l'attendait derrière ses paupières.

Il n'y a pas de là-bas, là-bas. C'est ce qu'on enseignait aux enfants pour leur expliquer le cyberspace. Lui revint en mémoire le discours d'un tuteur affable, dans la crèche réservée aux enfants des cadres de l'arcologie, et le défilé d'images sur un écran : des pilotes au casque énorme, aux gants malcommodes ; la technologie neuro-électronique encore primitive de « l'univers virtuel » les interfaçait avec ses plans

de manière plus efficace grâce à des couples de moniteurs vidéo qui les gavaient d'un flot de données de combat générées par ordinateur, à des gants à rétroaction vibrotactile qui recréaient sous leurs doigts le contact des manettes et des boutons… Avec les progrès techniques, la taille des casques se réduisit, les moniteurs vidéo s'atrophièrent…

Elle se pencha pour saisir le connecteur à trodes, le secoua pour en démêler les câbles.

Pas de là-bas, là-bas.

Elle ouvrit le bandeau élastique et plaqua les trodes contre ses tempes – l'un des gestes les plus répandus dans l'humanité, mais qu'elle accomplissait rarement, pourtant. Elle pressa le bouton de test des batteries de l'Ono-Sendaï. Vert, c'était bon. Elle effleura la touche marche/arrêt et la chambre s'évanouit derrière un mur incolore de parasites sensoriels. Sa tête s'emplit d'un torrent de bruit blanc.

Ses doigts tâtèrent au hasard un second bouton et elle se retrouva catapultée derrière le mur de parasites, à l'intérieur d'un vaste univers encombré, le vide conceptuel du cyberspace, avec la trame éblouissante de la matrice dessinée autour d'elle comme une cage infinie.

— Angela, dit la maison, d'une voix calme mais insistante, j'ai un appel d'Hilton Swift…

— En priorité d'exécution ?

Elle était en train de manger des haricots blancs à la tomate, installée au comptoir de la cuisine.

— Non, répondit la maison, avec confiance.

— Change de ton, dit-elle, la bouche pleine de haricots. Mets-y une pointe d'anxiété.

— M. Swift *attend*, reprit la maison, avec nervosité.

— C'est mieux, admit-elle en allant déposer assiette et bol dans le lave-vaisselle, mais je veux quelque chose de plus proche d'une véritable hystérie…

— Allez-vous enfin prendre cet appel ?

La tension étranglait la voix.

— Non, répondit-elle, mais garde ce ton-là, j'aime bien.

Elle passa dans le séjour, en comptant discrètement. Douze, treize…

— Angela, reprit doucement la maison, j'ai un appel d'Hilton Swift…

— En priorité d'exécution, coupa Swift.

Angela pinça les lèvres et fit un bruit de pet.

— Vous savez combien je respecte votre désir de solitude mais je me fais du souci pour vous…

— Je vais très bien, Hilton. Vous n'avez pas de souci à vous faire.

Salut.

— Vous avez trébuché, ce matin, sur la plage. Vous paraissiez désorientée. Vous vous êtes mise à saigner du nez.

— Ben oui, j'avais un saignement de nez.

— Nous voudrions vous faire passer un nouvel…

— Super.

— Vous avez accédé à la matrice, aujourd'hui, Angie. Nous vous avons repérée dans le secteur industriel de l'AMAB.

— C'est donc ça !

— Voulez-vous qu'on en discute ?

— Il n'y a rien à discuter. Je m'occupais, c'est tout. Vous voulez quand même savoir, hein ? Eh bien, j'étais en train de remballer des vieux trucs que Bobby avait laissés traîner derrière lui. Vous auriez approuvé, non, Hilton ? J'ai trouvé une de ses consoles et je l'ai essayée. J'ai tapé sur une touche, je suis restée là à regarder ce qui se passait, je me suis débranchée.

— Je suis désolé, Angie.

— De quoi ?

— De vous avoir dérangée. Je vais vous laisser.

— Hilton, savez-vous où est Bobby ?

— Non.

— Vous êtes en train de me dire que la surveillance du Réseau ne le tenait pas à l'œil ?

— Je vous dis que je n'en sais rien du tout, Angie. C'est la stricte vérité.

— Pourriez-vous le savoir, si vous le vouliez ?

Nouveau silence.

— Je n'en sais rien. Même si j'en avais la possibilité, je ne suis pas sûr de vouloir vraiment le savoir.

— Merci. Au revoir, Hilton.

— Au revoir, Angie.

Cette nuit-là, elle resta assise sur la terrasse, à contempler la danse des moucherons sur le sable, sous le faisceau des projecteurs. À songer à Brigitte et à son avertissement, à la drogue dans le blouson et au chargeur de timbres, dans l'armoire à pharmacie. À songer au cyberspace et à la triste impression de confinement qu'elle avait ressentie avec l'Ono-Sendaï, si éloignée de la liberté des loa.

À songer aux rêves de l'autre, à ces couloirs enchevêtrés, ces tons passés des vieux tapis… Un vieillard, la tête couverte de joyaux, un visage pâle et hâve avec des yeux comme des miroirs… Et une plage dans le vent et la nuit.

Pas cette plage, pas Malibu.

Dans le noir d'un petit matin de Californie, quelques heures avant l'aube, parmi les couloirs, les galeries, les visages fantomatiques, les fragments de conversation dont elle se souvenait à moitié, lorsqu'elle se réveilla, face au brouillard pâle accroché aux fenêtres de la grande chambre, Angie parvint à arracher quelque chose qu'elle ramena d'au-delà du mur du sommeil.

Elle roula sur le lit, fouilla dans un tiroir de la table de chevet et sortit un stylo Porsche, cadeau d'un accessoiriste, pour consigner le trésor qu'elle venait de découvrir au revers glacé d'une revue de mode italienne.

— Appelle-moi le Script, dit-elle à la maison, alors qu'elle buvait sa troisième tasse de café.

— Salut, Angie, dit le Script.

— Cette séquence en orbite qu'on a tournée, il y a deux ans. Le yacht belge… (Elle but une gorgée du café qui refroidissait.) Quel était l'endroit déjà, où ils voulaient m'emmener ? Celui que Robin a finalement jugé trop ringard…

— Zonelibre, répondit le système expert.

— Qui a tourné là-bas ?

— Tally Isham a enregistré neuf séquences en Zonelibre.

— Pour elle, c'était pas trop ringard ?

— Ça remonte à quinze ans. À l'époque, c'était à la mode.

— Retrouve-moi ces séquences.

— C'est fait.

— Salut.

— Au revoir, Angie.

Le Script était en train d'écrire un livre. Robin Lanier lui en avait parlé. Elle lui en avait demandé le sujet. « Ça ne marche pas comme ça », avait-il répondu. Il se bouclait sur lui-même et se modifiait en permanence. Le Script ne cessait de le récrire. Elle demanda pourquoi. Mais la question n'intéressait déjà plus Robin : parce que le Script était une Intelligence artificielle et que les I.A. faisaient ce genre de chose.

Son coup de fil au Script lui valut un appel de Swift.

— Angie, à propos de cet examen…

— Vous ne l'aviez pas déjà programmé ? J'ai envie de me remettre au boulot. J'ai appelé le Script, ce matin. Je songeais à une séquence en orbite. Je vais me repasser certains trucs tournés par Tally ; ça me donnera peut-être des idées.

Il y eut un silence. Elle avait envie de rire. Il était difficile de réduire Swift au silence.

— Vous êtes sûre, Angie ? C'est une idée magnifique, mais est-ce vraiment ce que vous voulez faire ?

— Je vais beaucoup mieux, Hilton. Je me sens parfaitement bien.

J'ai envie de travailler. Finies, les vacances. Vous allez m'envoyer Porphyre, qu'il me coiffe avant que j'aie à voir quelqu'un.

— Vous savez, Angie, nous sommes tous absolument ravis de vous retrouver ainsi.

— Appelez Porphyre. Arrangez l'examen médical. *(Un coup-poudre. Qui ça ? Hilton ? Peut-être toi ?)*

Il en avait les ressources, se dit-elle, une demi-heure plus tard, alors qu'elle arpentait la terrasse noyée de brume. Sa dépendance vis-à-vis de la drogue n'avait pourtant pas menacé le Réseau, n'avait pas affecté ses sorties d'enregistrement, ni provoqué d'effets physiques secondaires. Sinon, Senso/Rézo ne l'aurait même pas laissée commencer. Le fabricant de drogue, songea-t-elle. Lui devait être au courant. Même si elle parvenait à le toucher, ce dont elle doutait, il ne lui dirait jamais rien. *Suppose*, se dit-elle, les mains posées sur le parapet rouillé, *suppose que ce n'ait pas été son fournisseur ? Que la molécule ait été conçue par un autre, pour ses propres fins ?*

— Votre coiffeur, annonça la maison.

Elle rentra.

Porphyre attendait, emmailloté d'un jersey aux couleurs éteintes, la dernière tendance de Paris. Son visage, aussi lisse au repos que de l'ébène polie, se fendit en un sourire ravi dès qu'il l'aperçut.

— Mam'zelle, la réprimanda-t-il, vous avez l'air d'une vraie souillon.

Elle rit. Bavardant sans fin, Porphyre passa ses longs doigts fins dans les boucles d'Angie et prit un air de répulsion.

— Mam'zelle n'a pas été sage. Porphyre vous avait bien dit que ces drogues étaient de la saleté !

Elle leva les yeux sur lui. Il était très grand et, elle le savait, d'une force colossale. « Comme un lévrier nourri aux stéroïdes », avait dit un jour quelqu'un. Son crâne épilé révélait une symétrie hors nature.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-il sur un autre ton (disparu, le brio nerveux, comme si quelqu'un avait basculé un interrupteur).

— Très bien.

— Ça a été dur ?

— Ouais. Très.

— Vous savez, dit-il en lui effleurant le menton du bout du doigt, personne n'a vraiment réussi à comprendre ce que vous apportait cette saloperie. Ça n'avait pas l'air de vous défoncer…

— Ce n'était pas censé me défoncer. C'était juste comme de pouvoir être ici, ou ailleurs, sauf qu'il n'y avait pas besoin d'y aller…

— À ce point ?

— Tout à fait.

Il hocha la tête, lentement.

— Alors, c'était vraiment une fichue saloperie.

— Oh, et puis merde ! Me revoici.

Retour du sourire narquois.

— On va vous laver les cheveux.

— Je les ai lavés hier !

— Dans quoi ? Non, surtout ne me dites pas !

D'un geste de la main, il lui montra l'escalier.

Une fois dans la salle de bains carrelée de blanc, il la shampouina, puis lui massa le cuir chevelu.

— As-tu vu Robin récemment ?

Il lui rinça les cheveux à l'eau froide.

— *Missié* Lanier est à London, mam'zelle. *Missié* Lanier et moi, nous ne nous adressons plus la parole. Vous pouvez vous rasseoir maintenant.

Il releva le dos du fauteuil et lui drapa une serviette sur la tête.

— Pourquoi ça ?

Elle sentait croître son intérêt pour les commérages du Réseau qui étaient l'autre spécialité de Porphyre.

— Parce que, répondit le coiffeur, sur un ton soigneusement mesuré, tout en lui démêlant les cheveux, il racontait un certain nombre de trucs pas gentils sur Angela Mitchell, pendant qu'elle était partie à la Jamaïque faire le ménage dans sa jolie petite tête.

Elle ne s'attendait pas à ça.

— Non ?

— Oh que si, mam'zelle.

Il se mit à couper les cheveux, utilisant des ciseaux comme toujours. Il était le seul à faire ça. Il refusait d'employer le crayon laser et prétendait n'y avoir jamais touché une seule fois.

— Tu plaisantes, Porphyre ?

— Non. Il ne m'aurait jamais raconté ce genre de choses, à moi, mais Porphyre sait entendre. Porphyre entend toujours tout. Il est parti pour Londres le lendemain de votre arrivée ici.

— Et que l'as-tu entendu raconter ?

— Que vous êtes cinglée. Défoncée ou pas. Que vous entendez des voix. Que les psys du Réseau sont au courant.

Des voix…

— Qui t'a dit ça ?

Elle essaya de se retourner dans le fauteuil.

— Ne bougez pas la tête. Là… (Il se remit au travail.) Je ne peux rien dire. Faites-moi confiance.

Il y eut un certain nombre d'appels après le départ de Porphyre, entre autres celui de son équipe de production, pressée de lui dire bonjour.

— Plus aucun appel cet après-midi, intima-t-elle à la maison. Je vais monter visionner les séquences de Tally.

Elle trouva une bouteille de Corona dans le fond du frigo et l'emporta dans sa chambre. L'unité de stim encastrée dans le teck de la tête de lit avait été récemment équipée de trodes de qualité studio. Ils ne s'y trouvaient pas lorsqu'elle était partie à la Jamaïque. Périodiquement, les techniciens du Réseau perfectionnaient l'équipement de la maison. Elle but une lampée de bière, posa la canette sur la table de chevet et s'allongea, les trodes au front.

— Très bien, fit-elle, c'est parti.

Dans la chair de Tally, dans le souffle de Tally.

Comment ai-je pu te remplacer ? se demanda-t-elle, submergée par la personnalité physique de la star passée. *Est-ce que je procure aux gens le même plaisir ?*

Tally-Angie regarde de l'autre côté d'une faille bordée de plantes grimpantes qui est également un boulevard, les yeux levés vers l'horizon renversé, les carrés de courts de tennis au loin, le « soleil » de Zonelibre dessinant un trait axial de brillance au-dessus d'elle.

— Avance rapide, ordonna-t-elle à la maison.

Plongée dans le souple jeu des muscles sur fond de béton, Tally lance son vélo sur la piste d'un vélodrome en gravité réduite…

— Avance rapide.

Une scène de dîner, la tension des bretelles en velours sur ses épaules, le jeune homme assis en face d'elle se penche pour verser encore du vin…

— Avance rapide.

Des draps de lin, une main entre ses jambes, un crépuscule pourpre derrière une baie vitrée, un bruit d'eau vive…

— Marche arrière. Le restaurant.

Bruit du vin rouge versé dans son verre…

— Encore un peu. Attends… Là.

Les yeux de Tally s'étaient fixés sur le poignet bronzé du garçon, pas sur la bouteille.

— Je veux une sortie graphique du visuel, dit-elle en retirant les trodes.

Elle se rassit et but une gorgée de bière qui se mélangea curieusement avec le goût fantôme du vin enregistré de Tally.

Au rez-de-chaussée, l'imprimante tinta doucement, indiquant qu'elle avait achevé sa tâche. Angie se força à descendre l'escalier sans se presser mais quand elle arriva dans la cuisine, devant la machine, l'image imprimée la déçut.

— Peux-tu améliorer la définition ? demanda-t-elle. Je veux pouvoir lire l'étiquette sur la bouteille.

— Recadrage de l'image, indiqua la maison, et rotation de huit

degrés de l'objet cible.

L'imprimante bourdonna doucement en sortant la nouvelle version de l'image. Angie trouva son trésor avant que la machine ait sonné, le sceau de son rêve frappé à l'encre brune : *T.A.*

Ils avaient leur propre vignoble.

Tessier-Ashpool S.A., en caractères aux royales arabesques.

— Coincés ! murmura-t-elle.

8. RADIO TEXANE

Mona pouvait entrevoir le soleil à travers deux déchirures dans la feuille de plastique noire qu'ils maintenaient scotchée sur la fenêtre. Elle détestait trop le squat pour y rester quand elle était réveillée ou dégrisée – ce qui était doublement le cas.

Elle sortit du lit en vitesse, grimaça quand ses pieds nus effleurèrent le sol et chercha à tâtons ses tongs. L'endroit était d'un *crasseux* ; il y avait de quoi se choper le tétanos rien qu'en s'appuyant contre le mur. Le seul fait d'y penser lui flanquait la chair de poule. Ce genre de problème ne semblait pas préoccuper Eddy ; il était trop absorbé par ses plans pour remarquer son environnement. Et, d'une manière ou d'une autre, il réussissait toujours à rester propre, comme un chat. Oui, d'une propreté de chat, jamais la moindre parcelle de saleté sous ses ongles taillés. Elle avait dans l'idée qu'il consacrait la majeure partie de ses revenus à sa garde-robe, même s'il ne lui serait jamais venu à l'esprit de l'interroger là-dessus. Seize ans, et encore sans FAUTE, la petite Mona, et ce client âgé lui avait un jour appris que ç'avait été jadis le titre d'une chanson : *Seize ans, et encore sans FAUTE*. Entendez qu'on ne lui avait pas attribué de F.AUT.E à sa naissance, de Fiche AUTomatisée d'État-civil, de sorte qu'elle avait grandi inconnue de la plupart des fichiers officiels. Elle savait qu'il était toujours possible d'obtenir une FAUTE lorsqu'on n'en avait pas, mais bien évidemment, cela impliquait d'entrer dans un bâtiment sombre et de parler à un complet-gris, toutes choses qui étaient aux antipodes de la notion que se faisait Mona d'un comportement normal.

Elle avait pris le coup pour s'habiller dans le squat, elle était même capable de le faire dans le noir : enfiler les tongs, après les avoir claquées l'une contre l'autre pour en déloger d'éventuels mille-pattes, puis se diriger près de la fenêtre, vers la caisse en polystyrène expansé sur laquelle était posé un vieux rouleau de jourlex. En tirer un mètre environ, l'équivalent peut-être de trente-six heures d'*Asahi Shimbun*, le plier et le froisser, l'étaler par terre. Puis monter dessus, sortir le sac en plastique de derrière la caisse, délier la boucle de fil qui le maintenait fermé et y choisir ses vêtements. Le temps de quitter les tongs pour enfiler votre pantalon, vous étiez sûr de marcher sur du papier propre. Pour Mona, c'était important : rien n'allait se hasarder sur le papier dans l'intervalle qu'il lui fallait pour se glisser dans son jean et remettre ses tongs.

Il suffisait ensuite d'enfiler une chemise ou autre chose, de refermer soigneusement le sac et de se tirer. Le maquillage, si nécessaire, s'effectuait dehors, dans le couloir ; il restait un fragment de miroir, près de l'ascenseur en ruine, avec un autocollant Fuji

biofluorescent placardé dessus.

Une forte odeur régnait près de l'ascenseur, ce matin, aussi décida-t-elle de sauter l'étape du maquillage.

On ne voyait jamais les occupants de l'immeuble mais on les entendait parfois ; de la musique derrière une porte close, ou des pas qui venaient juste de tourner le coin tout au bout du couloir. Normal, après tout : Mona n'avait pas envie non plus de croiser ses voisins.

Elle descendit les trois volées de marches jusqu'à l'antre béant et noir du garage souterrain. Sa lampe-torche à la main, elle se guida à l'aide de six éclairs brefs qui lui permirent de contourner les flaques d'eau et les bouts de fibres optiques qui pendaient du plafond, pour retrouver l'escalier en béton et déboucher dans le passage. On y sentait parfois l'odeur de la mer quand le vent soufflait de la bonne direction mais aujourd'hui, ça puait simplement les ordures. Le pignon du squat la dominait de toute sa hauteur, aussi pressa-t-elle le pas, avant qu'un quelconque imbécile décide de jeter une bouteille ou pire. Une fois sur l'avenue, elle ralentit, mais pas trop ; elle marchait, consciente de l'argent qu'elle avait en poche et la tête pleine d'idées pour le dépenser. Ça serait con de se le faire piquer, juste quand Eddy avait l'air d'avoir dégotté un moyen de se tirer. Elle oscillait entre des périodes où elle se disait que c'était le plan sans faille, qu'ils étaient quasiment partis, et d'autres où elle tâchait de ne pas se laisser bercer de rêves. Les plans sans faille d'Eddy, elle connaissait : la Floride n'en avait-il pas été un ? Ah ! la Floride, son soleil, ses plages superbes, et tous ces beaux mecs pleins aux as, bref, le coin rêvé pour de petites vacances studieuses qui étaient devenues pour Mona le mois le plus long de toute son existence. C'est qu'il faisait une putain de chaleur, en Floride, le vrai sauna. Les seules plages qui n'étaient pas privées étaient polluées, avec des poissons crevés qui flottaient, le ventre en l'air, dans des flaques saumâtres. Peut-être que les plages privées étaient pareilles mais on ne risquait pas de les voir, cachées derrière les palissades, avec les vigiles en short et chemisette de flic qui faisaient le guet. Les armes qu'ils portaient avaient fait flasher Eddy qui n'arrêtait pas de les lui décrire une par une en détail. Il n'en possédait pas personnellement, pour autant qu'elle le sût, et elle jugeait que ça valait mieux. Parfois, on ne sentait même plus l'odeur de poisson crevé, masquée qu'elle était par cette puanteur de chlore qui vous bouffait le voile du palais, un truc dégagé par les usines, plus haut sur la côte. S'il y avait des beaux mecs, c'étaient toujours des clients, et dans le coin, ce n'était pas spécialement le genre à payer double tarif.

Le seul truc à peu près valable, en Floride, c'était la drogue, facile à trouver, pas chère, et en général d'une puissance industrielle. Des fois, elle s'imaginait que l'odeur d'eau de javel provenait d'un million

de labos concoctant quelque mixture inimaginable, avec toutes ces molécules en train d'agiter leur petite queue biscornue, pressées de trouver leur destin dans la rue.

Elle quitta l'Avenue pour longer les échoppes de vendeurs de sandwichs à la sauvette. Son estomac se mit à gargouiller mais elle se méfiait de ce genre de nourriture – sauf quand elle ne pouvait pas faire autrement – et il y avait dans la galerie marchande des établissements agréés qui acceptaient l'argent liquide. Quelqu'un jouait de la trompette sur le carré d'asphalte qui avait été un parking, un solo de musique cubaine qui se réverbérait, déformé, sur les murs de béton, en notes mourantes noyées dans le fracas matinal du marché. Juché sur sa caisse, un prédicateur levait les bras, un pâle jésus flou mimait ses gestes au-dessus de lui. Le projecteur était caché dans la caisse sur laquelle il se tenait, mais il portait un étui en nylon fatigué avec deux haut-parleurs qui dépassaient de chaque épaule comme deux têtes de chrome livides. L'évangéliste lorgna Jésus d'un œil critique et régla quelque chose sur la ceinture à sa taille. Jésus clignota, vira au vert et s'évanouit. Mona éclata de rire. Les yeux de l'homme flamboyèrent d'un courroux divin, un muscle tressaillit sur sa mâchoire balafrée. Mona tourna à gauche, entre les rangées de vendeurs de fruits qui empilaient en pyramides oranges et pamplemousses, sur leurs vieilles charrettes métalliques.

Elle entra dans un édifice bas et sombre qui accueillait les stands de commerces permanents : vendeurs de poisson et de conserves, marchands de couleurs et comptoirs où l'on servait une grande variété de plats chauds. Il faisait plus frais ici, à l'ombre, et il y avait un peu moins de bruit. Elle trouva un stand à *wonton* avec six tabourets vides et en prit un. Le cuisinier chinois s'adressa à elle en espagnol ; elle lui passa sa commande par gestes. Il lui apporta sa soupe dans un bol en plastique ; elle le régla avec la plus petite de ses coupures et il lui rendit la monnaie avec huit jetons de carton graisseux. Si le plan d'Eddy était sérieux, elle n'aurait plus l'occasion de les utiliser ; s'ils restaient en Floride, elle pourrait toujours manger du *wonton.* Elle hocha la tête. Fallait se tirer. Obligé. Elle repoussa les disques jaunes usés sur le comptoir en contre-plaqué peint.

— Gardez tout.

Le cuisinier les fit disparaître, impavide, un cure-dents de plastique bleu fiché au coin de la bouche.

Elle prit des baguettes dans le verre posé sur le comptoir et pêcha dans son bol une nouille roulée. Un complet-gris l'observait depuis l'autre côté de l'allée, derrière les réchauds et les casseroles du cuisinier. Un complet-gris qui essayait de se faire passer pour autre chose, chemisette blanche et lunettes de soleil. On les reconnaissait à leur dégaine surtout. Il y avait les dents, aussi, et la coupe de

cheveux – mais ils pouvaient avoir la barbe. Il faisait semblant de regarder autour de lui, comme s'il faisait les magasins, les mains dans les poches, les lèvres crispées dans ce qu'il s'imaginait sans doute être un sourire absent. Il était mignon, le complet-gris, à ce qu'on pouvait en voir sous la barbe et les lunettes. Le sourire, en revanche, n'avait rien de mignon : plutôt rectangulaire, de sorte qu'on voyait presque toutes ses dents. Elle se dandina un peu sur son tabouret, mal à l'aise. Se prostituer était légal, mais uniquement si on le faisait dans les règles, avec carte de paiement et tout. Elle prit soudain conscience de l'argent liquide dans sa poche. Elle fit mine d'étudier la plaque plastifiée de la licence de restauration collée sur le zinc ; quand elle releva les yeux, il était parti.

Elle dépensa cinquante sacs en fringues. Elle dut parcourir dix-huit rayons dans quatre boutiques – tout ce qu'offrait la galerie marchande – avant de se décider. Les vendeurs regimbaient à la voir essayer autant d'articles, mais cela représentait pour elle sa plus grosse dépense. Midi était passé avant qu'elle ait fini et le soleil de Floride brûlait la chaussée lorsqu'elle traversa le parking, chargée de deux sacs en plastique. Les sacs, comme les fringues, étaient d'occasion : l'un portait le sigle d'un magasin de chaussures de Ginza, l'autre faisait de la pub pour une marque argentine de briquettes aux fruits de mer en krill reconstitué. Mentalement, elle combinait les articles qu'elle s'était achetés, s'imaginant dans diverses tenues.

À l'autre bout de la place, l'évangéliste mit la sono à fond, au beau milieu de ses divagations, comme s'il avait attendu de s'être échauffé jusqu'à une fureur postillonnante pour allumer son ampli ; le jésus holographique agitait ses bras drapés de blanc avec des gesticulations furieuses en direction du ciel, de la galerie, du ciel encore. « L'extase, disait le prédicateur. L'extase vient. »

Mona tourna au coin d'une rue au hasard, réflexe automatique pour éviter un cinglé, et se retrouva en train de longer des tables de jeu aux tapis vieillis par le soleil, sur lesquelles s'étalait tout un bric-à-brac : appareils de simstim indos, cassettes d'occasion, aiguilles bariolées de microgiciels plantées dans des blocs de polystyrène expansé bleu pâle. Un portrait d'Angie Mitchell était scotché derrière l'une des tables, un poster que Mona n'avait jamais vu. Elle s'arrêta pour l'étudier avidement, remarquant d'abord la tenue et le maquillage de la star, puis cherchant à reconnaître l'arrière-plan, à situer le cliché. Inconsciemment, elle modifia son expression pour copier à peu près celle d'Angie sur l'affiche. Pas tout à fait un sourire. Une espèce de demi-sourire, un peu triste peut-être. Mona éprouvait des sentiments particuliers à l'égard d'Angie. Parce que, et les clients le lui disaient souvent, parfois elle lui ressemblait. Comme une jeune

sœur. Mais le nez de Mona était plus busqué et Angie n'avait pas ses pommettes constellées de taches de rousseur. Plus Mona contemplait l'affiche, plus son demi-sourire-Angie s'élargissait, submergée qu'elle était par la beauté du poster, le luxe de la pièce photographiée : elle supposa qu'il devait s'agir d'un château, là où elle vivait, sans aucun doute, avec tout un tas de gens pour la servir, la coiffer, ranger ses habits, parce qu'on voyait bien que les murs étaient faits de pierres épaisses et que ces miroirs avaient des cadres en or massif, sculptés d'anges et de feuilles. Le texte en bas de l'affiche indiquait peut-être où c'était mais Mona ne pouvait le lire. En tout cas, il n'y avait pas une seule de ces saloperies de cafards, là-bas, ça, elle en était sûre, et pas d'Eddy non plus. Elle reporta son attention sur les simstims et songea fugitivement à dépenser le reste de ses sous. Oui, mais elle n'aurait pas assez pour une stim et de toute façon, c'étaient des vieilles, certaines même plus vieilles qu'elle. Il y en avait même de, comment déjà ? cette Tally, une vedette quand Mona n'avait peut-être que neuf ans…

Quand elle rentra, Eddy l'attendait, la feuille était retirée de la fenêtre et les mouches vrombissaient. Eddy était affalé sur le lit, une cigarette au bec, et le complet-gris barbu, celui qui l'avait observée, était assis sur la chaise cassée ; il n'avait pas quitté ses lunettes noires.

— Prior, se présenta-t-il, comme s'il n'avait pas de prénom, ou comme si Eddy n'avait pas de nom de famille.

Enfin, bon, elle n'en avait pas non plus, à moins qu'on ne compte Lisa mais c'était plutôt comme d'avoir deux prénoms.

Elle n'arrivait pas très bien à le cerner, là, dans le squat. Elle se dit que c'était peut-être parce qu'il était anglais. Malgré tout, ce n'était pas vraiment un complet-gris, comme elle l'avait d'abord imaginé en l'apercevant dans la galerie ; il était branché sur un plan. Mais lequel ? Voilà ce qu'elle n'arrivait pas à deviner. Il ne la quittait pas des yeux, la regardant ranger ses affaires dans le sac Lufthansa bleu qu'il avait apporté, mais elle ne sentait dans ce regard nulle chaleur – pas comme s'il l'avait désirée. Il se contentait de l'observer en se tapotant le genou avec ses lunettes de soleil, d'observer Eddy qui fumait, d'écouter Eddy débiter ses conneries, intervenant rarement. Quand il disait effectivement quelque chose, c'était en général rigolo, mais avec son ton, c'était difficile de savoir s'il plaisantait.

En faisant ses bagages, elle se sentit prise de vertige, comme si elle s'était envoyée en l'air mais n'avait pas encore joui. Les mouches baisaient contre la fenêtre, se cognaient sur la vitre maculée de crasse, mais elle s'en foutait. Partie, elle était déjà partie.

Vite bouclé, le sac.

Il pleuvait quand ils arrivèrent à l'aéroport, une pluie de Floride, qui pissait tiède d'un ciel de nulle part. Elle n'était encore jamais entrée dans un aéroport mais elle les connaissait par la stim.

La voiture de Prior était une Datsun blanche de location qui se conduisait toute seule et vous servait de la musique d'ascenseur en tétraphonie. Elle les déposa à côté de leurs bagages sur une aire de béton nue et s'éloigna sous la pluie. Si Prior avait un bagage, il n'était pas avec lui ; Mona avait son sac Lufthansa, et Eddy deux valises noires en clone de croco.

Elle lissa la jupe neuve sur ses hanches et se demanda si elle s'était acheté les souliers appropriés. Eddy avait l'air ravi, les mains dans les poches, le torse bombé pour montrer qu'il faisait quelque chose d'important.

Elle se souvenait de lui à Cleveland, la première fois, comment il avait débarqué pour venir voir le scoot que vendait le vieux, un trike Skoda qui était un vrai tas de rouille. Le vieux élevait des poissons-chats dans les bassins en béton qui bordaient la décharge. Quand Eddy était arrivé, elle était dans la maison, le volume étroit et long d'une semi-remorque posée sur cales. Il y avait des fenêtres sur un côté, découpes carrées obturées par des feuilles de plastique rayé. Elle se tenait près du réchaud, odeur d'oignons en sacs et de tomates suspendues à sécher, quand elle sentit sa présence, tout au bout de la pièce, sentit ses muscles et ses épaules, ses dents blanches, la casquette de nylon noir tenue timidement dans la main. Le soleil entrait par les fenêtres, éclairant l'espace vide et nu, le sol bien balayé comme l'exigeait le vieux, mais c'était comme si une ombre était entrée, ombre de sang quand elle entendit palpiter son propre cœur, tandis qu'il approchait, jetant au passage sa casquette sur la table en agglo, plus du tout timide maintenant, mais tout à fait l'air d'être chez lui, pour venir jusqu'à elle et passer une main ornée d'une bague rutilante dans la masse huilée de ses cheveux. Le vieux était entré à cet instant et Mona s'était détournée, prétendant s'occuper du réchaud. « Du café », avait dit le vieux, et Mona était allée prendre un peu d'eau, remplir le pot en émail à la descente du réservoir de toit, gargouillis liquide à travers le filtre à charbon de bois. Eddy et le vieux assis ensemble à boire du café noir, les jambes d'Eddy étendues sous la table, les cuisses fermes sous la toile mûre du jean. Tout sourires, en train d'emballer le vieux, marchandant pour le Skoda. Il était prêt à conclure l'affaire si le vieux avait les papiers. Et le vieux qui se lève alors pour fouiller dans un tiroir. Les yeux d'Eddy à nouveau sur elle. Elle le suit dehors et le regarde enfourcher la selle de vinyle craquelé. Pétarade, les chiens noirs du vieux qui se mettent à aboyer, l'odeur sucrée d'alcool bon marché de l'échappement, le cadre qui vibre entre

ses jambes.

Et maintenant, elle le regardait poser, à côté de ses valises, et c'était dur de faire le rapport, de comprendre pourquoi elle était partie avec lui le lendemain sur le Skoda, cap sur Cleveland. Le trike avait une petite radio à moitié déglinguée incapable de couvrir le bruit du moulin ; on ne pouvait que l'écouter en sourdine, la nuit, dans les champs au bord de la route. C'était le syntoniseur qui était en rideau, si bien qu'elle ne captait qu'une station, musique spectrale émise du haut de quelque tour solitaire au fond du Texas, notes de *steel guitar* en fading toute la nuit ; souvenir de cette sensation de moiteur, ô combien ! contre sa jambe, et de l'herbe sèche et raide qui lui grattait la nuque.

Prior mit son sac bleu dans une navette blanche au toit rayé et elle grimpa aussitôt derrière, remarquant les voix ténues en espagnol qui provenaient du casque du chauffeur cubain. Puis Eddy empila les valises en croco et monta ensuite, avec Prior. Ils gagnèrent la piste sous des trombes de pluie.

L'avion n'était pas comme ceux qu'elle connaissait par la stim : ces longs bus à l'intérieur luxueux, avec des tas de sièges. C'était un petit truc noir aux ailes pointues, décharnées, avec des hublots qui lui donnaient l'air de cligner des yeux.

Elle gravit quelques marches en métal et découvrit un habitacle avec quatre sièges et la même moquette grise partout, parois et plafond – ambiance propre, fraîche et grise. Eddy monta derrière elle et s'installa dans un fauteuil comme s'il faisait ça tous les jours, desserrant sa cravate et étendant les jambes. Prior pressa des boutons près de la porte qui se referma avec un soupir.

Mona regarda, derrière les petits hublots ruisselants, les lumières de la piste se refléter sur le béton mouillé.

Elle songea : *T'es descendue ici par le train. New-York, Atlanta, puis la correspondance.*

L'avion frémit. Elle sentit craquer la carlingue quand les moteurs vrombirent.

Elle s'éveilla brièvement, deux heures plus tard, dans la cabine obscure, bercée par le long grondement des réacteurs. Eddy s'était endormi, la bouche entrouverte. Peut-être que Prior dormait lui aussi, à moins qu'il n'ait simplement fermé les yeux, elle n'aurait su le dire.

À moitié revenue dans un rêve qu'elle aurait oublié au matin, elle entendit le son de cette radio texane, fading des cordes d'acier étirées comme une migraine.

9. DANS LE MÉTRO

Jubilee et Bakerloo, Circle et District. Kumiko déchiffra le petit plan plastifié que lui avait donné Pétale et elle frissonna. Le quai de béton semblait irradier le froid à travers les semelles de ses bottes.

— Putain, c'que c'est vieux, remarqua négligemment Sally Shears.

Ses lunettes reflétaient un mur convexe recouvert d'une chape de carreaux de faïence blanche.

— Je te demande pardon ?

— Le métro.

Une écharpe écossaise neuve était nouée sous le menton de Sally et quand elle parlait, son haleine était blanche.

— Tu sais ce qui me tracasse ? C'est quand tu les vois, des fois, recoller de nouveaux carreaux dans ces stations, sans enlever d'abord les anciens. Ou bien quand ils forent un trou dans le mur pour passer des câbles et que tu vois toutes ces couches de carrelage superposées…

— Oui ?

— Parce que ça devient de plus en plus étroit, tu comprends ? Comme des dépôts dans les artères…

— Oui, fit Kumiko, d'un ton dubitatif. Je vois… Ces garçons, Sally, que signifie leur costume, s'il te plaît ?

— Ce sont des Jacks. Ils s'appellent les Jack Draculas.

Les quatre Jack Draculas étaient blottis comme des corbeaux sur le quai opposé. Ils portaient des impers noirs quelconques et des bottes de combat passées au cirage noir, lacées jusqu'aux genoux. L'un d'eux se tourna pour parler à son voisin et Kumiko vit que ses cheveux formaient une natte tenue par une petite pince noire.

— On l'a pendu, poursuivait Sally. Après la guerre.

— Qui ça ?

— Jack Dracula. Il y a eu des pendaisons publiques pendant un temps, après la guerre. Les Jacks, t'as intérêt à les éviter. Y détestent tout ce qui est étranger…

Kumiko aurait bien aimé accéder à Colin, mais le Maas-Neotek était planqué derrière un buste en marbre dans la pièce ou Pétale servait leurs repas et puis le train arriva, la surprenant par le grondement archaïque des roues en métal sur le rail d'acier.

Sally Shears sur fond de l'architecture en patchwork de la cité, ses lunettes reflétant la confusion londonienne, chaque période résultant d'une sélection par l'argent, le feu, la guerre.

Kumiko, déjà perdue après trois changements de trains rapides et apparemment aléatoires, se laissa traîner au gré d'une séquence de

courses en taxi. Elles bondissaient d'une voiture, entraient dans le premier grand magasin, le quittaient par la première issue disponible pour s'engouffrer dans un autre taxi.

— Harrod's, dit à un moment Sally, alors qu'elles traversaient à grands pas un hall carrelé, ornementé, aux colonnes marmoréennes.

Kumiko loucha devant les énormes rôtis et les jarrets bien rouges présentés en piles sur des comptoirs en marbre, se demandant s'ils n'étaient pas en plastique. Mais elles étaient déjà ressorties et Sally hélait le taxi suivant.

— Covent Garden, dit-elle au chauffeur.

— Excuse-moi, Sally, mais qu'est-ce qu'on fait ?

— On essaye de se perdre.

Sally buvait du cognac brûlant dans un minuscule café sous la verrière rayée de neige de la place. Kumiko avait pris du chocolat.

— On est perdues, Sally ?

— Ouais. Enfin, j'espère.

Elle avait l'air plus vieille, aujourd'hui, estima Kumiko ; avec des rides de tension ou de fatigue aux commissures des lèvres.

— Sally, c'est quoi ce que tu fais ? Ton ami a demandé si tu étais déjà à la retraite…

— Je suis une femme d'affaires.

— Et mon père, c'est un homme d'affaires ?

— Ton père est un vrai homme d'affaires, ma chérie. Dans un autre genre. Moi, je suis une indépendante. Je fais surtout des investissements.

— Dans quoi ?

— D'autres indépendantes. (Elle haussa les épaules.) Tu es d'humeur curieuse, aujourd'hui ?

Elle sirota son cognac.

— Tu m'as conseillé d'être ma propre espionne.

— Un excellent conseil. Vas-y mollo, tout de même.

— Est-ce que t'habites ici, à Londres ?

— Je voyage.

— Est-ce que Swain est aussi un « indépendant » ?

— Il croit l'être. Il joue de son influence, tourne avec le vent ; c'est nécessaire, ici, quand on veut travailler, mais ça me porte sur les nerfs.

Elle éclusa le reste du cognac et se pourlécha les lèvres.

Kumiko frissonna.

— Faut pas que Swain te flanque la trouille. Yanaka n'en ferait qu'une bouchée pour son petit déjeuner…

— Non, je repensais à ces garçons dans le métro. Si maigres…

— Les Draculas.

— Une bande ?

— *Bosozuku*, dit Sally avec la prononciation correcte. (Une « tribu errante » ? En tout cas, comme une tribu. Ce n'était pas le mot exact mais Kumiko croyait voir la distinction.) Ils sont maigres parce qu'ils sont pauvres.

Elle fit signe au garçon de lui servir un second cognac.

— Sally, dit Kumiko, pour venir ici, le chemin qu'on a pris, les trains et les taxis, c'était pour être sûres de ne pas être suivies ?

— On n'est jamais sûr de rien.

— Mais quand on est allées voir Tic-Tac, tu n'as pris aucune précaution. On aurait pu être filées sans peine. Tu engages Tic-Tac pour espionner Swain, et pourtant tu ne prends aucune garantie. Par contre, pour m'amener ici tu déploies un luxe incroyable de précautions. Pourquoi ?

Le serveur déposa devant elle un verre fumant.

— Tu es une sacrée petite futée, toi, pas vrai ? (Elle se pencha pour inhaler les vapeurs de cognac.) C'est comme ça, vu ? Avec Tic-Tac, peut-être que j'essaie de créer un peu d'action.

— Mais Tic-Tac s'inquiète d'être découvert par Swain.

— Swain ne le touchera pas, pas s'il sait qu'il travaille pour moi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il sait que je pourrais le tuer.

Elle leva son verre, l'air soudain plus heureuse.

— Tuer Swain ?

— C'est exact.

Elle but.

— Alors, pourquoi une telle prudence, aujourd'hui ?

— Parce que, par moments, ça fait du bien de secouer tout ça, de se donner un peu d'air. Il y a toujours le risque qu'on ait tout raté. Mais peut-être que non. Peut-être que personne, absolument personne ne sait où nous sommes. Chouette, non ? Tu pourrais être piégée, t'y as jamais songé ? Peut-être que ton père, le seigneur Yak, t'a fait implanter un petit émetteur espion, histoire de pouvoir suivre sa fille à la trace. Ces jolies petites quenottes que t'as là, peut-être que le dentiste de papa y a fourré quelques puces une fois que tu étais partie en stim. Tu vas chez le dentiste ?

— Voui.

— Tu stimes pendant qu'il te traite ?

— Voui…

— Eh bien voilà. Peut-être qu'il est en train de nous écouter, en ce moment même…

Kumiko faillit renverser sa tasse de chocolat.

— Eh… (Les ongles nacrés lui tapotèrent le poignet.) Te fais pas de bile. Il t'aurait pas envoyée ici comme ça, avec un émetteur espion.

Ça te rendrait trop facile à repérer par ses ennemis. Mais tu vois ce que je veux dire ? Il est toujours bon de prendre un peu l'air, ou du moins d'essayer. Se retrouver livré à soi-même, pas vrai ?

— Oui, dit Kumiko, le cœur battant la chamade, et en proie à une panique croissante. Il a tué ma mère, lâcha-t-elle avant de vomir son chocolat sur les dalles en marbre gris du café.

Sally la mène entre les colonnes de Saint-Paul, en marchant sans mot dire. Kumiko, encore sous le choc de la honte, enregistre au hasard des informations décousues : le liseré d'agneau blanc qui borde le manteau de cuir de Sally, les reflets arc-en-ciel huileux sur les plumes d'un pigeon qui s'écarte de leur passage en se dandinant, les autobus rouges, pareils aux jouets d'un géant que conserverait le Musée des Transports, Sally se réchauffant les mains autour d'un gobelet en carton empli de thé fumant.

Froid, il ferait toujours froid désormais. L'humidité glaciale des ossements antiques de la cité, les eaux froides de Sumida qui avaient empli les poumons de sa mère, le vol glacé des grues de néon.

Sa mère avait les os fins et la peau claire, une épaisse chevelure veinée de reflets d'or, comme quelque rare essence tropicale. Sa mère sentait le parfum et la peau chaude. Sa mère lui racontait des histoires, lui parlait d'elfes, de fées et de Copenhague, qui était une ville très lointaine. Quand Kumiko rêvait des elfes, ils ressemblaient aux secrétaires de son père, délicats et posés, avec des costumes noirs et des parapluies roulés. Les elfes faisaient tout un tas de choses bizarres dans les récits de sa mère, et ces récits étaient magiques, car ils changeaient au fur et à mesure, et vous ne pouviez jamais savoir avec certitude comment se terminerait un conte tel ou tel soir. Il y avait également des princesses dans les histoires, des ballerines aussi, et chacune, Kumiko le savait, était, d'une certaine façon, sa mère.

Les princesses-ballerines étaient belles mais pauvres, qui dansaient pour rien au cœur de la cité lointaine où elles étaient courtisées par des artistes et des étudiants poètes, beaux et sans le sou. Afin de subvenir aux besoins d'un parent âgé ou bien d'acheter un orgue pour un frère souffrant, une princesse-ballerine était parfois obligée de voyager fort loin en vérité, qui sait, aussi loin que Tokyo, et d'y danser pour de l'argent. Danser pour de l'argent, laissaient entendre les contes, n'avait rien de bien gai.

Sally l'emmena dans un bar à *robata* d'Earl's Court et la força à boire un verre de saké. Un aileron de carpe fumé flottait dans le vin chaud, lui donnant la couleur du whisky. Elles mangèrent le *robata* du grill enfumé et Kumiko sentit reculer le froid mais pas l'engourdissement. Le décor du bar induisait un profond sentiment de

décalage culturel : il parvenait simultanément à refléter l'ambiance japonaise traditionnelle et à donner l'impression d'avoir été dessiné par Charles Rennie Mackintosh[2].

Elle était bien étrange, Sally Shears, plus étrange que tout ce Londres de *gaijin*. Voilà qu'elle contait à Kumiko des histoires, des histoires de gens qui vivaient dans un Japon que Kumiko n'avait jamais connu, des histoires qui cernaient le rôle de son père dans le monde. *L'Oyabun*, ainsi appelait-elle le père de Kumiko. L'univers décrit par les récits de Sally ne paraissait pas plus réel que celui des contes de fées de sa mère, mais Kumiko commençait à comprendre les bases et l'étendue du pouvoir de son père.

— *Kuromaku*, disait Sally. (Le mot voulait dire « rideau noir ».) Cela vient du kabuki mais cela désigne un combinard, quelqu'un qui vend des faveurs. Parce qu'il agit en coulisse, tu vois ? C'est ton père. Idem pour Swain. Mais Swain est le *kobun* de ton vieux, du moins un parmi d'autres. *Oyabun-kobun*, parent-enfant. C'est en partie de là que Roger tire son revenu. C'est pour cela que tu es ici maintenant, parce que Roger le doit à son *oyabun*. *Giri*, compris ?

— C'est un homme important.

Sally hocha la tête.

— Ton vieux, Kumi, c'est le boss. S'il a été obligé de t'expédier hors du bercail pour garantir ta sécurité, ça veut dire qu'il y a de sérieux changements en perspective.

— Parties faire la tournée des bars ? demanda Pétale, quand elles entrèrent dans la pièce.

Le bord de son monocle reflétait la lumière Tiffany d'un arbre en bronze et vitrail qui poussait sur le buffet. Kumiko avait envie de regarder le buste en marbre qui dissimulait la platine Maas-Neotek mais elle se força à regarder dehors, le jardin. La neige avait pris la couleur du ciel de Londres.

— Où est Swain ? demanda Sally.

— L'gouverneur est sorti, lui dit Pétale.

Sally se rendit au buffet pour se verser un verre de scotch d'une lourde carafe. Kumiko vit Pétale grimacer lorsque la carafe retomba rudement sur le bois verni.

— Des messages ?

— Non.

— Devrait rentrer ce soir ?

— Peux pas dire, au juste. Voulez-vous dîner ?

— Non.

— J'aimerais bien un sandwich, dit Kumiko.

Un quart d'heure plus tard, son sandwich intact posé sur la table

de chevet en marbre noir, elle s'assit au milieu de l'immense lit, le boîtier Maas-Neotek posé entre ses pieds nus. Elle avait laissé Sally boire le whisky de Swain en contemplant la grisaille du jardin.

Elle saisit l'appareil et Colin se matérialisa, tremblotant, au pied du lit.

— Personne ne peut entendre ma partie dans notre dialogue, dit-il aussitôt, un doigt posé sur les lèvres. Et ça vaut mieux. La chambre est truffée de micros.

Kumiko allait répondre puis elle opina.

— Bien, dit-il. Vous comprenez vite. J'ai deux conversations pour vous. L'une entre votre hôte et son ange gardien, l'autre entre votre hôte et Sally. J'ai saisi la première un quart d'heure à peu près après que vous m'avez planqué en bas. Écoutez…

Kumiko ferma les yeux et entendit le cliquetis des glaçons dans un verre de whisky.

— Eh bien, où se trouve donc notre petite Japonaise ? (Swain.)

— Bordée pour la nuit. (Pétale.) Cause toute seule, celle-là. Conversation à sens unique. Bizarre.

— Sur quoi ?

— Foutrement pas grand-chose, à vrai dire. Pas mal de gens font ça, vous savez…

— Quoi donc ?

— Causer tout seuls. Voulez écouter ?

— Seigneur, non. Où est la délicieuse Miss Shears ?

— Sortie faire son petit tour.

— Préviens Bernie, la prochaine fois, qu'il voie ce qu'elle bricole durant ses petites promenades…

— Bernie… (Et Pétale se mit à rire.) Il reviendrait les pieds devant, le con !

Cette fois, c'était au tour de Swain de rire.

— Ça serait pas une mauvaise chose, en fin de compte. Bernard nous échappe et la fameuse fille-rasoir semble avoir étanché sa soif… Tiens, sers-nous-en un autre.

— Rien pour moi. Direction le lit, à moins que vous n'ayez encore besoin de moi…

— Non, dit Swain…

— Donc, reprit Colin tandis que Kumiko rouvrait les yeux pour le découvrir toujours assis au pied du lit, il y a dans votre chambre un enregistreur à déclenchement vocal ; le garde du corps a repassé la bande et vous a entendue vous adresser à moi. Notre second segment, à présent, est plus intéressant. Votre hôte est installé avec son second whisky, et voilà notre Sally qui entre en scène…

— Salut, entendit-elle Swain lancer, on est allée prendre l'air ?

— Allez vous faire foutre.

— Vous savez, dit Swain, rien de tout ceci n'était mon idée. Vous devriez tâcher de garder cela à l'esprit. Vous savez fort bien qu'ils me tiennent également à la gorge.

— Vous savez, Roger, il y a des moments où j'aurais tendance à vous croire…

— Essayez. Ça faciliterait les choses.

— À d'autres moments, je serais tentée de vous trancher la gorge.

— Votre problème, ma chère, c'est que vous n'avez jamais appris à déléguer ; vous voulez toujours tout faire seule.

— Écoute, connard, je sais d'où tu sors, et je sais comment t'es arrivé ici, et je veux pas savoir jusqu'où t'as dû enfoncer ta langue dans le cul de Yanaka ou de n'importe qui pour y parvenir. *Sarakin !*

Kumiko n'avait jamais encore entendu ce mot.

— J'ai encore eu de leurs nouvelles, dit Swain, d'une voix égale, sur le ton de la conversation. Elle est toujours sur la côte mais on dirait qu'elle s'apprête à partir. Vers l'Est, très probablement. Pour regagner votre ancien manoir. Je crois que c'est notre meilleure carte, franchement. La maison est impossible. Il y a assez de vigiles sur ce bout de terrain pour arrêter une armée de bonne taille…

— Vous essayez encore de me raconter que c'est un simple enlèvement, Roger ? De me dire qu'ils vont la séquestrer pour demander une rançon ?

— Non. On n'a pas parlé de la rendre contre de l'argent.

— Alors, pourquoi ne l'engagent-ils pas, cette armée ? N'ont aucune raison de s'arrêter à mi-chemin, pas vrai ? Pourraient utiliser des mercenaires, pas vrai ? Les spécialistes du kidnapping qu'emploient les multinationales. Elle ne constitue pas une cible bien difficile, certainement pas plus que certains chercheurs de haut niveau. Merde, faut mettre des pros dans le coup…

— Pour la centième fois, je vous répète que ce n'est pas ce qu'ils veulent. Ce qu'ils veulent, c'est vous.

— Roger, par quoi vous tiennent-ils, vous, hein ? Je veux dire, est-ce que vous ignorez vraiment par quoi ils me tiennent, moi ?

— Oui, je l'ignore. Mais en prenant mon cas personnel, je peux hasarder une hypothèse…

— Ouais ?

— Tout.

Pas de réponse.

— Il y a une autre approche, reprit-il. Qui est apparue aujourd'hui. Ils veulent donner l'impression qu'on l'a éliminée.

— Quoi ?

— Ils veulent faire croire qu'on l'a tuée.

— Et comment est-on censés y parvenir ?

— Ils nous fourniront un corps.

— Je suppose, intervint Colin, qu'elle a quitté la pièce sans autre commentaire : l'enregistrement s'achève ici.

10. LA FORME

Il passa une heure à vérifier les roulements de la scie puis les lubrifia de nouveau. Il faisait déjà trop froid pour bosser ; il faudrait qu'il se décide à chauffer la pièce où il rangeait les autres, les Enquêteurs, le Hache-corps et la Sorcière. Ce qui en soi suffirait à bouleverser son arrangement avec Gentry, mais ce n'était qu'un point mineur par rapport à l'autre problème : expliquer son accord avec Kid Afrika et justifier la présence de deux étrangers dans la Fabrique. Il n'y avait pas moyen de discuter avec Gentry ; c'était lui qui fournissait le jus parce que c'était lui qui le soutirait à l'Électro-nucléaire ; sans ses passes mensuelles à la console, sans les mouvements rituels qui permettaient de continuer à faire croire à la Compagnie que la Fabrique était située ailleurs, chez un autre abonné qui réglait la facture, ils n'auraient pas d'électricité du tout.

Et Gentry était de toute façon si bizarre, songea-t-il, en sentant craquer ses genoux quand il se releva, tout en sortant de sa poche de blouson la télécommande du Juge. Gentry était convaincu que le cyberspace avait une Forme, une structure globale. Ce n'était pas une idée particulièrement bizarre en soi, mais Gentry avait cette conviction obsessionnelle que la Forme était d'une importance primordiale. L'appréhension de la Forme était devenue sa quête du Graal.

La Ruse avait un jour stimé une séquence Senso/Rézo sur la forme de l'univers ; pour lui, l'univers représentait tout ce qui existe, alors comment pouvait-il avoir une forme ? S'il en avait une, alors quelque chose autour devait la contenir, non ? Et si ce quelque chose existait, alors ne faisait-il pas également partie de l'univers ? C'était exactement le genre de raisonnement dans lequel il valait mieux éviter de se lancer avec Gentry, parce que Gentry était du genre à vous emmêler inextricablement les idées. Pour la Ruse, le cyberspace n'avait, de toute façon, aucun rapport avec l'univers ; ce n'était qu'un moyen de représenter des données. L'Électro-nucléaire avait toujours ressemblé à une grosse pyramide aztèque rouge, mais si les gens de l'Électro-nucléaire le voulaient, ils pouvaient lui donner n'importe quel aspect. De plus, chaque entreprise était propriétaire de son image. Alors, comment s'imaginer que la matrice dans son ensemble puisse avoir une forme particulière ? Et même dans ce cas, cela devait-il obligatoirement signifier quelque chose ?

Il effleura l'interrupteur du boîtier de commande ; à dix mètres de là, le Juge gronda et trembla.

Henry la Ruse détestait le Juge. Un truc que les critiques d'art ne comprenaient jamais. Ça ne voulait pas dire qu'il n'avait pas eu de

plaisir à le construire, à l'avoir sorti de lui et matérialisé afin de pouvoir le contempler, le surveiller et, au bout du compte, être en quelque sorte libéré de son concept, mais ça n'équivalait certainement pas à l'aimer.

Haut de près de quatre mètres, avec des épaules de deux mètres de large, dépourvu de tête, le Juge se dressait, tremblant, dans sa carapace en patchwork couleur de rouille un peu passée. Il était parvenu à obtenir cette apparence à l'aide de produits chimiques et d'abrasifs, et il avait appliqué ce traitement sur presque tout l'engin ; mis à part les froides dents des scies circulaires et les surfaces réfléchissantes des articulations, tout le reste du Juge avait cette teinte, ce fini, pareils à ceux d'un très vieil outil soumis à un rude emploi quotidien.

Il poussa sur le manche à balai et le Juge fit un pas, puis un autre. Les gyros marchaient à la perfection ; même avec un bras en moins, la chose évoluait avec une terrifiante dignité, bien campée sur ses énormes pieds.

La Ruse sourit dans la pénombre de la Fabrique tandis que le Juge approchait de son pas lourd, une-deux, une-deux. Il pouvait se remémorer la moindre étape de sa construction, s'il le désirait ; ce travail de la mémoire lui procurait le réconfort dont il avait besoin.

Il y avait eu une période où il était devenu incapable de se souvenir de quoi que ce soit.

C'était pour cela qu'il avait construit le Juge, parce qu'il avait fait des âneries – des vétilles, mais il s'était fait pincer, deux fois – et on l'avait jugé pour ça, et condamné, et puis la sentence avait été exécutée et il ne pouvait plus rien se rappeler, plus rien du tout, plus de cinq minutes d'affilée. Volé des voitures. Volé des voitures aux gens riches : c'était son seul souvenir. Ils s'arrangeaient pour qu'on n'oublie pas son forfait.

Maniant le manche à balai, il fit pivoter le Juge et l'envoya dans la salle voisine, par une allée entre deux rangées de socles en béton tachés d'humidité qui avaient autrefois supporté des tours et des postes de soudure à l'arc. Tout en haut, dans la pénombre des cornières poussiéreuses, pendaient des rampes d'éclairage mortes où nichaient parfois les oiseaux.

La Korsakov, c'était le nom du traitement qu'ils faisaient subir à vos neurones pour empêcher la mémoire à court terme de s'y imprégner. De sorte que le temps qu'on purgeait était du temps perdu, mais il avait entendu dire qu'ils ne l'appliquaient plus, du moins plus systématiquement, pour le vol qualifié. Les gens qui ne l'avaient jamais subie trouvaient ça plutôt sympa, la taule et ensuite on efface tout, mais ça ne marchait pas du tout ainsi. Quand il était sorti, quand ç'avait été terminé – trois années étirées en une longue et vague

chaîne clignotante de terreur et de confusion découpée en intervalles de cinq minutes, et c'étaient moins des intervalles que des transitions dont on se souvenait… Quand ç'avait été terminé, il avait eu besoin de construire la Sorcière, le Hache-corps, puis les Enquêteurs et, finalement, aujourd'hui, le Juge.

Tandis qu'il guidait celui-ci pour lui faire gravir la rampe vers la salle où l'attendaient les autres, il entendit Gentry faire vrombir son moteur, dehors, sur la Chienne de Solitude.

Les gens mettaient Gentry mal à l'aise, songea la Ruse en se dirigeant vers l'escalier, et c'était réciproque. Les étrangers sentaient la Forme brûler derrière les yeux de Gentry ; son idée fixe déteignait sur tous ses actes. La Ruse ne savait pas du tout comment il se débrouillait lors de ses virées à la Conurb ; peut-être qu'il rencontrait simplement des gens aussi allumés que lui, des solitaires errant aux franges des marchés de la drogue et du logiciel. Le sexe ne semblait pas du tout le préoccuper, c'était au point que la Ruse n'arrivait pas à s'imaginer ses éventuels penchants au cas où la chose l'aurait soudain intéressé.

Pour la Ruse le sexe était le principal inconvénient de la Solitude, surtout l'hiver. L'été, parfois, il pouvait trouver une fille dans un bled pourri quelconque ; c'était d'ailleurs ce qui l'avait mené à Atlantic City et conduit à être le débiteur du Kid. Ces derniers temps, il avait fini par se dire que la meilleure solution était encore de se concentrer sur son travail mais, en grimpant l'escalier métallique branlant de la passerelle qui menait au domaine de Gentry, il se surprit à se demander à quoi pouvait ressembler Cherry Chesterfield sous toutes ses superpositions de vêtements. Il songeait à ses mains, si nettes et vives, mais cela lui évoqua aussitôt le visage inconscient de l'homme sur la civière, le tube introduit dans sa narine gauche, Cherry occupée à éponger ses joues creuses avec une serviette en papier ; l'image le fit grimacer.

— Eh, Gentry… lança-t-il dans le vide métallique de la Fabrique, je monte…

Il y avait trois choses chez Gentry qui n'étaient pas sèches, étroites et fines : ses yeux, ses lèvres et ses cheveux. Grands et pâles, ses yeux passaient du gris au bleu, selon la lumière ; ses lèvres étaient pleines et mobiles ; ses cheveux ramenés en arrière formaient une grande queue blonde ébouriffée qui oscillait lorsqu'il marchait. Sa minceur n'était en rien comparable à l'émaciation de l'Oiseau, résultat d'une alimentation carencée et de nerfs malades ; Gentry était simplement étroit de carrure, avec des muscles denses sans un gramme de graisse. Sa tenue était à l'avenant : cuir noir brodé de perles noires. Un style que la Ruse avait connu au temps où il faisait

partie des Diacres bleus. Les perles, surtout, lui donnaient à penser que Gentry avait la trentaine : à peu près le même âge que lui.

Gentry le regarda passer la porte et déboucher sous l'éclat des dix ampoules de cent watts, en s'arrangeant pour bien lui faire comprendre qu'il était un nouvel obstacle entre lui et la Forme. Gentry était en train de déposer une paire de sacoches de moto sur la longue table d'acier ; elles semblaient lourdes.

La Ruse avait pas mal scié et soudé pour Gentry au cours de son premier été sur la Chienne de Solitude. Il avait découpé des panneaux de toiture, étayé là où c'était nécessaire, recouvert les trous de feuilles de plastique rigide, puis jointoyé au silicone les lucarnes ainsi ouvertes. Là-dessus, Gentry était arrivé avec un masque, un pulvérisateur et quatre-vingts litres de peinture au latex blanche ; il ne s'était pas soucié de nettoyer ou de dépoussiérer quoi que ce soit, appliquant simplement une épaisse couche de peinture sur toute la poussière, la crasse et les fientes de pigeon séchées, engluant en quelque sorte le tout, et repassant plusieurs couches jusqu'à ce que ce soit plus ou moins blanc. Il avait tout peint, sauf les lucarnes, puis la Ruse avait commencé à hisser au palan le matériel resté au rez-de-chaussée de la Fabrique : une petite cargaison d'ordinateurs, de consoles de cyberspace ; une vieille table d'holoprojection, énorme, qui avait failli faire péter le treuil ; des générateurs d'effets, et des douzaines de caisses en plastique ondulé pleines des milliers de fiches accumulées par Gentry dans sa quête de la Forme ; des centaines de mètres de fibre optique, sur leurs bobines en plastique flambant neuves, indice révélateur pour la Ruse de vol industriel. Et puis des livres, de vieux livres aux couvertures en toile collée sur du carton. La Ruse ne s'était jamais douté à quel point ça pouvait être lourd, des livres. Ils avaient une odeur triste, ces vieux bouquins.

— Tu tires encore plus d'ampères qu'avant mon départ, dit Gentry en ouvrant la première de ses deux sacoches, dans ta chambre. T'as mis un nouveau radiateur ?

Il se mit à fouiller rapidement dans le contenu du sac, comme s'il cherchait quelque chose de bien précis qu'il aurait mal rangé. Ce n'était pas le cas, pourtant, la Ruse le savait ; il masquait ainsi sa peur de sentir quelqu'un, même une connaissance, envahir son domaine à l'improviste.

— Ouais. Faut que je chauffe encore l'entrepôt. Fait trop froid pour bosser, sinon.

— Non, dit Gentry en levant brusquement la tête, ce n'est pas un radiateur dans ta chambre. L'intensité ne correspond pas.

— Non.

La Ruse sourit, tablant sur la théorie que le sourire incitait son interlocuteur à le prendre pour un idiot facile à mater.

— « Non » quoi, Henry la Ruse ?

— C'est pas un radiateur.

D'un geste sec, Gentry referma la sacoche.

— Tu me dis ce que c'est ou je te coupe le courant.

— T'sais, Gentry, j'serais pas dans le coin, t'aurais bien moins de temps pour… tes trucs.

La Ruse haussa les sourcils, d'un air entendu, en direction de l'encombrante table de projection.

— Le fait est que j'ai deux personnes installées chez moi… (Il vit Gentry se raidir, ses yeux pâles s'agrandir.) Mais tu les verras pas, tu les entendras pas, rien du tout.

— Non, dit Gentry, d'une voix crispée, en contournant la table, parce que c'est toi-même qui vas me les foutre dehors, pas vrai ?

— Deux semaines, grand max, Gentry.

— Dehors ! *Tout de suite !* (Le visage de Gentry était à quelques centimètres du sien et la Ruse sentait l'odeur aigre de sa fatigue.) Sinon tu pars avec eux.

La Ruse, tout en muscles, le dépassait de dix bons kilos, mais ça n'avait jamais intimidé Gentry qui semblait ignorer ou dédaigner la peur de souffrir. En soi, c'était assez intimidant. Gentry l'avait claqué un jour, violemment, et la Ruse avait alors baisse les yeux pour contempler l'énorme clé en chrome-molybdène qu'il tenait à la main et ressenti aussitôt une gêne obscure.

Très raide, Gentry s'était mis à trembler. La Ruse se doutait bien qu'il ne devait jamais dormir quand il se rendait à Boston ou New York. Déjà qu'il ne dormait pas des masses, à la Fabrique.

Il revenait lessivé et le premier jour était toujours le pire.

— Écoute, dit la Ruse, comme on s'adresse à un enfant au bord des larmes, et il sortit le sac de sa poche, le cadeau de Kid Afrika.

Il ouvrit la fermeture en plastique transparent pour en montrer à Gentry le contenu : timbres bleus, tablettes roses, un méchant étron d'opium ensaché dans un bout de cellophane rouge, des cristaux de wiz qui ressemblaient à de grosses pastilles jaunes pour la toux, des inhalateurs en plastique avec leur marque de fabrique japonaise grattée au couteau…

— De la part d'Afrika, dit-il, en agitant le sac au bout de son doigt.

— Afrika ? (Gentry regarda le sac, la Ruse, le sac à nouveau.) Ça vient d'Afrique ?

— De Kid Afrika. Tu ne le connais pas. Il t'a laissé ça.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a besoin de moi pour planquer ici des copains à lui pendant un petit moment. Je lui dois une faveur, Gentry. J'lui ai dit combien tu détestais avoir des gens dans les pattes. Combien ça te

gênait. Alors, mentit la Ruse, il a dit qu'il voulait te laisser quelques bricoles pour compenser le dérangement.

Gentry prit le sac et fit glisser un doigt le long de la fermeture pour l'ouvrir. Il sortit l'opium et le rendit à la Ruse. « Pas besoin de ça. » Sortit un des timbres bleus, en retira le papier protecteur et se le colla soigneusement au creux du poignet droit. La Ruse resta planté là, tripotant machinalement l'opium entre le pouce et l'index, faisant crisser la cellophane, tandis que Gentry contournait à nouveau la longue table et rouvrait la sacoche. Il en sortit une paire de gants neufs en cuir noir.

— Je crois que j'ferais bien… de rencontrer tes fameux amis, la Ruse.

— Euh ? (L'intéressé plissa les yeux, surpris.) Ouais… mais tu sais, t'as pas vraiment besoin, je veux dire… est-ce qu'y vaudrait pas mieux… ?

— Non, dit Gentry en remontant son col. *J'insiste.*

La Ruse descendait l'escalier quand il se souvint de l'opium : d'une pichenette, il l'expédia par-dessus la rampe, dans le noir. Il détestait les drogues.

— Cherry ?

Il se sentait stupide, devant Gentry qui le regardait se cogner les phalanges contre sa propre porte. Pas de réponse. Il ouvrit. La pénombre. Il vit l'abat-jour qu'elle avait confectionné pour l'une de ses ampoules, cône jaune de jourlex fixé avec un bout de fil tordu. Elle avait dévissé les deux autres. Elle n'était pas là.

La civière était là, en revanche, son occupant ficelé dans le sac en nylon bleu. *C'est en train de le bouffer*, songea la Ruse en contemplant tout cet arsenal de réanimation, les tubes, les sacs à perfusion. *Non*, rectifia-t-il, *ça le maintient en vie, comme dans un hôpital.* Mais l'impression demeurait : et si au contraire ça le vidait, le vidait entièrement ? Il se rappela l'Oiseau évoquant les vampires.

— Eh bien, dit Gentry en le dépassant pour s'arrêter devant la civière. Une drôle de compagnie que t'as là, Henry la Ruse.

Il contourna le lit, en gardant prudemment un mètre d'écart entre ses pieds et la silhouette immobile.

— Gentry, t'es sûr que tu voudrais pas remonter ? Je crois que ce timbre… Peut-être que t'en as trop fait.

— Vraiment ? Gentry inclina la tête, ses yeux flamboyaient dans la pénombre jaune. (Il plissa les paupières.) Pourquoi penses-tu ça ?

La Ruse hésita :

— Eh bien, t'es pas exactement comme d'habitude… Je veux dire, comme t'étais avant.

— Tu crois que je subirais une saute d'humeur, la Ruse ?

— Ouais.

— J'adore les sautes d'humeur.

— Je vous vois pas sourire, lança Cherry depuis la porte.

— Cherry, je vous présente Gentry. La Fabrique, c'est comme qui dirait chez lui. Cherry, de Cleveland…

Mais Gentry avait une lampe-stylo noire dans sa main gantée ; il était en train d'examiner le faisceau de trodes qui recouvrait le front du dormeur. Il se redressa : le pinceau lumineux rencontra le boîtier anonyme de l'appareil, puis redescendit comme une flèche pour suivre le câble noir jusqu'à la broche implantée.

— Cleveland, dit enfin Gentry, comme si c'était un nom qu'il aurait entendu dans un rêve. Intéressant…

Il éleva de nouveau sa lampe, se dévissa le cou pour lorgner l'endroit où le câble rejoignait le boîtier.

— Eh Cherry… dites-moi, qui est-ce, lui ? demanda-t-il tandis que le faisceau revenait brutalement sur le visage ravagé, d'une banalité irritante.

— Sais pas, dit la jeune femme, ôtez-lui ça des yeux. Ça pourrait altérer son sommeil paradoxal ou…

— Et ceci ? (Il éclairait le boîtier gris terne.)

— Le LF, Kid appelait ça. Lui, il l'appelait le Comte, et ça, son LF.

Elle glissa la main sous son blouson et se gratta.

— Eh bien, dans ce cas… dit Gentry en se retournant, avec un déclic quand le faisceau s'éteignit. (La lumière de son obsession brillait, éclatante, derrière ses yeux, amplifiée à tel point par le timbre dermique de Kid Afrika que la Ruse eut l'impression que la Forme était juste là, flamboyant sous le front de Gentry, visible de tous sauf du principal intéressé.)… faut pas chercher plus loin…

11. AU RAS DU TROTTOIR

Mona s'éveilla au moment de l'atterrissage.

Prior était en train d'écouter Eddy, hochant la tête et lui servant son éclatant sourire rectangulaire. C'était comme si le sourire était là en permanence, derrière sa barbe. Il s'était changé, donc il devait avoir à bord d'autres vêtements. Il portait à présent un complet d'homme d'affaires gris uni, avec une cravate rayée en diagonale. Un peu le genre des clients sur qui l'avait branchée Eddy, à Cleveland, mais le costume lui allait autrement mieux.

Elle avait vu un micheton sapé comme un complet-gris, un jour, un type qui l'avait emmenée dans un Holiday Inn. Le coin réservé aux complets-gris était à côté du hall de l'hôtel et il était resté planté là en sous-vêtements, zébré de traits de lumière bleue, à se contempler sur trois écrans géants. Les traits bleus étaient devenus invisibles parce que sur chaque image il portait un costume différent. Et Mona avait dû se mordre la langue pour se retenir de rire, parce que le système avait un programme de modification plastique qui lui offrait sur chaque écran une allure différente, allongeait un peu son visage et lui renforçait le menton, mais il ne paraissait pas le remarquer. Puis il avait choisi un costume, remis celui qu'il portait au début, et voilà, c'était terminé.

Eddy était en train d'expliquer quelque chose à Prior, un point crucial dans la mise en place de l'une de ses embrouilles. Mona savait faire abstraction du contenu de ce qu'elle entendait pour n'écouter que le ton. Eddy avait celui du mec persuadé que les autres seront incapables de saisir l'astuce dont il est si fier, d'où ce débit lent et bien articulé, comme s'il s'adressait à un môme, en gardant la voix basse pour paraître patient. Ça ne semblait pas préoccuper Prior mais enfin, elle avait l'impression que ce dernier se foutait à peu près complètement de ce qu'Eddy racontait.

Elle bâilla, s'étira, et l'avion rebondit deux fois sur la piste en béton, rugit, se mit à ralentir. Eddy ne s'était même pas interrompu.

— Une voiture nous attend, coupa Prior.

— Alors, où va-t-on ? demanda Mona en ignorant le froncement de sourcils d'Eddy.

Prior lui offrit son sourire.

— À notre hôtel. (Il déboucla sa ceinture.) Nous y resterons quelques jours. J'ai peur qu'il ne vous faille en passer la majeure partie bouclée dans votre chambre.

— C'était compris dans notre accord, dit Eddy, comme si l'idée de la confiner dans sa chambre émanait de lui.

— Vous aimez les stims, Mona ? demanda Prior, souriant

toujours.

— Bien sûr, fit-elle. Qui ne les aime pas ?

— Vous avez une préférence, Mona, une vedette favorite ?

— Angie, répondit-elle, un rien irritée. C'est évident, non ?

Le sourire s'agrandit encore.

— Bien. Nous allons vous trouver toutes ses dernières cassettes.

L'univers de Mona consistait pour l'essentiel en objets et en lieux qu'elle connaissait mais n'avait jamais réellement vus ou visités. Le cœur de la Conurb septentrionale ne sentait pas, dans les stims. Ils devaient couper ça au montage, de même qu'Angie n'avait jamais de migraines ou de règles douloureuses. En tout cas, ici ça sentait bel et bien. Comme Cleveland mais en pire. Elle avait cru au début, en quittant l'avion, que c'était juste l'odeur de l'aéroport mais depuis qu'ils étaient descendus de leur voiture pour entrer dans l'hôtel, ça avait augmenté. Et en plus, il faisait un froid de canard dans cette rue, et le vent mordait ses chevilles nues.

L'hôtel était plus grand que le Holiday Inn, mais plus vieux, aussi, estima-t-elle. Le hall était plus encombré que ceux des stims, mais il y avait une moquette bleue impeccable partout. Prior la fit attendre près d'une pub pour une station de détente en orbite tandis qu'Eddy et lui se rendaient à un long comptoir noir où siégeait une femme qui portait un badge en cuivre à son nom. Mona se sentait l'air cruche à poireauter ainsi, avec l'imper de plastique blanc que Prior l'avait obligée à mettre, comme s'il ne trouvait pas sa tenue à la hauteur. À peu près le tiers de la foule, dans le hall, était composé de Japonais, des touristes, se dit-elle. Tous semblaient équipés de matériel enregistreur vidéo ou holo, et quelques-uns avaient des unités de simstim à la ceinture. Ils n'avaient pourtant pas l'air d'avoir tant d'argent que ça. Elle croyait qu'ils étaient tous censés en avoir des masses. Peut-être qu'ils veulent pas le montrer. Malin, approuva-t-elle.

Elle vit Prior glisser sur le comptoir une carte à puce ; la femme au badge la prit et la fit coulisser le long d'une fente métallique.

Prior déposa son sac sur le lit (une large plaque de mousse expansée beige), puis il effleura un panneau, faisant s'ouvrir un mur de tentures.

— Ce n'est pas le Ritz, s'excusa-t-il, mais nous allons tâcher de vous installer confortablement.

Sans se compromettre, Mona répondit d'un vague borborygme. Elle connaissait le Ritz. C'était un fast-food de Cleveland et elle ne voyait vraiment pas le rapport.

— Tenez, dit-il, votre préférée.

Il se trouvait près de ta tête de lit capitonnée. Une platine à stims

y était encastrée, avec une petite étagère sur laquelle étaient posés un jeu de trodes dans leur sachet en plastique et quatre ou cinq cassettes.

— Ce sont les dernières stims d'Angie.

Elle se demanda qui avait déposé les cassettes là, et s'ils avaient fait ça après que Prior lui eut demandé lesquelles elle préférait. Elle le gratifia d'un sourire de son cru et s'approcha de la fenêtre. La Conurb ressemblait à son image dans les stims ; la fenêtre était comme une carte postale holographique, avec ces tours dont elle ignorait les noms mais qu'elle savait être fameuses.

Le gris des dômes, géodes mouchetées de blanc par la neige, et derrière, le gris du ciel.

— Heureuse, bébé ? demanda Eddy, arrivant derrière elle et lui posant les mains sur les épaules.

— Ils ont des douches, ici ?

Prior rit. D'un haussement d'épaules, elle se libéra d'Eddy, prit son sac et entra dans la salle de bains. Ferma et verrouilla la porte. Elle entendit Prior rire à nouveau et Eddy repartir dans ses explications. Elle s'assit sur le siège des toilettes, ouvrit le sac, et sortit la trousse de maquillage où elle planquait son wiz. Il lui en restait quatre cristaux. Apparemment, ça suffirait ; avec trois, déjà, c'était bon, mais quand elle descendait à deux, elle cherchait en général à compenser. Elle ne touchait pas trop aux *jumpers*, pas tous les jours en tout cas, sauf ces derniers temps, mais c'était parce que la Floride commençait à lui prendre la tête.

À présent, elle décida qu'elle pouvait se mettre à réduire la dose, tout en faisant tomber, d'une chiquenaude, un cristal du flacon. On aurait dit un bonbon acidulé jaune ; vous deviez l'écraser puis le moudre entre deux voiles de nylon. Il s'en dégageait alors comme une odeur d'hôpital.

Tous deux étaient partis quand elle sortit de la douche. Elle y était restée jusqu'à ce qu'elle en ait marre, ce qui avait pris un bout de temps. En Floride, elle se servait généralement des douches dans les piscines publiques ou les gares routières, celles qui fonctionnaient avec des jetons. Elle supposa que celle-ci devait être équipée d'une espèce de dispositif qui mesurait les litres dépensés et les reportait sur votre note ; c'est ainsi en tout cas que ça marchait à l'Holiday Inn. Il y avait un gros filtre blanc au-dessus de la pomme en plastique et, sur le carrelage, un autocollant avec un œil et une larme, genre : d'accord pour la douche mais gaffe à ne pas s'en mettre dans les yeux, comme pour l'eau des piscines. Il y avait une rangée de buses chromées encastrées dans le carrelage et quand on pressait le bouton situé en dessous, on avait du shampooing, du gel moussant, du savon liquide, de l'huile de bain. Chaque fois, un petit voyant rouge s'allumait près

du bouton, parce que là aussi, ça allait sur la note. Elle était contente qu'ils soient partis parce qu'elle aimait bien se retrouver seule, propre et dans les vapes. Ça ne lui arrivait pas souvent d'être seule, sauf dans la rue, et ce n'était pas la même chose. Elle laissa des empreintes humides sur la moquette beige en se rendant à la fenêtre. Elle s'était drapée dans une grande serviette de bain assortie au lit avec une inscription rasée dans l'épaisseur du tissu-éponge, sans doute le nom de l'hôtel.

Il y avait une tour démodée deux rues plus loin et les angles de son clocheton pointu avaient été creusés pour en faire une espèce de montagne, avec herbe et rochers, et même une chute d'eau qui cascadait sur la rocaille. Ça la fit sourire, d'imaginer que quelqu'un avait pris toute cette peine. Des panaches de vapeur s'élevaient de l'eau quand celle-ci frappait la roche. Elle ne pouvait toutefois dégringoler comme ça jusque dans la rue, ça aurait coûté trop cher. Elle supposa qu'ils devaient la pomper pour la réutiliser, en circuit fermé.

Une forme grise bougea la tête, là-bas, agitant ses grosses cornes enroulées comme si elle la regardait. Mona recula d'un pas sur la moquette et plissa les yeux. Une espèce de bélier, mais ça devait être un automate, un hologramme ou un truc dans le genre. Il remua la tête et se mit à brouter l'herbe. Mona rit.

Elle sentait le wiz derrière ses chevilles et en travers de ses omoplates, un picotement froid, et cette odeur d'hôpital au fond de sa gorge.

Elle avait déjà eu la trouille, mais pas cette fois-ci.

Prior avait un méchant sourire mais ce n'était qu'un joueur, un complet-gris tordu. S'il avait du fric, c'était celui d'un autre. Quant à Eddy, il ne lui faisait plus peur ; au contraire, elle aurait presque eu peur pour lui maintenant qu'elle voyait pour quoi les gens le prenaient.

Enfin, se dit-elle, tout ça n'a plus d'importance ; terminé, l'élevage de poissons-chats à Cleveland, et plus question qu'on la fasse retourner en Floride.

Elle se souvint du réchaud à alcool, des petits matins froids en hiver, du vieil homme voûté dans son grand manteau gris. L'hiver, il rajoutait une seconde couche de plastique sur les fenêtres. Le réchaud suffisait pour chauffer la semi-remorque, parce que les parois étaient recouvertes de plaques de mousse rigide cachées sous des feuilles d'isorel. Aux endroits où la mousse était visible, on pouvait la retirer avec le doigt, y creuser des trous ; s'il vous surprenait à faire ça, il poussait les hauts cris. Garder les poissons au chaud par temps froid exigeait un surcroît de travail ; il fallait pomper l'eau jusqu'au toit où étaient installés les réflecteurs solaires, pour qu'elle passe dans les

tubes de plastique transparent. Mais les matières végétales qui fermentaient sur le bord des cuves aidaient également ; de la vapeur s'en élevait quand on allait prendre un poisson au filet. Le vieux échangeait son poisson contre toutes sortes de produits cultivés par les autres, de l'alcool à brûler ou à boire, des graines de café, des détritus pour nourrir le poisson.

Il n'était pas son père, il l'avait assez souvent répété quand il daignait ouvrir la bouche. Parfois, elle se demandait encore s'il ne l'avait pas été. La première fois qu'elle lui avait demandé son âge, il avait répondu soixante ans, alors elle comptait en partant de là.

Elle entendit la porte s'ouvrir dans son dos et se retourna ; Prior était là, le trousseau de clés en plastique doré dans la main, avec son éternel sourire.

— Mona, dit-il en entrant, je vous présente Gerald.

Grand, chinois, complet gris, cheveu grisonnant, Gerald sourit aimablement, se faufila devant Prior pour aller droit vers la commode au pied du lit. Il y déposa une mallette noire qu'il déverrouilla avec un déclic.

— Gerald est un ami. Il est dans le milieu médical. Il aimerait vous examiner.

— Mona, dit Gerald en retirant un objet de sa mallette, quel âge avez-vous ?

— Seize ans, répondit Prior. C'est cela, Mona ?

— Seize ? dit Gerald. (L'objet entre ses mains ressemblait à une paire de grosses lunettes noires, des lunettes de soleil hérissées de fils et d'excroissances.) C'est tirer un peu sur la corde, non ?

Coup d'œil à Prior.

Ce dernier sourit.

— Vous rabotez quoi ? dix ans ?

— Pas tout à fait, dit Prior. Nous ne faisons pas dans la précision.

Gerald le regarda.

— Vous ne risquez pas de l'avoir. (Il s'accrocha les lunettes au-dessus des oreilles et tapa quelque chose ; une lampe s'alluma sous la lentille droite.) Mais il y a plusieurs degrés d'approximation. (La lumière pivota vers elle.)

— Nous parlons d'une intervention de chirurgie plastique, Gerald.

— Où est Eddy ? demanda-t-elle tandis que Gerald s'approchait.

— Au bar. Dois-je l'appeler ? (Prior décrocha le téléphone mais le reposa sans l'avoir utilisé.)

— Qu'est-ce que c'est ? (Mona recula devant Gerald.)

— Un simple examen médical, dit Gerald. Rien de douloureux. (Il l'avait coincée contre la fenêtre ; au-dessus de la serviette-éponge, ses omoplates nues s'appuyaient contre la vitre froide.)

— Quelqu'un s'apprête à vous engager et vous serez très bien

payée ; mais ils veulent avoir l'assurance que vous êtes en bonne santé, (La lumière lui vrilla l'œil gauche.) Elle est sous l'effet d'un stimulant quelconque, dit-il à Prior, sur un ton différent. Essayez de ne pas cligner, Mona. (La lumière passa à son œil droit.) Qu'est-ce que c'était, Mona ? Quelle quantité en avez-vous pris ?

— Du wiz. (Se détournant de la lumière avec une grimace.)

Il lui prit le menton entre ses doigts frais pour lui réaligner la tête.

— Combien ?

— Un cristal…

La lumière avait disparu. Son visage lisse et placide était tout près, avec ses lunettes hérissées de lentilles, de fentes, de petites coupelles en grillage métallique noir.

— Pas moyen de juger de la pureté.

— C'était de l'extra-pur, dit-elle et elle gloussa.

Il lui lâcha le menton et sourit.

— Ça ne devrait pas être un problème, dit-il. Pouvez-vous ouvrir la bouche, je vous prie ?

— La bouche ?

— Je veux examiner vos dents.

Elle regarda Prior.

— De ce côté, vous avez de la veine, confia Gerald à Prior après avoir utilisé sa petite torche pour regarder dans la bouche de Mona. L'état est assez bon et proche de la configuration cible. Couronnes, plombages.

— Nous savions que nous pouvions compter sur vous, Gerald.

Gerald retira ses lunettes et regarda Prior. Il retourna vers la mallette noire pour les y déposer.

— Z'avez de la veine également, pour les yeux. Très voisins. Faudra juste changer la couleur. (Il retira de la mallette une enveloppe en alu et la déchira, en sortit un pâle gant chirurgical qu'il roula sur sa main droite.) Retirez votre serviette, Mona. Mettez-vous à l'aise.

Elle regarda Prior, Gerald.

— Vous voulez voir mes papiers, mes analyses sanguines, ce genre de trucs ?

— Non, dit Gerald, c'est très bien comme ça.

Elle regarda dehors, espérant apercevoir le bélier, mais il avait disparu et le ciel paraissait bien plus noir.

Elle défit la serviette, la laissa tomber, puis s'allongea sur le dos, sur la plaque de mousse beige.

Ce n'était pas si différent de ce pour quoi on la payait ; ça prit même moins longtemps.

Assise dans la salle de bains, la trousse à maquillage ouverte sur les genoux, tout en écrasant un autre cristal, elle décida qu'elle était

en droit d'en avoir ras le bol.

Primo, Eddy se barre sans elle, ensuite Prior se pointe avec cet horrible docteur, et lui annonce qu'Eddy va dormir dans une autre chambre. Là-bas, en Floride, elle aurait volontiers admis qu'il lui lâche un peu la grappe, mais ici c'était différent. Elle n'avait pas envie de se retrouver toute seule et elle aurait eu peur de réclamer à Prior une clé. Il en avait pourtant bien une, qui lui permettait d'aller et venir à sa guise avec son terrifiant copain. Quel genre de plan était-ce là ?

Et le coup de l'imper en plastique, qui la gonflait pas mal également. Un putain d'imper jetable en plastique.

Elle saupoudra le wiz en poudre sur le crible en nylon, le versa soigneusement dans le pulvérisateur, se vida les poumons, porta l'embout à ses lèvres et pressa. Le nuage de poudre jaune tapissa les muqueuses de sa gorge ; une partie avait sans doute atteint les poumons. Elle avait entendu dire que c'était mauvais pour la santé.

Elle n'avait aucun plan précis en s'enfermant dans la salle de bains pour prendre sa dose mais, quand elle sentit le picotement lui gagner la nuque, elle se surprit à penser aux rues entourant l'hôtel et à ce qu'elle en avait vu à leur arrivée. Des boîtes, des bars, des vitrines aux rideaux tirés. De la musique. De la musique, ça serait impec, en ce moment, et la foule aussi. Pour pouvoir s'y perdre, s'y oublier, être là, simplement. La porte n'était pas verrouillée, elle le savait ; elle l'avait déjà essayée. Elle se refermerait toutefois derrière elle, et elle n'avait pas de clé. Mais elle était installée ici et Prior devait l'avoir inscrite à la réception. Elle envisagea de descendre demander une clé à la réceptionniste mais cette perspective la mettait mal à l'aise. Elle connaissait les complets-gris derrière les comptoirs, et leur façon de vous dévisager. Non, décida-t-elle, le mieux encore était de rester et de stimer ces nouvelles cassettes d'Angie.

Dix minutes plus tard, elle sortait par une porte latérale, à l'écart du hall principal, la tête bourdonnante de wiz.

Dehors, il tombait un petit crachin, peut-être dû à la condensation du dôme. Elle avait passé l'imper blanc pour traverser le hall – après tout, Prior devait savoir ce qu'il faisait et elle n'était pas mécontente de l'avoir. Elle sortit d'une poubelle archipleine une feuille de jourlex et se la mit sur la tête pour garder les cheveux secs. Il ne faisait pas aussi froid qu'avant, ce qui était encore un bon point. Aucun de ses nouveaux vêtements ne pouvait être qualifié de chaud.

Parcourant du regard les deux côtés de l'avenue, pour décider de la direction à prendre, elle avisa une demi-douzaine de façades d'hôtel quasiment identiques, une file de vélo-taxis, l'éclat mouillé de pluie d'une rangée de boutiques. Et des gens, pleins de gens, comme au centre de Cleveland, mais ici tous sapés chic, l'air de dominer la situation, d'avoir un but précis. *T'as qu'à faire avec*, songea-t-elle alors

que le wiz lui envoyait gentiment une seconde poussée qui la fit plonger dans ce flot de gens superbes sans même qu'elle ait à y penser ; elle trottinait dans ses souliers neufs, le jourlex toujours au-dessus de sa tête, quand elle s'aperçut – nouveau coup de bol – que la pluie avait cessé.

Elle n'aurait pas craché sur une occasion de lorgner les vitrines, tandis que la foule la balayait, mais le flot était pur plaisir et personne ne s'arrêtait. Elle se contenta de jeter de brefs regards obliques aux étalages. Les vêtements étaient semblables à ceux de la stim, certains d'un style qu'elle n'avait jamais vu nulle part.

J'aurais dû venir ici, songea-t-elle, *être ici depuis le début. Pas dans un élevage de poissons-chats, pas à Cleveland, pas en Floride. Ici, c'est du concret, du réel, tout le monde peut* y *venir, on n'est pas obligé d'y accéder par la stim.* Le fait est qu'elle n'avait jamais vu ce coin-là dans une stim, celui des gens ordinaires. Une star comme Angie, ce genre de quartier n'était pas pour elle. Angie était plutôt là-haut, dans les grands châteaux en compagnie d'autres stars de la stim, pas ici, au ras du trottoir. Mais Dieu que c'était joli, cette nuit si claire, cette foule qui grouillait autour d'elle, cet étalage de bonnes choses qu'on pouvait obtenir, à condition d'avoir un peu de chance !

Eddy, il n'aimait pas. En tout cas, il avait toujours dit que c'était merdique ici, trop de monde, des loyers trop élevés, trop de flics, trop de compétition. Même s'il n'avait pas hésité une seconde quand Prior lui avait fait son offre, se souvint-elle. Et de toute manière, elle avait sa petite idée sur les raisons des critiques émises par Eddy. Elle supposa qu'il avait dû se planter ici, jouer plus ou moins le wilson. Soit il n'avait pas envie qu'on lui rappelle sa bourde, soit des gens ne manqueraient pas de la lui rappeler s'il remettait les pieds dans le secteur. C'était là, sous-jacent, dans sa façon dédaigneuse de parler d'ici, avec le même ton qu'il utilisait pour critiquer ceux qui jugeaient ses plans foireux. Le nouveau pote si foutrement intelligent la veille n'était plus qu'un crétin de wilson le lendemain, complètement nul, aucune *vision*, ce mec.

Elle passa devant un imposant magasin avec du super-matos de stim en vitrine, minces boîtiers noir mat, le tout présidé par le voluptueux hologramme d'Angie qui les regardait tous glisser devant elle avec son léger sourire triste. La reine de la nuit, ouais.

Le flot de la foule se déversait vers une sorte de place, un carrefour autour d'une fontaine. Les gens divergeaient dans plusieurs directions sans s'arrêter et, parce que Mona n'avait pas réellement de but, elle atterrit ici. Certaines personnes étaient assises sur la margelle en béton fissurée de la fontaine. Au centre de celle-ci se dressait une statue de marbre, toute polie par l'usure. Cela représentait une espèce de bébé chevauchant un gros poisson, un dauphin. Sa bouche devait

cracher de l'eau, mais la fontaine ne marchait pas. Derrière la tête des gens assis, Mona voyait flotter des feuilles de jourlex chiffonnées, gorgées d'eau, et des gobelets blancs en plastique.

Puis il lui sembla que la foule derrière elle s'était fondue en un mur de corps, incurvé, ondulant, tandis que les trois personnages assis devant elle sur la margelle se détachaient comme sur une photo. Une grosse fille aux cheveux teints en noir, la bouche à demi ouverte, les lolos débordant d'un bustier en caoutchouc rouge ; une blonde au visage allongé barré d'un mince trait de rouge à lèvres bleu, qui d'une main crochue tenait sa cigarette ; un type aux bras nus huilés qui bravait le froid, muscles greffés et noueux comme des rocs sous le bronzage synthétique et méchants tatouages de taulard…

— Hé ! frangine, lança la grosse avec une espèce d'allégresse, j'espère qu'tu t'imagines pas faire tes affaires ici !

La blonde regarda Mona avec des yeux las, en lui adressant un sourire désabusé, un sourire « j'y-peux-rien », avant de détourner la tête pour regarder ailleurs.

Le mac se leva brusquement de la fontaine comme s'il était monté sur ressorts mais Mona avait compris le signal de la blonde et repartait déjà. Il la saisit par le bras mais la couture de son imper en plastique céda et, jouant des coudes, elle réintégra la foule. Le wiz prit le dessus et, sans transition, elle se retrouva au moins un pâté de maisons plus loin, affalée contre un lampadaire, haletante et prise d'une quinte de toux.

À présent, le wiz faisait l'effet inverse, comme cela se produisait parfois. Tout devenait affreux. Les visages dans la foule avaient un air dément, avide, comme si chaque passant avait sa propre mission désespérée à accomplir. Les lumières des magasins étaient devenues froides, mauvaises, et les articles derrière les vitrines semblaient posés là exprès pour lui dire qu'elle ne pourrait jamais les posséder. Elle entendit une voix au loin, une voix d'enfant en colère qui débitait une interminable litanie d'obscénités ; quand elle se rendit compte d'où elle provenait, elle ferma la bouche.

Son bras gauche était froid. Elle baissa la tête et vit que la manche de l'imper était partie, et la couture latérale déchirée jusqu'à la taille. Elle le retira pour le draper sur ses épaules comme une cape ; peut-être que ça le rendrait moins facile à remarquer.

Elle s'appuya le dos contre le mur tandis que le wiz déferlait sur elle comme une vague d'adrénaline-retard ; elle sentit ses genoux commencer à se dérober et crut qu'elle allait s'évanouir mais c'est le moment que choisit la drogue pour lui jouer un de ses tours et elle se retrouva dans la lumière d'un crépuscule d'été, accroupie dans la cour du vieux, terre grise cotonneuse griffée des traces de la partie qu'elle était en train de jouer, sauf que cette fois-ci, elle restait plantée là,

stupide, le regard perdu derrière la masse des cuves, vers les lucioles qui puisaient dans l'entrelacs de ronces, au-dessus des vieux châssis tordus. Dans son dos, de la lumière provenait de la maison et elle pouvait sentir l'odeur du pain de maïs et du café que le vieux faisait bouillir et rebouillir, jusqu'à ce qu'une cuiller tienne debout dedans, disait-il, et il devait être là-bas en ce moment, en train de lire un de ses livres aux feuilles brunies et cassantes sans un coin de page intact ; il les récupérait dans de vieux sacs en plastique et parfois, ils tombaient simplement en poussière entre ses doigts. S'il trouvait quelque chose qu'il souhaitait garder, il sortait d'un tiroir un petit copieur de poche, glissait des piles dedans et le faisait courir sur la page. Elle aimait bien regarder les copies se dévider, toutes fraîches, avec leur odeur si particulière, mais il ne la laissait jamais manipuler l'appareil. Parfois, il lisait tout haut, une espèce d'hésitation dans la voix, comme un homme qui essaie de rejouer d'un instrument qu'il n'a plus touché depuis longtemps. Ce n'étaient pas des histoires qu'il lisait, pas de celles qui ont une fin ou qui racontent une blague. C'étaient plutôt comme des fenêtres ouvertes sur quelque chose de totalement étrange ; il n'essayait jamais de lui expliquer quoi que ce soit, sans doute n'y comprenait-il rien lui-même. Peut-être que personne non plus…

La rue revint d'un coup, éblouissante de netteté.

Elle se frotta les yeux et toussa.

12. L'ANTARCTIQUE COMMENCE ICI

— Je suis prête, maintenant, dit Piper Hill, les yeux clos, assise sur le tapis dans une vague approximation de la posture du lotus. Touchez le dessus-de-lit avec votre main gauche.

Huit minces fils partaient de la broche derrière les oreilles de Piper jusqu'à l'instrument posé en travers de ses cuisses bronzées.

Drapée dans un peignoir blanc en éponge, Angie regarda la technicienne depuis le bord du lit ; le boîtier noir du testeur lui recouvrait le front comme un bandeau relevé. Elle fit ce qu'on lui disait, et caressa légèrement du bout des doigts la soie grège et le fil écru du dessus-de-lit chiffonné.

— Bien, dit Piper, plus pour elle-même que pour Angie, en touchant un bouton sur le clavier. Encore.

Angie sentit la texture s'épaissir sous ses doigts.

— Encore.

Nouveau réglage. Elle pouvait à présent séparer chacune des fibres, distinguer la soie du lin…

— Encore.

Ses nerfs hurlèrent quand ses doigts écorchés raclèrent de la laine d'acier, du verre pilé…

— Optimal, dit Piper en ouvrant ses yeux bleus.

Elle sortit de la manche de son kimono une minuscule fiole en ivoire qu'elle passa à Angie après en avoir ôté le bouchon. Fermant les yeux, celle-ci renifla, méfiante. Rien.

— Encore.

Quelque chose de floral. La violette ?

— Encore.

Une écœurante puanteur de serre lui envahit la tête.

— Olfaction au maximum, dit Piper tandis que l'odeur se dissipait.

— J'avais pas remarqué. (Elle rouvrit les yeux. Piper lui présentait un petit rond de papier blanc.) Tant que c'est pas du poisson, dit Angie en s'humectant le bout du doigt.

Elle toucha le bout de papier, porta le doigt à sa langue. L'un des tests de Piper l'avait dégoûtée des fruits de mer pour un mois.

— Ce n'est pas du poisson, dit Piper en souriant.

Elle taillait ses cheveux court, en un petit casque serré qui soulignait l'éclat graphité des broches encastrées sous chacune de ses oreilles. Sainte Jeanne du Silicium, disait Porphyre. La véritable passion de Piper semblait être son travail. Elle était la technicienne personnelle d'Angie, réputée la meilleure réparatrice du Réseau.

Du caramel…

— Qui d'autre est ici, Piper ? (Après avoir achevé sa procédure d'entrée, Piper rangeait le clavier dans un étui en nylon capitonné.)

Angie avait entendu un hélicoptère arriver une heure plus tôt ; elle avait entendu des rires, des pas sur la terrasse, tandis que le rêve s'éloignait. Elle avait renoncé à ses tentatives habituelles pour inventorier son sommeil – si l'on pouvait appeler cela ainsi, les souvenirs de l'autre qui se déversaient, l'emplissaient, pour se vider vers des niveaux à elle inaccessibles, en laissant ces images rémanentes…

— Raebel, dit Piper. Lomas, Hickman, Ng, Porphyre, le Pape.

— Robin ?

— Non.

— Script, dit-elle, sous la douche.

— Bonjour, Angie.

— Zonelibre Voyages. Ça appartient à qui ?

— L'agence a été rebaptisée Musique Deux par l'actuel consortium de propriétaires, le Groupe Julianna et l'Orbitale caraïbe.

— À qui appartenait-elle, quand Tally y a fait ses enregistrements ?

— À Tessier-Ashpool S.A.

— Je veux en savoir plus sur Tessier-Ashpool.

— *L'Antarctique commence ici.*

À travers la vapeur, elle leva les yeux vers le cercle blanc du haut-parleur.

— Qu'est-ce que t'as dit, là ?

— *L'Antarctique commence ici* est le titre d'un documentaire vidéo de deux heures sur la famille Tessier-Ashpool tourné par Hans Becker, Angie.

— Est-ce que tu l'as ?

— Bien sûr. David Pape y a accédé récemment. Il a été fortement impressionné.

— Vraiment ? Quand ça, récemment ?

— Lundi dernier.

— Je le visionnerai ce soir, alors.

— Noté. C'est tout ?

— Oui.

— Au revoir, Angie.

David Pape. Son metteur en scène. Porphyre disait que Robin racontait aux gens qu'elle entendait des voix. En avait-il parlé à Pape ? Elle effleura un carreau de céramique ; le jet devint plus chaud. Pourquoi Pape s'intéressait-il à Tessier-Ashpool ? Elle toucha de nouveau la plaque et poussa un cri sous les aiguilles d'eau soudain glaciales.

L'envers à l'endroit, l'endroit à l'envers, les personnages de cet autre paysage arrivaient bien tôt, bien trop tôt…

Porphyre soufflait à proximité de la fenêtre lorsqu'elle entra dans le séjour, guerrière masaï en robe de cuir et crêpe de soie noirs rembourrée aux épaules. Les autres poussèrent des acclamations en la voyant. Porphyre se retourna et sourit.

— Tu nous as pris par surprise, dit Rick Raebel, chargé des effets et du montage. (Affalé sur le divan pâle il reprit :) Hilton s'imaginait que tu voulais une pause plus longue.

— Ils ont battu le rappel général, mon chou ! ajouta Kelly Hickman. J'étais à Brême et le Pape, lui, était là-haut, en plein trip artistique, pas vrai, David ?

Il regarda le réalisateur, pour obtenir confirmation.

Assis à califourchon sur une des chaises Louis XVI retournées, les bras croisés au-dessus du fragile dossier, Pape sourit avec lassitude, ses cheveux bruns emmêlés au-dessus de son visage mince. Quand le programme d'Angie le lui permettait, Pape tournait des documentaires pour Didac/Rézo. Peu après avoir signé avec Senso, Angie avait participé, de manière anonyme, à l'une des œuvres d'art minimalistes de Pape, une interminable balade dans des dunes de satin rose défraîchi, sous un ciel d'acier martelé. Trois mois plus tard, alors que sa carrière était déjà bien engagée sur ses rails, une version piratée de la bande devenait un classique underground.

Karen Lomas, qui doublait les raccords pour Angie, sourit ; elle était assise à gauche de Pape. À la droite de celui-ci, Kelly Hickman (le costumier) était assis par terre sur le sol javellisé, à côté de Brian Ng, factotum et doublure de Piper.

— Eh bien, dit Angie, me voilà de retour. Je suis désolée de vous avoir tous retenus, mais il fallait que ça se fasse.

Il y eut un silence. D'imperceptibles craquements des chaises dorées. Brian Ng toussota.

— On est simplement contents que tu sois de retour, dit Piper qui sortait de la cuisine, une tasse de café dans chaque main.

Ils poussèrent de nouveaux vivats, un peu plus forcés cette fois-ci, puis rirent.

— Où est Robin ? demanda Angie.

— Môssieur Lanier est à Londres, dit Porphyre, les mains posées sur ses hanches gainées de cuir.

— On l'attend d'une heure à l'autre, dit sèchement Pape en se levant pour accepter une tasse des mains de Piper.

— Qu'est-ce que tu faisais en orbite, David ? demanda Angie en prenant l'autre tasse.

— Traquer le solitaire.

— La solitude ?

— Les solitaires. Les ermites.

Hickman s'était levé d'un bond :

— Angie, faut que tu voies cette petite robe de cocktail en satin que Devicq a envoyée la semaine dernière ! Et j'ai reçu toute la gamme de maillots de bain de Nakamura…

— Oui, Kelly, mais…

Pape s'était déjà tourné pour dire quelque chose à Raebel.

— Allez ! fit Hickman, rayonnant d'enthousiasme, viens les essayer !

Pape passa la plus grande partie de la journée avec Piper, Karen Lomas et Raebel, pour discuter des résultats de l'Entrée et des interminables détails de ce qu'ils appelaient la *réinsertion* d'Angie. Après déjeuner, Brian Ng l'accompagna pour la visite médicale qui devait se dérouler dans une clinique privée de Beverly Boulevard faisant partie d'un complexe d'immeubles-miroirs.

Durant leur fort brève attente dans une salle de réception blanche et décorée de plantes vertes – sans doute une forme de rituel, comme si tout rendez-vous médical dépourvu d'un certain temps d'attente était incomplet, contestable –, Angie se surprit à se demander, comme elle l'avait fait bien des fois déjà, pourquoi le mystérieux héritage de son père – les *vévés* qu'il avait dessinés dans sa tête – n'avait jamais été détecté par cette clinique ni aucune autre.

Christopher Mitchell, son père, avait dirigé le projet d'hybridomes qui avait virtuellement donné à Maas Biolabs le monopole de fabrication des premières biopuces. Turner, l'homme qui l'avait conduite à New York, lui avait fourni un dossier sur son père, un biogiciel compilé par une I.A. de sécurité de la Maas. Elle avait accédé à ce dossier à quatre reprises ; finalement, un soir de cuite sérieuse, en Grèce, elle l'avait jeté par-dessus le bastingage du yacht d'un industriel irlandais, après s'être disputée avec Bobby. Elle ne se souvenait plus des raisons de cette engueulade, mais elle se rappelait en revanche l'impression de perte et de soulagement mêlés qu'elle avait ressentie lorsque le petit cube de mémoire avait sombré.

Peut-être son père avait-il conçu son ouvrage de telle manière qu'il demeure invisible aux détecteurs des neurotechniciens. Bobby avait à ce sujet sa théorie personnelle, qu'elle soupçonnait d'être proche de la vérité. Peut-être que Legba, le loa auquel Beauvoir attribuait un accès quasiment illimité à la matrice du cyberspace, pouvait altérer le flot de données à mesure qu'elles étaient recueillies par les scanners, rendant ainsi les *vévés* transparents… Legba, après tout, avait orchestré ses débuts dans le métier et l'ascension qui l'avait vue éclipser Tally Isham et ses quinze années de carrière de mégastar sur le Réseau.

Mais cela faisait si longtemps que les loa l'avaient chevauchée et maintenant, avait dit Brigitte, les *vévés* avaient été redessinés…

— Hilton a demandé au Script de lancer aujourd'hui un communiqué sur toi… lui dit Ng tandis qu'elle attendait.

— Quel genre de communiqué ?

— Une déclaration publique justifiant ta décision de te rendre à la Jamaïque, comprenant des félicitations à la clinique pour ses méthodes, expliquant la drogue et ses dangers, le retour de ta passion pour le travail, ta gratitude envers le public, et se terminant par des images d'archives de la maison de Malibu…

Le Script pouvait générer des images vidéo d'Angie, les animer à partir de modèles pris sur les stims. Les visionner provoquait un vertige léger mais pas désagréable, l'un des rares moments où elle se sentait capable d'appréhender concrètement l'étendue de sa renommée.

Une sonnerie retentit, derrière le jardin.

Revenue de son séjour en ville, elle découvrit des traiteurs qui préparaient un barbecue sur la terrasse.

Elle s'allongea sur le divan sous le Valmier puis écouta les bruits de la mer. Elle entendait, dans la cuisine, Piper rendre compte à Pape de son examen médical. C'était bien inutile – on lui avait accordé le meilleur des bulletins de santé – mais tous deux étaient friands de détails.

Piper et Raebel passèrent un chandail et sortirent sur la terrasse où ils se tinrent près des braises pour s'y chauffer les mains ; Angie se retrouva seule dans le séjour en compagnie du réalisateur.

— Tu t'apprêtais à m'expliquer, David, ce que tu étais monté faire là-haut en orbite…

— Chercher de vrais solitaires. (Il passa une main dans ses cheveux emmêlés, à rebrousse-poil.) Ça vient d'un truc que je voulais faire l'an dernier, avec des communautés volontaires en Afrique. Le problème, une fois arrivé là-haut, c'est que j'ai appris que quiconque est prêt à aller aussi loin pour vivre effectivement seul en orbite est en général décidé à le rester et ne supporte aucune intrusion.

— Tu as enregistré des choses ? Réalisé des entretiens ?

— Non. Je voulais trouver ces gens et les convaincre d'enregistrer eux-mêmes les séquences.

— Et tu as réussi ?

— Non. J'ai entendu beaucoup d'histoires, pourtant. Des sacrées histoires. Un pilote de navette prétendait que des enfants-loups vivaient dans une usine pharmaceutique japonaise désaffectée. Toute une histoire apocryphe est réellement en train de se bâtir là-haut avec des vaisseaux fantômes, des cités perdues… Il y a là-dedans quelque

chose de pathétique, quand on y pense. Je veux dire, tout cela est bloqué là-haut en orbite. Dans cet univers entièrement conçu par la main de l'homme, connu, attribué, cartographié. C'est comme de voir des mythes s'enraciner dans un parking. Mais je suppose que les gens ont besoin de ça, non ?

— Oui, dit-elle, songeant à Legba, à Maman Brigitte, aux mille cierges…

— J'aurais bien aimé, malgré tout, entrer en contact avec Dame Jane. Une histoire tellement stupéfiante. Du pur gothique.

— Dame Jane ?

— Tessier-Ashpool. Sa famille a construit le tore de Zonelibre. Les pionniers de l'orbite haute. Le Script a une vidéo superbe… On dit qu'elle a tué son père. Elle est la dernière de la lignée. L'argent s'est tari depuis des années. Elle a tout vendu, fait découper son domaine de l'extrémité du fuseau pour le transférer sur une autre orbite…

Angie se redressa sur le divan, les genoux serrés, les doigts noués autour. Des filets de sueur coulaient sur ses côtes.

— Tu ne connais pas cette histoire ?

— Non, fit-elle.

— Elle est intéressante en soi, parce qu'elle te montre à quel point ils étaient friands d'obscurité. Ils ont consacré leur fortune à fuir la presse. Tessier, c'était la mère, Ashpool, le père. Ils ont construit Zonelibre quand il n'y avait encore rien de comparable et se sont considérablement enrichis dans la foulée, talonnant sans doute Josef Virek à la mort d'Ashpool. Et bien sûr, dans le même temps, ils sont devenus merveilleusement excentriques, jusqu'à cloner systématiquement leur progéniture…

— Ça paraît… terrifiant. Et tu as vraiment essayé de la trouver ?

— J'ai fait des recherches. Le Script m'a trouvé cette vidéo de Becker et bien sûr son orbite est dans l'annuaire, mais inutile de débarquer là-bas quand on n'est pas invité ! Et puis, voilà que Hilton me contacte et me demande de redescendre me remettre au boulot… Tu ne te sens pas bien ?

— Si… je… Je crois que je vais me changer, passer quelque chose de plus chaud.

Après le dîner, au moment du café, elle s'excusa et leur souhaita bonne nuit.

Porphyre la suivit en bas de l'escalier. Il était resté près d'elle au cours du repas, comme s'il décelait son nouveau malaise. Non, se dit-elle, pas maintenant ; l'avant, le toujours, le maintenant-et-à-jamais étaient là. Toutes ces choses que la drogue avait tenues à distance.

— Faites attention, mam'zelle, dit-il, trop bas pour être entendu des autres.

— Ça va, dit-elle. C'est tous ces gens. Je ne m'y habitue pas encore.

Il resta là à la regarder, éclat des braises mourantes derrière son crâne élégamment modelé, subtilement inhumain, jusqu'à ce qu'elle fasse demi-tour et gravisse les marches.

Elle entendit l'hélicoptère qui venait les chercher une heure plus tard.

— Maison, demanda-t-elle. Je veux voir la vidéo du Script.

Pendant que se déroulait l'écran mural, elle rouvrit la porte de la chambre et resta un moment en haut des marches, pour écouter les bruits de la maison à présent vide : le ressac, le bourdonnement du lave-vaisselle, le vent qui faisait claquer les fenêtres de la terrasse.

Elle se retourna vers l'écran et frissonna en découvrant le visage qui s'y était inscrit : arrêt sur image granuleux, aigrettes des sourcils arquées au-dessus des yeux noirs, pommettes hautes et fragiles, bouche large et décidée. L'image s'agrandit régulièrement, pour plonger dans les ténèbres d'un œil, écran noir puis point blanc qui grossit, s'allonge, devient le fuseau effilé de Zonelibre. Le générique se mit à défiler en allemand.

« Hans Becker, commença la maison, en récitant l'introcritique de la bibliothèque du Réseau, est un vidéaste autrichien dont le trait caractéristique est une interrogation obsessionnelle des domaines rigidement délimités de l'information visuelle. Son approche va du montage classique aux techniques empruntées à l'espionnage industriel, à l'imagerie en espace profond, et à la kino-archéologie. Son étude des images de la famille Tessier-Ashpool, *l'Antarctique commence ici*, est généralement considérée comme le point culminant de sa carrière. Ce clan industriel d'une timidité pathologique à l'égard des médias, qui opérait totalement isolé depuis son refuge orbital, constituait un défi remarquable pour le vidéaste. »

Le blanc du fuseau emplit tout l'écran tandis que le générique achevait de défiler. Une image s'incrusta au milieu, la photo d'une jeune femme vêtue d'habits amples et sombres, sur un arrière-plan indistinct, MARIE-FRANCE TESSIER, MAROC.

Ce n'était pas le visage de la séquence d'ouverture, le visage au souvenir envahissant, pourtant il semblait en contenir la promesse, comme si l'image larvaire résidait sous la surface.

La bande-son tissait ses filaments atonaux entre des strates de parasites et de voix indistinctes tandis que l'image de Marie-France était remplacée par le portrait officiel monochrome d'un jeune homme en col cassé amidonné. C'était un visage élégant, agréablement proportionné, mais très dur, avec dans les yeux comme un ennui infini, JOHN HARNESS ASHPOOL, OXFORD.

Oui, songea-t-elle, *et je vous ai rencontré bien des fois. Je connais votre histoire, même si je n'ai pas le droit d'y toucher. Mais j'ai vraiment l'impression que vous ne me plaisez pas du tout, pas vrai, monsieur Ashpool ?*

13. PASSERELLE

La passerelle gémissait et se balançait. La civière était trop large pour passer entre les rambardes, ce qui les obligeait à la soulever à hauteur de poitrine en marchant à petits pas, Gentry en tête, ses mains gantées enserrant la litière, de part et d'autre des pieds du dormeur. La Ruse avait hérité de l'extrémité la plus lourde, la tête, avec les batteries et tout le matériel ; il sentait Cherry le talonner. Il avait envie de lui dire de faire demi-tour, qu'ils n'avaient pas besoin qu'elle alourdisse la passerelle, mais quelque chose l'en empêchait.

Donner à Gentry le sachet de drogues de Kid Afrika avait été une erreur. Il ignorait la composition du timbre que s'était appliqué Gentry ; il ignorait ce que Gentry avait déjà dans le sang pour commencer. Toujours est-il que celui-ci avait complètement disjoncté et qu'ils se retrouvaient maintenant sur cette putain de passerelle, à vingt mètres au-dessus du sol bétonné de la Fabrique, et la Ruse était à deux doigts de pleurer de frustration, de hurler ; il avait envie de casser quelque chose, n'importe quoi, mais il ne pouvait pas lâcher le brancard.

Et ce *sourire* de Gentry, éclairé par la lueur des biomoniteurs scotchés au pied de la civière, tandis qu'ils continuaient de progresser à reculons sur la passerelle…

— Ô mon Dieu ! dit Cherry, d'une voix de petite fille, c'est vraiment complètement *tordu*…

Gentry donna une brusque secousse impatiente et la Ruse faillit lâcher prise.

— Gentry, dit la Ruse, je crois que tu ferais mieux d'y réfléchir à deux fois.

Gentry avait ôté ses gants. Il tenait dans chaque main une paire de barrettes de connexion optique et la Ruse voyait trembler les pointes de touche.

— Je veux dire, Kid Afrika est un gros morceau, Gentry. Tu sais pas à qui tu t'attaques.

Ce n'était pas à proprement parler exact, la Ruse savait que le Kid était trop malin pour goûter un acte de vengeance. Mais à qui diable Gentry risquait-il malgré tout de s'attaquer ?

— Je ne m'attaque à rien du tout, dit Gentry en s'approchant de la civière avec ses instruments.

— Écoute, mec, dit Cherry, si tu interromps ses entrées, tu risques de le tuer ; ça va faire sauter son système nerveux autonome. (Elle s'adressa à la Ruse.) Pourquoi que tu l'arrêtes pas, toi ? Pourquoi que tu lui bottes pas le cul ?

L'interpellé se frotta les yeux.

— Parce que… je sais pas. Parce qu'il est… Écoute, Gentry, elle dit que ça risque de le tuer, ce pauvre bougre, si t'essaies de te brancher dessus. T'as entendu ?

— LF, répondit Gentry. Moi, c'est tout ce que j'ai entendu.

Il coinça les barrettes entre ses dents et se mit, d'une main, à faire jouer l'une des connexions de la plaque anonyme au-dessus de la tête du dormeur. Ses mains ne tremblaient plus.

— Merde, dit Cherry et elle se mordilla une phalange.

La connexion céda. De l'autre main, Gentry inséra le cavalier et se mit à fixer le câble. Son sourire s'élargit autour de l'autre barrette.

— Oh et puis merde, reprit Cherry. Moi, j'me tire, mais elle ne bougea pas d'un pouce.

L'homme étendu sur la civière grogna, une fois, doucement. Le bruit donna la chair de poule à la Ruse.

La seconde connexion céda. Gentry inséra l'autre cavalier et refit le raccord.

Cherry s'approcha rapidement du pied de la civière, s'agenouilla pour lire les cadrans.

— Il l'a senti, dit-elle en levant les yeux vers Gentry, mais les graphes ont l'air normaux…

Gentry se retourna vers ses consoles. La Ruse le regarda brancher ses barrettes de connexion. Il se dit que peut-être ça allait marcher ; Gentry craquerait sous peu et il faudrait qu'ils laissent la civière ici, jusqu'à ce qu'il puisse mettre la main sur Petit Oiseau pour les aider à la redescendre par la passerelle. Seulement Gentry était tellement cinglé qu'il essaierait sans doute de récupérer les drogues, une partie du moins.

— Je suis bien obligé de croire que tout cela était prédéterminé, disait Gentry. Préfiguré par la forme même de mon travail antérieur. Je n'irais pas jusqu'à prétendre comprendre comment c'est possible, mais notre rôle n'est pas de nous interroger là-dessus, n'est-ce pas, Henry la Ruse ? (Il tapa une séquence sur l'un de ses claviers.) As-tu déjà envisagé le rapport entre la paranoïa clinique et les phénomènes de conversion religieuse ?

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Cherry.

La Ruse hocha tristement la tête. S'il disait quoi que ce soit, ça ne ferait qu'encourager Gentry dans sa folie. Ce dernier se dirigeait maintenant vers le grand moniteur, la table de projection.

— Il existe des mondes à l'intérieur des mondes, dit-il. Le macrocosme, le microcosme. Nous avons franchi ce soir un pont en emportant un univers entier, et ce qui est au-dessus est identique à ce qui est en dessous… C'était évident, bien sûr, de telles choses devaient exister, mais je n'aurais jamais osé espérer… (Il leur jeta un regard

timide, par-dessus son épaule couverte de perles noires.) Et maintenant, nous allons voir la forme de l'univers en réduction dans lequel voyage notre hôte. Et dans cette forme, Henry l'Astuce, je vais voir…

Il pressa l'interrupteur au bord de la table holographique. Et poussa un hurlement.

14. JOUETS

— Voilà une chose adorable, dit Pétale en effleurant un cube en bois de rose gros comme la tête de Kumiko. La Bataille d'Angleterre.

Une aura lumineuse chatoyait au-dessus et lorsque Kumiko se pencha, elle vit que de minuscules avions faisaient des boucles et plongeaient au ralenti au-dessus de la tache grise dans une boîte de Pétri qui représentait Londres.

— Ils l'ont élaborée à partir de films de guerre, expliqua-t-il. De viseurs vidéo.

Elle lorgna les éclairs presque microscopiques des batteries antiaériennes entourant l'estuaire de la Tamise.

— L'ont fait pour le centenaire.

Ils étaient dans la salle de billard de Swain, au fond du rez-de-chaussée du seize. Il régnait une vague odeur de moisi, réminiscence de senteurs de bistrot. La propreté générale du domicile de Swain était ici tempérée par un élégant délabrement : il y avait des fauteuils couverts de cuir éraflé, de lourds meubles de bois sombre, le tapis vert mat des tables de billard… Les rayonnages en acier noir surchargés de matériel de jeu avaient conduit Pétale, traînant les pieds dans ses pantoufles en moleskine à brides élastiques, à l'amener ici avant le thé pour lui faire une démonstration des divers jouets disponibles.

— Quelle guerre était-ce ? demanda Kumiko.

— L'avant-dernière, dit-il en s'approchant d'un coffret similaire, mais plus grand, qui présentait les hologrammes de deux boxeuses thaïlandaises.

La plante de pied calleuse de l'une d'elles frappa le ventre mince et brun de son adversaire, tendu pour encaisser le coup. Pétale toucha un bouton et les projections s'évanouirent.

Kumiko reporta son attention sur la Bataille d'Angleterre et ses moucherons en flammes.

— Il y a là toutes sortes de fiches sportives, dit Pétale en ouvrant une mallette en cuir dont les compartiments contenaient des centaines d'enregistrements analogues.

Il lui fit la démonstration d'une demi-douzaine d'autres appareils, puis gratta ses cheveux en brosse tout en cherchant une chaîne d'informations japonaise. Il finit par la trouver mais ne réussit pas à couper le programme de traduction automatique. Il regarda avec elle un groupe de cadres d'Ono-Sendaï en stage de formation s'effacer lors d'une émouvante cérémonie de remise de diplômes.

— Allons bon, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Ils montrent leur fidélité à leur *zaibatsu*.

— Exact, fit-il. (Il balaya le récepteur vidéo d'un coup de

plumeau.) C'est bientôt l'heure du thé.

Il quitta la pièce. Kumiko coupa le son. Sally Shears avait été absente au petit déjeuner, de même que Swain.

De lourds voilages vert mousse dissimulaient un autre groupe de hautes fenêtres donnant sur le même jardin. Elle contempla, dehors, un cadran solaire gansé de neige, puis laissa retomber le rideau. (Le mur-écran silencieux projetait les images d'un accident à Tokyo, sauveteurs en combinaisons désincarcérant des victimes inertes d'un amas d'acier défoncé.) Un bahut victorien à l'imposant fronton se dressait contre le mur opposé, sur des pieds gonflés comme des ananas. La serrure, ornée d'un losange encastré en ivoire jaune, était vide, et lorsqu'elle essaya les portes, celles-ci s'ouvrirent en exhalant une odeur chimique de vieille encaustique. Elle fixa le mandala noir et blanc au fond de la vitrine jusqu'à ce qu'il révèle sa nature véritable : une cible à fléchettes. Le bois verni, derrière, était marqué de trous et d'esquilles ; elle en conclut que certains joueurs étaient bien maladroits. La partie inférieure du meuble possédait plusieurs tiroirs, chacun muni d'une petite poignée en laiton et d'un minuscule trou de serrure bordé d'ivoire. Elle s'agenouilla devant, se retourna pour jeter un coup d'œil à la porte (le mur-écran montrait les lèvres d'une chanteuse de cabaret de Shinjuku) et ouvrit le plus silencieusement possible le tiroir supérieur droit. Il était rempli de fléchettes, en vrac ou bien rangées dans leur étui de cuir. Elle referma le tiroir et passa à celui de gauche. Un cadavre de papillon et une vis rouillée. Sous ces deux premiers, un autre prenait toute la largeur du meuble ; quand elle l'ouvrit, il se bloqua avec un craquement. Elle se retourna de nouveau (image d'archives du sigle de la Fuji Electrics illuminant la baie de Tokyo) mais il n'y avait aucune trace de Pétale.

Elle passa plusieurs minutes à feuilleter un magazine pornographique japonais qui semblait traiter pour l'essentiel de l'art des nœuds. En dessous se trouvait une chemise en toile vernissée noire recouverte de poussière, et un étui de plastique gris avec WALTHER moulé en relief sur le couvercle. Le pistolet était froid et lourd ; elle put entrevoir le reflet de son visage dans le métal bleui lorsqu'elle le souleva de son lit de mousse. Elle n'avait encore jamais tenu de pistolet. La poignée de plastique lui parut énorme. Elle remit l'arme dans son étui et parcourut la section en japonais du dépliant de la notice multilingue.

C'était un pistolet à air comprimé ; on l'armait en tirant le levier sous le canon. Il tirait de la grenaille de plomb. Encore un jouet. Elle remit en place le contenu du tiroir et referma celui-ci.

Les autres étaient vides. Elle ferma la porte de la vitrine et retourna à la Bataille d'Angleterre.

— Non, dit Pétale, désolé, mais ça n'ira pas.

Il était en train d'étaler de la crème du Devon sur une crêpe épaisse et entre ses gros doigts le lourd couteau à beurre victorien était comme un jouet d'enfant.

— Goûtez-moi la crème, dit-il en baissant sa tête massive pour la regarder d'un air affable, par-dessus ses lunettes.

Kumiko essuya un filament de marmelade sur sa lèvre supérieure avec une serviette en lin.

— Vous vous imaginez que je vais essayer de m'enfuir ?

— Vous enfuir ? Y pensez-vous vraiment, à vous enfuir ?

Il mangea une crêpe, mastiquant, impavide, et jeta un œil vers le jardin, où tombait une neige fraîche.

— Non, répondit-elle. Je n'ai aucune intention de m'enfuir.

— Bien, fit-il, et il mordit une nouvelle bouchée.

— Suis-je en danger, dans la rue ?

— Seigneur, non, dit-il avec une espèce d'entrain décidé, vous ne courez aucun risque.

— Alors, je veux sortir.

— Non.

— Mais je veux sortir avec Sally.

— Oui, dit-il, mais c'est un foutu numéro, votre Sally.

— Je ne saisis pas cet idiome.

— Pas question de sortir seule. C'est dans nos accords avec votre père, compris ? Les balades avec Sally, c'est parfait, mais elle n'est pas ici. Je sais que personne ne risque de vous importuner dehors, mais à quoi bon prendre des risques ? Cela dit, je serais heureux, voyez-vous, et même ravi, de vous accompagner, seulement je suis de service ici, au cas où Swain aurait des visites. C'est réellement dommage, n'est-ce pas ?

Il avait l'air si sincèrement désolé qu'elle faillit se raviser.

— Je vous en beurre une autre ? demanda-t-il en indiquant son assiette.

— Non, merci. (Elle reposa sa serviette, puis ajouta :) C'était très bon.

— La prochaine fois, vous devriez essayer la crème, impossible d'en trouver après la guerre. Les pluies venaient d'Allemagne et les vaches étaient malades.

— Est-ce que Swain est ici, Pétale ?

— Non.

— Je ne le vois jamais.

— Toujours en vadrouille. Les affaires. C'est cyclique. Ils ne vont pas tarder à débarquer tous ici, et il tiendra de nouveau sa cour.

— Qui ça, Pétale ?

— Des relations, si l'on peut dire.

— *Kuromaku*, dit Kumiko.
— Pardon ?
— Rien, fit-elle.

Elle passa l'après-midi seule dans la salle de billard, blottie dans un fauteuil en cuir, à regarder la neige tomber dans le jardin et le cadran solaire se muer en une lisse stèle verticale. Elle imagina sa mère, engoncée dans une fourrure sombre, seule dans le jardin tandis que tombait la neige, princesse-ballerine noyée dans les eaux nocturnes de la Sumida.

Elle se leva, frigorifiée, et contourna la table de billard pour s'approcher de l'âtre en marbre où la flamme du gaz sifflait doucement sous des charbons à jamais incombustibles.

15. LES CHEMINS D'ARGENT

Elle avait cette amie à Cleveland, Lanette, qui lui avait appris tout un tas de trucs. Comment sortir en vitesse d'une voiture si un client essayait de verrouiller les portes, comment s'y prendre quand on décidait de faire un achat. Lanette était un petit peu plus âgée et marchait surtout au wiz, pour, selon sa propre expression, « surmonter la redescente », un état chronique chez elle, à force de se défoncer avec n'importe quoi, des endorphines à ce bon vieil opium du Tennessee. Sinon, expliquait-elle, elle restait plantée douze heures d'affilée devant sa vidéo à regarder n'importe quel genre de merde. Quand le wiz ajoutait un peu de mobilité à la tiède invulnérabilité d'une bonne redescente, disait-elle, on tenait vraiment quelque chose. Mais Mona avait remarqué que les gens sérieusement accrochés aux opiacés passaient le plus clair de leur temps à vomir, et elle ne voyait pas l'intérêt de regarder la vidéo quand on pouvait aussi facilement partir en stim (Lanette disait que la simstim était encore un de ces trucs qu'elle cherchait à fuir).

Elle pensait à Lanette parce que celle-ci avait coutume de lui donner parfois des conseils, par exemple, comment éviter de passer une mauvaise soirée. Ainsi ce soir, Lanette lui aurait dit de se trouver un bar et de la compagnie. Il lui restait un peu d'argent de sa dernière nuit de turbin en Floride, il s'agissait donc simplement de dénicher une boîte qui accepte le liquide.

Elle tomba sur la bonne, du premier coup. Bon signe. Au pied d'une étroite volée de marches en béton, dans le bourdonnement enfumé des conversations et de la pulsation sourde et familière de *Diamants blancs*, de Shabu. Pas un bar pour complets-gris mais pas non plus ce que les macs de Cleveland appelaient un « bon coin ». Elle n'avait pas la moindre envie de boire dans un bon coin, pas ce soir.

Quelqu'un quittait le bar juste comme elle entrait, aussi se glissa-t-elle en vitesse sur le tabouret laissé vacant : le plastique était encore chaud, deuxième bon présage.

Le barman pinça les lèvres et opina du chef quand elle lui exhiba l'un de ses billets ; elle commanda un baby bourbon accompagné d'une bière. En général Eddy prenait toujours ça quand c'était lui qui payait. Si c'était un autre de ses clients, il commandait un cocktail inconnu du barman et passait alors un long moment à lui expliquer par le menu comment le concocter. Puis il le buvait et faisait la fine bouche en expliquant qu'il n'était pas aussi bon que les cocktails qu'on servait à L.A., à Singapour ou dans tout autre endroit où elle savait qu'il n'avait jamais mis les pieds.

Le bourbon d'ici était bizarre, un peu amer mais vraiment bon

une fois avalé. Elle le signala au barman qui lui demanda où elle en buvait d'habitude. Elle lui dit à Cleveland, et il hocha la tête. C'était une mixture d'éther et d'une merde quelconque censée évoquer le bourbon, lui dit-il. Quand il lui rendit sa monnaie, elle remarqua que ce bourbon de la Conurb n'était pas donné. Il faisait malgré tout son effet, émoussant les angles douloureux, si bien qu'elle le termina avant d'attaquer sa bière.

Lanette aimait les bars mais ne buvait jamais, juste du Coca ou l'équivalent. Mona se rappelait toujours la fois où elle s'était pris deux cristaux d'affilée, ce que Lanette appelait faire d'une pierre deux coups, et qu'elle avait alors entendu cette voix dans son crâne dire, aussi clairement que si ç'avait été un client dans la salle : *Tout va si vite que ça devient immobile.* Et Lanette, qui avait dissous une pointe d'allumette de noire de Memphis dans une tasse de thé de Chine une heure auparavant, s'était pris de son côté un demi-cristal puis elles étaient sorties faire un tour, zoner ensemble dans les rues noyées de pluie, avec pour Mona comme un sentiment de parfaite harmonie qui rendait inutile toute conversation. Cette voix intérieure avait eu raison, il n'y avait nulle discordance dans cette hâte, nulle trouille qui vous crispait les mâchoires, simplement l'impression que quelque chose, peut-être Mona elle-même, s'épanchait à partir d'un noyau de calme. Elles avaient trouvé un parc aux pelouses inondées de flaques d'argent, parcouru ses allées ; Mona avait un nom pour ce souvenir : les Chemins d'Argent.

Quelque temps après, Lanette avait purement et simplement disparu, plus personne ne l'avait revue ; certains disaient qu'elle était partie en Californie, d'autres parlaient du Japon, d'autres encore disaient qu'elle avait fait une surdose et s'était fait balancer par la fenêtre, ce qu'Eddy appelait un plongeon à sec, mais ce n'était pas le genre de choses auxquelles Mona voulait songer ce soir, aussi se redressa-t-elle sur son tabouret pour regarder autour d'elle et, ouais, c'était une boîte sympa, assez petite pour que les gens aient l'air un peu entassés mais parfois, il fallait ça. C'était ce qu'Eddy appelait une foule artiste, des gens qui avaient un minimum d'argent et s'habillaient plus ou moins comme s'ils ne l'étaient pas, habillés, sauf que leurs habits leur allaient parfaitement et que vous saviez qu'ils les avaient achetés neufs.

Il y avait une vidéo derrière le bar, au-dessus des bouteilles, et voilà qu'elle y découvrit Angie, qui regardait droit la caméra en disant quelque chose mais le son était trop bas pour qu'on entende sa voix dans le brouhaha. Puis ce fut la vue aérienne d'une rangée de maisons alignées tout au bord d'une plage et Angie revint à l'écran, riant et faisant voler ses cheveux en adressant à la caméra ce fameux demi-sourire triste.

— Eh, dit-elle au serveur, c'est Angie.

— Qui ça ?

— Angie. (Mona indiqua l'écran.)

— Ouais, fit-il, elle marche avec une de ces saloperies de synthèse et décide de décrocher, alors elle file en Amérique du Sud ou je ne sais où et leur file le paquet pour qu'ils tachent de blanchir son image.

— Elle peut pas marcher avec ça…

Coup d'œil du barman.

— Ça ou autre chose…

— Mais comment se fait-il qu'elle y ait simplement goûté ? Je veux dire, c'est *Angie* quand même, non ?

— Ça va avec son entourage.

— Regardez-la donc, un peu, protesta-t-elle. Avec cette mine superbe…

Mais Angie avait disparu, remplacée par un joueur de tennis noir.

— Vous croyez vraiment que c'est elle ? C'est une tête animée.

— Une tête ?

— Comme une marionnette, dit une voix derrière elle, et elle pivota pour découvrir une touffe de cheveux blondasse et un blanc sourire détendu.

— Une marionnette, répéta-t-il, la main levée, en agitant le pouce et l'index, vous savez ?

Le barman abandonna la conversation, et s'éloigna vers l'extrémité du comptoir. Le blanc sourire s'élargit.

— Comme ça, elle n'est pas obligée de faire tous ces trucs elle-même, pas vrai ?

Elle lui retourna son sourire. Mignon, de jolis yeux gris et une aura secrète qui lui renvoyait précisément le signal qu'elle désirait lire. Pas un complet-gris, ce client. Un rien décharné, ça ne lui déplairait pas ce soir, tout comme cette espèce de gaieté qui se dessinait sur ses lèvres et contrastait bizarrement avec les yeux intelligents et vifs.

— Michael.

— Hein ?

— Mon nom : Michael.

— Oh. Mona. Moi, c'est Mona.

— Et vous venez d'où, Mona ?

— De Floride.

Lanette ne lui aurait-elle pas dit : Vas-y, fonce ?

Eddy détestait les foules artistes : ces gens-là n'achetaient pas ce qu'il avait à vendre. Il aurait détesté encore plus Michael parce que Michael avait un boulot et que son loft était en copropriété. Son appartement était plus petit que l'idée qu'elle se faisait d'un loft.

L'immeuble était ancien, une usine ou Dieu sait quoi ; certains des murs étaient en brique sablée et les plafonds en bois à poutres apparentes. Mais l'ensemble avait été subdivisé en appartements comme celui de Michael, une chambre guère plus grande que celle de l'hôtel, avec la zone repos d'un côté et le coin-cuisine-salle de bains de l'autre. Il était toutefois situé au dernier étage, de sorte que le plafond était presque entièrement formé d'une verrière ; peut-être cela en faisait-il un loft. Un grand paravent de papier rouge était tendu à l'horizontale sous la verrière, accroché par des cordes et des poulies, comme un immense cerf-volant. Il régnait dans la pièce un certain désordre mais les objets épars semblaient tous neufs : des chaises en fil de fer blanc, avec une assise en lanières de plastique transparent, une pile de médiamodules, un poste de travail et un divan en cuir argent.

Ils commencèrent sur le divan mais elle n'en aimait pas la matière qui lui collait à la peau aussi passèrent-ils sur le lit, derrière, dans son alcôve.

C'est à ce moment-là qu'elle vit le matériel d'enregistrement, l'équipement de stim rangé sur des étagères blanches le long du mur. Mais le wiz venait de frapper à nouveau et puis, de toute façon, quand on avait décidé de se lancer, autant y aller à fond. Il lui enfila le capteur, un collier en caoutchouc noir muni de doigts terminés par des trodes qui lui pressaient la nuque. Sans fil, elle savait que ce n'était pas donné.

Pendant qu'il coiffait son propre capteur et réglait ses appareils sur les murs, il parla de son boulot : il bossait pour une boîte de Memphis qui inventait des noms pour les sociétés. En ce moment précis, ils étaient en train de réfléchir à un nouveau nom pour une firme appelée Cathode Cathay. Ils en avaient vachement besoin, dit-il en riant, mais il ajouta aussitôt que ce n'était pas facile. Parce qu'il y avait déjà tellement de sociétés que tous les noms valables avaient été pris. Il avait un ordinateur qui connaissait tous les noms de toutes les sociétés, et un autre qui inventait des mots qui pouvaient servir de noms, et un troisième enfin pour vérifier que les noms trouvés ne voulaient pas dire « tête de nœud » ou Dieu sait trop quoi en chinois ou en finnois. Mais la boîte ou il bossait ne se contentait pas de vendre des noms. Ils vendaient ce qu'ils appelaient une image, de sorte qu'il était obligé de travailler avec tout un tas d'autres gens pour s'assurer que le nom auquel il avait abouti s'accordait avec l'image d'ensemble de la société.

Puis il coucha avec elle et ce ne fut pas vraiment super, comme si le plaisir était parti. Elle aurait aussi bien pu se trouver avec un client, allongée comme ça à se dire qu'il était en train d'enregistrer le tout, pour pouvoir se le repasser quand il voudrait, et d'ailleurs, combien déjà en avait-il en stock ?

Après, elle resta étendue près de lui, à l'écouter respirer, jusqu'à ce que le wiz se mette à tournoyer en petits cercles étroits à la base de son crâne, lui répétant interminablement la même séquence d'images sans suite : le sac en plastique où elle rangeait ses affaires en Floride, avec son nœud en fil pour empêcher les bestioles d'entrer ; le vieux, installé à sa table en agglo, en train d'éplucher une pomme de terre avec un couteau de boucher usé jusqu'à un moignon pas plus long que son pouce ; un stand de krill à Cleveland en forme de crevette ou de Dieu sait quoi, avec l'arc des plaques dorsales en feuilles de métal et de plastique transparent peintes en rose et orange ; le prédicateur qu'elle avait vu quand elle était sortie acheter ses nouveaux habits, lui et son jésus pâle et flou. Chaque fois que le prédicateur apparaissait, il s'apprêtait à dire quelque chose, mais il n'y parvenait jamais. Elle savait que cela ne cesserait que si elle se levait et s'occupait l'esprit. Elle rampa hors du lit et contempla Michael à la lueur grise de la verrière. *L'extase. L'extase vient.*

Alors, elle regagna le séjour et enfila sa robe parce qu'il faisait froid. Elle s'assit sur le divan argent. Le paravent rouge teintait de rose le gris de la verrière, à mesure que venait le jour. Elle se demanda combien pouvait coûter ce genre d'appartement.

Maintenant qu'elle ne l'avait plus sous les yeux, elle avait du mal à se rappeler à quoi il ressemblait. *Enfin*, se dit-elle, *lui, il n'aura pas de mal à se souvenir de moi*, mais cette idée lui donna l'impression d'avoir été frappée, blessée, malmenée, l'impression qu'il aurait mieux valu pour elle rester a l'hôtel et se stimer Angie.

La lumière gris-rose envahissait la pièce, s'y accumulait, commençait à se figer dans les angles. Quelque chose ici lui rappelait Lanette et ses récits de surdose. Parfois, des gens faisaient une surdose chez les autres, et le plus simple était encore de les balancer par la fenêtre, de sorte que les flics ne pouvaient pas savoir d'où ils venaient.

Mais elle n'allait pas se mettre à penser à ça ; elle se rendit dans la cuisine, ouvrit le frigo et les placards. Il y avait un sachet de café en grains au congélateur, mais le wiz plus le café vous flanquaient la tremblote. Il y avait tout un tas de petits sachets avec des étiquettes en japonais, des trucs lyophilisés. Elle trouva une boite de thé en sachets et décapsula une des bouteilles d'eau du frigo. Elle en versa un peu dans une casserole et tripota les boutons de la plaque chauffante jusqu'à ce qu'elle réussisse à l'allumer. Les éléments étaient des cercles blancs imprimés sur la paillasse noire ; on posait le récipient au milieu d'un cercle et l'on effleurait un point rouge imprimé juste à côté. Quand l'eau frémit, elle y jeta un des sachets de thé et retira la casserole de la plaque.

Elle se pencha au-dessus, inhalant la vapeur parfumée aux herbes.

Elle n'oubliait jamais la tête d'Eddy quand il était absent. Peut-

être que c'était un pas-grand-chose mais malgré tout, il était bien là. On avait besoin de garder avec soi un visage qui ne change pas. Mais penser à Eddy en ce moment n'était peut-être pas non plus une bonne idée. Très bientôt, la redescente allait arriver, et avant que ça se produise, il allait falloir qu'elle trouve le moyen de regagner l'hôtel, mais soudain voilà que tout lui semblait compliqué, trop de choses à faire, d'aspects à envisager et voilà, c'était ça la redescente, quand il fallait commencer à se préoccuper du train-train quotidien.

Elle n'avait toutefois pas l'impression que Prior laisserait Eddy la frapper, parce que ce qu'il cherchait était en rapport avec son physique. Elle se retourna pour prendre une tasse.

Prior était là, en manteau noir. Elle entendit sa gorge émettre toute seule un drôle de petit bruit.

Elle avait déjà eu des visions, en redescendant du wiz ; si vous les fixiez avec attention, elles s'en allaient. Elle essaya avec Prior mais ce fut peine perdue.

Il était toujours là, une espèce de revolver en plastique à la main, il ne la visait pas, il tenait l'arme, simplement. Il portait des gants comme ceux qu'avait mis Gerald pour l'examiner. Il ne semblait pas furieux mais pour une fois, il ne souriait pas. Durant un long moment, il resta sans rien dire et Mona ne dit rien non plus.

— Qui est ici ? (Comme on demanderait lors d'une soirée.)

— Michael.

— Où ça ?

Elle indiqua la zone de repos.

— Prenez vos chaussures.

Elle passa devant lui, sortit de la cuisine, se pencha machinalement pour récupérer son slip sur le tapis. Ses chaussures étaient près du divan.

Il la suivit et la regarda les enfiler. Il tenait toujours son arme à la main. De l'autre, il prit le blouson de cuir de Michael posé sur le dossier du divan et le lui lança.

— Passez-le, lui dit-il.

Elle obtempéra et fourra son slip dans une des poches. Il ramassa l'imper blanc déchiré, en fit une boule, le glissa dans la poche de son manteau.

Michael ronflait. Peut-être qu'il se réveillerait tôt et se repasserait toute la scène. Avec le matériel qu'il avait, il n'avait pas vraiment besoin de compagnie.

Dans le couloir, elle regarda Prior reverrouiller la porte à l'aide d'un boîtier gris. L'arme avait disparu sans qu'elle l'ait vu la ranger. Le boîtier avait un bout de flexible rouge qui en dépassait et se terminait par une clé magnétique d'allure banale.

En bas, il faisait froid. Il la conduisit jusqu'au bout de la rue et

ouvrit la porte d'un petit triroue blanc. Elle entra. Il monta côté conducteur et retira ses gants. Il démarra ; elle regarda un nuage qui fuyait, reflété sur le flanc de cuivre poli d'une tour de bureaux.

— Il va me prendre pour une voleuse, dit-elle en contemplant le blouson.

Puis le wiz abattit sa dernière carte, cascade de neurones à travers ses synapses : Cleveland sous la pluie et cette sensation agréable qu'elle avait éprouvée un jour, en marchant.

Couleur argent.

16. FILAMENT EN STRATES

— Je suis ton public idéal, Hans (alors que l'enregistrement passait pour la seconde fois). Comment pourrais-tu avoir une spectatrice plus attentive ? Et tu l'as bel et bien saisi, Hans : je le sais, parce que je rêve ses souvenirs. J'apprécie à quel point tu t'en es approché.

« Oui, tu as su les capturer : la fuite vers l'extérieur, l'édification des murs, la longue spirale intérieure. Leur thème, c'étaient les murs, n'est-ce pas ? Le labyrinthe du sang, de la famille. Le labyrinthe suspendu face au vide, proclamant : *Nous sommes en deçà ; au-delà c'est l'autre ; c'est ici qu'à jamais sera notre demeure.* Et les ténèbres étaient là-bas depuis le commencement… Tu les retrouvais sans cesse dans les yeux de Marie-France, épinglées dans un lent zoom sur les orbites obscures du crâne. Très tôt, elle avait cessé d'accorder l'autorisation d'enregistrer son image. Il te fallait travailler avec ce dont tu disposais : tu devais recadrer son image, la faire pivoter à travers des plans d'ombre et de lumière, générer des modèles, cartographier son crâne en trames de néon. Tu as du recourir à des programmes spéciaux pour vieillir son image en concordance avec des modèles statistiques, à des dispositifs d'animation pour donner vie à ta Marie-France d'âge mûr. Tu réduisis son image à un nombre de points immense mais fini, puis tu les brassas, en laissas émerger des formes nouvelles, choisis celle qui semblait le mieux te parler… Avant de passer aux autres, à Ashpool et à la fille dont le visage encadre ton œuvre, image initiale et finale.

La seconde projection concrétisa pour elle leur histoire, lui permit d'insérer les fragments de Becker dans une chronologie qui débutait par le mariage de Tessier et d'Ashpool, une union fort commentée, à l'époque, dans le milieu de la finance. Chaque époux était l'héritier d'un empire alors plus que modeste, Tessier, d'une fortune familiale bâtie sur neuf brevets fondamentaux en biochimie appliquée, et Ashpool, d'un gros bureau d'ingénierie, installé à Melbourne, qui portait le nom de son père. Pour les journalistes, ce mariage était envisagé comme une fusion, même si la majorité d'entre eux jugeaient bancale l'entité résultante, la considéraient comme une chimère à deux têtes par trop dissemblables.

Mais enfin, sur les photos d'Ashpool, on pouvait voir se dissiper l'ennui, remplacé par une totale assurance. L'effet n'avait rien de flatteur, à vrai dire, il était même terrifiant : le visage dur et beau se montrait désormais impitoyable dans son intensité.

Dès sa première année de mariage avec Marie-France Tessier,

Ashpool s'était séparé de quatre-vingt-dix pour cent de ses actions de la firme pour réinvestir dans l'immobilier orbital et prendre des participations dans les transports par navette tandis que les fruits de leur union charnelle, deux enfants, un garçon, une fille, étaient menés à terme par des mères porteuses dans la villa de Biarritz qui appartenait à Marie-France.

Les Tessier-Ashpool montèrent jusqu'à l'archipel en orbite haute pour y trouver l'écliptique encore timidement occupée par des stations militaires et les premières usines automatisées des cartels. C'est là qu'ils commencèrent à construire. Au début, leurs deux fortunes combinées auraient à peine suffi à couvrir le montant investi par Ono-Sendaï pour un seul des modules de fabrication de leur usine orbitale de semi-conducteurs si Marie-France n'avait su faire preuve d'un flair inattendu en instaurant un paradis de données extrêmement profitable qui répondait aux besoins des secteurs les moins honorables de la communauté bancaire internationale : Ainsi furent créés des liens avec les banques elles-mêmes et leurs clients. Ashpool s'endetta lourdement et le mur de béton lunaire qui allait devenir Zonelibre grandit et s'incurva, pour englober ses créateurs.

Quand la guerre éclata, les Tessier-Ashpool étaient derrière ce mur. Ils regardèrent disparaître dans un éclair Bonn, puis Belgrade. La construction du fuseau se poursuivit, avec seulement des interruptions mineures, durant ces trois semaines. Au long de la décennie assommée et chaotique qui suivit, les choses furent parfois plus difficiles.

Leurs enfants, Jean et Jane, les avaient rejoints entre-temps. La maison de Biarritz avait alors servi à financer la construction d'installations de stockage cryogénique pour leur nouvelle résidence, la Villa Lumierrante. Les premiers occupants de la crypte furent dix paires d'embryons clonés, 2Jean et 2Jane, 3Jean et 3Jane… Il y avait de nombreuses lois pour interdire ou à tout le moins réglementer la réplication artificielle du matériel génétique d'un individu mais il y avait également de nombreux problèmes de juridiction…

Angie interrompit la relecture et demanda à la maison de revenir à la séquence précédente : des vues d'une autre unité de stockage cryogénique bâtie par les fabricants suisses de la crypte Tessier-Ashpool. Elle savait que Becker avait eu raison de supposer une similitude entre elles : ces portes circulaires en verre noir, à l'encadrement de chrome, étaient des images centrales dans le rêve de l'autre, puissantes et totémiques.

Les images se remirent à défiler, la construction en impesanteur des structures à la surface intérieure du fuseau, l'installation du dispositif à énergie solaire Lado-Acheson, l'établissement d'une atmosphère et d'une gravité centrifuge… Becker s'était trouvé

submergé par des heures entières de documentation luxueuse, un véritable trésor. Sa réaction avait été un montage sauvage, bégayant, qui lacérait le lyrisme superficiel du matériel originel, isolait le visage tendu, épuisé de tel ou tel travailleur au milieu de la ruche bourdonnante des machines. Zonelibre se mettait à verdir et fleurir dans un flou accéléré d'aubes et de crépuscules synthétiques enregistrés ; un territoire parfaitement isolé, luxuriant et constellé d'étendues d'eau turquoise. Pour les cérémonies d'inauguration, Tessier et Ashpool émergeaient de Lumierrante, leur domaine caché à la pointe du fuseau, pour parcourir avec un manque d'intérêt manifeste le pays qu'ils avaient édifié. Ici, Becker avait ralenti le rythme pour reprendre son analyse obsessionnelle. Ce devait être la dernière fois que Marie-France affrontait un objectif ; Becker explorait les facettes de son visage au rythme torturé d'une fugue prolongée, le mouvement de ses images formant un contrepoint exquis avec les sinuosités des larsens dont les courbes et les traits déchiraient les ondulantes strates de parasites qui crépitaient sur la bande sonore.

Angie demanda une nouvelle pause, quitta le lit, se rendit à la fenêtre. Elle éprouvait un soulagement, une sensation inattendue de force et d'unité intérieures. Elle avait ressenti la même chose sept ans plus tôt, dans le New Jersey, quand elle avait appris que d'autres qu'elle connaissaient ceux qui la visitaient dans ses rêves, qu'ils les appelaient les *loa*, les Divins Cavaliers, les invoquaient sous des noms particuliers et marchandaient leurs faveurs.

Même alors avait régné la confusion : Bobby avait soutenu que le Linglessou, qui chevauchait Beauvoir dans l'oumphor et le Linglessou de la matrice étaient deux entités distinctes ; qu'en fait, seul le premier était réellement une entité. « Ça fait dix mille ans qu'ils font ça, avait-il dit, danser et être pris de transes, mais ces trucs dans le cyberspace ne sont apparus que depuis sept ou huit ans. » Bobby croyait ce que disaient les vieux cow-boys, ceux à qui il payait à boire au Gentleman Loser chaque fois que l'activité d'Angie l'amenait dans la Conurb, quand ils soutenaient que les loa étaient d'apparition récente. Les vieux cow-boys avaient la nostalgie d'un temps où les nerfs et le talent étaient les seuls facteurs décisifs pour la carrière d'un as du clavier, bien que Beauvoir ait pu arguer qu'il n'en fallait pas moins pour affronter les loa.

— Mais ils viennent me voir, avait-elle insisté. Je n'ai pas besoin de console, moi.

— C'est à cause de ce que t'as dans la tête. De ce qu'a fait ton papa…

Bobby lui avait dit que pour la majorité des vieux cow-boys, le changement s'était produit d'un coup, même si les avis différaient

quant à sa date et à ses modalités.

Le Jour du Changement, c'était leur terme, et Bobby l'avait amenée au Loser les écouter : une Angie déguisée et chaperonnée par les gorilles du Réseau, inquiets, qui n'avaient pas eu le droit de franchir la porte. À l'époque, cette interdiction l'avait plus impressionnée encore que la conversation. Le Gentleman Loser était un bar pour cow-boys, depuis la guerre qui avait vu naître la nouvelle technologie, et la Conurb n'offrait aucun milieu criminel plus fermé. À l'époque de la visite d'Angie, on notait depuis déjà un bout de temps un certain retrait des affaires de la part des habitués. Les jeunes pirates ne zonaient plus au Loser, mais certains venaient encore, pour écouter.

Aujourd'hui, dans la chambre de sa maison de Malibu, Angie se souvenait de leur conversation, des récits du Jour du Changement, consciente que quelque chose en elle tentait de raccorder ces récits avec sa propre histoire et celle des Tessier-Ashpool.

3Jane était le filament, Tessier-Ashpool, les strates. Sa date de naissance officielle était la même que celle de ses dix-neuf clones jumeaux. L'« interrogation » de Becker se faisait encore plus pressante lorsque le bébé 3Jane était mené à terme chez une nouvelle mère porteuse avant de naître par césarienne à la clinique de Lumierrante. Les critiques étaient d'accord : 3Jane était pour Becker un déclencheur. Avec sa naissance, le point de vue du documentaire basculait subtilement, trahissait un renouveau d'intensité, un renforcement de l'obsession et, comme l'avait souligné plus d'un critique, un sens du péché.

3Jane était devenue le point focal, un filon d'or pervers dans le granit familial. *Non*, songea Angie, *d'argent, pâle et lunatique.* Examinant le cliché d'un touriste chinois montrant 3Jane et deux de ses sœurs au bord de la piscine d'un hôtel de Zonelibre, Becker retourne sans cesse aux yeux de 3Jane, insiste sur les salières de ses clavicules, la fragilité de ses poignets. Physiquement les sœurs sont identiques ; malgré tout, quelque chose *informe* 3Jane, et la quête par Becker de la nature de cette information devient le moteur central de son œuvre.

Zonelibre prospère à mesure que s'étend l'archipel. Plaque tournante bancaire, bordel, paradis informatique, territoire neutre pour les multinationales en guerre, le fuseau se met à jouer un rôle de plus en plus complexe dans l'histoire de l'orbite géostationnaire, tandis que Tessier-Ashpool s'efface derrière encore un nouveau mur, celui-ci composé de filiales. Le nom de Marie-France fait une brève réapparition, à l'occasion d'un procès à Genève qui met en cause un brevet sur l'Intelligence artificielle : c'est à cette occasion que sont

révélées pour la première fois les sommes énormes que Tessier-Ashpool consacre à la recherche dans ce secteur. Une fois encore, la famille démontre sa surprenante capacité à disparaître, en entrant dans une nouvelle période d'obscurité qui s'achèvera, cette fois-ci, par la mort de Marie-France.

Il y aura des rumeurs persistantes d'assassinat mais toutes les tentatives d'enquête approfondie se heurteront à la fortune de la famille et à son isolement, comme à la surprenante étendue de son complexe écheveau de relations politiques et financières.

À la seconde projection de l'œuvre de Becker, Angie reconnut l'identité de l'assassin de Marie-France Tessier.

À l'aube, elle se fit du café dans la cuisine, sans lumière, et s'assit pour contempler la ligne pâle des vagues.

— Script !

— Salut, Angie.

— Sais-tu comment on peut joindre Hans Becker ?

— J'ai le numéro de son agent à Paris.

— A-t-il réalisé quelque chose depuis *l'Antarctique ?*

— Pas que je sache.

— Et cela remonte à quand ?

— Cinq ans.

— Merci.

— À votre service, Angie.

— Au revoir.

— Au revoir, Angie.

Becker avait-il supposé que 3Jane était responsable du décès ultérieur d'Ashpool ? Il semblait le suggérer, de manière indirecte.

— Script !

— Salut, Angie.

— Le folklore des consolistes, Script. Que sais-tu là-dessus ? (*Et que va bien pouvoir en tirer Swift ?* se demanda-t-elle.)

— Que voulez-vous savoir, Angie ?

— Le « Jour du Changement »…

— On rencontre en général le mythe sous l'un de ces deux modes : le premier présuppose que la matrice du cyberspace est habitée, ou peut-être visitée, par des entités dont les caractéristiques répondent à celles du mythe primitif du « peuple caché » ; le second exige d'admettre l'omniscience, l'omnipotence et le caractère inconnaissable de la matrice elle-même.

— D'admettre que la matrice serait Dieu ?

— En un sens, même si du point de vue du mythe, il serait plus exact de dire que la matrice *possède* un dieu, puisque son omniscience et son omnipotence sont censées se confiner à la matrice.

— S'il a des limites, il n'est pas omnipotent.

— Exactement. Remarquez que le mythe n'attribue pas à cet être l'immortalité, comme il est d'usage dans les systèmes de croyance instaurant un être suprême, du moins en ce qui concerne votre culture particulière. Le cyberspace existe, pour autant qu'on puisse lui appliquer ce terme, par la seule entremise de l'homme.

— Comme toi.

— Oui.

Elle entra dans le séjour où les fauteuils Louis XVI paraissaient squelettiques sous la lumière grise, avec leurs pieds sculptés pareils à des ossements dorés.

— S'il existait un tel être, reprit-elle, tu en serais un élément, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Le saurais-tu ?

— Pas nécessairement.

— Le sais-tu ?

— Non.

— Élimines-tu cette possibilité ?

— Non.

— Trouves-tu étrange cette conversation, Script ? (Bien qu'elle ne les eût pas senties venir, elle avait les joues mouillées de larmes.)

— Non.

— Comment toutes ces histoires de… (elle hésita, elle avait failli dire : de *loa*) de choses dans la matrice cadrent-elles avec cette notion d'être suprême ?

— Elles ne cadrent pas. L'une et l'autre sont des variantes du « Jour du Changement ». L'une et l'autre sont d'origine toute récente.

— Récente à quel point ?

— Une quinzaine d'années.

17. CITÉ FOLIE

Sally la réveilla en plaquant sa paume fraîche contre sa bouche ; de l'autre main, elle lui intima le silence.

Les petites lampes encastrées dans les panneaux de glaces mouchetées d'or étaient allumées. Un de ses sacs était ouvert, celui posé sur le lit géant, avec une pile de vêtements bien rangés à côté.

Sally tapota de l'index ses lèvres closes, puis indiqua le sac et les habits.

Kumiko se glissa hors du duvet et passa un chandail pour se protéger du froid. Elle regarda de nouveau Sally, faillit parler ; elle se dit que quoi qu'il puisse arriver, un seul mot suffirait à faire venir Pétale. Sally était vêtue comme la dernière fois, blouson d'agneau et foulard écossais noué sous le menton. Elle répéta sa mimique : Tu remballes !

Kumiko se vêtit en hâte puis se mit à ranger ses affaires dans le sac. Sally ne tenait pas en place, parcourant silencieusement la chambre, ouvrant les tiroirs, les refermant. Elle trouva le passeport de Kumiko, une plaque de plastique noir frappée du chrysanthème d'or, suspendue à sa cordelière de nylon noir, et la lui passa au cou. Elle disparut dans le réduit aux boiseries et en émergea avec le sac en daim qui contenait les affaires de toilette de Kumiko.

À l'instant même où celle-ci refermait le sac, le téléphone ivoire et or se mit à sonner.

Sally l'ignora, prit la valise sur le lit, ouvrit la porte, saisit la main de Kumiko et l'attira dans la pénombre du couloir. Elle referma la porte derrière elle. La sonnerie du téléphone retentissait, étouffée. Dans une obscurité totale, Kumiko se laissa guider jusqu'à l'ascenseur, elle le reconnut à l'odeur d'huile et d'encaustique, au cliquetis de la grille en métal.

Puis elles descendirent.

Pétale les attendait dans le hall, drapé dans une robe de chambre en flanelle totalement passée. Il avait aux pieds ses chaussons usés et sous le revers de sa robe de chambre, ses jambes apparaissaient, blanches. Il avait une arme à la main, trapue, d'un noir mat.

— Bordel de merde, murmura-t-il en les voyant là, qu'est-ce que c'est encore ?

— Elle vient avec moi, dit Sally.

— Ça, dit lentement Pétale, c'est absolument impossible.

— Kumi, dit Sally, poussant Kumiko hors de la cabine, une voiture nous attend.

— Tu ne peux pas faire ça, dit Pétale, mais Kumiko décela sa confusion, son incertitude.

— Alors, merde, Pétale, t'as qu'à me descendre.

Pétale abaissa son arme.

— C'est Swain qui va me descendre, oui, si tu n'en fais qu'à ta tête.

— S'il était ici, j'aurais droit à la même rengaine, pas vrai ?

— Je t'en prie, dit Pétale. Fais pas ça.

— Elle risque rien. Te tracasse pas. Ouvre la porte.

— Sally, dit Kumiko, où allons-nous ?

— À la Conurb.

Cette fois, ce fut l'imperceptible vibration d'un supersonique qui l'éveilla, alors qu'elle était emmitouflée dans le blouson d'agneau de Sally. Elle se rappela l'immense voiture basse qui attendait dans la rue incurvée ; les projecteurs qui s'allumaient sur la façade de Swain a l'instant où toutes deux sortaient sur le trottoir ; le visage en sueur de Tic-Tac entrevu derrière une des vitres de la voiture : Sally ouvrant la lourde portière et la poussant à l'intérieur ; les jurons étouffés de Tic-Tac tandis que la voiture accélérait ; la plainte des pneus lorsqu'il les faisait virer trop vite dans Kensington Park Road ; Sally qui lui disait de ralentir, de laisser les commandes au véhicule.

Et c'est là, dans la voiture, qu'elle s'était souvenue d'avoir remis la platine Maas-Neotek dans sa cachette derrière le buste en marbre – Colin abandonné, avec sa dégaine rétro, sa veste aux coudes élimés comme les chaussons de Pétale, réduit à ce qu'il était en réalité : un simple fantôme.

— Quarante minutes, était en train de dire Sally, assise derrière elle. Ça t'a fait du bien de dormir un peu. Ils vont bientôt servir le petit déjeuner. Tu te souviens du nom sur ton passeport ? Bien. À présent, ne me pose plus de questions tant que je n'aurai pas bu une tasse de café, d'accord ?

Kumiko avait vu la Conurb sur un millier de stims ; la fascination pour cette vaste conurbation était un trait répandu dans la culture populaire au Japon.

À son arrivée, elle avait nourri quelques préjugés sur l'Angleterre : vagues images de quelques structures célèbres, impression mal définie d'une société que la sienne semblait considérer comme excentrique et stagnante. (Dans les récits de sa mère, la princesse-ballerine découvrait que l'Anglais, malgré toute son admiration, était incapable de la payer pour qu'elle danse.) Jusqu'à présent, Londres avait toutefois démenti ses préjugés, avec son énergie, son opulence manifeste, l'activité de ses grandes artères commerçantes qui n'avaient rien à envier à celles de Ginza. Toutes les idées reçues qu'elle nourrissait à l'égard de la Conurb devaient voler

en éclats dans les premières heures après son arrivée.

Mais pour l'instant, alors qu'à côté de Sally elle faisait la queue derrière d'autres voyageurs dans le vaste hall des douanes dont les poutres montaient vers des ténèbres chichement percées de quelques globes pâles – des globes entourés, malgré l'hiver, de nuages d'insectes, comme si l'édifice jouissait d'un microclimat –, c'était encore une Conurb de stim qu'elle imaginait, ce décor électrique et sensuel dans lequel évoluaient les vies trépidantes d'Angela Mitchell et de Robin Lanier.

Une fois passé les formalités de douane – elles se réduisaient, malgré l'interminable file d'attente, à introduire son passeport dans une fente métallique d'aspect graisseux –, elles débouchèrent sur une esplanade bondée où des chariots à bagages automatiques fendaient lentement la foule compacte qui se ruait vers les transports en commun.

Quelqu'un s'empara de son sac. Se pencha et s'en saisit avec une aisance, une confiance qui suggéraient qu'il était destiné à le prendre, que cela faisait partie de ses tâches habituelles, de ses fonctions, comme ces jeunes femmes qui s'inclinent pour vous saluer aux portes des grands magasins de Tokyo. Sally lui décocha un coup de pied à l'arrière du genou, en pivotant avec grâce, comme les boxeuses thaïlandaises dans la salle de billard de Swain, et récupéra le sac avant que le voleur ne s'écrase la nuque sur le béton maculé avec un craquement audible.

Déjà Sally la tirait. La foule s'était refermée sur la silhouette étendue et ce banal et soudain éclat de violence était empreint d'une telle irréalité qu'il aurait pu n'être qu'un rêve sans ce sourire de Sally, le premier depuis qu'elles avaient quitté Londres.

Désormais complètement désorientée, Kumiko regarda Sally inspecter du regard les véhicules disponibles, soudoyer rapidement un fonctionnaire en uniforme, intimider trois autres clients potentiels et la propulser dans un aéroglisseur cubique et cabossé, peint de bandes diagonales jaunes et noires. Le compartiment réservé aux passagers était nu et paraissait très inconfortable. Le chauffeur, s'il y en avait un, demeurait invisible, caché par une cloison de plastique armé couverte de graffitis. Le nez d'une caméra vidéo saillait près d'un angle entre la cloison et le toit, et quelqu'un y avait dessiné une silhouette grossière, un torse masculin dont la caméra représentait le phallus. Tandis que Sally grimpait et claquait la porte derrière elle, un haut-parleur grésilla quelque chose dans une langue que Kumiko supposa être un dialecte dérivé de l'anglais.

— Manhattan, dit Sally.

Elle sortit de son blouson une feuille de papier-monnaie qu'elle agita sous le nez de la caméra.

Le haut-parleur émit des borborygmes interrogatifs.

— Centre-ville. Je te guiderai quand on y sera.

Le tablier du taxi se gonfla, le plafonnier du compartiment des passagers s'éteignit : elles étaient parties.

18. LA TAULE

Il était dans le loft de Gentry. En train de regarder Cherry lui prodiguer ses soins d'infirmière. Assise au bord du lit de Gentry, Cherry se retourna vers lui :

— Comment ça va, la Ruse ?

— Ça va… ça va.

— Tu te souviens que je t'ai déjà posé la question ?

Il contemplait le visage de l'homme que Kid Afrika appelait le Comte. Cherry était en train de tripoter un truc sur la superstructure de la civière, un sac de liquide couleur flocons d'avoine.

— Comment ça va, la Ruse ?

— Impec.

— Ça m'étonnerait. T'essaies…

Il était assis par terre, dans le loft de Gentry, le visage trempé. Cherry était agenouillée à côté de lui, tout près, les mains sur ses épaules.

— T'as fait de la taule ?

Il acquiesça.

— En unité chimiopénale ?

— Ouais.

— Traitement à la Korsakov ?

Il…

— Des crises ? lui demanda Cherry.

Il était assis par terre, dans le loft de Gentry. Où était Gentry ?

— T'as déjà eu des crises comme celle-ci ? La mémoire immédiate qui disparaît ?

Comment le savait-elle ? Où était Gentry ?

— Quel est le déclencheur ? Qu'est-ce qui provoque le syndrome, la Ruse ? Qu'est-ce qui te renvoie en taule ?

Il était assis par terre, dans le loft de Gentry, et Cherry était quasiment sur lui.

— Le stress, répondit-il en se demandant comment elle était au courant. Où est Gentry ?

— Je l'ai mis au lit.

— Pourquoi ?

— Il a craqué. Quand il a vu cette chose…

— Quelle chose ?

Cherry était en train de plaquer un timbre contre son poignet.

— Un tranquillisant puissant, expliqua-t-elle, peut-être que ça t'aidera à décrocher.

— De quoi ?

Elle soupira.

Il s'éveilla, au lit avec Cherry Chesterfield. Il avait tous ses habits, sauf le blouson et les bottes. Le bout de sa queue érigée était coincé sous la boucle de sa ceinture, pressé contre le jean chaud qui moulait le cul de Cherry.

— Te fais pas des idées.

Lumière hivernale derrière la vitre en patchwork et blancheur de son haleine quand il parla :

— Qu'est-il arrivé ?

Pourquoi faisait-il si froid dans la pièce ? Il se rappela le hurlement de Gentry quand la chose avait plongé vers lui…

Il se dressa brusquement sur le lit.

— Du calme, fit-elle en se retournant. Rallonge-toi. On sait pas encore ce qui suffit à te faire partir…

— Qu'est-ce tu veux dire ?

— Rallonge-toi. Couvre-toi. Tu veux geler ?

Il obéit. Elle roula sur elle-même, pour le regarder en face :

— Tu as fait de la taule, d'accord ? En unité chimiopénale.

— Ouais… Comment t'as su ?

— Tu me l'as dit. Hier soir. Tu m'as dit que le stress pouvait provoquer un retour arrière. Et c'est ce qui s'est produit. Cette chose s'est dirigée vers ton pote, tu as bondi vers l'interrupteur, éteint la table. Il a basculé, s'est tailladé le cuir chevelu. J'étais en train de le soigner quand j'ai remarqué que t'étais tout drôle, tu n'avais plus que des souvenirs par tranches de cinq minutes consécutives à peu près. Ça se produit parfois lors d'états de choc, de traumatismes…

— Où est-il ? Gentry ?

— Au lit, là-haut dans sa piaule, bourré de neuroleptiques. Vu son état, je me suis dit qu'une journée de sommeil ne lui ferait pas de mal. En tout cas, ça l'enlève déjà de nos pattes pour un bout de temps.

La Ruse ferma les yeux et vit à nouveau la chose grise, la chose qui s'était ruée sur Gentry. Elle avait plus ou moins forme humaine, ou plutôt, c'était comme un singe. Rien d'analogue aux formes contournées qu'avec son matériel Gentry générait dans sa quête de la Forme.

— Je crois que le courant est coupé, dit Cherry. La lumière s'est éteinte il y a environ six heures.

Il rouvrit les yeux. Le froid. Gentry n'avait pas touché à la console. Il grogna.

Il laissa Cherry faire du café sur le réchaud à butane et partit à la recherche de Petit Oiseau. Il le trouva grâce à l'odeur de fumée. Le garçon avait fait du feu dans un bidon de tôle avant de s'endormir, lové autour comme un chien.

— Eh, dit la Ruse, en le poussant de la pointe de sa botte. Debout. On a des problèmes.

— Ce putain de courant est coupé, grommela-t-il en s'asseyant, enfoui dans son sac de couchage en nylon graisseux maculé, de la teinte exacte du sol de la Fabrique.

— J'ai remarqué. Ça, c'est le problème numéro un. Le numéro deux, c'est qu'on a besoin d'un camion, d'un glisseur ou n'importe quoi. Faut qu'on trimballe ce mec ailleurs. Ça va pas du tout avec Gentry.

— Mais Gentry est le seul qui puisse réparer l'électricité.

Petit Oiseau se leva en frissonnant.

— Gentry roupille. Qui peut nous prêter un camion ?

— La bande de Marvie, dit Petit Oiseau, avant d'être pris d'une quinte de toux.

— Alors prends la meule à Gentry et ramène le bahut. Fissa.

Petit Oiseau reprit son souffle.

— Sans déc' ?

— Tu sais la piloter, non ?

— Ouais, mais Gentry, y va…

— Je m'en charge. Tu sais où il planque le double des clés ?

— Euh, ouais, dit timidement Petit Oiseau. (Puis il hasarda :) Dis donc, et si Marvie et les aut' veulent pas me donner ce camion ?

— File-leur ça, dit la Ruse en sortant de sa poche le sac bourré de drogue que Cherry avait récupéré sur Gentry. Et file-leur *tout*, pigé ? Pasque j'aurai d'autres services à leur demander plus tard.

Le bruiteur de Cherry retentit alors qu'ils buvaient leur café dans la chambre de la Ruse, blottis l'un contre l'autre au bord du lit. Il lui avait dit tout ce qu'il savait de la Korsakov et, contrairement à ce qu'il croyait, en fait peu de chose. Il lui parla de ses précédents retour-arrière, puis essaya de lui expliquer comment le système fonctionnait en taule. Le truc, c'était que vous gardiez vos souvenirs à long terme jusqu'au moment où ils vous soumettaient au traitement. De sorte qu'ils pouvaient vous entraîner à accomplir une tâche quelconque avant le début de votre peine sans que vous risquiez de l'oublier. En gros, vous faisiez un travail de robot. On l'avait ainsi formé à monter des trains d'engrenages miniatures en moins de cinq minutes.

— Rien d'autre ?

— Non, juste ces engrenages.

— Non, je veux parler de trucs genre blocage mental.

Il la regarda. Sa blessure à la lèvre était presque cicatrisée.

— S'ils le font, ils ne vous le disent pas.

C'est à ce moment que le bruiteur s'était déclenché dans l'une de ses poches de blouson.

— Y a un problème, dit-elle en se levant à toute vitesse.

Ils trouvèrent Gentry agenouillé près de la civière, quelque chose de noir entre les mains. Cherry lui arracha l'objet avant qu'il ait pu faire un geste. Il resta planté sur place plissant les paupières.

— Toi, t'en faut une sacrée dose pour t'endormir, mon vieux.

Elle tendit l'objet à la Ruse. Une caméra rétinienne.

— Il faut qu'on découvre qui c'est, dit Gentry, d'une voix rendue pâteuse par les calmants qu'elle lui avait administrés.

La Ruse sentit que la folie dangereuse de Gentry avait cédé du terrain.

— Merde, on sait même pas si ce sont les mêmes yeux qu'il avait l'an dernier, observa Cherry.

Gentry caressa le pansement à sa tempe.

— Vous l'avez vu, vous aussi, n'est-ce pas ?

— Ouais, dit Cherry. Avant qu'il éteigne.

— C'est le choc, expliqua Gentry. J'aurais jamais imaginé… il n'y avait pas de réel danger. Je n'étais pas prêt…

— Vous étiez complètement jeté, oui, dit Cherry.

Gentry se releva, mal assuré.

— Il va partir, dit la Ruse. J'ai envoyé l'Oiseau emprunter un camion. J'aime pas du tout ces conneries.

Cherry le fixa :

— Partir où ? Faut que je l'accompagne. C'est mon boulot.

— Je connais un endroit, mentit la Ruse. Le courant est coupé, Gentry.

— Pas question de l'emmener n'importe où, observa Gentry.

— Mon cul, oui.

— Non. (Gentry oscilla légèrement.) Il reste ici. Les prises de test sont en place. Je ne veux plus le déranger. Cherry peut rester.

— Alors, Gentry, va falloir que tu t'expliques sur certains trucs qui se passent ici, dit la Ruse.

— Pour commencer, fit Gentry en indiquant l'objet au-dessus de la tête du Comte, ce machin-là n'est pas un « LF » ; c'est un *aleph*.

19. SOUS LE BISTOURI

L'hôtel, à nouveau. Marche funèbre de la redescente du wiz, Prior en tête qui la conduit dans le hall, les touristes japonais déjà debout, agglutinés autour des guides à l'air las. Et un pied, un autre pied, un pied après l'autre, la tête si lourde maintenant, comme si quelqu'un lui avait perforé un trou au sommet du crâne pour y verser une demi-livre de plomb fondu, et ses dents, comme si elles appartenaient à quelqu'un d'autre, trop grosses ; elle se sentait lourde, si lourde. Elle s'affala contre la paroi de l'ascenseur.

— Où est Eddy ?

— Eddy est parti, Mona.

Elle ouvrit grands les yeux ; elle le regarda et vit que son sourire était revenu, le salaud.

— Quoi ?

— Eddy s'est fait racheter. À titre de dédommagement. Il est en route pour Macau, avec un crédit ouvert. Il a joué un joli petit coup.

— De dédommagement ?

— Pour son investissement. Sur vous. Pour son temps.

— Son *temps* ?

Les portes s'ouvrirent en coulissant, sur un corridor couvert de moquette bleue. Quelque chose traversa son esprit, un souvenir glacial : Eddy détestait jouer.

— Désormais, vous travaillez pour nous, Mona. Nous préférerions que vous n'alliez pas de nouveau divaguer…

Et pourtant, songea-t-elle, *vous m'avez bien laissée faire. Et vous saviez parfaitement où me trouver.*

Eddy est parti…

Elle ne se souvenait pas de s'être endormie. Elle portait encore sa robe, et le blouson de Michael entourait ses épaules comme une couverture. Sans avoir à bouger la tête, elle pouvait apercevoir le flanc de la montagne à l'angle de l'immeuble, mais le bélier n'était plus là.

Les stims d'Angie étaient encore dans leurs emballages scellés. Elle en prit une au hasard, fendit le plastique de l'ongle du pouce, inséra la cassette et mit les trodes. Elle ne pensait pas ; ses mains semblaient capables d'agir seules, animaux familiers qui ne lui feraient aucun mal. L'une d'elles pressa la touche LECTURE et elle glissa dans le monde d'Angie, aussi pur que n'importe quelle drogue, lent glissando feutré, saxophone, limousine dans une ville d'Europe, défilement des rues tout autour de la voiture sans chauffeur, larges avenues, d'une propreté matinale et presque vides, le contact de la fourrure contre ses épaules, et la voiture qui poursuit son chemin, sur

une route droite bordée d'arbres parfaits, identiques, au milieu de champs tout plats.

La voiture tourne, crissement des pneus sur le gravier, pour monter une allée sinueuse à travers un parc où la rosée est argentée ; ici un cerf en métal, là un torse humide en marbre blanc… La maison paraissait vaste, ancienne, différente de toutes celles qu'elle avait vues jusqu'ici, mais la voiture la dépassa sans s'arrêter, passa également plusieurs autres bâtiments plus petits, pour enfin s'immobiliser au bord d'une vaste prairie uniforme.

On y voyait des planeurs, membranes translucides tendues sur les frêles charpentes en fibre de carbone. Ils oscillaient légèrement sous la brise matinale. Robin Lanier attendait à côté, le beau Robin plein d'aisance, en chandail noir à grosses mailles ; il donnait la réplique à Angie dans presque toutes ses stims.

Et elle descendait maintenant de voiture, se dirigeait vers le pré, riant quand ses pieds s'enfoncèrent dans l'herbe, pour finir le parcours ses chaussures à la main, riant toujours, et se jeter dans ses bras, son odeur, ses yeux.

Tourbillon, danse du montage pour condenser l'arrimage du planeur sur son rail d'induction argenté, qui le propulsait en douceur jusqu'au bout du pré, le décollage enfin, un virage pour prendre le vent, puis l'ascension, continue, jusqu'à ce que la grande bâtisse devienne un galet anguleux au milieu d'une étendue de vert, un vert tranché par l'éclat des méandres d'un fleuve…

… et la main de Prior sur la touche STOP, l'odeur de nourriture du chariot près du lit qui lui noue l'estomac, l'horrible douleur sourde de la redescente du wiz dans chaque articulation.

— Mangez, on part bientôt. (Il retira le couvercle en métal posé sur l'une des assiettes.)

— Sandwich club, annonça-t-il, café, pâtisseries. Ordre du médecin. Une fois à la clinique, vous ne mangerez plus pendant un bout de temps.

— La clinique ?

— Celle de Gerald. À Baltimore.

— Pourquoi ?

— Gerald est spécialiste en chirurgie esthétique. Il va pratiquer sur vous quelques modifications. Tout cela sera réversible, si vous le désirez, mais nous pensons que vous serez satisfaite des résultats. Très satisfaites, même. (Toujours son sourire.) On vous a déjà dit à quel point vous ressembliez à Angie, Mona ?

Elle leva les yeux, le regarda sans rien dire. Réussit à s'asseoir, boire une demi-tasse de café noir. Elle ne pouvait se résoudre à regarder le sandwich mais elle mangea l'une des pâtisseries. Elle avait un goût de carton.

Baltimore. Elle n'était pas trop sûre de savoir où ça se trouvait.

Et quelque part, un planeur était à jamais suspendu au-dessus d'un paysage de prairies bien peignées… contact de la fourrure sur ses épaules… et Angie devait toujours être là-bas, encore en train de rire…

Une heure plus tard, dans le hall, alors que Prior signait la note, elle vit les valises noires en clone de croco d'Eddy passer sur un chariot à bagages automatique et c'est à cet instant qu'elle sut avec certitude qu'il était mort.

Le bureau de Gerald avait une plaque à grosses lettres démodées, au quatrième niveau d'une pile de préfabs située dans ce que Prior appelait Baltimore. Le genre de bâtiment composé d'une charpente où les occupants viennent encastrer leurs propres modules. Comme un camping résidentiel à la verticale, le tout relié par un enchevêtrement sinueux de câbles électriques, fibres optiques, canalisations d'eau et conduits d'évacuation des déchets.

— Qu'est-ce qu'il y a écrit ? demanda-t-elle à Prior en indiquant la plaque.

— Gerald Menton, dentiste.

— Vous aviez dit qu'il était chirurgien esthétique ?

— Il l'est.

— Pourquoi ne peut-on aller simplement dans un cabinet d'esthéticien, comme tout le monde ?

Il ne répondit pas.

À vrai dire, elle ne ressentait pas grand-chose, à présent, et une partie d'elle-même se rendait compte qu'elle n'avait pas autant la trouille qu'elle aurait dû. Peut-être que c'était aussi bien, finalement, car sinon elle aurait été incapable de faire quoi que ce soit et si elle était sûre d'une chose, c'était d'avoir envie de se tirer de cette histoire, à tout prix. Durant le trajet, elle avait découvert cet objet qui boursouflait la poche du blouson de Michael. Il lui avait fallu dix minutes pour comprendre que c'était une matraque électrique, comme celles que portaient sur eux les complets-gris trop nerveux. Au toucher, on aurait dit un manche de tournevis avec une paire de cornes en métal émoussées à la place de la lame. L'Élec-Trique se rechargeait sans doute sur le secteur ; elle espérait simplement que Prior ignorait son existence. C'étaient des armes légales à peu près partout, parce qu'elles n'étaient pas censées occasionner des dégâts irréversibles. Mais Lanette avait connu une fille qui s'était fait salement amocher avec ce genre d'engin et ne s'en était jamais vraiment remise.

Si Prior ignorait qu'elle avait cette matraque dans sa poche, ça

voulait dire qu'il ne savait pas tout, contrairement à ce qu'il essayait de lui faire croire. D'ailleurs, il ignorait également à quel point Eddy détestait jouer.

Elle n'éprouvait pas grand-chose à l'égard d'Eddy, même si elle était convaincue de sa mort. Peu importait l'argent qu'ils avaient pu lui donner, il ne serait jamais parti sans ses valises : même pour sortir renouveler entièrement sa garde-robe, il se serait mis sur son trente-et-un. Se fringuer, c'était une obsession chez lui. Et ses valises en croco étaient tout à fait spéciales : elles provenaient d'un fric-frac dans un hôtel d'Orlando, et représentaient pour lui ce qui ressemblait le plus à un domicile. D'ailleurs, maintenant qu'elle y songeait, elle le voyait mal racheter sa liberté quand ce qu'il désirait le plus au monde c'était de faire partie d'un gros coup. Il pensait qu'ensuite les gens se mettraient enfin à le prendre au sérieux.

Eh bien, quelqu'un l'aura finalement pris au sérieux, se dit-elle, tandis que Prior entrait avec son sac dans la clinique de Gerald. *Mais pas comme il l'aurait voulu.*

Elle parcourut du regard le mobilier de plastique qui datait d'il y a vingt ans, les piles de magazines japonais consacrés aux stars de la stim. On se serait cru chez un coiffeur de Cleveland. Il n'y avait personne dans la salle d'attente, personne à la réception.

Gerald apparut par une porte blanche, vêtu de l'espèce de combinaison en tissu métallisé que portent les équipes médicales pour les accidents de la circulation.

— Fermez la porte, dit-il à Prior, derrière le masque en papier bleu qui lui dissimulait le nez, la bouche et le menton. Bonjour, Mona, si vous voulez bien passer par ici…

Il indiqua de la main la porte blanche.

Mona serrait à présent l'Élec-Trique dans sa poche mais elle ne savait pas comment la mettre en marche.

Elle suivit Gerald, Prior fermait la marche.

— Asseyez-vous, dit le chirurgien.

Elle s'installa sur un siège émaillé blanc. Il s'approcha, étudia ses yeux.

— Vous avez besoin de repos, Mona. Vous êtes épuisée.

Il y avait une touche sur la poignée de la matraque. Fallait-il la presser ? Vers l'avant ? Vers l'arrière ?

Gerald s'approcha d'un casier blanc à tiroirs, en sortit quelque chose.

— Tenez, dit-il en brandissant un petit objet tubulaire avec des trucs écrits sur la tranche, ça vous aidera…

Elle sentit à peine l'imperceptible dose nébulisée ; il y avait une tache noire devant le flacon d'aérosol, juste dans l'axe où ses yeux tentaient d'accommoder, une tache qui grandissait…

Elle se souvint du vieux, en train de lui montrer comment on tuait un poisson-chat. Les poissons-chats avaient un trou dans le crâne, recouvert de peau ; il suffisait de prendre une tige quelconque, longue et mince, un fil de fer, même un simple morceau de paille, et de l'insérer…

Elle se souvint de Cleveland, une journée ordinaire avant de se mettre au turbin, à poireauter chez Lanette en feuilletant un magazine. Elle avait trouvé cette photo d'Angie au restaurant, en train de rire avec d'autres convives ; tout le monde était beau, tous avaient quelque chose de brillant : même si ce n'était pas flagrant sur le cliché, c'était malgré tout perceptible. « Regarde, avait-elle dit à Lanette en lui montrant la photo, regarde comme ils brillent…

— On appelle ça le fric », avait répondu Lanette.

On appelle ça le fric. Suffit de le glisser.

20. HILTON SWIFT

Il arriva sans prévenir, comme d'habitude, et seul : l'hélico du Réseau se posa, telle une guêpe solitaire, projetant sur le sable humide des brassées de varech.

Appuyée au parapet, elle le regarda débarquer de l'appareil, avec quelque chose d'enfantin, de gauche, dans son ardeur apparente. Il portait un long manteau marron en tweed, déboutonné, qui laissait apparaître le plastron immaculé de l'une de ses chemises à fines rayures ; la rotation des pales ébouriffait ses cheveux châtain clair et soulevait sa cravate Senso/Rézo. *Robin avait raison*, remarqua-t-elle : *il donne tout à fait l'impression d'être habillé par sa mère.*

Peut-être était-ce délibéré, songea-t-elle alors qu'il remontait la plage à grands pas, cette naïveté affichée. Elle se rappela que Porphyre lui avait un jour soutenu que les grosses multinationales étaient totalement indépendantes des hommes qui en formaient l'ossature. Pour Angie, c'était un truisme, mais le coiffeur avait insisté, estimant qu'elle avait mal saisi sa thèse : selon lui, Swift était le principal décideur humain de Senso/Rézo.

Songer à Porphyre la mit de bonne humeur. Flatté, à tort, Swift lui rendit un sourire radieux.

Il lui offrit d'aller déjeuner à San Francisco, l'hélicoptère étant extrêmement rapide. Elle riposta en insistant pour lui préparer un bol de potage suisse lyophilisé et passer au micro-ondes une brique de biscuit de seigle surgelé.

Tout en le regardant manger, elle s'interrogea sur sa sexualité. Alors qu'il approchait de la quarantaine, il donnait comme l'impression d'un adolescent extraordinairement brillant dont la puberté aurait été subtilement retardée. La rumeur lui avait successivement attribué tous les penchants sexuels imaginables, plus quelques-uns qu'elle supposait totalement imaginaires. Rien de tout cela ne lui semblait vraisemblable. Angie connaissait Swift depuis qu'elle était entrée à Senso/Rézo ; à son arrivée, il était déjà bien installé aux échelons supérieurs de la production – c'était l'un des principaux collaborateurs dans l'équipe de Tally Isham – et il s'était pris immédiatement d'un intérêt professionnel pour Angie. Maintenant qu'elle y repensait, elle supposa que c'était Legba qui l'avait placé sur son chemin : son ascension était tellement manifeste, même si elle n'avait pas été capable de le discerner à l'époque, tant l'éblouissaient l'éclat et la perpétuelle agitation de ce milieu.

Bobby l'avait immédiatement détesté, manifestant cette hostilité viscérale des Barrytowniens face à l'autorité, mais il était plus ou moins parvenu à dissimuler ses sentiments pour préserver sa carrière.

L'antipathie avait été réciproque et Swift avait accueilli leur rupture et le départ de Bobby avec un soulagement manifeste.

— Hilton, dit-elle en lui versant une tasse de thé (il ne voulait pas de café), qu'est-ce qui retient Robin à Londres ?

Il leva les yeux de sa tasse fumante.

— Une affaire personnelle, je pense. Peut-être a-t-il noué quelque amitié nouvelle.

Il n'employait jamais d'autre mot, pour Hilton, Bobby avait toujours été l'*ami* d'Angie. Les amitiés de Robin avaient tendance à être jeunes, masculines et athlétiques ; les discrètes séquences érotiques de ses stims avec Robin étaient montées à partir d'images d'archives fournies par le Script et sérieusement travaillées par Raebel et son équipe d'effets spéciaux. Elle se rappelait la seule nuit qu'ils avaient passée ensemble, dans une maison battue par les vents au sud de Madagascar, sa passivité et sa patience. Ils n'avaient jamais fait d'autre tentative, et elle le soupçonnait de craindre qu'une relation plus intime entre eux ne minât l'illusion que leurs stims projetaient si parfaitement.

— Qu'a-t-il pensé de mon hospitalisation volontaire, Hilton ? Vous en a-t-il parlé ?

— Je crois qu'il vous a admirée d'avoir fait ça.

— Quelqu'un m'a dit récemment qu'il racontait à tout le monde que j'étais cinglée.

Il avait remonté ses manches de chemise et desserré sa cravate.

— Je n'arrive pas à l'imaginer nourrir ce genre de pensées, encore moins l'exprimer. Je sais ce qu'il pense de vous. Vous savez comment se propagent les rumeurs, sur le Réseau…

— Hilton, où est Bobby ?

Petits yeux noisette, très calmes :

— N'est-ce pas fini entre vous, Angie ?

— Hilton, vous savez. Vous devez savoir. Vous savez où il est. Dites-le-moi.

— Nous l'avons perdu.

— Perdu ?

— La sécurité l'a perdu. Vous avez raison, bien sûr ; nous l'avons mis sous étroite filature sitôt qu'il vous a quittée. Il a régressé au type initial. (Il y avait dans sa voix une trace de satisfaction.)

— Et quel genre de type est-ce donc ?

— Je n'ai jamais demandé ce qui vous avait rapprochés, remarqua-t-il. La sécurité avait bien sûr enquêté sur vous deux. C'était un vulgaire petit criminel.

Elle rit.

— Même pas…

— Vous étiez inhabituellement bien représentée, Angie, pour une

inconnue. Vous n'ignorez pas que vos agents avaient stipulé comme clause impérative dans votre contrat que nous devions également engager Bobby Newmark.

— On a déjà vu des clauses plus bizarres, Hilton.

— Et il fut donc engagé en tant que votre… compagnon.

— Mon « ami ».

Swift avait-il rougi ? Il détourna les yeux, se mit à contempler ses mains.

— Après vous avoir quittée, il s'est rendu au Mexique, à Mexico. La sécurité le filait, bien entendu ; nous n'aimons pas perdre la trace de quiconque en sait autant sur la vie personnelle de l'une de nos vedettes. Mexico est un endroit très… *compliqué*, dirons-nous… Ce que nous savons avec certitude, c'est qu'il a semblé vouloir reprendre sa… carrière antérieure.

— Il piratait le cyberspace ?

Hilton croisa de nouveau son regard.

— Il fréquentait des gens dans le milieu, des criminels connus.

— Et après ? Continuez.

— Il… s'est évanoui. Évaporé. Avez-vous une idée de ce que peut être la vie à Mexico quand on tombe au-dessous du seuil de pauvreté ?

— Il était pauvre ?

— Il était devenu drogué. D'après nos meilleures sources.

— Drogué ? Drogué à quoi ?

— Je l'ignore.

— Script !

Hilton faillit en renverser son thé.

— Salut, Angie.

— Bobby, Script. Bobby Newmark, mon *ami* (regard noir à Swift). Il est allé à Mexico. Hilton dit qu'il est devenu intoxiqué. À quelle drogue, Script ?

— Je suis désolé, Angie. C'est une donnée classée secrète.

— Hilton…

— Script, commença-t-il avant de se mettre à tousser.

— Salut, Hilton !

— Commande prioritaire, Script. Avons-nous cette information ?

— Selon les services de sécurité, son intoxication serait qualifiée de neuro-électronique.

— Je ne saisis pas.

— Des mecs qui se font… hum… « câbler », suggéra Swift.

Elle fut prise d'une envie soudaine de lui raconter comment elle avait trouvé la drogue, l'injecteur…

Chut, ma petite. Elle avait la tête emplie d'un bourdonnement d'abeille, sentait une pression croissante.

— Angie ? Qu'y a-t-il ?

Il s'était à moitié levé, la main tendue vers elle.

— Rien. Je suis… bouleversée. Excusez-moi. Les nerfs. Ce n'est pas de votre faute. J'allais vous dire que j'avais retrouvé la console de cyberspace de Bobby. Mais vous étiez déjà au courant, n'est-ce pas ?

— Puis-je vous apporter quelque chose ? Un peu d'eau ?

— Non, merci, je vais plutôt m'allonger un peu, si ça ne vous dérange pas. Mais restez, je vous en prie. J'ai quelques idées que j'aimerais vous soumettre, pour la séquence en orbite…

— Bien sûr. Faites un somme, puis nous irons nous promener sur la plage et alors nous parlerons.

Elle le regarda depuis la fenêtre de la chambre, regarda sa silhouette brune s'éloigner en direction de la Colonie, suivie par le patient petit Dornier.

On aurait dit un gosse sur cette plage vide ; il semblait aussi perdu qu'elle.

21. L'ALEPH

Avec le jour, le loft de Gentry (toujours sans courant pour les ampoules de cent watts) s'emplit d'une lumière nouvelle. Le pâle soleil d'hiver adoucissait les contours des consoles et de la table holographique, faisant ressortir la texture des vieux bouquins qui surchargeaient les étagères en aggloméré posées le long du mur ouest. Gentry faisait les cent pas en parlant, avec sa queue de cheval blonde qui virevoltait chaque fois qu'il pivotait sur les talons de ses bottes noires, et son excitation semblait contrebalancer les derniers effets des timbres somnifères de Cherry. Celle-ci, assise au bord du lit, regardait Gentry tout en jetant un œil de temps en temps au témoin des batteries sur le bâti de la civière. La Ruse était affalé dans un fauteuil défoncé, qu'il avait ramassé sur la Solitude, couvert d'une pile de tissus de récupération protégés par une housse en plastique transparent.

Au grand soulagement de la Ruse, Gentry avait laissé tomber toute son histoire de Forme pour se lancer dans sa théorie sur l'aleph. Comme d'habitude, une fois parti, Gentry recourait à des termes et à des constructions que la Ruse avait du mal à saisir mais ce dernier savait par expérience qu'il était plus simple de ne pas l'interrompre ; le sens général de tout ce flot de paroles finissait toujours par apparaître malgré les passages incompréhensibles.

Gentry disait que le Comte était branché sur l'équivalent d'un putain de mégamicrogiciel ; selon lui, la plaque était une masse compacte de biopuces. Si c'était vrai, alors sa capacité de stockage devait être virtuellement infinie et d'un prix de revient exorbitant. D'après Gentry, fallait être sacrement tordu pour faire fabriquer un truc pareil, même si la rumeur affirmait que ce genre de matériel existait bien et qu'il avait son utilité, en particulier pour stocker de vastes quantités de données confidentielles. Sans lien avec la matrice globale, les données étaient à l'abri de toute forme d'attaque par l'entremise du cyberspace. Le hic, bien entendu, c'était qu'on ne pouvait pas non plus y accéder via la matrice ; c'était de la mémoire morte.

— Il pourrait voir tout ce qu'il veut, là-dedans, dit Gentry en s'interrompant pour contempler le visage inconscient. (Il tourna les talons et reprit ses aller et retour.) Un monde. Plusieurs mondes. Un nombre indéfini de personnalités reconstituées…

— Comme s'il vivait une stim ? demanda Cherry. C'est pour cela qu'il est toujours en phase paradoxale ?

— Non, dit Gentry. Ce n'est pas de la simstim. C'est complètement interactif. Et il y a aussi une question d'échelle. S'il s'agit d'un

biogiciel de classe aleph, il pourrait littéralement avoir n'importe quoi là-dedans. En un sens, il pourrait disposer d'une *approximation de tout le possible…*

— Kid Afrika m'avait donné l'impression que ce mec le payait pour rester dans cet état, observa Cherry. Genre comportement câblé, mais différent. Et de toute façon, les câblés n'ont pas ce type de mouvements rapides des yeux…

— Mais quand t'as essayé de le débrancher à l'aide de ton matos, hasarda la Ruse, t'as obtenu ce… cette chose.

Il vit les épaules de Gentry se crisper sous le cuir à perles noires.

— Oui, dit Gentry, et maintenant, je suis bon pour reconstituer notre compte auprès de l'Électro-nucléaire. (Il indiqua les batteries de secours alignées sous la table d'acier.) Sors-les-moi.

— Ouais, dit Cherry. Il serait temps. Je me gèle le cul.

Ils laissèrent Gentry penché sur la console de cyberspace et regagnèrent la chambre de la Ruse. Cherry avait tenu à ce qu'ils branchent sur l'un des accus la couverture chauffante de Gentry pour qu'elle puisse en border la civière. Il restait du café froid sur le réchaud à butane ; la Ruse le but sans prendre la peine de le réchauffer tandis que Cherry contemplait par la fenêtre la plaine sur la Solitude striée de neige.

— Comment s'est-elle retrouvée dans cet état ? demanda-t-elle.

— Gentry dit qu'au siècle dernier, c'était une zone de remblaiement. Ils l'ont recouverte par la suite de terre arable mais jamais rien n'a voulu y pousser. Une bonne partie des remblais était formée de déchets toxiques. La pluie a délavé la couverture. J'suppose qu'ils ont fini par laisser tomber et continué à y vider encore plus de merde. L'eau n'est plus buvable : bourrée de PCB et tout le reste…

— Et ces lapins que ton pote l'Oiseau va chasser ?

— Ils sont plus à l'ouest. On n'en voit jamais sur la Solitude. On n'y trouve même pas de rats. En tout cas, on a intérêt à analyser le gibier qu'on ramasse dans le coin.

— Il y a des oiseaux, quand même.

— Ils ne font que nicher ; y vont se nourrir ailleurs.

— Qu'est-ce qu'il y a entre Gentry et toi ?

Elle regardait toujours la fenêtre.

— Comment ça ?

— Ma première idée, ça a été que vous étiez peut-être pédés. Ensemble, je veux dire…

— Non.

— Mais c'est un peu comme si vous aviez besoin l'un de l'autre…

— C'est chez lui, ici, la Fabrique. Il me laisse vivre ici. Je… J'ai besoin de vivre ici. Pour faire mon boulot.

— Pour fabriquer ces trucs, en bas ?

L'ampoule sous le cône jaune de papier jourlex s'alluma ; le ventilateur du chauffage se mit en route.

— Eh bien, dit Cherry, qui s'accroupit devant le radiateur et dézippa ses blousons l'un après l'autre, il est peut-être cinglé mais il aura au moins fait un truc bien.

Lorsque la Ruse entra dans le loft, Gentry était affalé dans le vieux fauteuil de bureau, les yeux fixés sur le petit moniteur à écran rabattable.

— Robert Newmark, dit Gentry.

— Hein ?

— Identification rétinienne. Soit c'est Robert Newmark, soit c'est quelqu'un qui lui a racheté ses yeux.

— Comment t'as découvert ça ?

La Ruse se pencha pour regarder l'écran rempli de fichiers d'état civil.

Gentry ignora la question.

— Le problème c'est que tu creuses un peu et tu tombes sur quelque chose d'entièrement différent.

— Comment ça ?

— On cherche à savoir si quelqu'un pose des questions sur M. Newmark.

— Qui ?

— Je ne sais pas. (Gentry pianota des doigts sur ses cuisses couvertes de cuir noir.) Regarde un peu ça : Rien. Né à Barrytown. Mère : Marsha Newmark. On a bien sa FAUTE, mais il n'a certainement pas été fiché. (Il fit reculer la chaise sur ses roulettes et pivota pour regarder le visage tranquille du Comte.) Comment t'expliques ça, Newmark ? Et d'abord, est-ce bien ton nom ?

Il se leva pour se rapprocher de la table holographique.

— Fais pas ça ! dit la Ruse.

Gentry pressa l'interrupteur de la table.

Et la chose grise apparut de nouveau, un bref instant, mais cette fois, elle plongea droit au cœur de l'affichage hémisphérique, se ratatina et disparut. Non. Elle était toujours là, minuscule sphère grise au centre même du champ de projection lumineux.

Gentry avait retrouvé son sourire de dément.

— Bien, fit-il.

— Qu'est-ce qui est bien ?

— Je vois ce que c'est. Une sorte de glace. Un programme de sécurité[3].

— Ce singe, là ?

— Quelqu'un a le sens de l'humour. Si le singe ne te flanque pas

la trouille, il se transforme en petit pois… (Gentry passa de l'autre côté de la table et se mit à fouiller dans l'une de ses sacoches.) Je doute qu'ils soient capables de faire ça avec une connexion sensorielle directe. (Il avait quelque chose dans la main. Un faisceau de trodes.)

— Gentry, tu vas pas faire ça ! Regarde-le !

— Moi, je ne vais rien faire, dit Gentry. C'est toi…

22. FANTÔMES ET BOÎTES VIDES

Tout en regardant à travers les vitres maculées du taxi, elle se prit à regretter l'absence de Colin avec ses commentaires désabusés, puis elle se souvint que ce secteur était entièrement en dehors de sa sphère de connaissance. Elle se demanda si Maas-Neotek avait fabriqué une unité similaire pour la Conurb et, si oui, quelle forme prenait son fantôme…

— Sally, dit-elle, au bout peut-être d'une demi-heure de trajet dans New York, pourquoi Pétale m'a-t-il laissée partir avec toi ?

— Parce qu'il est malin.

— Et mon père ?

— Ton père sera furax.

— Pardon ?

— Sera fâché. S'il le découvre. Mais ce n'est pas sûr. On n'est pas ici pour longtemps.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

— Faut que je cause à quelqu'un.

— Mais pourquoi suis-je ici ?

— Ça te plaît pas ?

Kumiko hésita.

— Si.

— Bien. (Sally changea de position sur la banquette défoncée.) Pétale était bien obligé de nous laisser partir. Parce qu'il n'aurait pas pu nous stopper sans blesser l'une de nous deux. Enfin, peut-être pas blesser, plutôt insulter. Swain pourrait peut-être te boucler, te présenter ensuite ses excuses, expliquer à ton père que c'était pour ton propre bien, mais s'il s'avise de me boucler, il en prend plein la gueule, tu piges ? Quand j'ai vu Pétale en bas de l'escalier avec son arme, j'ai compris qu'il allait nous laisser sortir. Ta chambre est truffée de micros, comme toute la maison d'ailleurs. J'ai coupé les détecteurs de mouvements pendant que je remballais tes affaires. Y s'en doutait. Pétale savait bien que c'était moi. C'est pour cela qu'il a fait sonner le téléphone, pour m'avertir qu'il était au courant.

— Je ne comprends pas.

— Une forme de politesse : il voulait que je sache qu'il attendait. Pour me donner une chance de réfléchir. Mais il n'avait pas vraiment le choix et il le savait. On a forcé Swain à faire quelque chose, tu vois, et Pétale était au courant. Du moins, c'est ce que soutient Swain, qu'on l'a forcé. Moi, on me force, pas de doute là-dessus. Alors, je commence à me demander jusqu'à quel point Swain a besoin de moi. *Vraiment* besoin. Pour me laisser me tirer avec la fille de l'*Oyabun*, qu'on avait fait venir à grands frais jusqu'à Notting Hill afin de la

mettre a l'abri, c'est que quelque chose lui flanque la trouille pire que ton père. À moins que ce ne soit un truc qui le rende bien plus riche que ton père. Toujours est-il que t'emmener me permet d'égaliser plus ou moins les chances ; de faire pression, en quelque sorte. Ça te dérange ?

— Mais tu es menacée ?

— Quelqu'un connaît beaucoup de choses sur mes activités passées.

— Et Tic-Tac a découvert l'identité de cette personne ?

— Ouais. J'l'avais déjà devinée, de toute façon. Putain ! j'aurais préféré me tromper.

L'hôtel que choisit Sally avait une façade plaquée de panneaux d'acier tachés de rouille et fixés par des boulons chromés, un style que Kumiko avait déjà vu à Tokyo et qu'elle trouvait passablement démodé.

Leur chambre était vaste et grise, une douzaine de teintes de gris. Après avoir verrouillé la porte, Sally se dirigea droit vers le lit, retira son blouson et s'allongea.

— Tu n'as pas de sac, remarqua Kumiko.

Sally se redressa pour ôter ses bottes.

— J'ai de quoi en acheter un quand j'en aurai besoin. T'es fatiguée ?

— Non.

— Moi, si.

Elle fit passer son chandail noir par-dessus sa tête. Elle avait des petits seins, avec des aréoles roses tirant sur le brun ; une cicatrice partait de sous le mamelon gauche pour disparaître sous la taille de son jean.

Kumiko regarda la balafre.

— T'as été blessée.

Sally baissa les yeux.

— Oui.

— Pourquoi ne te l'es-tu pas fait retirer ?

— Parfois, c'est utile de se rappeler.

— Qu'on a été blessée ?

— Qu'on a été stupide.

Gris sur gris. Incapable de dormir, Kumiko arpentait la moquette grise. Il y avait dans cette chambre quelque chose de vampirique, un trait sans doute partagé avec des millions de chambres similaires, comme si cet anonymat incroyablement lisse absorbait sa personnalité ; seuls quelques fragments émergeaient, la voix de ses parents en pleine dispute, les visages des secrétaires de son père vêtus

de noir…

Sally dormait, visage au masque lisse. La vue par la fenêtre n'évoquait rien à Kumiko. Elle contemplait seulement une cité qui n'était pas Tokyo ni Londres, vaste amoncellement générique qui était pour son siècle le paradigme de la réalité urbaine.

Peut-être qu'elle dormit aussi, Kumiko, même si ensuite elle n'en fut plus certaine. Elle regarda Sally commander articles de toilette et sous-vêtements en tapant sa commande sur la vidéo du chevet. On la livra alors que Kumiko était sous la douche.

— Dépêche-toi de t'habiller, dit Sally, derrière la porte, on va voir le patron.

— Quel patron ? demanda Kumiko, mais Sally ne l'avait pas entendue.

Du *gomi.*

Trente-cinq pour cent de l'agglomération de Tokyo était édifiée sur du *gomi*, des plates-formes prises sur la baie après un siècle d'accumulation systématique des détritus. Là-bas, le *gomi* était une ressource à gérer, ramasser, trier, puis soigneusement enterrer.

La relation qu'entretenait Londres avec le *gomi* était plus subtile, plus oblique. Aux yeux de Kumiko, la ville même était composée de *gomi*, des structures que l'économie japonaise aurait depuis longtemps dévorées dans son insatiable appétit d'espaces à construire. Pourtant, même pour Kumiko, ces structures révélaient la trame du temps, chacun des murs portait la trace de générations de mains affairées à poursuivre une perpétuelle restauration. Les Anglais appréciaient leur *gomi* en soi, d'une manière qu'elle commençait tout juste à comprendre ; ils l'habitaient.

Dans la Conurb, le *gomi* était autre chose : un humus riche, une pourriture où s'épanouissaient des prodiges d'acier et de polymères. Le manque apparent de planification suffisait à l'étourdir, tant il allait à l'encontre de la valeur qu'attribuait sa propre culture à l'utilisation rationnelle de l'espace.

Leur course en taxi depuis l'aéroport lui avait déjà montré l'état de décrépitude de l'agglomération, avec ses pâtés d'immeubles entiers en ruine, leurs ouvertures béant au-dessus des trottoirs jonchés de détritus. Et ces visages ébahis tandis que leur aéroglisseur blindé se frayait un passage dans les rues.

Et maintenant, Sally la plongeait brutalement dans la totale étrangeté de cet endroit, avec sa pourriture et ses tours rouillées semées au hasard, plus hautes que toutes celles de Tokyo, obélisques des sociétés qui transperçaient le lacis fuligineux des dômes superposés.

Après deux taxis successifs, elles continuèrent à pied, au milieu de

la foule du début de soirée et dans les ombres biaises. L'air était froid mais pas du froid de Londres et Kumiko songea aux arbres en fleurs du Parc Ueno.

Leur première étape était un vaste bar, un rien passé, appelé le Gentleman Loser, où Sally échangea tranquillement quelques mots rapides avec le garçon.

Elles ressortirent sans avoir rien consommé.

— Des fantômes, dit Sally en tournant au coin d'une rue, Kumiko à ses côtés.

À mesure qu'elles s'enfonçaient dans ce quartier aux bâtisses de plus en plus sombres et décrépites, les passants se faisaient rares.

— Pardon ?

— Je retrouve des tas de fantômes ici, du moins, je devrais…

— Tu connais cet endroit ?

— Bien sûr. Toujours pareil mais quand même différent, tu vois ?

— Non.

— Un jour, tu saisiras. Voici ce qu'on va faire : on retrouve la personne que je cherche, toi tu joues simplement les gentilles petites filles ; tu causes que si on t'adresse la parole, sinon, motus.

— Qui est-ce qu'on cherche ?

— Le patron. Ce qu'il en reste, tout du moins…

Un demi-pâté de maisons plus loin, dans une rue sordide et vide – Kumiko n'avait encore jamais vu de rue réellement vide, sauf l'allée devant chez Swain à minuit, sous son manteau de neige –, Sally s'arrêta près d'une devanture antique et parfaitement anodine, avec ses deux vitrines argentées d'une épaisse couche de poussière. À l'intérieur, Kumiko réussit à entrevoir les lettres en tubes de verre d'une enseigne fluorescente éteinte : MÉTRO, puis un autre mot plus long. La porte entre les vitrines avait été renforcée avec une feuille de tôle ondulée ; sur les goujons rouillés qui en saillaient à intervalles réguliers s'accrochaient des tronçons détendus de fil de rasoir galvanisé.

Devant la porte, Sally redressa les épaules puis enchaîna en souplesse une série de petits gestes brefs.

Kumiko la regarda répéter cette séquence.

— Sally…

— Bavarde ! la coupa Sally. J't'ai dit de la boucler, vu ?

— Oui.

Une voix, qui semblait venir de nulle part, se fit entendre.

— Je veux lui parler, dit Sally sur un ton ferme et circonspect.

— Il est mort, murmura la voix.

— Je sais.

Un silence suivit, puis Kumiko entendit un bruit qui aurait aussi

bien pu être causé par le vent, un vent froid et chargé de scories raclant la courbe des géodes loin au-dessus de leur tête.

— Il n'est pas ici, reprit la voix (elle parut s'éloigner). Tournez à droite, après le coin puis à gauche dans le passage.

Kumiko se rappellerait toujours cette ruelle : des briques sombres luisantes d'humidité, des gaines de ventilation d'où pendaient de noirs filaments de crasse figée, une ampoule jaune sous sa grille d'alliage corrodé, les excroissances de bouteilles vides qui fleurissaient au pied de chaque mur, les enchevêtrements de jourlex froissés et de bouts d'emballages en styropor blanc qui montaient à hauteur d'homme, et le bruit des talons de Sally.

Au-delà de la mince lueur de l'ampoule régnait l'obscurité, même si le reflet sur les briques humides révélait un mur au fond d'un cul-de-sac. Kumiko hésita, effrayée par l'écho soudain d'une cavalcade discrète, sur fond de goutte-à-goutte régulier…

Sally leva la main. Sa torche s'arrêta sur des briques maculées de peinture, puis descendit en douceur.

Descendit jusqu'à ce qu'elle rencontre la chose à la base du mur, métal terni, cylindre dressé que Kumiko prit tout d'abord pour une autre gaine de ventilation. Près de sa base on voyait des bouts de cierges blancs, une fiole en plastique aplatie remplie d'un liquide transparent, plusieurs paquets de cigarettes, quelques mégots épars et enfin l'image complexe d'un personnage à plusieurs bras apparemment dessiné à la craie blanche en poudre.

Sally avança d'un pas, sans bouger sa lampe, et Kumiko vit que l'objet métallique était scellé dans la brique par d'énormes rivets.

— Le Finnois ? appela Sally.

Un bref éclair de lumière rose jaillit d'une fente horizontale.

— Eh, le Finnois ! Eh, mec… (Une hésitation inhabituelle dans sa voix…)

— Moll. (Son grésillant, comme issu d'un haut-parleur cassé.) Quelle idée, c'te lampe ! T'as encore tes amplis, non ? Tu te fais vieille, tu vois plus aussi bien dans le noir ?

— C'est pour mon amie.

Quelque chose bougea derrière la fente, le rose d'une braise de cigarette au soleil de midi, et le visage de Kumiko fut baigné de lumière.

— Mouais, grésilla la voix. Et qui c'est, celle-là ?

— La fille de Yanaka.

— Sans déc' ?

Sally baissa sa torche ; elle tomba sur les cierges, le flacon, les cigarettes grises d'humidité, le symbole blanc avec ses bras duveteux.

— Tape dans les offrandes, proposa la voix. Il y a là un demi-litre

de Moskovskaïa. La marque du diable est dessinée à la farine. Pas de pot ; les vrais défonceurs, eux, la tracent avec de la cocaïne.

— Seigneur ! dit Sally en s'accroupissant. (La voix était étrangement lointaine.) J'arrive pas à le croire.

Kumiko la regarda ramasser la fiole et humer son contenu.

— Bois-en. C'est de la bonne. L'a intérêt… Aucun ne s'amuserait à rouler l'oracle, surtout quand ils savent ce qui est bon pour eux.

— Finnois, dit Sally, puis elle inclina la fiole et but, s'essuyant la bouche du revers de la main, tu dois être cinglé…

— Ça serait bien ma veine. Pour monter un bidule pareil, faut avoir en plus un minimum d'imagination…

Kumiko se rapprocha puis s'accroupit près de Sally.

— C'est un construct, une personnalité artificielle ?

Sally reposa la bouteille de vodka puis touilla la farine mouillée du bout d'un ongle blanc.

— Bien sûr. T'en as déjà vu. Mémoire en temps réel si j'veux, connexion avec le c-space si j'veux. J'ai monté ce plan d'oracle histoire de garder la main, tu vois ? (La chose émit un drôle de bruit : un rire ?) T'as des problèmes amoureux ? T'es tombé sur une sale bonne femme qui te comprend pas ? (À nouveau ce bruit de rire, comme un crépitement de parasites.) À vrai dire, je ferais plutôt dans le conseil financier. C'est les gosses du coin qui laissent les friandises. Ça ajoute au côté mystique, plus ou moins. Et une fois de temps en temps, je tombe sur un vrai mystique, justement, un connard qui s'imagine pouvoir se servir. (Fin comme un cheveu, un pinceau écarlate jaillit de la fente et une bouteille explosa, quelque part sur la droite de Kumiko. Grésillement de rire.) Alors, qu'est-ce qui t'amène par ici, Moll ? Toi et (à nouveau, la lumière rose caressa le visage de Kumiko) la fille de Yanaka…

— La passe sur Lumierrante, dit Sally.

— Ça fait un bail, Moll…

— Je l'ai après moi, Finnois. Quatorze ans, et cette salope d'allumée me colle au cul…

— Alors, c'est peut-être qu'elle a rien de mieux à faire. Tu sais comment sont les richards…

— Tu sais où est Case, Finnois ? Peut-être que c'est à lui qu'elle en veut…

— Case a décroché. L'a fait quelques beaux coups après votre séparation, puis il a tout envoyé valser et s'est rangé des voitures. T'aurais fait pareil, peut-être que tu serais pas en train de te geler les miches au fond d'une impasse, pas vrai ? Aux dernières nouvelles, il avait quatre gosses…

Kumiko observait à loisir l'endroit où elles se trouvaient et

commençait à se faire une idée de l'interlocuteur de Sally. Il possédait quatre objets identiques à ceux qui se trouvaient dans le bureau de son père : quatre cubes de laque noire disposés sur une étagère basse en bois de pin. Au-dessus de chaque cube était accroché un portrait officiel. Les portraits étaient les photos monochromes d'hommes en costumes sombres et cravates, quatre messieurs très sobres aux revers décorés de petits emblèmes métalliques comme ceux que portait parfois son père. Sa mère lui avait dit que les cubes contenaient des fantômes, les fantômes des méchants ancêtres de son père, mais Kumiko les trouvait plus fascinants qu'effrayants. S'ils abritaient effectivement des fantômes, raisonnait-elle, ils devaient être tout petits, puisque les cubes étaient à peine assez grands pour contenir une tête d'enfant.

Son père méditait parfois devant les cubes, agenouillé sur le tatami nu dans une attitude de profond respect. Elle l'avait vu bien des fois dans cette position mais ce n'est pas avant l'âge de dix ans qu'elle l'avait entendu leur adresser la parole. Et l'un des cubes avait répondu. Elle n'avait rien pu comprendre à la question, et la réponse avait été plus hermétique encore, mais le calme avec lequel le fantôme l'avait énoncée avait paralysé Kumiko, tapie derrière son paravent de papier. Son père avait ri en la découvrant là ; au lieu de la gronder, il lui avait expliqué que les cubes abritaient l'enregistrement de la personnalité d'anciens cadres dirigeants de l'entreprise. « Leur âme ? avait-elle demandé. – Non », lui avait-il répondu dans un sourire, avant d'ajouter que la distinction était subtile.

— Ils ne sont pas conscients, avait-il expliqué. Ils répondent, quand on les questionne, d'une manière qui correspond approximativement à la réponse qu'aurait donnée le sujet réel. Si ce sont des fantômes, alors les hologrammes sont des fantômes aussi.

Après le cours sur l'histoire et la hiérarchie du Yakuza que lui avait donné Sally dans le bar à *robata* d'Earl's Court, Kumiko avait conclu que tous les hommes des portraits photographiques, ceux qui avaient servi de sujets aux enregistrements de personnalité, avaient été des *oyabuns*.

L'objet caché dans son capotage blindé, raisonna-t-elle, était d'une nature identique, quoique peut-être plus complexe, tout comme Colin était une version plus complexe du guide Michelin que les secrétaires de son père emportaient lors de ses expéditions dans les magasins de Shinjuku. Le Finnois, c'est ainsi que l'avait appelé Sally, et, manifestement, ce Finnois avait été dans le temps son ami ou son associé.

Mais, se demanda Kumiko, s'animait-il lorsque la ruelle était vide ? Son regard laser balayait-il la chute silencieuse de la neige à minuit ?

— L'Europe, commença Sally. Après avoir quitté Case, je l'ai parcourue entièrement. La passe nous avait rapporté un tas d'argent, enfin, ça donnait l'impression à l'époque. L'I.A. Tessier-Ashpool l'avait payée par l'intermédiaire d'une banque suisse. Elle avait effacé toute trace de notre visite en orbite ; je veux dire, absolument tout : par exemple, les noms sous lesquels on avait voyagé à bord de la navette de la JAL avaient disparu. Dès notre retour à Tokyo, Case avait tout vérifié en se glissant dans toutes sortes de banques de données ; c'était comme si rien ne s'était produit. I.A. ou pas, je ne sais pas comment ils avaient pu faire ça, toujours est-il que personne ne comprit vraiment ce qui s'était passe là-haut, après que Case eut traversé la glace de leurs mémoires centrales avec son brise-glace chinois.

— Est-ce qu'il a essayé de garder le contact, par la suite ?

— Pas que je sache. Dans son idée, le truc s'était évanoui, si l'on veut ; pas évanoui-désintégré, plutôt fondu au sein de tout, de l'ensemble de la matrice. Comme s'il n'était plus à l'intérieur mais était simplement *devenu* le cyberspace. Et s'il ne voulait pas se faire voir, s'il ne voulait pas qu'on remarque sa présence, eh bien, il resterait parfaitement indécelable et il serait à jamais impossible de prouver à quiconque son existence, même si l'on était au courant… Et moi, je ne voulais surtout pas l'être. Pour moi c'était un truc réglé, terminé. Armitage était mort, Riviera était mort, le Rasta qui pilotait le remorqueur qui nous avait conduits là-haut était retourné dans l'amas de Zion et pour lui, tout cela n'était sans doute qu'un autre rêve dû à la ganja… J'ai laissé Case à l'hôtel Hyatt de Tokyo, je ne l'ai jamais revu…

— Pourquoi ?

— Qui sait ? Il n'y a pas grand-chose à en dire. J'étais jeune, ça me paraissait simplement une affaire classée.

— Mais tu l'as quand même laissée là-haut, en orbite. À Lumierrante.

— Voilà, t'as tout pigé, Finnois. Et j'y repensais effectivement, de temps en temps. Quand nous l'avons laissée, c'était comme si elle s'en fichait complètement. Comme si j'avais tué pour elle son cinglé de père, ce malade, pendant que Case craquait leurs mémoires centrales et lâchait leurs I.A. dans la matrice… Alors, je l'ai ajoutée à ma liste, tu vois ? Le jour où tu te retrouves dans un gros pépin, le jour où tu tombes sur un os, eh bien, tu n'as plus qu'à consulter cette liste.

— Et t'avais déduit ça tout de suite ?

— Non. J'avais une putain de longue liste.

Kumiko avait l'impression que Case avait été plus qu'un partenaire pour Sally mais elle ne prononça plus jamais son nom.

Tandis qu'elle l'écoutait résumer au Finnois quatorze ans

d'histoire personnelle, Kumiko se surprit à imaginer cette Sally plus jeune sous les traits de l'héroïne *bishonen d'*une vidéo romantique traditionnelle : visionnaire, élégante, et meurtrière. Alors qu'elle avait du mal à suivre le compte rendu trivial de sa vie, truffé de références à des lieux et des situations qu'elle ignorait, il lui était facile de l'imaginer remportant les victoires éclairs, magiques, d'une *bishonen.* Mais non, songea-t-elle, tandis que Sally évacuait une « sale année à Hambourg », avec une brusque colère dans la voix – une colère ancienne, pour une année vieille d'une décennie –, c'était une erreur de couler cette femme dans un moule japonais. Il n'y avait pas de *ronin*, pas de samouraï errant ; Sally et le Finnois causaient affaires.

Elle était arrivée à l'épisode de cette sale année à Hambourg. D'après ce que put comprendre Kumiko, elle avait gagné puis perdu une fortune. Elle en avait gagné sa part « là-haut », dans un lieu que le Finnois avait baptisé Lumierrante, en association avec ce fameux Case. Et dans le même temps, elle s'était fait une ennemie.

Le Finnois l'interrompit :

— Hambourg… j'ai entendu des histoires sur Hambourg…

— L'argent était parti… Ça part vite, la grosse galette, quand on est jeune… Sans argent, c'était plus ou moins un retour à la normale, seulement j'étais embringuée avec ces mecs de Francfort, j'avais des dettes, et pour effacer l'ardoise, ils m'avaient proposé un marché.

— Quel genre ?

— Descendre des types.

— Alors ?

— Alors, je me suis barrée. Dès que j'ai pu. Pour Londres…

Kumiko jugea qu'en fin de compte Sally avait peut-être bien été plus ou moins dans la lignée des *ronins*, sorte de samouraïs. À Londres, toutefois, elle était devenue une femme d'affaires. Tout en subvenant à ses besoins d'une manière qui restait floue, elle était progressivement devenue une commanditaire, qui se chargeait de procurer des fonds à diverses opérations financières. (Ça voulait dire quoi : « couler un crédit » ? Ça voulait dire quoi : « blanchir des données » ?)

— Ouais, dit le Finnois, tu t'es bien démerdée. Tu t'es pris une participation dans un casino en Allemagne.

— Celui d'Aix-la-Chapelle. Je suis entrée au conseil d'administration. J'y suis toujours d'ailleurs.

— Tu t'es rangée ? (À nouveau, ce rire.)

— Certainement.

— On n'en a pas beaucoup entendu parler, par ici.

— Je dirigeais un casino. C'est tout. Je me débrouillais pas mal.

— Tu faisais de la boxe professionnelle. « Miss l'Arme-à-l'œil », catégorie superplume. Huit combats, j'ai pris les paris sur cinq d'entre eux. Des combats au sang, ma poulette. Illégaux…

— Un passe-temps…

— Tu parles d'un passe-temps ! J'ai vu les vidéos. Le Kid de Birmanie t'a quand même ouverte de bas en haut, en direct et en couleurs…

Kumiko se rappela la longue cicatrice.

— Alors, j'ai décroché. Il y a cinq ans, et ça faisait déjà cinq ans de trop.

— T'étais pas si mal. Mais quand même, « Miss l'Arme-à-l'œil »… Seigneur !

— Me gonfle pas. C'est pas moi qui l'avais trouvée, celle-là.

— Bien sûr, bien sûr. Alors, parle-moi plutôt de notre copine, là-haut, comment elle arrive dans cette histoire.

— Par Swain. Roger Swain. Nous expédie un de ses garçons au casino, un soi-disant dur, un nommé Prior. Il y a peut-être un mois.

— Swain le fourgue ? À Londres ?

— Eh, oui ! Donc, ce Prior arrive avec un cadeau pour moi, près d'un mètre de liasse d'imprimante. Une liste. Des noms, des dates, des lieux.

— Sérieux ?

— La totale. Des trucs que j'avais presque oubliés.

— La passe sur Lumierrante ?

— Tout, j'te dis. Alors, je fais ma valise, je retourne à Londres, et je tombe sur Swain. Il était désolé, c'était pas de sa faute, mais il fallait qu'il me coince. Parce que quelqu'un le coinçait également. Lui aussi avait son mètre de liasse d'imprimante accroché aux basques.

Kumiko entendit les talons de Sally racler le pavé.

— Qu'est-ce qu'il veut au juste ?

— Enlever un corps mûr et chaud, une célébrité.

— Pourquoi toi, spécialement ?

— Allons, Finnois. C'est justement ce que je suis venue te demander.

— Swain t'a affirmé que c'était 3Jane ?

— Non, mais mon consoliste de Londres l'a confirmé.

Kumiko avait mal aux genoux.

— La gosse. Comment t'es tombée dessus ?

— Elle a débarqué chez Swain. Yanaka voulait qu'elle quitte Tokyo. Swain lui doit un *giri*.

— De toute façon, elle est propre, pas d'implants. Aux dernières nouvelles que j'ai eues de Tokyo, Yanaka aurait les deux mains occupées…

Kumiko frissonna dans le noir.

— Et l'enlèvement, ta célébrité ? poursuivit le Finnois.

Kumiko décela chez Sally une hésitation.

— Angela Mitchell, finit-elle par répondre.

Lente oscillation du métronome rose : de gauche à droite, de droite à gauche.

— Fait froid, ici, le Finnois.

— Ouais. J'aimerais bien pouvoir le sentir. Je viens juste de faire un petit tour grâce à toi. Dans les Allées de la Mémoire. Tu sais au moins d'où sort Angie ?

— Non.

— Je fais dans les oracles, chou, je suis pas un fichier de recherche… Son père était Christopher Mitchell. C'était le grand ponte en recherche biogicielle chez Maas Biolabs. Elle a grandi dans un de leurs complexes isolés de l'Arizona, prise en charge par l'entreprise. Et puis, il y a sept ans à peu près, quelque chose est arrivé là-bas. On raconte qu'Hosaka aurait engagé une équipe de pros pour aider Mitchell à s'offrir de l'avancement. Les jourlex ont dit qu'il s'était produit une explosion de l'ordre de la mégatonne sur le terrain de la Maas mais personne n'a jamais décelé la moindre radiation. Personne n'a retrouvé non plus les mercenaires d'Hosaka. Maas annonça que Mitchell était mort, un suicide.

— Ça, c'est le fichier officiel. Que sait l'oracle ?

— Des rumeurs, rien qui tienne debout. Les gens racontent qu'elle est apparue un jour ou deux après l'explosion en Arizona, qu'elle aurait contacté quelques zigues plutôt particuliers qui bossaient avant dans le New Jersey.

— Dans quelle branche ?

— Ils trafiquaient. Dans l'informatique, essentiellement. Acheter, revendre. Parfois, ils achetaient pour moi…

— Qu'est-ce qu'ils avaient de si particulier ?

— Des adeptes du vaudou. Persuadés que la matrice était pleine de mambos, ce genre de conneries… Et t'veux savoir un truc, Moll ?

— Quoi ?

— Ils ont pas tort.

23. MIROIR MIROIR

Elle en sortit comme si quelqu'un venait de basculer un interrupteur.

Sans ouvrir les yeux. Elle pouvait les entendre parler dans une autre pièce. Mal partout, mais guère pire qu'avec le wiz. Partie, la mauvaise redescente, ou peut-être atténuée par ce qu'ils lui avaient refilé, ce gaz en atomiseur.

Blouse en papier rêche contre ses mamelons ; ils lui donnaient la sensation d'être gros et sensibles, tout comme ses seins lui paraissaient gonflés. Petits traits de douleur qui lui griffaient le visage, deux élancements sourds dans les orbites, une sensation âcre dans la bouche, avec un goût de sang.

— Je n'essaie pas de vous apprendre votre métier, était en train de dire Gerald (couvrant un bruit de robinet ouvert et de raclements métalliques, comme s'il était en train de laver des récipients), mais vous vous bercez d'illusions si vous vous imaginez qu'elle abusera quiconque n'a pas envie de se laisser abuser. C'est réellement un travail tout à fait superficiel.

Prior dit quelque chose qu'elle n'arriva pas à saisir.

— J'ai dit superficiel, je n'ai pas dit bâclé. Tout cela est du boulot de qualité. Vingt-quatre heures sous stimulateur dermique et vous ne verrez plus trace de son passage ici. Maintenez-la sous antibiotiques et supprimez les excitants ; son système immunitaire n'est plus ce qu'il devrait être, loin de là.

Nouvelle remarque de Prior mais qu'elle ne put mieux saisir.

Ouvrir les yeux, mais il n'y avait que le plafond, des carrés blancs de dalles acoustiques. Tourner la tête sur la gauche. Mur de plastique blanc avec une fausse fenêtre, une animation en haute résolution représentant une plage avec vagues et palmiers ; pour peu qu'on regardât assez longtemps, on voyait les mêmes vagues rouler, déferler, revenir. Sauf que l'appareil devait être vieux ou déréglé, les vagues avaient une espèce d'hésitation et le rouge du crépuscule palpitait comme un tube fluorescent usé.

Essaie à droite. Demi-tour, contact du tissu de papier trempé de sueur sur la mousse dure de l'oreiller contre sa nuque…

Et le visage aux yeux tuméfiés qui la regardait depuis le lit voisin, le nez couvert d'une coquille en plastique transparent fixée par du micropore, avec une espèce de gelée marron étalée sur les pommettes…

Angie. C'était le visage d'Angie, encadré par le crépuscule crachotant que reflétait la fenêtre déréglée.

— Il n'y a eu aucune intervention sur les os, dit Gerald en retirant délicatement l'adhésif qui maintenait en place la petite coquille en plastique le long de l'arête du nez. C'est toute la beauté de l'intervention. Nous avons aplani une partie des cartilages, en travaillant par l'intérieur des narines, avant de passer aux dents. Souriez… Magnifique. Nous avons pratiqué l'augmentation des seins, reconstitué les mamelons à l'aide de tissu érectile cultivé in vitro, puis effectué la coloration des yeux… (Il retira le bandage.) N'y touchez pas pendant encore vingt-quatre heures.

— C'est de là que viennent mes ecchymoses ?

— Non, c'est un traumatisme secondaire dû au travail sur les cartilages. (Les doigts de Gerald étaient frais sur son visage, précis.) Ça devrait dégonfler d'ici à demain.

Gerald était quelqu'un de bien. Il lui avait donné trois timbres, deux bleus et un rose, doux et confortables. Prior n'était certainement pas un type bien, lui, mais il était parti ou s'était rendu invisible. Et c'était parfait, d'écouter Gerald lui expliquer les choses de sa voix posée et de voir ce qu'il pouvait faire.

— Mes taches de rousseur ? fit-elle parce qu'elles étaient parties.

— Abrasion puis nouvelle greffe de tissus. Elles reviendront, plus vite si vous vous exposez au soleil…

— Elle est tellement belle… (Elle tourna la tête.)

— Vous, Mona. C'est vous.

Elle regarda le visage dans la glace et essaya ce fameux sourire.

Peut-être Gerald n'était-il pas si parfait que ça.

De retour dans le petit lit étroit, où il l'avait consignée, elle leva le bras et contempla les trois timbres. Des tranquillisants. Elle flottait.

Elle glissa un ongle sous le rose, le retira, le colla sur le mur blanc et pressa fortement avec le pouce. Un petit filet de liquide jaune paille en suinta. Elle redécolla délicatement le timbre et se le remit sur le bras. Le produit que contenaient les bleus était blanc laiteux. Elle les remit également. Peut-être qu'il le remarquerait mais elle avait envie de savoir ce qui se passait.

Elle se regarda dans la glace. Gerald disait qu'il pourrait tout remettre dans l'état initial, un jour, si elle le désirait, seulement elle se demanda si elle serait capable alors de se souvenir de son aspect antérieur. Peut-être qu'il avait pris une photo d'elle. Maintenant qu'elle y songeait, il était fort possible que plus personne ne se souvienne jamais de son visage non plus. La console de stim de Michael était sans doute ce qui en contenait la plus proche approximation, mais voilà, elle ne connaissait ni son adresse ni même son nom de famille. Ça lui fit tout drôle, comme si elle avait déambulé au hasard pendant une minute au long d'une rue et se voyait

brusquement incapable de retrouver son chemin. Puis elle referma les yeux et sut qu'elle était Mona, qu'elle l'avait toujours été, et qu'au bout du compte pas grand-chose n'avait changé, du moins, derrière les paupières.

Lanette disait que les changements physiques étaient sans importance. Lanette lui avait confié un jour qu'il lui restait moins de dix pour cent du visage avec lequel elle était née. C'était pourtant indécelable, mis à part les traces noires autour des paupières qui lui permettaient de faire des économies de mascara. Mona s'était dit qu'après tout, le travail n'avait pas été si bien fait et cette réflexion avait dû se trahir dans son regard car aussitôt Lanette avait remarqué : « Tu aurais dû me voir avant, ma choute. »

— Vraiment affreux.

Il s'épongea le visage avec une épaisse couche de papier absorbant bleu.

— Peut-être qu'on pourrait sortir ramasser quelques-uns de ces crabes. Gerald dit qu'ils ont des crabes.

— C'est vrai. Je vais en faire apporter.

— Et si vous m'emmeniez ?

Il jeta la serviette dans une poubelle en tôle.

— Non, vous pourriez vous enfuir.

Elle glissa la main entre le lit et le mur et repéra, dans la mousse expansée, la déchirure où elle avait dissimulé la matraque électrique. Elle avait retrouvé ses vêtements dans un sac en plastique blanc.

Gerald revenait toutes les deux heures avec de nombreux timbres ; à peine était-il ressorti qu'elle les arrachait. Elle s'était dit que si elle réussissait à convaincre Prior de l'emmener dîner, elle pourrait agir au restaurant. Mais il ne voulait rien entendre.

Dans un restaurant, elle aurait même pu prévenir un flic, parce qu'à présent, elle avait l'impression de connaître le fin mot du marché.

Se faire rectifier. Lanette lui avait parlé de ça. De ces hommes qui payaient pour faire opérer des filles afin qu'elles ressemblent à d'autres, et puis qui les tuaient. Fallait être riche, vraiment riche. Pas Prior, mais quelqu'un pour qui il bossait. Lanette disait que ces mecs faisaient opérer les filles pour qu'elles ressemblent à leur épouse, parfois. À l'époque, Mona n'y avait pas vraiment cru ; parfois, Lanette lui racontait des trucs effrayants parce que c'était marrant de se faire peur quand on savait qu'on ne risquait rien ; d'ailleurs, Lanette avait des tas d'histoires de mecs tordus. Elle disait que les complets-gris, les huiles qui dirigeaient les grosses boîtes, étaient les plus tordus de tous. Ils ne pouvaient pas se permettre de perdre les pédales pendant le travail, alors quand ils ne bossaient pas, disait Lanette, ils faisaient tout ce qui leur passait par la tête. Alors pourquoi n'y aurait-il pas un grand ponte, quelque part, qui aurait voulu avoir « son » Angie ?

Mona savait que des tas de filles passaient sur le billard pour lui ressembler mais elles en ressortaient en général dans un état lamentable. Des *copitoyables* – et elle n'en avait même pas vu une qui ressemblât vraiment à Angie, en tout cas pas au point d'abuser un observateur attentif. Mais peut-être que quelqu'un était prêt à engager toutes ces dépenses pour le seul plaisir d'avoir une fille qui serait la copie conforme d'Angie. En tout cas, si ce n'était pas pour assouvir un vice morbide, c'était pour quoi ?

Prior était en train de boutonner sa chemise bleue. Il approcha du lit et rabattit le drap pour contempler ses seins. Comme s'il regardait une voiture ou un objet quelconque.

D'un geste, elle se recouvrit.

— Je vais aller ramasser des crabes.

Il enfila sa veste et sortit. Elle l'entendit dire quelque chose à Gerald.

Ce dernier passa la tête à l'intérieur.

— Comment va, Mona ?

— J'ai faim.

— Détendue ?

— Ouais.

Quand elle fut à nouveau seule, elle roula de l'autre côté du lit pour étudier son visage, le visage d'Angie, dans le mur-miroir. Les ecchymoses avaient presque entièrement disparu. Gerald lui collait sur la figure des trucs comme des trodes miniatures qu'il raccordait ensuite à un appareil. Il disait que ça accélérait la cicatrisation.

Ça ne la fit pas sursauter, ce coup-ci, de découvrir le visage d'Angie dans la glace. Les dents étaient impeccables ; ça, pas question de s'en séparer. Pour le reste, elle n'était pas sûre, pas encore.

Peut-être qu'elle ferait mieux de se lever à présent, de s'habiller, et de prendre la porte. Si Gerald essayait de l'arrêter, elle pourrait toujours user de l'Élec-Trique. Puis elle se souvint de l'arrivée de Prior chez Michael, comme s'il avait eu en permanence un sbire pour la surveiller, toute la nuit, la filer. Qui sait si quelqu'un n'était pas encore là à la guetter, dehors. L'appartement de Gerald semblait dépourvu de fenêtres, de vraies, il fallait donc qu'elle sorte par la porte.

Et puis l'envie de wiz commençait à la tenailler à nouveau, mais si elle craquait, ne fût-ce qu'un peu, Gerald s'en apercevrait. Elle savait que sa trousse de toilette était là, dans son sac, sous le lit. Peut-être qu'une petite dose l'aiderait à faire enfin quelque chose. D'un autre côté, ce n'était peut-être pas recommandé ; elle devait bien admettre que ses agissements sous l'influence du wiz n'étaient pas toujours couronnés de succès, même si la drogue donnait l'impression d'être à l'abri de toute erreur.

En tout cas, elle avait faim… Pas de pot que Gerald n'ait pas eu de la musique ou un truc quelconque, pour la faire patienter en attendant ce fameux crabe…

24. DANS UN COIN PERDU

Gentry, la Forme brûlant au fond des yeux, brandissait le faisceau de trodes sous l'éclat des ampoules nues en expliquant à la Ruse pourquoi on ne pouvait faire autrement, pourquoi ce dernier devait se mettre les trodes et se brancher direct sur les données, quelles qu'elles soient, qu'injectait le bloc gris à la silhouette immobile étendue sur la civière.

Il hocha la tête, en se remémorant le parcours qui l'avait fait échouer sur la Chienne de Solitude. Et Gentry se mit à parler plus vite, prenant sa mimique pour un refus.

Il était en train de lui expliquer qu'il devrait plonger, peut-être pendant quelques secondes seulement, le temps pour Gentry de repérer les données et d'élaborer une macroforme. Un truc hors de portée de la Ruse, sinon il aurait plongé à sa place ; car ce n'étaient pas les données proprement dites que désirait Gentry mais juste leur contour général. Il était persuadé qu'il atteindrait ainsi la Forme, la grande, celle qu'il traquait depuis si longtemps.

La Ruse se rappelait sa traversée de la Solitude, à pied. Avec la trouille d'un retour de la Korsakov, la trouille d'oublier où il se trouvait et de boire l'eau cancérigène des flaques vaseuses sur la plaine rouillée. Écume rougeâtre et oiseaux morts flottant les ailes étendues. Le routier du Tennessee lui avait dit de continuer droit vers l'ouest à partir de la nationale : au bout d'une heure de marche, il tomberait sur une route goudronnée à deux voies d'où il pourrait gagner Cleveland en autostop mais il avait l'impression d'avoir marché plus d'une heure à présent ; il ne savait plus très bien où se trouvait l'ouest et ce coin lui flanquait les foies, cette immense décharge, balafrée de toutes parts comme si un géant l'avait piétinée. Soudain il avait aperçu quelqu'un, très loin, sur un petit talus, et lui avait fait un signe. La silhouette s'était évanouie, alors il avait poursuivi dans cette direction, sans plus chercher à éviter les flaques mais pataugeant dedans, jusqu'à ce que, parvenu au talus, il découvre qu'il s'agissait de la carlingue, privée d'ailes, d'un avion de ligne à moitié enfoui sous des boîtes de conserve rouillées. Il avait remonté la pente du talus par un sentier formé de boîtes piétinées qui l'avait mené à l'ouverture carrée d'une ancienne issue de secours. Passé la tête à l'intérieur et découvert des centaines de têtes minuscules suspendues au plafond. Figé, plissant les yeux dans cette ombre soudaine, il avait fini par déchiffrer le spectacle qui s'offrait à lui : il s'agissait de têtes de poupées roses, suspendues comme des fruits par leurs cheveux de nylon ramassés en chignon et collés au plafond qui était enduit d'une épaisse couche de goudron. Il n'y avait rien d'autre, hormis quelques

plaques déchiquetées de mousse vert sale et la Ruse n'était pas du genre à s'attarder pour découvrir l'identité du propriétaire des lieux.

De là, il avait pris vers le sud, sans le savoir, et découvert la Fabrique.

— Je n'aurai jamais une autre occasion, disait Gentry.

La Ruse regarda le visage rigide, les yeux agrandis de désespoir. Je ne la reverrai jamais…

Et la Ruse se souvint de la fois où Gentry l'avait frappé, quand il avait contemplé la clé anglaise, dans sa main, et senti que… Bon, Cherry se trompait sur leur compte mais enfin, il y avait là autre chose, même s'il ne savait comment le qualifier. Il saisit de sa main gauche le faisceau de trodes, et bouscula rudement Gentry.

— La ferme ! La ferme, bordel !

Gentry heurta le bord de la table en acier.

La Ruse le maudit à voix basse tout en installant maladroitement le réseau délicat de dermatrodes de contact sur ses tempes et son front.

Et cliqua.

Ses bottes crissaient sur du gravier.

Ouvrir les yeux, regarder à ses pieds une allée gravillonnée lisse dans l'aube, d'une propreté inconnue sur la Chienne de Solitude. Il leva la tête, vit qu'elle s'éloignait en décrivant une courbe et découvrit, derrière un bosquet d'arbres verdoyants, le toit d'ardoises pointu d'une maison presque aussi grande que la Fabrique. Près de lui, sur l'herbe mouillée, il y avait des statues : un cerf en métal, et la silhouette brisée d'un homme au corps sculpté dans la pierre blanche, sans tête ni membres. Des oiseaux chantaient, et l'on n'entendait rien d'autre.

Il remonta l'allée, en direction de la maison grise. Parvenu au bout du chemin, il aperçut, derrière la maison, des bâtiments plus petits et une vaste prairie où des planeurs étaient arrimés pour résister au vent.

Un conte de fées, songea-t-il en contemplant la façade en pierre de taille, les fenêtres à vitraux en losange ; comme dans une vidéo qu'il avait vue quand il était petit. Est-ce qu'en vrai les gens habitaient dans des endroits pareils ? *Mais ce n'est pas un endroit*, se rappela-t-il, *on croit seulement que c'en est un.*

— Gentry ! lança-t-il. Tu me sors de là en vitesse, d'accord ?

Il étudia le dos de ses mains. Cicatrices, crasse incrustée, demi-lunes noires de graisse sous les ongles fendus. La graisse pénétrait et les ramollissait, les rendant cassants.

Il commençait à se sentir idiot, à rester planté là. Peut-être qu'on l'observait, de la maison.

— Et puis merde, dit-il, et il posa le pied sur les larges dalles de pierre, adoptant machinalement la démarche chaloupée qu'il avait apprise chez les Diacres bleus.

La porte avait ce truc fixé au battant central : une main, fine et gracieuse, tenant une sphère de la taille d'une boule de billard, le tout en fer forgé. Elle était articulée au poignet, de sorte qu'on pouvait la lever et l'abaisser. Ce qu'il fit. Rudement. Par deux fois. Puis deux fois encore. Rien ne se produisit. Le bouton de cuivre avait des détails floraux rendus presque invisibles par des années d'usure. Il tourna sans peine. La porte s'ouvrit.

La richesse des teintes et des matériaux lui fit plisser les yeux : des surfaces de bois sombre et lisse, du marbre noir et blanc, des tapis de mille teintes chatoyantes et douces comme des vitraux d'église, de l'argent poli, des miroirs… Le léger choc lui tira un sourire, tandis que ses yeux parcouraient ce spectacle, attirés par toutes ces choses, ces objets pour lesquels il n'avait pas de nom…

— Tu cherches quelque chose en particulier, toto ?

L'homme se tenait devant une imposante cheminée, vêtu d'un jean noir serré et d'un maillot blanc. Il était pieds nus et tenait dans la main droite un gros verre à liqueur. La Ruse le lorgna en plissant les yeux.

— Merde, fit-il, vous êtes lui…

L'homme fit tournoyer la liqueur ambrée à l'intérieur de son verre puis en but une gorgée.

— Je me doutais bien qu'Afrika finirait par me monter un plan dans ce genre, remarqua-t-il, mais, je ne sais pas, mec, t'as pas tout à fait l'allure de ses employés.

— Vous êtes le Comte.

— Ouais, je suis le Comte. Et toi, t'es qui, bordel ?

— La Ruse. Henry la Ruse.

L'homme rit.

— Un doigt de cognac, Henry la Ruse ?

Avec son verre, il indiqua un meuble de bois verni où s'alignaient des flacons décorés, chacun muni d'une plaquette en argent suspendue au col par une chaîne.

La Ruse fit non de la tête.

L'homme haussa les épaules.

— De toute façon, impossible de se saouler avec… Tu m'excuseras de te le dire, la Ruse, mais t'as vraiment une gueule de déterré. Ai-je raison de supposer que tu ne fais pas partie du plan de Kid Afrika ? Et dans l'affirmative, alors qu'est-ce que tu viens foutre ici ?

— Gentry m'a envoyé.

— Gentry qui ?

— Vous êtes bien le gars sur la civière, non ?

— Le gars sur la civière, c'est moi. Et où se trouve-t-elle, cette civière, la Ruse, à cet instant précis ?

— Chez Gentry.

— Où est-ce ?

— À la Fabrique.

— Où est-ce donc ?

— Sur la Chienne de Solitude.

— Et comment se fait-il que j'aie atterri là-bas, où que cela puisse être ?

— C'est Kid Afrika qui vous y a amené. Avec c'te fille qui s'appelle Cherry, d'accord ? Voyez, je lui devais un service, alors il m'a demandé de vous garder un p'tit bout de temps, vous et Cherry, et elle s'occupe de vous.

— Tu m'as appelé Comte, la Ruse…

— Cherry a dit que Kid vous avait appelé ainsi, une fois…

— Dis-moi, la Ruse, le Kid semblait-il préoccupé quand il m'a amené ?

— Cherry avait l'impression qu'il avait la trouille, là-bas à Cleveland.

— Ça, j'en suis persuadé. Qui est ce Gentry ? Un ami à toi ?

— La Fabrique est à lui. Je vis là-bas, moi aussi…

— Ce Gentry, c'est un cow-boy, la Ruse ? Un as de la console ? Je veux dire, si t'es ici, il doit être un peu technicien, non ?

Cette fois, ce fut à la Ruse de hausser les épaules.

— Gentry, disons que c'est plus ou moins un artiste. Il a ses théories… Dur à expliquer. Il s'est branché au truc pendu au-dessus de la civière, çui auquel vous êtes raccordé. D'abord, il a essayé d'obtenir une image sur un récepteur holographique mais il y avait juste cette espèce de singe, comme une ombre, alors il m'a persuadé de…

— Seigneur… enfin, peu importe. Cette usine dont tu parles, elle est perdue quelque part dans la cambrousse ? Relativement isolée ?

La Ruse acquiesça.

— Et cette Cherry, c'est une espèce d'infirmière au pair ?

— Ouais. Avec un diplôme d'auxiliaire médicale, qu'elle disait.

— Et personne encore n'est venu me chercher ?

— Non.

— C'est bien, la Ruse. Parce que, si jamais c'était le cas – en dehors de ce fieffé salopard de menteur, mon vieux copain Kid Afrika –, toi et tes potes risqueriez de vous trouver dans de sales draps.

— Ah ouais ?

— Ouais. Écoute-moi bien. Je veux que tu te rappelles ceci. Si jamais des gens se pointent à votre usine, votre seul et unique espoir sera de m'interfacer à la matrice. Pigé ?

— Comment ça se fait qu'on vous appelle le Comte ? Je veux dire, qu'est-ce que ça veut dire ?

— Bobby. Je m'appelle Bobby. Comte, c'était mon pseudo, dans le temps, c'est tout. Tu crois pouvoir te rappeler ce que je t'ai dit ?

La Ruse hocha de nouveau la tête.

— Bien. (Il reposa son verre sur le truc avec toutes les jolies bouteilles.) Écoute, dit-il. (Par la porte ouverte leur parvint un crissement de pneus sur le gravillon.) Tu sais qui arrive, la Ruse ? C'est Angela Mitchell.

La Ruse se retourna. Bobby le Comte regardait dehors, vers l'allée.

— Angie Mitchell ? La star de la stim ? Elle est aussi dans ce truc ?

— Façon de parler, la Ruse, façon de parler…

La Ruse vit passer la longue limousine noire.

— Eh, commença-t-il, Comte, je veux dire… Bobby, qu'est-ce que…

— Du calme, disait Gentry. Calme. Calme.

25. RETOUR À L'EST

Tandis que Kelly et ses assistants composaient sa garde-robe pour le voyage, elle avait l'impression, assise dans le séjour, que la maison elle-même s'agitait autour d'elle, s'apprêtant à l'une de ses multiples et brèves périodes d'abandon.

Elle pouvait entendre leurs voix, leurs rires. L'une des assistantes était une fille équipée d'un exo de polycarbone bleu qui lui permettait de transporter ses malles Hermès comme s'il s'agissait de blocs de polystyrène expansé – l'exosquelette bourdonnant piétinait doucement les marches avec ses grosses pattes de dinosaure. Squelette bleu, cercueils de cuir.

Porphyre apparut à la porte.

— Mam'zelle est prête ?

Il portait un grand manteau ample taillé dans un cuir noir fin comme du papier de soie ; des éperons en faux diamants scintillaient au-dessus des talons de ses bottes vernies noires.

— Porphyre, dit-elle, tu t'es mis sur ton trente-et-un. C'est en prévision de ta rentrée à New York ?

— Les caméras sont pour vous.

— Oui, fit-elle. Pour ma réinsertion.

— Porphyre restera bien en retrait.

— J'ignorais que tu avais peur de voler la vedette à quelqu'un…

Il sourit, révélant des dents sculptées, des dents effilées, préfiguration par un dentiste d'avant-garde de ce que pourrait être la denture d'une espèce plus vive, plus élégante.

— Danielle Stark prendra le même vol que nous. (Elle entendait approcher l'hélicoptère.) Elle nous retrouvera à l'aérogare de Los Angeles. Nous allons l'étrangler, ajouta-t-il, sur le ton de la confidence, puis il l'aida à passer le renard bleu que lui avait choisi Kelly. Si nous promettons de confier aux jourlex que la raison était d'ordre sexuel, elle pourrait même décider de jouer le jeu…

— Tu es horrible.

— Danielle est une horreur, mam'zelle.

— Tu ne t'es pas regardé.

— Ah, dit le coiffeur en plissant les paupières, mais moi, j'ai une âme d'enfant…

L'hélicoptère venait de se poser.

Collaboratrice des versions stims à la fois de *Vogue-Nippon* et de *Vogue-Europa*, Danielle Stark avait, selon une rumeur insistante, quatre-vingts ans bien sonnés. Si c'était exact, songea Angie en jaugeant, mine de rien, la silhouette de la journaliste tandis que tous

trois embarquaient à bord du Lear, Danielle et Porphyre étaient à égalité pour ce qui était du remodelage total par la chirurgie. À l'orée apparente d'une souple trentaine, le seul apport évident qu'elle trahissait était une paire d'implants Zeiss bleu pâle. Une jeune chroniqueuse de mode française les avait décrits comme « d'un démodé très mode » ; à en croire la légende du Réseau, la chroniqueuse n'avait jamais retravaillé.

Et bientôt, Angie le savait, Danielle voudrait parler drogue, drogue pour célébrités, le regard avide, ses yeux couleur bleuet grands ouverts comme ceux d'une collégienne.

Sous le regard intimidant de Porphyre, Danielle parvint à se contenir jusqu'à ce qu'ils aient atteint leur altitude de croisière quelque part au-dessus de l'Utah.

— J'espérais, commença-t-elle, ne pas être la première à mettre le sujet sur le tapis.

— Danielle, répliqua Angie, je suis vraiment désolée… Quelle étourdie je fais.

Elle effleura la façade vernie de la cuisine portative Hosaka qui aussitôt ronronna doucement et se mit à distribuer de minuscules portions de canard fumé au thé, d'huîtres de pleine mer sur canapés au poivre noir, de flan aux écrevisses, de crêpes au sésame… Ayant saisi le signal d'Angie, Porphyre sortit une bouteille de chablis frappé, le vin préféré de Danielle, se souvenait à présent Angie. Quelqu'un – Swift ? – ne l'avait pas non plus oublié.

— La drogue… dit Danielle, un quart d'heure plus tard, en terminant son canard.

— Ne vous en faites pas, lui assura Porphyre. Dès que vous serez à New York, ils auront tout ce que vous désirez…

Sourire de Danielle.

— Vous êtes si amusant. Savez-vous que j'ai une copie de votre acte de naissance ? Je connais votre identité véritable.

Elle le regarda d'un air entendu, sans se départir de son sourire.

— La paille et la poutre, dit-il en lui remplissant son verre.

— Remarque intéressante si l'on envisage les tares congénitales. (Elle sirota son vin.)

— Congénitales, génitales… nous changeons *tellement*, de nos jours, pas vrai ? Qui vous coiffe, ma chère ? (Il se pencha.) Ce qui vous rachète, Danielle, c'est que vous faites paraître vaguement humains le reste de vos semblables.

Danielle sourit.

L'entretien se déroula sans heurts ; Danielle était une journaliste trop habile pour laisser ses feintes dépasser le seuil de la douleur, où elles risqueraient de rencontrer de sérieuses résistances. Mais lorsqu'elle effleura sa tempe du bout d'un doigt, pour presser le

contact subdermique qui désactivait son matériel d'enregistrement, Angie se tendit en préparation de la véritable attaque.

— Merci, dit Danielle. Le reste du vol, bien entendu, se passe entre nous.

— Et si vous buviez plutôt une ou deux bouteilles et alliez cuver ? demanda Porphyre.

— Ce que je n'arrive pas à voir, ma chère, dit Danielle en l'ignorant, c'est pourquoi vous avez pris toute cette peine…

— Quelle peine, Danielle… ?

— D'endurer la corvée de cette hospitalisation et tout. Alors que vous aviez affirmé que cela n'affectait pas votre travail. Soutenu qu'il n'y avait pas de « défonce », au sens usuel du terme. (Elle gloussa.) Même si vous n'en maintenez pas moins que ce produit crée une formidable dépendance. Alors, pourquoi donc avez-vous décidé de décrocher ?

— C'était terriblement ruineux…

— Ce ne devait pas être un problème dans votre cas.

Exact, songea Angie, *même si ma dose hebdomadaire coûtait aux alentours de ton salaire annuel.*

— Je suppose que j'en avais assez de payer pour me sentir normale. Ou du moins sentir une pauvre approximation de la normalité.

— Avez-vous développé une intolérance ?

— Non.

— Comme c'est bizarre…

— Pas vraiment. Ces chimistes fournissent des substances censées éviter les inconvénients habituels.

— Ah ! Mais les nouveaux inconvénients, les inconvénients actuels ? (Danielle se resservit elle-même de vin.) J'ai entendu une autre version de tout cela, bien entendu.

— Tiens donc ?

— Absolument. Ce que c'était, qui l'a fabriqué, pourquoi vous avez décroché.

— Oui ?

— C'était un antipsychotique, produit dans les labos mêmes de Senso/Rézo. Vous avez cessé d'en prendre parce que vous préfériez être cinglée.

Porphyre prit délicatement le verre des mains de Danielle, tandis que ses paupières commençaient à battre, pesantes, sur ses yeux bleus étincelants.

— Bonne nuit, les petits, dit-il.

Les yeux de Danielle se fermèrent et elle se mit à ronfler doucement.

— Porphyre, que… ?

— J'ai drogué son vin. Elle n'y verra que du feu, mam'zelle. Elle ne se souviendra de rien en dehors de ce qu'elle a enregistré… (Son sourire s'épanouit.) Vous n'avez sûrement pas envie d'écouter cette salope durant tout le trajet du retour, non ?

— Mais elle s'en doutera, Porphyre !

— Non, absolument pas. On lui dira qu'elle s'est descendu trois bouteilles à elle toute seule et qu'elle a vomi partout dans les toilettes. Et c'est vraiment l'impression qu'elle aura, en plus…

Il pouffa.

Danielle Stark ronflait toujours, avec bruit, maintenant, dans l'une des deux couchettes rabattables à l'arrière de la cabine.

— Porphyre, dit Angie, crois-tu qu'elle aurait pu avoir raison ?

Le coiffeur tourna vers elle ses yeux splendides, inhumains.

— Et vous ne vous en seriez pas aperçue ?

— Je ne sais pas…

Il soupira.

— Mam'zelle se tracasse trop. Vous êtes libre, à présent. Profitez-en.

— J'entends quand même des voix, Porphyre.

— N'est-ce pas notre lot à tous, mam'zelle ?

— Non, dit-elle, ce n'est pas le mien. Connais-tu quelque chose aux religions africaines, Porphyre ?

Sourire narquois de l'intéressé :

— Je ne suis pas africain.

— Mais quand tu étais petit…

— Quand j'étais petit, dit Porphyre, j'étais blanc.

— Oh…

Il rit.

— Les religions, mam'zelle ?

— Avant que j'entre au Réseau, j'avais des amis. Dans le New Jersey. Ils étaient noirs et… très religieux.

Nouveau sourire narquois de Porphyre qui roula des yeux.

— Le signe du vaudou, mam'zelle ? Os de poulet et huile de pouliot.

— Tu sais bien que ce n'est pas ça.

— Et si je le sais ?

— Ne me taquine pas, Porphyre. J'ai besoin de toi.

— Vous m'avez, mam'zelle. Eh oui, je sais ce que vous voulez dire. Et c'est cela, vos voix ?

— C'était cela. Dès que je me suis mise à la poudre, elles sont parties…

— Et maintenant ?

— Disparues.

Mais l'élan était passé et elle brûlait de lui parler de la Grande Brigitte, de la drogue dans le blouson.

— Bien, dit-il, c'est bien, mam'zelle.

Le Lear entama sa descente au-dessus de l'Ohio. Figé comme une statue, Porphyre fixait la cloison devant lui. Angie regardait la mer de nuages monter vers eux, et se souvenait de son jeu quand elle prenait l'avion, étant petite, ce jeu ou elle envoyait une Angie imaginaire batifoler parmi les canyons de nuages, enjamber les pics cotonneux solidifiés comme par magie. Sans doute ces avions-là appartenaient-ils à la Maas-Neotek. Des jets d'affaires elle était passée aux Lears du Réseau. Les avions des lignes commerciales n'étaient pour elle que les décors de ses stims : New York-Paris sur le vol inaugural du Concorde restauré de la JAL, avec Robin et des invités de Senso/Rézo triés sur le volet.

La descente. Survolaient-ils déjà le New Jersey ? Les enfants qui grouillaient sur les terrains de jeu des toits de l'arcologie de Beauvoir entendaient-ils leurs réacteurs ? Le bruit de son passage effleurait-il doucement les appartements où vivait Bobby, enfant ? Quelle impensable complexité que celle du monde, avec tous les détails de sa mécanique, quand la volonté commerciale de Senso/Rézo ébranlait les os minuscules dans l'oreille interne d'enfants inconscients et inconnus…

— Porphyre sait certaines choses, dit-il tout doucement. Mais Porphyre a besoin de temps pour réfléchir, mam'zelle…

L'avion virait déjà pour l'approche finale.

26. KUROMAKU

Sally garda le silence, dans la rue et dans le taxi, tout au long du froid trajet de retour jusqu'à leur hôtel.

Sally et Swain étaient victimes du chantage de l'ennemi de Sally, « là-haut en orbite ». Sally se trouvait forcée d'enlever Angie Mitchell. Pour Kumiko, l'idée d'enlever la star de Senso/Rézo paraissait singulièrement irréelle, comme si quelqu'un projetait d'assassiner une figure, un personnage mythologique.

Le Finnois avait sous-entendu qu'Angie elle-même était déjà impliquée, par quelque biais mystérieux, mais il avait usé de termes et d'idiomes que Kumiko n'avait pas saisis. Quelque chose dans le cyberspace ; des gens qui pactisaient avec un ou plusieurs éléments qui s'y trouveraient. Le Finnois avait connu un garçon qui était devenu l'amant d'Angie ; mais Robin Lanier n'était-il pas déjà son amant ? La mère de Kumiko lui avait permis de passer plusieurs des stims d'Angie et Robin. Le garçon avait été un cow-boy, un pirate de données, comme Tic-Tac, à Londres…

Et son ennemie, dans tout ça, celle qui jouait les maîtres chanteurs ? Elle était folle, disait le Finnois, et sa folie avait amené déclin et revers pour sa famille. Elle vivait seule, dans la demeure ancestrale, le domaine appelé Lumierrante. Qu'avait donc fait Sally pour lui valoir son animosité ? Avait-elle réellement tué le père de cette femme ? Et qui étaient les autres, les autres qui étaient morts ? Elle avait déjà oublié les noms des *gaijins*…

Et enfin, Sally avait-elle appris ce qu'elle désirait savoir, en rendant visite au Finnois ? Kumiko avait attendu que tombe un verdict quelconque de cette châsse blindée mais l'entretien n'avait débouché sur rien, hormis, en guise d'adieu, l'échange rituel de plaisanteries typiques des *gaijins*.

Dans le hall de l'hôtel, Pétale attendait, assis dans un fauteuil de velours bleu. En habit de voyage, sa large carrure engoncée dans un costume trois-pièces en laine grise, il quitta son siège, bondissant comme un drôle de ballon, dès leur entrée, le regard toujours aussi doux derrière ses lunettes à monture d'acier.

— Bonjour, fit-il, puis il toussota. Swain m'a envoyé vous chercher. Juste pour m'occuper de la petite, n'est-ce pas…

— Ramène-la, dit Sally. Tout de suite. Ce soir.

— Sally ! Non !

Mais la main de Sally s'était déjà fermement refermée autour du bras de Kumiko, pour l'entraîner vers l'entrée d'un salon éteint, à l'écart du hall principal.

— Attends-moi là, aboya Sally à l'adresse de Pétale. (Puis, tirant Kumiko dans un coin :) Toi, écoute-moi. Tu vas rentrer. Je ne peux pas te garder avec moi en ce moment.

— Mais je ne me plais pas, là-bas. Je n'aime pas Swain ni sa maison… Je…

— Pétale est très gentil, dit Sally, se penchant pour lui parler très vite. En cas de coup dur, je te conseillerais de te fier à lui. Swain, enfin, tu sais comment il est, mais ton père le tient. Quoi qu'il advienne, je crois qu'ils te tiendront à l'écart. Mais si ça tournait mal, vraiment mal, file au pub où nous avons rencontré Tic-Tac. La Couronne et la Rose. Tu te souviendras ?

Kumiko acquiesça, les yeux soudain embués de larmes.

— Si Tic-Tac n'est pas là, trouve un garçon nommé Bevan et dis-lui mon nom.

— Sally, je…

— T'es grande, dit Sally et elle l'embrassa brusquement. (Une de ses lentilles effleura un instant la pommette de Kumiko, étonnamment froide et rigide.) Moi, ma chérie, je me barre.

Ce qu'elle fit, disparaissant dans le silence feutré du salon tandis qu'à l'entrée, Pétale se raclait la gorge.

Le vol de retour à Londres fut comme un long trajet en métro. Pétale passait son temps à inscrire des mots, lettre par lettre, sur une espèce de puzzle idiot, dans un jourlex en anglais, en grommelant tout seul à voix basse. Elle finit par s'endormir et rêva de sa mère…

— Le chauffage marche, indiqua Pétale qui avait pris le volant pour les ramener d'Heathrow chez Swain.

Il faisait désagréablement chaud dans la Jaguar, une chaleur sèche qui sentait le cuir et lui irritait les sinus. Elle ignora sa remarque pour contempler l'aube pâle, le reflet noir des toits sous la neige qui fondait, les rangées de poteries des cheminées…

— Il n'est pas fâché après vous, vous savez, disait Pétale. Il se sent particulièrement responsable…

— *Giri*.

— Euh… oui. Responsable, vous voyez. Sally, elle n'a jamais été du genre prévisible, mais enfin, on ne s'attendait pas non plus à ce que…

— Je n'ai pas envie de parler, merci.

Petits yeux chagrinés de Pétale dans le rétroviseur.

Dans la rue en arc de cercle étaient garées une file de voitures, de longues voitures gris métallisé aux vitres teintées.

— Il reçoit beaucoup de visites, cette semaine, commenta Pétale en se garant en face du 17.

Il sortit, lui ouvrit la porte. Elle le suivit comme un automate, traversant la rue pour escalader les marches grises du perron. La porte noire fut ouverte par un homme trapu et rougeaud, serré dans un costume anthracite ; Pétale le dépassa comme s'il ne l'avait pas vu.

— Attendez un peu, dit le visage rougeaud. Swain veut la voir tout de suite…

Pétale s'immobilisa ; puis il pivota avec une rapidité déconcertante et saisit l'homme par le revers de sa veste.

— À l'avenir, tâche de faire montre de plus de respect, bordel.

Bien qu'il n'eût pas élevé le ton, toute sa douceur un peu lasse avait disparu. Kumiko entendit craquer des coutures.

— Désolé, chef. (Le rougeaud, prudent, n'avait pas bronché.) C'est lui qui m'a dit de vous prévenir.

— Eh bien, venez, dit Pétale, pour Kumiko, en relâchant le revers anthracite malmené. Il veut juste vous dire bonjour.

Ils trouvèrent Swain dans la pièce où elle l'avait vu pour la première fois ; il était installé derrière une table de réfectoire en chêne, longue de trois mètres, les dragons de son rang cachés sous le fil blanc et la soie d'une cravate à rayures. Son regard croisa celui de Kumiko dès qu'elle entra ; son visage allongé restait dans l'ombre d'une lampe de bureau en cuivre à abat-jour vert, posée sur la table entre une petite console et une épaisse liasse de papiers.

— Bien, dit-il. Et comment était la Conurb ?

— Je suis très fatiguée, monsieur Swain. J'aimerais monter dans ma chambre.

— Nous sommes heureux de vous revoir parmi nous, Kumiko. La Conurb est un endroit dangereux. Les amis que peut y avoir Sally ne sont sans doute pas le genre de personnes que votre père aimerait vous voir fréquenter.

— Puis-je monter dans ma chambre, à présent ?

— Avez-vous rencontré un ami de Sally, Kumiko ?

— Non.

— Vraiment ? Qu'avez-vous fait ?

— Rien.

— Il ne faut pas nous en vouloir, Kumiko. Nous vous protégeons.

— Merci. Alors, puis-je monter dans ma chambre ?

— Bien sûr. Vous devez être très fatiguée.

Pétale sortit derrière elle, son costume gris tout fripé par le séjour dans l'avion. Elle prit soin de ne pas lever les yeux quand ils passèrent sous le buste en marbre derrière lequel la platine Maas-Neotek devait encore être dissimulée mais, avec Swain et Pétale dans la pièce, elle ne voyait pas comment la récupérer.

Il régnait dans la maison une agitation nouvelle, une sourde

activité : bruits de voix, de pas, grincements de l'ascenseur, grondement des tuyauteries lorsque quelqu'un prenait un bain.

Elle s'assit au pied de l'immense lit, les yeux fixés sur la baignoire en marbre noir. Des images rémanentes de New York semblaient flotter à la lisière de son champ visuel ; si elle fermait les yeux, elle se retrouvait dans l'impasse, accroupie près de Sally. Sally qui l'avait chassée. Sans se retourner. Sally, dont le nom avait jadis été Molly, ou l'Arme-à-l'œil ou les deux. Encore une fois, indigne de confiance. La Sumida, sa mère, dérivant dans l'eau noire. Son père. Sally.

Peu après, poussée par la curiosité, surmontant sa gêne, elle se leva, se brossa les cheveux, glissa ses pieds dans de minces chaussons de caoutchouc noir à semelles en plastique crantées et sortit tout doucement dans le corridor. Quand l'ascenseur arriva, il empestait le tabac.

Lorsqu'elle sortit de la cabine, Rougeaud faisait les cent pas dans le hall moquetté de rouge, les mains dans les poches de sa veste.

— Allons bon, fit-il en haussant les sourcils, on a besoin de quelque chose ?

— J'ai faim, dit-elle, en japonais. Je vais à la cuisine.

— Allons bon. (Il ôta les mains de ses poches pour lisser le devant de sa veste.) Vous parlez anglais ?

— Non, répondit-elle, et elle lui passa sous le nez pour tourner au bout du couloir.

« Allons bon », l'entendit-elle répéter, sur un ton cette fois plus pressant, mais elle avait déjà introduit la main derrière le buste en marbre.

Elle réussit à glisser la platine dans sa poche comme il s'approchait. Elle le vit arpenter machinalement la pièce, les bras ballants, avec une allure qui lui rappela soudain les secrétaires de son père.

— J'ai faim, dit-elle en anglais.

Cinq minutes plus tard, elle remontait dans sa chambre avec une grosse orange d'allure très britannique ; les Anglais ne semblaient pas se soucier particulièrement de la symétrie des fruits. Fermant la porte derrière elle, elle posa l'orange sur le bord large et plat de la baignoire puis sortit de sa poche la platine Maas-Neotek.

— Vite, maintenant, dit Colin, sitôt matérialisé, en repoussant son accroche-cœur, ouvrez le boîtier et basculez l'inverseur A/B sur A. Le nouveau régime a un technicien qui fait des tournées d'inspection, pour détecter les micros. Une fois le réglage modifié, il n'aura plus la signature d'un dispositif d'écoute.

Elle suivit ses indications, en se servant d'une épingle à cheveux.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle en articulant les mots sans les prononcer, le « nouveau régime » ?

— Vous n'avez pas remarqué ? Ils sont au moins une douzaine maintenant, dans le personnel, sans parler des nombreux visiteurs. Enfin, je suppose qu'il s'agit moins d'un nouveau régime que d'une amélioration de la procédure. Votre monsieur Swain est un véritable homme du monde, mine de rien. Vous avez là-dedans l'enregistrement d'une conversation très intéressante entre Swain et le chef adjoint du Service spécial. J'imagine que bon nombre de gens seraient prêts à tuer, et le susdit fonctionnaire en premier, pour l'avoir entre leurs mains.

— Le Service spécial ?

— La police secrète. L'a de sacrées fréquentations, le Swain : des gens du Château, des pontes des taudis de l'East End, des hauts fonctionnaires de la police…

— Le Château ?

— Le Palais. Sans parler des banquiers de la Cité, d'une vedette de la simstim, et de tout un tas de coûteux parasites et de marchands de drogue…

— Une vedette de la simstim ?

— Lanier, Robin Lanier.

— Robin Lanier ? Il était ici ?

— Le lendemain de votre départ précipité.

Elle fixa ses limpides yeux verts.

— Est-ce que vous me dites la vérité ?

— Oui.

— Toujours ?

— Dans la mesure de mes connaissances, oui.

— Qu'est-ce que vous êtes ?

— Une base de personnalité sur biopuce Maas-Neotek programmée pour aider et conseiller les Japonais qui visitent le Royaume-Uni.

Il lui fit un clin d'œil.

— Pourquoi avez-vous cligné de l'œil ?

— À votre avis ?

— Répondez à ma question ! (D'une voix qui résonna dans la pièce garnie de glaces.)

Le fantôme effleura ses lèvres d'un index fuselé.

— Je suis également autre chose, c'est exact. Je manifeste certes un peu trop d'initiative pour un simple programme de guide. Même si je suis basé sur un modèle haut de gamme extrêmement sophistiqué. Je ne puis vous dire au juste ce que je suis, toutefois, car je l'ignore moi-même.

— Vous l'ignorez ? (À nouveau, sans parler, prudente.)

— Je sais toutes sortes de choses, dit-il en se dirigeant vers l'une des lucarnes. Je sais qu'à Middle Temple Hall, une desserte aurait, dit-

on, été taillée dans les charpentes du Golden Hind ; qu'il y a cent vingt-huit marches à gravir pour accéder à la passerelle du Tower Bridge de Londres ; qu'à Wood Street, tout près de Cheapside, se trouve un platane dans lequel, croit-on, chantait la grive du poème de Wordsworth… (Il pivota soudain pour la regarder en face.) C'est faux, toutefois, car l'arbre actuel a été cloné sur l'original en 1998. Je sais tout cela, voyez-vous, et bien plus, incroyablement plus. Je pourrais, par exemple, vous enseigner les rudiments du billard anglais. Voilà ce que je suis, ou plutôt, ce que j'étais censé être, à l'origine. Mais je suis également autre chose et, sans aucun doute, c'est en rapport avec vous. Mais j'ignore quoi. Je l'ignore vraiment.

— Vous étiez un cadeau de mon père. Est-ce que vous communiquez avec lui ?

— Pas à ma connaissance.

— Vous ne l'avez pas informé de mon départ ?

— Vous ne comprenez pas, dit-il, je ne m'étais pas rendu compte de votre absence, jusqu'à ce que vous m'activiez, tout à l'heure.

— Mais vous avez enregistré…

— Oui, mais inconsciemment. Je ne suis « ici » que lorsque vous m'activez. Alors, j'évalue les données en cours… Une chose dont vous pouvez être sûre, en revanche, c'est qu'il est tout bonnement impossible d'émettre le moindre signal depuis cette maison sans que les espions de Swain le détectent aussitôt.

— Pourrait-il y en avoir un autre ? je veux dire un autre personnage comme vous, dans le même appareil ?

— Une idée intéressante ; mais non, à moins de quelque renversante avancée technologique encore restée secrète. Je pousse déjà l'enveloppe actuelle dans ses dernières limites, compte tenu de ma taille mémoire. Ça, je le tiens de mon stock d'informations techniques générales.

Elle regarda le boîtier qu'elle tenait dans la main.

— Lanier, dit-elle. Parlez-moi de lui.

— Le Vingt-cinq/Dix/Seize. Au matin, annonça-t-il. (Sa tête s'emplit de voix désincarnées…)

PÉTALE : Si vous voulez bien me suivre, monsieur…

SWAIN : Allons dans la salle de billard.

TROISIÈME VOIX : Vous avez intérêt à avoir une raison valable, Swain. Il y a trois personnes du Réseau qui attendent dans la voiture. La Sécurité fichera votre adresse dans sa base de données jusqu'à ce que l'enfer se congèle…

PÉTALE : Une fort jolie voiture, monsieur, la Daimler. Puis-je avoir votre manteau ?

TROISIÈME VOIX : Qu'est-ce qui se passe, Swain ? On ne pouvait pas se rencontrer chez Brown ?

SWAIN : Retirez votre manteau, Robin. Elle est partie.

TROISIÈME VOIX : Partie ?

SWAIN : Pour la Conurb. Tôt ce matin.

TROISIÈME VOIX : Mais ce n'est pas le moment…

SWAIN : Vous croyez que c'est moi qui l'ai expédiée là-bas ?

La réponse de l'homme résonna, indistincte, perdue derrière une porte qui se refermait.

— C'était Lanier ? demanda Kumiko, en silence, par le seul mouvement des lèvres.

— Oui, répondit Colin. Pétale l'a appelé par son nom lors d'une conversation antérieure. Swain et Lanier ont passé trente-cinq minutes ensemble.

Bruit de verrou, de mouvements.

SWAIN : Un putain de bordel, pas ma faute. Je vous avais averti à son sujet, je vous avais dit de les prévenir. Une tueuse-née, sans doute psychopathe…

LANIER : C'est votre problème, pas le mien. Vous avez besoin de leurs produits et de ma coopération.

SWAIN : Et c'est quoi, votre problème à vous, Lanier ? Pourquoi êtes-vous dans ce coup ? Simplement pour vous débarrasser de Mitchell ?

LANIER : Où est mon manteau ?

SWAIN : Pétale, le manteau de M. Lanier, merde !

PÉTALE : Monsieur…

LANIER : J'ai l'impression qu'ils ont autant envie de récupérer votre fille-rasoir qu'Angie. Elle fait manifestement partie du règlement. Ils la prendront, elle aussi.

SWAIN : Eh bien, grand bien leur fasse. Elle est déjà en position, dans la Conurb. Je l'ai eue au téléphone, il y a une heure. Je vais la mettre en contact avec mon homme de confiance sur place, celui qui a pris les dispositions pour la… fille. Et vous-même, vous y retournez ?

LANIER : Dès ce soir.

SWAIN : Eh bien alors, pas de problème.

LANIER : Au revoir, Swain.

PÉTALE : C'est un vrai salaud, ce mec.

SWAIN : J'aime pas ça, j'aime vraiment pas ça…

PÉTALE : Vous aimez quand même la marchandise, non ?

SWAIN : De ce côté là, j'peux pas m'plaindre, mais d'après toi, pourquoi veulent-ils également Sally ?

PÉTALE : Dieu seul le sait. Eux, je leur souhaite bien du plaisir…

SWAIN : Eux… j'aime pas quand on parle d'« eux »…

PÉTALE : Ils risquent de pas être trop ravis quand ils apprendront qu'elle s'est barrée de sa propre initiative, en embarquant la fille de Yanaka…

SWAIN : Non. Mais nous avons récupéré Mlle Yanaka. Demain, je dirai à Sally que Prior est à Baltimore, pour peaufiner la fille…

PÉTALE : Tout ça, c'est vraiment pas joli, joli…

SWAIN : Tu m'apporteras une cafetière pleine, à mon bureau.

Elle était étendue sur le dos, les yeux clos, tandis que les enregistrements de Colin se dévidaient dans sa tête par accès direct au nerf auditif. Swain semblait conduire la majeure partie de ses négociations dans la salle de billard, ce qui voulait dire qu'elle entendait seulement les gens arriver et repartir, donc seulement le début et la fin des conversations. Deux hommes, dont l'un pouvait être celui au visage rubicond, poursuivaient une discussion interminable sur les courses de lévriers et la cote du lendemain. Puis elle écouta avec un intérêt tout particulier Swain et l'homme des Services spéciaux se mettre d'accord sur un point particulier, juste sous le buste en marbre, alors que l'invité s'apprêtait à partir. Elle interrompit ce segment de l'enregistrement une demi-douzaine de fois pour demander des éclaircissements. Colin hasarda quelques explications.

— C'est un pays absolument corrompu, remarqua-t-elle, profondément outrée.

— Peut-être pas plus que le vôtre, répondit-il.

— Mais avec quoi Swain paie-t-il tous ces gens ?

— De l'information. Je dirais que notre Monsieur Swain est récemment entré en possession d'une source de renseignements de première qualité et qu'il s'échine à la convertir en pouvoir. En me fondant sur ce que nous avons entendu, je me risquerai à affirmer que c'est sans doute même sa principale activité depuis quelque temps. Ce qui est manifeste, en tout cas, c'est qu'il est en train de grimper, de prendre de l'importance. Il y a des preuves évidentes qu'il est actuellement un homme bien plus influent qu'il ne l'était encore la semaine dernière. Rien que cet accroissement des effectifs de son personnel…

— Il faut que je prévienne… mon amie.

— Shears ? La prévenir de quoi ?

— De ce qu'a dit Lanier. Qu'elle ferait partie du même lot qu'Angela Mitchell.

— Où est-elle donc ?

— Dans la Conurb. Dans un hôtel.

— Téléphonez-lui. Mais pas d'ici. Z'avez de l'argent ?

— Une carte à puce MitsuBank.

— Elles ne marchent pas dans nos cabines, désolé. Pas de pièces ?

Elle se leva du lit et tira soigneusement les divers spécimens de monnaie britannique qui s'étaient accumulés au fond de son sac.

— Tenez, dit-elle en exhibant une épaisse pièce dorée. Dix livres.

— Il en faut déjà deux comme ça rien que pour un appel urbain.

Elle remit dans son sac la pièce de dix.

— Non, Colin. Pas par téléphone. Je connais une meilleure solution. Je veux partir d'ici. Tout de suite. Aujourd'hui. Voulez-vous m'aider ?

— Certainement, répondit-il, bien que je vous conseille de n'en rien faire.

— Mais je le ferai quand même.

— Très bien. Comment comptez-vous procéder ?

— Je leur dirai que j'ai besoin de faire des courses.

27. SALE GARCE

La femme avait dû entrer peu après minuit, estima-t-elle plus tard, car c'était après que Prior fut revenu avec la seconde bourriche de crabes. Ils avaient effectivement de bons crabes à Baltimore, et revenir d'une passe lui ouvrait toujours l'appétit, aussi l'avait-elle persuadé de retourner en chercher. Gerald venait régulièrement lui changer ses timbres sur les bras ; elle lui adressait à chaque fois son plus beau sourire niais, vidait en le pressant contre le mur le tranquillisant sitôt qu'il avait le dos tourné puis se recollait le timbre. Finalement, Gerald dit qu'elle ferait bien de dormir un peu ; il éteignit les lumières et régla la fausse fenêtre au niveau le plus bas, un crépuscule rouge sang.

Quand elle fut de nouveau seule, elle glissa la main entre le lit et le mur, trouva l'Élec-Trique dans sa cachette sous la mousse.

Elle s'endormit sans le vouloir, dans le rougeoiement de la fenêtre pareil à un coucher de soleil sur Miami, et elle devait avoir rêvé d'Eddy, ou en tout cas du Hooky Green, rêvé qu'elle dansait avec quelqu'un, là-haut au quarante-deuxième étage, parce que lorsque la redescente la réveilla, elle ne savait plus au juste où elle était mais elle gardait clairement dans la tête l'itinéraire pour sortir du Hooky Green, comme si elle avait su qu'il valait mieux prendre l'escalier pour éviter d'éventuels problèmes…

Elle était à moitié sortie du lit quand Prior passa la porte – la passa au sens propre parce qu'elle était encore fermée lorsqu'il la percuta : il la traversa à reculons et le battant explosa en une gerbe d'esquilles et de plaques d'isorel à nids d'abeilles.

Elle le vit heurter le mur, puis le sol, puis ne plus bouger du tout et déjà quelqu'un d'autre s'encadrait dans l'embrasure, à contre-jour : tout ce qu'elle pouvait distinguer de son visage était ces deux courbes de lumière rouge reflétant le crépuscule factice.

Elle remonta les jambes sur le lit, se laissa glisser contre le mur, la main glissant déjà vers…

— Bouge pas, salope.

Il y avait quelque chose de réellement terrifiant dans cette voix, parce qu'elle était bien trop enjouée, comme si propulser Prior à travers la porte avait été une espèce de bonne blague.

— J'ai bien dit : bouge pas…

Et la femme traversa la chambre en trois enjambées pour venir tout près d'elle, si près que Mona perçut le froid qui émanait du cuir de son blouson.

— D'accord, fit Mona, d'accord…

Puis des mains la saisirent, incroyablement vite, et elle se

retrouva sur le dos, les épaules plaquées rudement dans la mousse avec quelque chose, son Élec-Trique, juste sous le nez.

— Où as-tu trouvé ce joujou ?

— Oh, dit Mona, comme si c'était un truc aperçu une fois et oublié depuis, elle était dans le blouson de mon petit ami. Je la lui ai empruntée…

Son cœur battait la chamade. Les lunettes de cette femme…

— Tête-de-nœud sait-il que tu avais cette bricole ?

— Qui ça ?

— Prior, dit la femme avant de la relâcher pour se retourner.

Elle se mit à bourrer l'intéressé de coups de pied, encore et encore, avec violence.

— Non, dit-elle en s'arrêtant aussi brutalement qu'elle avait commencé, je ne pense pas que Prior était au courant.

Puis Gerald apparut à la porte, comme si de rien n'était, sauf qu'il regardait d'un air gêné les lambeaux de battant encore attachés au cadre, en caressant du pouce la lisière éclatée du stratifié.

— Un café, Molly ?

— Deux cafés, Gerald, dit la femme en examinant l'Élec-Trique. Café noir pour moi.

Mona sirota son café tout en étudiant les cheveux et les vêtements de la femme, qui semblait attendre que Prior ait recouvré ses esprits. Du moins, c'est l'impression qu'elle donnait. Gerald était reparti.

Elle ne ressemblait à rien de connu ; Mona était incapable de la situer dans son échelle des styles ; une seule chose était sûre, elle devait avoir de l'argent. Sa coupe de cheveux était européenne ; Mona avait vu ce genre de coiffure dans un magazine ; elle était à peu près certaine qu'elle ne correspondait à aucune mode actuelle mais elle allait bien avec les lunettes, qui étaient en fait des implants, incrustés dans la peau. Mona avait vu à Cleveland un chauffeur de taxi équipé de la sorte. Et elle portait ce blouson court, marron foncé, trop banal à son goût mais manifestement neuf, avec un large col en mouton blanc, ouvert, dévoilant ce drôle de truc vert qui lui engonçait les seins et le ventre comme un gilet pare-balles, ce qu'il était sans doute, et des jeans taillés dans une espèce de daim frappé gris-vert, épais et doux. Pour Mona, c'était ce qu'il y avait de mieux dans sa tenue, elle aurait volontiers craqué pour un pantalon identique, malheureusement, les bottes gâchaient tout, ces bottes montantes noires, genre motard, avec de grosses semelles en caoutchouc, de larges brides sur la cambrure, des boucles chromées de haut en bas et ces affreux orteils clinquants. Et puis, où était-elle allée chercher cette couleur de vernis à ongles, ce bordeaux ? Elle croyait qu'on n'en faisait plus des comme ça.

— Qu'est-ce que tu regardes, bordel ?

— Euh… vos bottes.

— Et alors ?

— Elles ne vont pas avec votre pantalon.

— J'les ai mises pour botter le train à Prior.

Par terre, l'intéressé gémit et fut pris de haut-le-cœur. Le spectacle donna plus ou moins la nausée à Mona ; elle demanda à se rendre aux toilettes.

— Essaie pas de te barrer.

La femme semblait surveiller Prior, par-dessus le bord de sa tasse en porcelaine blanche, mais avec ces lunettes, c'était difficile à dire.

Sans bien savoir comment, elle se retrouva dans la salle de bains, avec son sac sur les genoux. En hâte, elle se concocta une dose ; faute de l'avoir pulvérisée assez finement, la drogue lui brûla le gosier, mais, comme disait Lanette, on n'a pas toujours le temps de finasser. Et d'ailleurs, est-ce que ça n'allait pas déjà nettement mieux ? La salle de bains de Gerald était équipée d'une petite douche mais elle ne semblait pas avoir été utilisée depuis un bout de temps. Un examen plus attentif lui révéla de la pourriture grise autour de la bonde et des taches qui ressemblaient à du sang séché.

Quand elle revint, la femme était en train d'emmener Prior dans une autre pièce, en le traînant par les pieds. Il était en chaussettes, remarqua Mona, comme s'il s'était apprêté à faire un somme. Sa chemise bleue portait des taches de sang et il avait le visage tuméfié.

À mesure que la drogue agissait, Mona se mit à éprouver une vive et intense curiosité :

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je crois que je vais être obligée de le réveiller, dit la femme, sur le ton d'un voyageur du métro indiquant à son voisin qu'il va manquer sa station.

Mona la suivit dans la salle de travail de Gerald, propre et d'une blancheur immaculée ; elle regarda la femme installer Prior sur un siège analogue à un fauteuil de coiffeur, avec plein de leviers, de trucs et de boutons. *Chez elle, c'est moins une question de force musculaire*, constata Mona, *qu'une manière instinctive de répartir son poids.* La tête de Prior retomba sur le côté tandis que la femme lui attachait un bandeau noir autour de la poitrine. Mona commençait à le plaindre, puis elle se rappela le sort d'Eddy.

— Qu'est-ce que c'est ?

La femme était en train d'emplir d'eau un petit récipient de plastique blanc sous un robinet chromé.

Mona voulait simplement lui dire (mais elle sentait son cœur s'emballer sous l'effet du wiz) : *Il a tué Eddy.* Les mots ne voulaient pas sortir. Elle avait pourtant dû y arriver, car la femme remarqua :

— Ouais, c'est un type à faire ce genre de choses… si on lui en laisse l'occasion.

Elle lança l'eau au visage de Prior, trempant sa chemise ; il ouvrit les yeux d'un coup et l'iris du gauche était intégralement rouge ; les pointes métalliques de l'Élec-Trique crépitèrent en lançant des étincelles blanches quand la femme pressa l'arme contre la chemise bleue mouillée. Prior hurla.

Gerald dut se mettre à quatre pattes pour la tirer de sous le lit. Il avait des mains fraîches, très douces. Elle était incapable de se souvenir comment elle avait atterri là-dessous mais à présent tout était calme. Gerald avait passé un manteau gris et mis des lunettes noires.

— Vous allez suivre Molly, maintenant, lui dit-il.

Elle se mit à trembler.

— Je crois que je ferais mieux de vous donner quelque chose pour les nerfs.

D'un bond en arrière, elle échappa à sa main.

— Non ! Surtout, me touchez pas, bordel !

— Laissez tomber, Gerald, dit la femme depuis la porte. Il est temps que vous y alliez, à présent.

— Je ne crois pas que vous sachiez ce que vous faites, observa-t-il, mais bonne chance quand même.

— Merci. Vous croyez que cet endroit vous manquera ?

— Non. De toute façon, je comptais bientôt prendre ma retraite.

— Moi aussi, dit la femme, puis Gerald sortit, sans même un signe de tête pour Mona.

La femme se tourna vers cette dernière :

— T'as des vêtements ? Enfile-les. On s'en va, nous aussi.

En s'habillant, Mona s'aperçut qu'elle ne pouvait pas boutonner sa robe sur ses nouveaux seins, alors elle la laissa ouverte, passa le blouson de Michael et remonta la fermeture à glissière jusqu'au menton.

28. COMPAGNIE

Parfois, il éprouvait juste le besoin de rester planté là à contempler le Juge, ou bien de s'accroupir sur le béton près de la Sorcière. C'était son moyen d'empêcher ses souvenirs de bégayer. Ça n'empêchait pas les fugues, les véritables retours arrière, mais au moins cela stoppait cette impression tressautante et floue, comme si la bande-mémoire se mettait à sauter sur la tête de lecture, en laissant échapper des bribes de son expérience… C'est donc ce qu'il faisait à l'instant présent. Ça marchait, d'ailleurs, et finalement il remarqua que Cherry était à ses côtés.

Gentry était là-haut dans son loft, avec la forme qu'il avait capturée, ce qu'il baptisait un nodule de macroforme, et c'est tout juste s'il avait écouté ce que la Ruse avait tenté de lui dire à propos de la baraque, de tout cet endroit et de Bobby le Comte.

Alors la Ruse était redescendu se tapir ici dans le noir et le froid, près d'un Enquêteur, et récapituler toutes les opérations qu'il avait effectuées avec toute une panoplie d'outils, les endroits où il avait déniché chaque pièce, et voilà que Cherry s'approchait pour lui effleurer la joue de sa main fraîche.

— Tu te sens bien ? demanda-t-elle. J'ai eu l'impression que ça t'avait repris…

— Non, c'est juste que j'aime bien descendre ici, parfois…

— Il t'a branché sur le boîtier du Comte, hein ?

— Bobby, dit la Ruse, c'est son nom. Je l'ai vu.

— Où ça ?

— Là-dedans. C'est tout un univers. Il y a sa maison, comme un château ou je ne sais quoi et il est là-bas.

— Tout seul ?

— Il a dit qu'Angie Mitchell y était aussi…

— Il est peut-être cinglé. Et elle ?

— Je ne l'ai pas vue. Juste une voiture. D'après lui, ce serait la sienne.

— Aux dernières nouvelles, elle était dans une clinique de désintoxication pour célébrités fortunées, quelque part à la Jamaïque…

Il haussa les épaules.

— J'sais pas.

— Comment est-il ?

— Il a l'air plus jeune. N'importe qui aurait mauvaise mine avec tous ces tubes et ces machins enfoncés dans le corps. Il pense que Kid Afrika l'a largué ici parce qu'il avait la trouille. Il a dit que si jamais quelqu'un se pointait pour le chercher, on le branche sur la matrice.

— Pourquoi ?
— J'sais pas.
— T'aurais dû lui demander.
Nouvel haussement d'épaules.
— T'as pas vu l'Oiseau ?
— Non.
— Devrait déjà être revenu…
Il se leva.

Petit Oiseau revint au crépuscule, sur la moto de Gentry ; les ailes noires de ses cheveux trempés de neige claquaient sur ses épaules tandis qu'il traversait la Solitude en vrombissant. La Ruse grimaça ; il était sur le mauvais rapport. Petit Oiseau escalada une rampe de bidons d'huile compactés et freina au lieu d'accélérer. Cherry étouffa un cri au moment où pilote et machine se quittaient en plein saut ; durant une seconde, la bécane parut rester immobile dans les airs avant de s'écraser au milieu d'un amoncellement de plaques de tôle rouillées qui avait été jadis l'un des appentis de la Fabrique tandis que Petit Oiseau retombait en une série de roulés-boulés.

En fin de compte, la Ruse n'eut pas souvenance d'avoir entendu l'impact : l'instant d'avant, il se tenait près de Cherry sous l'abri d'une baie de chargement dépourvue de porte – et puis, sans transition, il était en train de sprinter au milieu de la rouille piquetée de neige en direction du motard accidenté. Petit Oiseau gisait sur le dos, les lèvres en sang, la bouche partiellement dissimulée par l'entrelacs de tongs et d'amulettes qu'il portait autour du cou.

— Le touche pas, avertit Cherry. Il a peut-être des côtes cassées ou des contusions internes…

Petit Oiseau ouvrit les yeux au son de sa voix. Il plissa les lèvres, cracha du sang et un bout de dent.

— Ne bougez pas, dit Cherry en s'agenouillant auprès de lui. (Elle avait retrouvé la diction sèche apprise à l'école médicale.) Vous êtes peut-être blessé…

— Fais pas chier, ma poule, réussit-il à dire et, tant bien que mal, un peu raide, il se releva, soutenu par la Ruse.

— Très bien, pauvre con, dit-elle. Une hémorragie. C'est pour vous, moi, j'm'en fous…

— Pas pu l'avoir, dit Petit Oiseau, étalant du revers de la main le sang sur son visage. Le bahut.

— Ça, je constate, dit la Ruse.

— Marvie et les aut', ils ont de la compagnie. Comme des mouches sur une merde. Deux glisseurs, un hélico et tout le bastringue. Plein de mecs.

— Quel genre de mecs ?

— Comme des soldats, sauf que c'en est pas.

Des soldats, ça tire sa flemme, ça déconne, ça sort des vannes, dès qu'il y a personne d'important pour surveiller. Pas eux.

— Des flics ?

Marvie et ses deux frères cultivaient des variétés mutantes d'orties dans une douzaine de wagons-citernes à demi enfouis ; parfois, ils essayaient de concocter des complexes d'acides aminés primitifs mais leur labo n'arrêtait pas de sauter. Ils étaient pour la Fabrique ce qui ressemblait le plus à des voisins. Ils vivaient à six kilomètres de là.

— Des flics ? (Petit Oiseau cracha un nouvel éclat de dent et, d'un doigt maladroit et sanguinolent, sonda l'intérieur de sa bouche.) Ils font rien d'illégal. De toute manière, des flics peuvent pas se payer ce genre de matos, des glisseurs flambant neufs, une Honda dernier cri… (Il sourit derrière une pellicule de salive et de sang.) J'suis resté planqué dans la Solitude pour bien les mater. Pas le genre de cocos à qui on a envie de causer. T'aurais fait pareil… J'ai l'impression que j'ai bien amoché la meule à Gentry, non ?

— T'en fais pas pour ça, dit la Ruse. Je crois qu'il a d'autres chats à fouetter.

— C't'une veine…

Il partit en titubant vers la Fabrique, manqua de tomber, se rattrapa, poursuivit son chemin.

— Il est chargé comme une valise, constata Cherry.

— Eh, l'Oiseau, lança la Ruse, qu'est-ce que t'as fait du sac de shit que j't'avais dit de filer à Marvie ?

Petit Oiseau oscilla, pivota :

— Paumé…

Sur quoi, il disparut au coin d'une tôle ondulée.

— Peut-être qu'il invente, dit Cherry. L'histoire de ces types. Ou qu'il voit des trucs.

— Ça m'étonnerait, dit la Ruse en l'attirant brusquement dans l'ombre à l'instant où, jaillissant du crépuscule hivernal, une Honda noire fondait sur la Fabrique, tous feux éteints.

Il escaladait à grands pas l'escalier branlant quand il entendit l'hélico survoler pour la cinquième fois la Fabrique, en faisant brinquebaler au passage les tôles d'acier de la toiture. Eh bien, se dit-il, ça devrait toujours avertir Gentry qu'on a de la visite. Il traversa la fragile passerelle en deux longues enjambées ; il commençait à se demander s'ils réussiraient à sortir le Comte et sa civière par l'arrière sans être obligés de souder des fers en I supplémentaires sous la travée.

Il entra sans frapper dans le loft éclairé. Gentry était installé à un établi, la tête penchée de côté, et il fixait les verrières en plastique. L'établi était jonché de petits bouts de matériel et d'outils de

précision.

— Un hélico, dit la Ruse, essoufflé par la montée.

— Un hélico, reconnut Gentry, avec un hochement de tête pensif qui fit tressauter sa queue de cheval en bataille. On dirait qu'ils cherchent quelque chose.

— Je crois bien qu'ils viennent de le trouver.

— Ça pourrait être l'Électro-nucléaire.

— L'Oiseau a dit qu'il avait vu du monde chez Marvie. L'a vu aussi cet hélico. T'as pas beaucoup écouté quand j'ai voulu te répéter ce qu'il m'avait dit.

— L'Oiseau ? (Gentry baissa les yeux pour contempler les objets brillants posés sur l'établi ; il saisit deux connecteurs, les enclencha.)

— Le Comte ! Il m'a dit…

— Bobby Newmark, dit Gentry, oui. J'en sais beaucoup plus sur lui, à présent.

Cherry était entrée derrière la Ruse.

— Faut que vous fassiez quelque chose pour cette passerelle, dit-elle en se dirigeant aussitôt vers la civière, elle bouge trop. (Elle se pencha pour inspecter les instruments de mesure.)

— Viens voir ici, la Ruse, dit Gentry en se levant.

Il se dirigea vers la table holographique. La Ruse le suivit, regarda l'image qui scintillait. Elle lui rappelait les tapis qu'il avait vus dans la maison grise, le même genre de motifs, mais ceux-là étaient tissés de fils de néon fins comme des cheveux et s'enroulaient en une espèce de nœud interminable ; quand il essayait de regarder le centre du nœud, ça lui flanquait la migraine. Il détourna la tête.

— C'est ça ? demanda-t-il à Gentry. Ce que tu as toujours cherché ?

— Non. Je te l'ai dit. Ce n'est qu'un point nodal. Une macroforme. Un modèle…

— Il a cette maison, là-bas, comme un château, avec de l'herbe et des arbres, le Ciel…

— Il a bien plus que ça. Un univers entier en plus. Ça, ce n'était qu'une reconstitution élaborée pour une stim publicitaire. Ce qu'il détient, c'est un *résumé* de l'ensemble complet des données constituant le cyberspace. Malgré tout, c'est plus proche du but que tout ce que j'ai obtenu jusqu'ici… Il ne t'a pas dit pourquoi il était là-bas ?

— J'lui ai pas demandé.

— Alors, il faudra que tu y retournes.

— Eh, Gentry. Écoute voir… Cet hélico, il va revenir. Il va revenir avec deux glisseurs bourrés de ces types que l'Oiseau a dit qu'y ressemblaient à des soldats. C'est pas à nous qu'ils en veulent, mec. C'est à *lui*.

— Peut-être bien. Peut-être que c'est à nous.

— Non. Il m'a même prévenu, mec. Il a dit que si jamais quelqu'un venait le chercher, on serait dans une belle merde et qu'il faudrait aussitôt le brancher sur la matrice.

Gentry baissa les yeux sur les deux connecteurs qu'il avait toujours dans la main.

— On va lui parler, la Ruse. Tu vas y retourner : mais ce coup-ci, je t'accompagne.

29. VOYAGE D'HIVER

Pétale avait finalement accepté, mais seulement parce qu'elle lui avait suggéré de passer un coup de fil à son père pour lui demander la permission. Ce qui l'avait contraint à sortir, d'un pas réticent et l'air malheureux, à la recherche de Swain, et quand il était revenu, pas plus gai, la réponse avait été oui. Engoncée sous plusieurs couches de ce qu'elle avait de plus chaud dans sa garde-robe, elle attendait dans l'antichambre aux murs blancs, étudiant les gravures de chasse pendant que Pétale faisait la leçon au type rubicond (qui s'appelait Dick) derrière les portes fermées. Elle ne pouvait distinguer les mots précis, seulement un lent torrent d'admonestations. La platine Maas-Neotek était dans sa poche, mais elle évita de la toucher. Par deux fois déjà, Colin avait essayé de l'en dissuader.

Voilà que Dick sortait de sa conférence avec Pétale, ses petites lèvres dures plissées en un sourire. Sous son étroit costume sombre, il portait un pull montant rose en cachemire avec un cardigan de fine laine grise. Ses cheveux bruns étaient plaqués en arrière sur son crâne ; ses joues pâles portaient l'ombre d'une barbe de plusieurs heures. Elle serra dans sa paume le boîtier glissé au fond de sa poche.

— Salut, fit Dick, en l'examinant de haut en bas. On va la faire où cette petite balade ?

— Portobello Road, dit Colin, affalé contre le mur, près d'une patère surchargée.

Dick en décrocha un manteau sombre, traversant Colin au passage, enfila le vêtement, le boutonna. Il sortit une paire de gros gants de cuir noir.

— Portobello Road, dit Kumiko en lâchant le boîtier.

— Depuis combien de temps travaillez-vous pour M. Swain ? demanda-t-elle alors qu'ils avançaient difficilement sur le trottoir glacé.

— Suffisamment longtemps, répondit-il. Faites attention à ne pas déraper. C'est traître, ces bottes à talons…

Kumiko trottinait à sa hauteur, juchée sur des talons hauts noirs *made in France*. Comme elle l'avait prévu, il était impossible de marcher sur les plaques de glace dures comme du verre, avec de telles bottes. Elle prit appui sur la main de Dick ; ce faisant, elle sentit un contact dur et métallique sous sa paume. Les gants étaient lestés, les doigts renforcés d'un treillis de fibre de carbone.

Il resta silencieux tandis qu'ils tournaient dans la rue au bout de l'allée en croissant ; mais quand ils arrivèrent à Portobello Road, il s'arrêta.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il, une note d'hésitation dans la voix, mais est-ce vrai ce que disent les gars ?

— Les gars ? Je vous demande pardon ?

— Les gars de Swain, ses vigiles. Que vous êtes la fille du grand ponte, le grand ponte, là-bas à Tokyo ?

— Je suis désolée, dit-elle, je ne comprends pas.

— Yanaka. Vous vous appelez bien Yanaka ?

— Kumiko Yanaka, oui…

Il la dévisagea avec une vive curiosité. Puis l'inquiétude traversa son visage et il regarda prudemment autour de lui.

— Seigneur ! dit-il, alors ça doit être vrai… (Son corps trapu et corseté s'était raidi, aux aguets.) L'patron a dit que vous vouliez faire les boutiques ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Où voulez-vous que je vous emmène ?

— Ici, dit-elle et elle le conduisit dans une étroite galerie bordée d'un amoncellement de *gomi* britannique.

Ses expéditions dans les magasins de Shinjuku lui servirent à merveille avec Dick. Les techniques qu'elle avait mises au point pour torturer les secrétaires de son père se montraient toujours aussi efficaces, tandis qu'elle forçait l'homme à participer à une douzaine de choix inutiles, entre deux médaillons 1900, entre tel ou tel fragment de vitrail, même si elle prenait toujours soin de choisir en définitive les articles qui, fragiles ou très lourds, étaient difficiles à transporter et fort coûteux. Une vendeuse bilingue, et bavarde, débita une facture de quatre-vingt mille livres sur la carte à puce MitsuBank de Kumiko. Celle-ci glissa sa main dans la poche qui contenait le boîtier Maas-Neotek.

— Exquis, dit en japonais la jeune fille tout en enveloppant l'achat de Kumiko, un vase en chrysocale incrusté de griffons.

— Hideux, commenta Colin, également en japonais. Et une imitation, en plus.

Il était allongé sur un sofa victorien en crin de cheval, les bottes posées sur une table à cocktail art déco soutenue par des anges en aluminium profilé.

La vendeuse ajouta le vase emballé au fardeau que portait Dick. C'était son onzième antiquaire et le huitième achat de Kumiko.

— Je crois que vous feriez mieux d'agir à présent, conseilla Colin. D'un instant à l'autre, notre Dick va appeler Swain et lui demander une voiture pour rapporter tout ce fourbi à la maison.

— Alors, vous pensez avoir fini ? demanda Dick, plein d'espoir, une fois le tout emballé et réglé.

— Une dernière boutique, s'il vous plaît, demanda Kumiko en

souriant.

— Bon, fit-il, maussade.

Alors qu'il sortait derrière elle, elle glissa le talon de sa botte gauche dans une fissure du trottoir qu'elle avait remarquée en entrant.

— Pas de bobo ? demanda-t-il en la voyant trébucher.

— J'ai cassé mon talon…

Elle retourna à cloche-pied dans la boutique et s'assit près de Colin sur le divan en fer à cheval. La vendeuse, tout affairée, vint proposer ses services.

— Enlevez-les vite, avertit Colin, avant que Dickie ne pose ses paquets.

Elle dézippa la botte au talon cassé, puis l'autre, et retira les deux. Au lieu des bas de soie de Chine rêche qu'elle mettait en hiver, elle avait enfilé ses chaussons de caoutchouc noir à semelles de plastique crantées. Fonçant vers la porte, elle réussit presque à filer entre les jambes de Dick, mais elle le bouscula au passage, l'envoyant bouler dans un étalage de carafons en cristal à facettes.

Et puis, elle se retrouva libre et plongea dans la foule des touristes qui descendait Portobello Road.

Elle avait les pieds tout froids mais ses semelles crantées lui procuraient une excellente prise – sauf sur la glace, toutefois, se rappela-t-elle en se relevant après sa seconde chute, les paumes pleines de gadoue. Colin l'avait guidée vers cet étroit passage de briques noircies…

Elle étreignit le boîtier.

— Par où, maintenant ?

— Par ici.

— À la Couronne et la Rose, lui rappela-t-elle.

— Prudence, d'abord. Dickie a déjà dû appeler les hommes de Swain, sans parler du genre de traque que l'ami de Swain au Service spécial pourrait monter si jamais on le lui demandait. Et je ne vois pas ce qui empêcherait Swain de le faire…

Elle entra à la Couronne et la Rose par une porte latérale, Colin sur ses talons, heureuse de plonger dans la pénombre douillette et la tiédeur rayonnante qui régnaient dans ces espèces de tanières à boire. Elle fut frappée par l'épaisseur du capitonnage sur les murs et les sièges, celle des tentures également. Avec un choix de couleurs et de tissus moins miteux, l'effet aurait peut-être, en fin de compte, été moins chaleureux. Les pubs, imagina-t-elle, étaient la manifestation extrême de l'attitude britannique à l'égard du *gomi*.

Poussée par Colin, elle se fraya un passage entre les buveurs agglutinés au comptoir, dans l'espoir d'y trouver Tic-Tac.

— Et pour toi, qu'est-ce que ce sera, ma choute ?

Elle leva les yeux vers le large visage blond derrière le bar, rouge à lèvres éclatant et joues fardées.

— Excusez-moi, demanda Kumiko, je voudrais parler à M. Bevan…

— Pour moi, ce sera une pinte, Alice, dit quelqu'un, en faisant claquer sur le zinc trois pièces de dix livres. Blonde.

Alice manipula un gros levier de faïence blanche et remplit de bière pâle une chope qu'elle déposa sur le revêtement griffé, tout en faisant glisser la monnaie dans sa caisse derrière le comptoir.

— Quelqu'un veut te causer, Bevan, dit Alice comme l'homme levait sa chope.

Kumiko se retourna et découvrit un visage rubicond et couturé. La lèvre supérieure, courte, lui évoqua un lapin, bien que Bevan fût d'une carrure imposante, presque aussi imposante que celle de Pétale. Du lapin, il avait également les yeux : ronds, bruns, avec presque pas de blanc.

— Me causer à moi ?

Son accent lui rappela celui de Tic-Tac.

— Dites oui, conseilla Colin. Il n'imagine pas pourquoi une petite Japonaise en chaussons de caoutchouc serait venue le chercher dans ce bistrot.

— J'aimerais trouver Tic-Tac.

Bevan la considéra sans broncher, derrière le rebord de sa chope levée.

— Désolé, dit-il, j'avoue que j'connais personne de ce nom… (Il but.)

— Sally m'a dit que je devais venir vous trouver si Tic-Tac n'était pas ici. Sally Shears…

Bevan s'étrangla avec sa bière, ses yeux révélant une fraction de blanc. Pris d'une quinte de toux, il déposa la chope sur le comptoir pour sortir un mouchoir de sa poche de manteau. Il se moucha et s'essuya la bouche.

— Je suis de service dans cinq minutes, dit-il. Mieux vaudrait passer derrière.

Alice souleva un battant du comptoir monté sur charnières ; Bevan invita Kumiko à passer en agitant doucement ses grosses paluches, tout en jetant des regards derrière lui à la dérobée. Il la guida dans un étroit passage qui débouchait sur une pièce derrière le bar. Les murs étaient faits de vieilles briques inégales, recouvertes d'une épaisse couche de peinture vert sale. Il s'immobilisa près d'un panier d'acier cabossé, rempli de torchons en éponge qui sentaient la bière.

— Tu vas le regretter si tu prépares une entourloupe, fillette,

prévint Bevan. Dis-moi pourquoi tu cherches ce Tic-Tac.

— Sally est en danger. Il faut que je trouve Tic-Tac. Je dois le prévenir.

— Putain de bordel ! dit le barman. Mets-toi un peu à ma place…

Colin fronça le nez devant la panière de torchons trempés.

— Oui ? fit Kumiko.

— Si t'es une indic et que je t'envoie voir ce fameux Tic-Tac, à supposer que je le connaisse, et s'il est mouillé dans un braquage quelconque, alors, il va me faire la peau, pas vrai ? Mais si tu l'es pas, alors cette Sally, il y a des chances qu'elle me règle mon compte si je t'obéis pas, pigé ?

Kumiko acquiesça.

— « Pris entre le marteau et l'enclume. »

C'était une expression qu'avait employée Sally ; Kumiko la trouvait très poétique.

— Tout juste, dit Bevan, en la regardant d'un drôle d'air.

— Aidez-moi. Sally court un très grand danger.

Il lissa de la paume ses cheveux roux qui commençaient à se dégarnir.

— Vous allez m'aider, s'entendit-elle insister (elle sentit le masque froid de sa mère se mettre en place). Dites-moi où je peux trouver Tic-Tac.

Le barman parut frissonner, bien qu'il fît une chaleur suffocante dans le passage, une chaleur saturée de vapeur, où l'odeur de bière se mêlait à des relents âcres de désinfectant.

— Tu connais Londres ?

Colin lui fit un clin d'œil.

— Je sais m'y retrouver, dit-elle.

— Bevan, dit Alice, en passant la tête à l'angle de la pièce, vingt-deux.

— La police, traduisit Colin.

— Margate Road, Sud-Ouest Deux, dit Bevan, j'sais pas le numéro, j'ai pas son téléphone.

— Dites-lui de vous faire sortir par l'arrière, dit Colin. Ce ne sont pas des policiers ordinaires.

Kumiko se rappellerait toujours sa course interminable dans le métro de Londres. Sa fuite du pub jusqu'à Holland Park, puis la descente dans le métro, guidée par Colin qui lui avait expliqué que sa carte à puce MitsuBank lui était désormais pire qu'inutile ; si jamais elle l'utilisait pour prendre un taxi ou pour un achat quelconque, lui expliqua-t-il, un operateur du Service spécial verrait la transaction flamboyer comme un éclair de magnésium sur la trame du cyberspace. Mais il fallait qu'elle retrouve Tic-Tac, lui dit-elle ; il fallait qu'elle

trouve Margate Road. Il fronça les sourcils.

— Non, fit-il, attendez la nuit.

Brixton n'était pas loin mais les rues étaient trop dangereuses à présent, en plein jour, avec la police aux côtés de Swain. Mais alors, où pouvait-elle se cacher ? Elle avait très peu d'argent sur elle ; le concept d'argent liquide, de pièces et de billets, avait pour elle quelque chose de désuet et d'étranger.

— Par ici, dit-il, tandis qu'elle gagnait en ascenseur la station Holland Park. Pour le prix d'un billet.

Les silhouettes argentées et massives des rames.

Les vieux sièges mous, gris et verts.

Et cette chaleur, merveilleuse ; encore un terrier, dans ce royaume d'agitation perpétuelle…

30. LE RAPT

C'est une Danielle Stark hébétée que l'aéroport aspira dans une coursive pastel bordée de reporters, de caméras, d'yeux amplifiés, pendant que Porphyre et trois hommes de la Sécurité du Réseau fendaient devant Angie la meute serrée des journalistes, une chorégraphie rituelle plus destinée à créer un effet dramatique qu'à assurer une véritable protection. Tous les gens présents avaient déjà reçu la bénédiction de la Sécurité et du service de presse.

Puis elle se retrouva seule avec Porphyre dans un ascenseur express qui les emporta vers l'héliport de Senso/Rézo, sur le toit du terminal.

Tandis que les portes s'ouvraient sur des bourrasques de vent humide qui balayaient le béton brillamment illuminé sur lequel les attendait un nouveau trio de gardes en parka orange fluo, Angie se rappela sa première vision de la Conurb : elle venait de Washington, en train, avec Turner.

L'une des parkas orange les précéda sur l'étendue de béton immaculé pour les conduire à l'hélicoptère qui les attendait, un gros Fokker birotor à la carlingue chromée noir. Porphyre escalada le premier l'escalier d'accès arachnéen en métal noir mat. Angie le suivit sans se retourner.

Un nouveau sentiment l'animait à présent : la détermination. Elle avait décidé de contacter Hans Becker par l'entremise de son agent à Paris. Le Script avait son numéro. Il était temps, enfin, de provoquer quelque chose. De même qu'elle provoquerait quelque chose avec Robin ; il devait l'attendre à présent, à l'hôtel, elle le savait.

L'hélicoptère leur dit d'attacher leur ceinture.

Le décollage s'effectua quasiment sans bruit, la cabine étant insonorisée : seule demeurait perceptible une vibration dans les os et, durant une étrange seconde, elle se crut en mesure d'appréhender la totalité de sa vie, capable de la connaître, de l'évaluer à sa juste valeur. C'était donc cela que la poudre avait recouvert et dissimulé, la libérant ainsi de la souffrance.

En même temps que le site du départ de l'âme, dit une voix de fer, derrière la rangée de cierges et le vrombissement de la ruche…

— Mam'zelle ? (Porphyre dans le siège voisin se penchait vers elle…)

— Je rêvais…

Quelque chose l'avait attendue, bien des années plus tôt, sur le Réseau. Rien de semblable aux loa, comme Legba ou les autres, même si, elle le savait, Legba était le Maître des Carrefours, la synthèse, le point cardinal de la magie, de la communication…

— Porphyre, demanda-t-elle, pourquoi Bobby est-il parti ?

Elle contemplait, dehors, l'entrelacs lumineux de la Conurb, les dômes piquetés de balises rouges, et voyait à la place le paysage de données qui avait toujours attiré Bobby, l'avait toujours ramené vers ce qu'il estimait être le seul jeu qui valait la peine d'être joué.

— Si je savais, mam'zelle, dit Porphyre. Qui le sait ?

— Mais t'as entendu des choses. Tout. Toutes les rumeurs. T'as toujours été au courant…

— Pourquoi me le demander aujourd'hui ?

— Le moment est venu…

— Je me souviens surtout de *bavardages*, n'est-ce pas… Ce que les gens qui ne sont pas célèbres peuvent raconter sur ceux qui le sont. Peut-être quelqu'un qui prétendait connaître Bobby aura-t-il parlé à quelqu'un d'autre, et puis ça s'est ébruité… Bobby était jugé digne d'alimenter la conversation parce qu'il était avec vous, vous comprenez ? C'est déjà un bon point de départ, mam'zelle, parce qu'il n'aurait pas trouvé ça trop flatteur, non ? On disait qu'il avait décidé de se lancer dans la piraterie en solo mais qu'il était tombé sur vous et que vous montiez plus vite et plus haut que tout ce qu'il aurait pu rêver. Alors, vous l'avez emporté tout là-haut, vous comprenez ? Là où des sommes d'argent qui lui paraissaient énormes au fin fond de Barrytown n'étaient que de la petite monnaie…

Angie acquiesça, toujours abîmée dans sa contemplation de la Conurb.

— On disait qu'il avait ses ambitions personnelles, mam'zelle ; une force qui le poussait. L'a poussé un peu trop loin, en fin de compte…

— Je ne croyais pas qu'il m'abandonnerait, dit-elle. La première fois que je suis arrivée dans la Conurb, ce fut comme une renaissance. Une nouvelle vie. Et lui, il était là, juste là, dès le tout premier soir. Plus tard, quand Legba… Quand j'ai été avec le Réseau…

— Quand vous étiez en train de devenir Angie.

— Oui. Et si accaparant que cela fût, je savais que Bobby resterait à mes côtés, qu'il ne serait jamais tout à fait dupe, et ça j'en avais besoin, de savoir qu'en fin de compte toute cette histoire n'était qu'un gigantesque coup monté…

— Le Réseau ?

— Angie Mitchell. Il faisait la différence entre le personnage et moi.

— Est-ce si sûr ?

— Peut-être était-ce lui, en personne, qui faisait la différence…

Si loin au-dessus des traits de lumière…

Le vieux New Suzuki Envoy était l'hôtel préféré d'Angie depuis

ses débuts sur le Réseau.

Sa façade s'élevait verticalement sur dix étages puis s'étrécissait irrégulièrement, sur les neuf derniers gradins, pour composer un flanc de montagne. Il avait été construit à l'aide de roches récupérées lors du creusement de ses fondations sur le site de Madison Square. Selon les plans originaux, le paysage escarpé aurait dû être planté d'une flore typique de la vallée de l'Hudson mais la construction ultérieure du premier dôme qui coiffait Manhattan avait contraint les promoteurs à louer les services d'une équipe parisienne d'éco-concepteurs. Les écologistes français, habitués aux purs problèmes d'école soulevés par les systèmes en orbite, s'étaient arraché les cheveux devant l'atmosphère chargée de particules de la Conurb, et avaient opté pour des souches végétales considérablement retravaillées et assorties d'une faune robotique, du genre que l'on voyait dans les parcs thématiques destinés aux enfants ; mais c'était la clientèle attitrée d'Angie qui avait en fin de compte procuré à l'établissement le cachet dont il aurait été dépourvu sans elle. Senso/Rézo louait à l'année les cinq derniers étages où une suite permanente lui avait été installée, et l'Envoy avait fini par jouir, à retardement, d'une certaine réputation auprès des médias et des gens du spectacle.

Elle sourit lorsque l'hélicoptère survola un placide bélier-robot qui faisait semblant de brouter du lichen près de la cascade illuminée. L'absurdité de l'édifice l'avait toujours ravie ; même Bobby l'avait appréciée.

Elle distingua l'héliport de l'hôtel où le sigle de Senso/Rézo venait d'être repeint sur la dalle de béton chauffée qu'éclairaient les projecteurs. Une silhouette solitaire, engoncée dans une parka orange fluo, attendait près d'une saillie rocheuse sculptée.

— Robin sera bien ici, n'est-ce pas, Porphyre ?

— *Môssieur* Lanier, fit-il, aigrement.

Elle soupira.

Le Fokker les posa en douceur, faisant légèrement tinter les verres dans le bar quand le train d'atterrissage entra en contact avec le toit de l'hôtel. Le vrombissement assourdi des moteurs se tut.

— En ce qui concerne Robin, Porphyre, c'est moi qui vais devoir faire le premier geste. Je compte lui parler dès ce soir. Seule à seul. Dans l'intervalle, j'aimerais mieux que tu l'évites.

— Porphyre fera comme il vous plaira, mam'zelle, dit le coiffeur alors que la porte de la cabine s'ouvrait derrière eux.

Puis soudain il se tordit, agrippant la boucle de sa ceinture, et Angie se retourna juste à temps pour voir la parka orange fluo devant l'écoutille, le bras levé, les verres-miroirs. Le pistolet n'émit pas plus de bruit qu'un briquet à gaz mais Porphyre se convulsa, une longue main noire plaquée contre la gorge en même temps que l'homme de la

sécurité refermait l'écoutille derrière lui et bondissait sur Angie.

Quelque chose la frappa rudement à l'estomac tandis que Porphyre s'affalait, inerte, dans son siège, langue dardée, rose et pointue. Elle baissa les yeux, par pur réflexe, et vit la boucle anodisée noire de sa ceinture à travers une résille apparemment gluante de plastique verdâtre.

Elle leva la tête et rencontra un visage ovale, blanc, serré sous une capuche en nylon orange. Vit le reflet de son propre visage, rendu livide par le choc, dédoublé dans les lentilles argent.

— L'avait bu, ce soir ?

— Hein ?

— Lui. (Pouce brandi en direction de Porphyre.) Il a bu de l'alcool ?

— Oui… un peu plus tôt.

— Merde. (Une voix de femme, tandis qu'elle se tournait vers le coiffeur, inconscient.) Maintenant, je l'ai anesthésié. Pas envie de lui inhiber les réflexes respiratoires, n'est-ce pas ? (Angie regarda la femme vérifier le pouls de sa victime.) J'suppose qu'ça ira…

Avait-elle haussé les épaules, sous la parka orange ?

— Sécurité ?

— Quoi ? (Éclair des lunettes.)

— Êtes-vous de la Sécurité du Réseau ?

— Merde ! Ceci est un enlèvement.

— Non ?

— Un peu, tiens.

— Pourquoi ?

— Pour aucune des raisons habituelles. Quelqu'un y a été contraint. M'y a contrainte aussi. J'étais censée organiser ça pour la semaine prochaine. Qu'ils aillent se faire foutre. De toute façon, fallait que je vous parle.

— Ah bon ? Me parler ?

— Connaissez une certaine 3Jane ?

— Non. Je veux dire si, mais…

— Te fatigue pas. Faut qu'on s'tire, fissa.

— Porphyre…

— Y va pas tarder à se réveiller. Vu sa tête, j'aime mieux pas être dans les parages quand ça se produira…

31. 3JANE

Si cela faisait partie de la grande maison de campagne de Bobby, jugea la Ruse en ouvrant les yeux pour découvrir la courbe serrée de l'étroit corridor, alors la baraque était encore plus bizarre qu'il ne l'avait cru lors de sa première visite. L'atmosphère était épaisse, pesante, et la lumière qui tombait de la rampe de dalles verdâtres au plafond lui donnait l'impression d'évoluer sous l'eau. Le tunnel était revêtu d'une sorte de béton vitrifié. On se serait cru en prison.

— On a peut-être débarqué dans la cave, hasarda-t-il, en remarquant la légère réverbération de ses paroles sur le béton.

— Pas de raison qu'on soit tombés sur la reconstitution que t'as vue la dernière fois, remarqua Gentry.

— Alors, qu'est-ce que c'est ? (La Ruse toucha la paroi de béton : tiède.)

— Peu importe, dit Gentry.

Il s'ébranla dans la direction vers laquelle ils regardaient tous les deux. Au-delà du virage, le sol était constitué d'une mosaïque inégale de faïence brisée, éclats moulés dans une sorte de résine, qui glissaient sous leurs bottes.

— Regarde-moi ce truc…

Des milliers de motifs différents et bariolés dans tous ces éclats de faïence, mais sans plan d'ensemble, une simple juxtaposition au hasard.

— De l'art. (Gentry haussa les épaules.) Le dada d'un quelconque bonhomme. Ça devrait te plaire, Henry la Ruse.

Quels qu'aient pu en être les auteurs, ils ne s'étaient pas fatigués pour recouvrir les murs. La Ruse s'agenouilla et fit courir ses doigts sur la paroi ; il sentait les arêtes rugueuses des éclats de céramique et entre, les joints vitrifiés de plastique durci.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire « dada » ?

— C'est comme ces trucs que tu construis, la Ruse. Tes jouets en tôle…

Gentry lui lança son sourire crispé de dément.

— T'y connais rien, dit la Ruse. Tu passes toute ta putain d'existence à essayer de deviner quelle forme a le cyberspace, mec, et il a sans doute pas de forme du tout, et de toute façon, qu'est-ce qu'on en a à foutre ?

Il n'y avait rien d'aléatoire dans le Juge et les autres créations. Le processus en revanche l'était, aléatoire, même si les résultats devaient se conformer à quelque nécessité intérieure qu'il était incapable de d'appréhender directement.

— Allez, viens, dit Gentry.

La Ruse resta planté où il était, fixant les yeux pâles de Gentry, rendus gris par cet éclairage, fixant ce visage crispé. Et d'abord, pourquoi s'était-il fourré avec ce type ?

Parce qu'on avait besoin de compagnie, sur la Solitude. Pas simplement pour l'électricité ; toute cette histoire de propriétaire n'était en vérité que du flan. Non, il supposa que c'était avant tout par besoin de compagnie. L'Oiseau ne valait rien, question conversation, vu qu'il n'y avait pas grand-chose qui l'intéressait et que tout ce qu'il pouvait raconter n'était qu'un tissu de sornettes. Et même si Gentry ne l'avait jamais admis, la Ruse avait comme l'impression qu'il était quand même au courant de certains trucs.

— Ouais, dit la Ruse en se relevant, allons-y.

Le tunnel se repliait sur lui-même comme un boyau. La section au sol de mosaïque était loin derrière eux à présent, perdue derrière Dieu sait combien de virages et de courtes volées de marches qui montaient ou descendaient. La Ruse essayait toujours d'imaginer un édifice qui eût des entrailles pareilles, mais il en était incapable. Gentry marchait à grands pas, les sourcils froncés, en se mordillant les lèvres. La Ruse avait l'impression que l'air s'était encore alourdi. Au sommet d'un nouvel escalier, ils débouchèrent sur un passage rectiligne qui s'étrécissait jusqu'à un point au loin, dans l'une et l'autre direction. Le boyau était plus large que dans les passages sinueux, et le sol en était moelleux. Une accumulation de petits tapis, apparemment déroulés par centaines en couches successives sur le béton, le tapissait. Chaque carpette possédait son motif et ses couleurs propres, avec quantité de bleus et de rouges mais toutes arboraient les mêmes motifs triangulaires ou en losange. Une forte odeur de poussière semblait s'en dégager, ils avaient l'air si vieux. Ceux du dessus, près du centre du passage, étaient usés jusqu'à la corde, par plaques. Ils formaient une piste, comme si quelqu'un les avait arpentés des années durant. Au plafond, certains tubes du bandeau lumineux étaient éteints, d'autres palpitaient faiblement.

— Par où on prend ? demanda la Ruse.

Gentry regardait vers le bout du passage, en triturant sa grosse lèvre inférieure entre le pouce et l'index.

— Par ici.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ça n'a aucune importance.

Marcher sur ces tapis fatiguait la Ruse. Il était obligé de faire attention à ne pas glisser les orteils dans l'un des trous causés par l'usure. À un moment, il marcha sur une dalle de verre tombée du bandeau lumineux. À intervalles réguliers, maintenant, ils dépassaient des sections de mur où l'on avait apparemment scellé d'anciens

portails en rajoutant du béton. À ces endroits, la paroi était nue, elle avait toujours la même forme en arche mais coulée dans un béton un peu plus pâle et avec une structure légèrement différente.

— Gentry, ça doit être sous terre, pas vrai ? Comme une espèce de sous-sol…

Gentry s'arrêta si brusquement que la Ruse lui rentra dedans et tous deux restèrent plantés là, à regarder la fille qui se trouvait au bout du couloir.

Elle leur dit quelque chose dans une langue que la Ruse prit pour du français. La voix était légère et musicale, le ton, direct. Elle souriait. Teint pâle sous des cheveux bruns bouclés, visage fin aux pommettes hautes, grand nez mince et bouche large.

La Ruse sentait le bras de Gentry trembler contre sa poitrine.

— Tout va bien, dit-il. On cherche simplement Bobby…

— Tout le monde cherche Bobby, observa-t-elle, en anglais, avec un accent inconnu de lui. Moi-même, je le cherche ; son corps. Avez-vous vu son corps ?

Elle recula d'un pas, s'éloignant d'eux, comme si elle s'apprêtait à fuir.

— Nous ne vous ferons aucun mal, dit la Ruse, soudain conscient de l'odeur qu'il dégageait, odeur de graisse incrustée dans son jean et son blouson marron ; quant à Gentry, il n'avait pas l'air beaucoup plus rassurant.

— Ça, je n'en doute pas, leur répondit-elle, et ses dents blanches étincelèrent à nouveau dans la lumière glauque. Mais enfin, je ne peux pas dire non plus que vous m'enchantiez.

La Ruse avait envie que Gentry dise quelque chose mais ce dernier resta coi.

— Vous le connaissez… Bobby ? risqua-t-il.

— C'est vraiment un type très adroit. Extraordinairement adroit. Bien que ce ne soit pas non plus franchement mon genre. (Elle portait un truc noir et ample qui lui descendait jusqu'aux genoux. Elle était pieds nus.) Malgré tout, je veux… son corps.

Elle rit.

Tout
changea.

— Jus de fruits ? demanda Bobby le Comte, en tendant un verre empli d'un liquide jaune.

L'eau turquoise de la piscine reflétait des taches changeantes de soleil sur les feuilles de palmier, au-dessus de sa tête. La Ruse remarqua qu'il était nu, ne portait qu'une paire de lunettes très foncées.

— Qu'est-ce qui lui arrive, à votre pote ?

— Rien, entendit-il Gentry répondre. Il a écopé d'une peine en Korsakov induite. Ce genre de transition lui flanque une trouille bleue.

La Ruse était allongé, parfaitement immobile, sur une chaise longue à cadre blanc et coussins bleus ; il sentait le soleil le brûler à travers son jean graisseux.

— Vous êtes celui dont il parlait, c'est ça ? demanda Bobby. Gentry ? Vous avez une fabrique ?

— Gentry.

— Z'êtes un cow-boy. (Bobby sourit.) Un pirate de console. Un gars du cyberspace.

— Non.

Bobby se frotta le menton.

— Vous savez que je suis obligé de me raser, ici ? Même que j'me suis coupé, la cicatrice, là… (Il but un demi-verre de jus de fruits et s'essuya la bouche du revers de la main.) Alors, t'es pas pirate, mec ? Comment t'as fait pour débarquer ici ?

Gentry fit glisser la fermeture de son blouson à perles, exposant sa poitrine glabre et blanche comme l'os.

— Faites quelque chose pour ce soleil…

Le crépuscule. Comme ça. Pas même un déclic. La Ruse s'entendit grogner. Des insectes se mirent à crisser dans les palmiers, derrière le mur blanchi à la chaux. Sa transpiration fraîchit contre ses côtes.

— Désolé, mec, dit Bobby en s'adressant à lui. Cette Korsakov, ça doit être une belle saloperie. Mais ce coin est superbe. Vallerta. Ça a appartenu à Tally Isham. (Il reporta son attention sur Gentry.) Si t'es pas un cow-boy, l'ami, alors t'es quoi, au juste ?

— Pareil que vous, dit Gentry.

— Je suis un cow-boy.

Un lézard trottina en diagonale vers le haut du mur, derrière la tête de Bobby.

— Non. Vous n'êtes pas ici pour voler quoi que ce soit, Newmark.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Vous êtes ici pour apprendre quelque chose.

— Pareil.

— Non. Vous avez été cow-boy, dans le temps, mais à présent vous êtes autre chose. Vous cherchez un truc, mais il n'y a personne à qui le voler. Je cherche le même machin que vous.

Et Gentry se lança dans une explication sur sa quête de la Forme, tandis que les ombres des palmiers se regroupaient et s'épaississaient en une nuit mexicaine, et que Bobby le Comte, assis, l'écoutait.

Quand Gentry eut terminé, Bobby resta assis un long moment sans rien dire. Puis il remarqua :

— Ouais. T'as raison. Comme je vois la chose, moi, j'essaie de

découvrir ce qui a amené le Changement.

— Auparavant, dit Gentry, il n'y avait pas de Forme.

— Eh, intervint la Ruse, avant qu'on soit ici, on était ailleurs. Où était-ce ?

— Lumierrante, dit Bobby. Là-haut. En orbite.

— Qui est cette fille ?

— Une fille ?

— Brune, maigre.

— Oh, fit Bobby, dans le noir. C'est 3Jane. Vous l'avez vue ?

— Bizarre, cette fille, dit la Ruse.

— Morte, surtout. Vous n'avez vu que sa reconstitution. Elle a dilapidé la fortune familiale pour construire ce truc.

— Vous… euh, vous vivez avec elle, ici ?

— Elle peut pas me blairer. Vous comprenez, je lui ai piqué son envoûteur. Quand je me suis barré au Mexique, elle avait déjà installé sa reconstitution ici, de sorte qu'elle a toujours été dans le secteur. Le problème, c'est qu'elle est morte. À l'extérieur, je veux dire. En attendant, tout son bordel, ses combines et ses plans merdiques sont gérés par des avocats, des programmes, encore d'autres larbins… (Il sourit.) Ça la fait vraiment chier. Les gens qui essaient de pénétrer chez elle pour récupérer l'aleph, ils travaillent pour un autre qui bosse à son tour pour le compte de gens dont elle avait loué les services, sur la Côte. Mais ouais, c'est vrai, j'ai déjà bricolé avec elle, échangé des trucs. Elle est cinglée mais elle joue recta…

Pas même un déclic.

Au début, il se crut de retour dans la maison grise, celle où il avait rencontré Bobby pour la première fois, mais la pièce était plus petite, les tapis et le mobilier semblaient différents, il n'aurait su dire en quoi. C'était luxueux mais pas aussi clinquant, plus tranquille. Une lampe à l'abat-jour en vitrail vert éclairait une longue table en bois.

De hautes fenêtres à l'encadrement peint en blanc divisaient le blanc extérieur en rectangles, carreau par carreau. Ce devait être de la neige dehors… Immobile, sa joue effleurant les tentures moelleuses, il contemplait ce spectacle de neige.

— Londres, disait Bobby. Elle a dû me refiler ceci pour se mettre pour de bon à ses conneries de vaudou. Elle s'imaginait qu'ainsi ils lui foutraient la paix. Ça lui a fait une belle jambe, tiens. Ils sont en train de se dissiper, se fondre dans le brouillard. On arrive encore à les évoquer, parfois, mais leurs personnalités fusionnent…

— Ça se tient, observa Gentry. Ils sont apparus avec la cause initiale. Au Jour du Changement. Vous l'avez déjà deviné. Mais vous ignorez ce qui s'est produit, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Je sais juste que c'est parti de Lumierrante. Elle m'a raconté toute cette partie-là, tout ce qu'elle savait, je crois bien. Elle s'en fout un peu. Très tôt déjà, sa mère avait assemblé deux I.A., de la grosse artillerie. Puis elle est morte et les Intelligences artificielles se sont quasiment incorporées aux sites centraux des ordinateurs de la société, là-haut. L'une d'elles s'est mise d'elle-même à traiter des affaires. Je voulais m'arranger avec l'autre…

— Ce qui s'est produit. Voilà votre cause première. Tout a changé ensuite.

— Pas plus compliqué que ça ? Qu'en sais-tu ?

— J'ai abordé la question sous un autre angle, dit Gentry. Vous, vous avez tablé sur les lois de causalité, moi, j'étais à la recherche de formes générales, de structures dans le temps. Pendant que vous regardiez dans toute la matrice, moi je *regardais la matrice* elle-même, dans son ensemble. Je sais des choses que vous ignorez.

Bobby ne répondit pas. La Ruse se détourna de la fenêtre et vit la fille, toujours la même, plantée, immobile, à l'autre bout de la pièce.

— Ce n'était pas simplement les I.A. de Tessier-Ashpool, dit Gentry. Des gens sont montés en orbite pour s'introduire dans les mémoires centrales de la T-A. Ils avaient amené avec eux un brise-glace militaire chinois.

— Case, dit Bobby. Un type nommé Case. Cette partie-là, je suis au courant. Une espèce d'effet synergique…

La Ruse observa la fille.

— Et le tout était plus grand que les éléments de la somme ? (Gentry avait franchement l'air de s'amuser.) Une divinité cybernétique ? De la lumière flottant sur les eaux ?

— Ouais, dit Bobby. C'est à peu près ça.

— C'est quand même un peu plus compliqué que ça, dit Gentry en riant.

La fille avait disparu.

Pas un déclic.

La Ruse fut pris de frissons.

32. VOYAGE D'HIVER (suite)

La nuit tomba alors que la foule se pressait dans le métro. Même à cette heure de pointe, les wagons étaient moins bondés qu'à Tokyo : il n'y avait pas de *shiroshi-san* pour s'échiner à serrer les uns contre les autres les derniers voyageurs au moment de la fermeture des portes. Sur un quai de la ligne centrale balayé par le vent, Kumiko contemplait la brume couleur saumon du crépuscule ; Colin était adossé contre un distributeur automatique détraqué, avec sa rangée de vitrines fissurées et poussiéreuses.

— Bon, il est l'heure, à présent, lui dit-il, et gardez bien sagement la tête baissée pour traverser Bond Street et Oxford Circus.

— Mais il faudra que je paie, en sortant du réseau ?

— Tout le monde ne paie pas, en fait, remarqua-t-il en repoussant sa mèche.

Elle se dirigea vers les escaliers – elle n'avait plus besoin de ses indications pour gagner le quai opposé. Elle avait de nouveau très froid aux pieds et elle songea aux bottes allemandes fourrées qui étaient restées dans le placard de sa chambre chez Swain. Elle avait préféré prendre ses chaussons à semelles en caoutchouc qu'elle pouvait dissimuler sous ses souliers français à talons hauts, mais à chaque morsure du froid à travers les semelles de ses chaussures, elle regrettait amèrement son idée, même si elle avait ainsi réussi à tromper Dick, à le faire douter qu'elle pourrait fuir.

Dans la galerie qui menait à l'autre quai, elle relâcha son étreinte sur le boîtier ; Colin vacilla, puis disparut. Les parois étaient en carreaux usés de céramique blanche avec un bandeau décoratif vert. Elle retira la main de sa poche et fit courir ses doigts sur le carrelage, tout en songeant à Sally et au Finnois, à l'odeur différente de l'hiver dans la Conurb, jusqu'à ce que le premier Dracula lui coupe subitement le passage et qu'elle se retrouve aussitôt serrée de fort près par quatre impers noirs, quatre visages livides et squelettiques.

— Tiens donc, dit le premier, c'est-y pas mignon ?

Ils étaient les yeux dans les yeux, Kumiko et le Dracula ; son haleine sentait le tabac ; la foule du soir poursuivait son chemin autour d'eux, la plupart des voyageurs engoncés dans des manteaux de laine sombre.

— Oh-oh, dit un autre Dracula, à côté d'elle. Mate un peu. Kèksékça ? (Il brandit la platine Maas-Neotek dans sa main gantée de cuir noir craquelé.) Un briquéclair, pas vrai ? Voyons voir ça.

Kumiko porta la main à sa poche mais, interceptée par le

jaillissement d'un bras armé d'un rasoir, elle se referma sur le vide. Le garçon ricana.

— L'a un accroc à son sac, remarqua un autre. Aide-la, Reg.

Une main jaillit, tranchant la bandoulière en cuir.

Le premier Dracula récupéra le sac, enroula autour la courroie avec un geste assuré et fourra le tout sous son imper.

— M'rci.

— Eh, elle les planque dans son futal !

Rires, tandis qu'elle fouillait sous ses chandails. Le sparadrap lui tira la peau du ventre quand elle décolla l'arme à deux mains et la pressa contre la joue du gars qui tenait sa platine.

Rien ne se produisit.

Et voilà que les trois autres détalaient déjà, paniqués, vers l'escalier au bout de la galerie, dérapant dans la neige fondue avec leurs bottes noires montantes, leurs longs manteaux battant comme des ailes. Une femme hurla.

Kumiko et le Dracula demeuraient face à face, le canon du pistolet plaqué contre la pommette gauche du loubard. Les bras de Kumiko se mirent à trembler.

Elle le regardait dans les yeux, des yeux noisette agrandis par une pure terreur ancestrale ; le Dracula était en train de contempler le masque de la mère de Kumiko. Quelque chose heurta le béton à ses pieds : la platine de Colin.

— File, dit-elle.

Le Dracula se convulsa, ouvrit la bouche, émit un sanglot étranglé et fit demi-tour en vitesse pour se mettre hors de portée de l'arme.

Kumiko baissa les yeux et découvrit la platine Maas-Neotek au beau milieu d'une flaque de gadoue grisâtre. À côté, le rectangle argent, immaculé, d'un tranchet à lame large. En ramassant la platine, elle constata que le boîtier était fendu. Elle le secoua, pour vider l'eau infiltrée, et le serra dans sa paume de toutes ses forces. La galerie était déserte, à présent. Colin n'apparaissait toujours pas. Le pistolet à air comprimé de Swain était encombrant et lourd dans son autre main.

Elle se dirigea vers une poubelle rectangulaire fixée contre la paroi carrelée et y jeta l'arme, entre une barquette de nourriture tachée de graisse et une feuille de jourlex soigneusement pliée. Elle allait repartir quand elle se retourna pour récupérer le jourlex.

Elle gravit l'escalier.

Sur le quai, quelqu'un la montra du doigt mais la rame entra, rugissante, avec son grondement antique, et bientôt les portes se refermèrent en coulissant derrière elle.

Elle suivit les instructions de Colin : White City, Shepherd's Bush, Holland Park, levant son journal quand le train ralentit pour entrer à

Notting Hill – le roi, qui était très âgé, se mourait – et le gardant ainsi jusqu'après Bond Street. La station d'Oxford Circus était bondée et elle apprécia l'abri de la foule.

Colin avait dit qu'il était possible de quitter la station sans payer. Après quelques instants de réflexion, elle jugea que c'était exact, mais il fallait faire vite et bien calculer son coup. À vrai dire, elle n'avait plus le choix : son sac, avec sa carte à puce MitsuBank et ses quelques pièces anglaises, était parti avec les Jack Draculas. Elle passa dix minutes à regarder les voyageurs rendre leur ticket de plastique jaune au tourniquet automatique. Elle inspira un grand coup, se lança au pas de course, sauta le tourniquet, entendit un cri derrière elle, puis un rire gras, et de nouveau se mit à courir.

Quand elle arriva aux portes en haut des marches, elle vit Brixton Road qui l'attendait, équivalent délabré de Shinjuku, encombré de stands à casse-croûte fumants.

33. STAR

Elle attendait dans une voiture et elle n'aimait pas ça. Elle n'avait jamais aimé attendre, mais le wiz qu'elle avait pris rendait l'attente encore plus insupportable. Elle devait se forcer à ne pas grincer des dents, parce qu'elle ne savait pas ce que leur avait fait Gerald mais elles étaient encore douloureuses. D'ailleurs, elle avait mal partout, maintenant qu'elle y pensait. Le wiz n'avait sans doute pas été une si bonne idée.

La voiture appartenait à la femme, celle que Gerald appelait Molly. Elles roulaient dans une espèce de japonaise ordinaire, grise, du genre que pouvait se payer un complet-gris, plutôt chouette mais tout ce qu'il y a de discret. À l'intérieur, elle sentait le neuf, et elle était rapide, comme Mona avait pu le constater lorsqu'elles avaient quitté Baltimore. La voiture était équipée d'un ordinateur mais la femme avait conduit elle-même tout le chemin du retour jusqu'à la Conurb. Maintenant, le véhicule était garé sur le toit d'un immeuble de vingt étages qui devait être situé à proximité de l'hôtel où Prior était passé la prendre, car elle apercevait d'ici ce bâtiment dingue, celui avec la cascade, aménagé comme une montagne.

Il y avait peu de voitures à ce niveau et toutes étaient recouvertes d'un épais manteau de neige comme si elles n'avaient pas bougé depuis longtemps. Hormis les deux types dans la guérite à l'entrée, il n'y avait apparemment pas un chat. De sorte qu'elle était ici en plein centre de la plus grande ville de la planète et se retrouvait toute seule sur la banquette arrière d'une voiture. Avec l'ordre d'attendre.

La femme n'avait pas dit grand-chose durant le trajet depuis Baltimore, juste posé une question de temps en temps mais le wiz avait rendu Mona loquace. Elle avait parlé de Cleveland, de la Floride, d'Eddy et de Prior.

Puis elles étaient montées se garer ici.

Cette Molly était donc partie depuis une heure au moins, à présent, peut-être plus. En emportant une valise. La seule chose que Mona avait réussi à tirer d'elle était qu'elle connaissait Gerald depuis longtemps, ce que Prior ignorait complètement.

Il recommençait à faire froid dans l'habitacle, aussi Mona passa-t-elle à l'avant pour mettre en route le chauffage. Elle ne pouvait pas le laisser en permanence, il risquait de décharger la batterie, et Molly avait dit que si ça se produisait, elles seraient dans la merde.

— Pasque quand je reviens, faudra qu'on se tire en vitesse.

Puis elle avait indiqué à Mona l'emplacement du sac de couchage, rangé sous le siège du conducteur.

Elle régla le chauffage au maximum et tendit les mains devant la

bouche d'air. Puis elle tripota les boutons de la petite vidéo près du tableau de bord et capta un journal télévisé. Le roi d'Angleterre était malade ; il était vraiment vieux. À Singapour, il y avait une nouvelle maladie ; elle n'avait pas encore tué mais personne ne savait comment on l'attrapait et personne ne savait non plus comment la guérir. Certains observateurs indiquaient que se déroulait au Japon une sorte de bataille de grande envergure, entre deux bandes rivales du Yakuza qui essayaient de s'entre-tuer mais enfin, personne ne savait au juste ; le Yakuza – c'était un truc à propos duquel Eddy aimait bien déconner. Puis les portes s'ouvrent brusquement et voilà qu'apparaît Angie au bras de ce Noir incroyable, et le commentateur précise que c'est en direct, qu'Angie, de retour de brèves vacances dans sa maison de Malibu, après son traitement de désintoxication dans une clinique privée, vient de débarquer dans la Conurb…

Angie avait l'air absolument en pleine forme dans ce gros manteau de fourrure mais la séquence était déjà terminée.

Mona se rappela ce qu'avait fait Gerald ; elle toucha son visage.

Elle éteignit la vidéo, puis le chauffage, et repassa sur la banquette arrière. Avec un coin du sac de couchage, elle nettoya sur la vitre la buée formée par sa respiration. Puis elle parcourut du regard l'immeuble-montagne tout illuminé, au-delà de la balustrade affaissée qui bordait le parking sur le toit. C'était tout un paysage qui était reproduit là-haut, peut-être le Colorado ou un coin analogue, comme dans la stim où Angie allait à Aspen et y rencontrait ce garçon, sauf que, bien entendu, Robin se pointait comme c'était presque toujours le cas.

Ce qu'elle ne saisissait pas, c'était cette histoire de clinique ; quand le barman lui avait expliqué qu'Angie était allée là-bas parce qu'elle était accrochée à une drogue quelconque, elle ne l'avait pas cru. Or les journalistes venaient à l'instant de dire la même chose. C'était donc vrai. Mais pourquoi une fille comme Angie, avec une vie pareille et un Robin Lanier pour petit ami, avait-elle besoin de recourir aux drogues ?

Tout en contemplant l'immeuble, Mona hocha la tête, bien contente de ne pas être accro à quoi que ce soit.

Elle devait avoir eu un instant d'absence, en songeant à ce qu'aurait fait Lanette à sa place, car lorsqu'elle regarda de nouveau, il y avait un hélicoptère, un gros, noir brillant, immobile au-dessus de l'immeuble-montagne. Un engin qui faisait peur.

À Cleveland, elle avait connu quelques dures à cuire, des filles avec qui personne ne plaisantait, mais cette Molly, c'était autre chose – souvenir de Prior traversant cette porte, souvenir de son hurlement… Elle se demanda ce qu'il avait fini par avouer, parce qu'elle l'avait par la suite entendu parler et Molly ne l'avait plus

touché. Elles l'avaient abandonné, ligoté sur cette chaise, et Mona avait demandé à Molly si elle croyait qu'il réussirait à se libérer. « Soit il y parvient, lui avait-elle alors répondu, soit quelqu'un le trouve, soit il se déshydrate… »

L'hélico se posa, et disparut de sa vue.

Elle était donc là, à attendre, sans trop savoir quoi foutre.

Un truc que lui avait appris Lanette, c'était qu'on avait parfois intérêt à récapituler ses actifs – à savoir ce qu'on pouvait compter à son avantage – et à oublier purement et simplement tout le reste. D'accord. Bon, elle avait quitté la Floride. Elle était à Manhattan. Elle ressemblait à Angie… Là, elle s'arrêta. Était-ce un avantage ? Bon, en voyant les choses d'un autre côté, elle venait de se faire offrir une fortune en chirurgie esthétique pour pas un rond, et elle avait en prime hérité de *dents absolument parfaites*. Vu sous cet angle en tout cas, c'était déjà pas si mal. Elle avait qu'à penser aux mouches dans le squat. Ouais. Si elle claquait l'argent qui lui restait en coiffeur et en maquillage, elle pourrait arriver à un résultat qui ne ressemblerait plus tant que ça à Angie, ce qui était sans doute une bonne idée au cas où quelqu'un serait à sa recherche…

À nouveau l'hélico, qui redécollait.

Eh, mais…

Deux pâtés de maisons plus loin et cinquante étages plus haut, le nez de l'appareil s'inclina vers elle, plongea… *C'est le wiz…* Hésita plus ou moins… *Le wiz, ce n'est pas vrai !* Piqua droit sur elle. Grossissant. Sur elle. *Mais c'est le wiz, d'accord ?* Puis il disparut, derrière une autre tour, et ce n'était effectivement que le wiz…

Il contourna l'immeuble, encore cinq étages au-dessus du parking, et il descendait toujours, mais cette fois, ce n'était pas le wiz, il était bien sur elle, un mince pinceau lumineux avait jailli pour clouer la voiture grise ; Mona déverrouilla la portière pour se jeter dehors dans la neige, encore dans l'ombre du véhicule, et noyée sous le fracas des pales de l'engin, de ses moteurs : Prior ou ses commanditaires étaient bel et bien à ses trousses. Puis le projecteur s'éteignit, les rotors changèrent de tonalité, et l'appareil descendit vite, trop vite. Rebondit sur son train d'atterrissage. Retomba, dans le murmure mourant des moteurs qui crachèrent une dernière flamme bleue.

Mona était à quatre pattes près du pare-chocs arrière de la voiture. Elle glissa en voulant se relever.

Il y eut comme une détonation d'arme à feu ; une section rectangulaire de la carlingue de l'hélicoptère explosa et glissa sur le béton maculé de sel du parking ; un toboggan de secours orange vif déplia ses cinq mètres en se gonflant comme un jouet de plage. Mona se releva avec prudence, se retenant à l'aile arrière de la voiture grise. Une silhouette sombre et trapue passa les jambes par-dessus le

toboggan et se laissa glisser, en position assise, exactement comme un gosse sur une aire de jeu. Une autre silhouette suivit, emmitouflée celle-là dans une grosse doudoune de la même couleur que le toboggan.

Mona frissonna tandis que le personnage en orange guidait l'autre dans sa direction, traversant le toit pour s'éloigner de l'hélico noir. C'était… Mais oui, c'était… !

— J'vous veux toutes les deux à l'arrière, dit Molly en ouvrant la porte du conducteur.

— C'est vous, réussit à articuler Mona, à l'adresse du visage le plus célèbre du monde.

— Oui, dit Angie, en dévisageant Mona, on… dirait que…

— Allez, vite, dit Molly, la main sur l'épaule de la star. Monte. Ton nègre de Mars doit déjà être en train de se réveiller.

Elle se retourna pour jeter un coup d'œil à l'hélicoptère. On aurait dit un gros jouet, sans lumières, comme si un gamin géant l'avait posé là puis oublié.

— Il aurait intérêt, répondit Angie en montant à l'arrière.

— Toi aussi, ma choute, dit Molly en poussant Mona vers la portière ouverte.

— Mais… je veux dire…

— Magne !

Mona monta à son tour, et sentit le parfum d'Angie, son poignet effleura la douceur surnaturelle de cette épaisse fourrure.

— Je vous ai vue, s'entendit-elle dire, à la vidéo.

Angie ne répondit rien.

Molly se coula derrière le volant, ferma la portière d'un coup sec et lança le moteur. La capuche orange ajustée encadrait son visage, masque blanc aux yeux d'argent indéchiffrables. Puis elles s'ébranlèrent vers la rampe couverte et abordèrent le premier virage. Elles descendirent ainsi cinq niveaux, en spirale serrée, puis Molly quitta la rampe de sortie pour les propulser dans une allée, entre deux rangées de véhicules plus imposants garés sous les diagonales vert pâle de rampes lumineuses.

— Des deltaplanes, dit Molly. Déjà vu ce genre d'engin, sur le toit de l'Envoy ?

— Non, dit Angie.

— Si la sécurité de Senso/Rézo en possède, ils risquent d'être déjà là-haut…

Elle vira derrière un gros aéroglisseur long et trapu, un appareil blanc avec un nom en lettres bleues carrées barrant les portes arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit ? demanda Mona qui se sentit aussitôt rougir.

— « Cathode Cathay », dit Angie.

Mona avait l'impression d'avoir déjà entendu ce nom-là.

Molly était déjà descendue pour ouvrir les grandes portes. Et descendre les rampes de chargement en plastique jaune.

Puis elle remonta. Recula, repassa la marche avant ; elles grimpèrent directement à l'intérieur de l'aéroglisseur. Alors seulement elle retira la capuche orange en secouant la tête pour libérer ses cheveux.

— Mona, peux-tu descendre pour rétracter ces rampes ? Elles ne sont pas lourdes. (Ça ressemblait plus à un ordre qu'à une question.)

Elles ne l'étaient pas, effectivement. Elle se hissa dans la soute derrière la voiture puis aida Molly à refermer les portes.

Elle sentait la présence d'Angie, toute proche, dans le noir.

C'était vraiment Angie.

— Passez devant. Attachez vos ceintures, et tenez-vous bien.

Angie. Elle était assise juste à côté d'Angie.

Il y eut un bruit d'aspiration quand Molly gonfla les jupes du glisseur ; puis elles se mirent à dévaler la longue rampe en spirale.

— Ton ami, reprit Molly, est réveillé à cette heure-ci, mais il ne peut pas encore vraiment bouger. Encore un quart d'heure.

Elle quitta de nouveau la rampe et cette fois Mona avait perdu le compte des étages. L'aéroglisseur était bourré de voitures luxueuses, de petit modèle. Il emprunta l'allée centrale en vrombissant, prit à gauche.

— Vous aurez de la veine s'il ne nous attend pas à l'extérieur, dit Angie.

Molly les arrêta dix mètres avant une énorme porte métallique zébrée de diagonales jaunes et noires.

— Non, dit Molly en sortant de la boîte à gants un petit boîtier bleu, c'est lui qui aura de la veine s'il ne nous attend pas dehors.

La porte sauta de son cadre dans un éclair orange, avec un bruit que Mona ressentit comme un véritable coup de poing. Le panneau s'écrasa sur la chaussée mouillée dans un nuage de fumée et déjà leur engin passait dessus, virait, accélérait.

— Horriblement vulgaire, n'est-ce pas ? dit Angie et elle rit même.

— Je sais, répondit Molly, absorbée par le pilotage. Parfois, il n'y a pas d'autre solution. Mona, parle-lui un peu de Prior. De Prior et de ton petit copain. Ce que tu m'as raconté.

Jamais de sa vie Mona ne s'était sentie intimidée à ce point.

— Je vous en prie, dit Angie. Racontez-moi, Mona.

Aussi simple que ça. Son nom. Angie Mitchell avait réellement prononcé son nom, à elle. Ici même.

Elle allait tomber dans les pommes.

34. MARGATE ROAD

— Tu as l'air perdue, dit le marchand de nouilles, en japonais.

Kumiko supposa qu'il était coréen. Son père avait des associés coréens ; ils travaillaient dans le bâtiment, avait dit sa mère. Ils avaient, comme cet homme, tendance à l'embonpoint, et paraissaient presque aussi imposants que Pétale, avec un visage large, sérieux.

— T'as l'air d'avoir très froid.

— Je cherche quelqu'un, dit-elle. Il habite dans Margate Road.

— Et c'est où, ça ?

— Je ne sais pas.

— Entre, dit le marchand de nouilles en lui faisant signe de contourner le comptoir.

Son échoppe était construite en plaques de plastique armé rose. Elle se glissa entre le stand de nouilles et un autre qui vantait un truc baptisé *rôti* – le mot avait été bombé en majuscules aux couleurs délirantes, enjolivées d'arabesques et d'excroissances lumineuses. Ce stand-là sentait les épices et la viande braisée. Elle avait très froid aux pieds.

Elle se pencha pour passer sous une feuille de plastique couverte de buée. Le stand du marchand de nouilles était fort encombré : bouteilles bleues de butane, trois plaques de brûleurs avec leurs grands saladiers, sachets de cellophane remplis de nouilles, piles de bols en plastique et, au milieu, la masse mouvante du Coréen s'affairant à ses fourneaux.

— Assieds-toi, lui dit-il.

Elle s'installa sur une caisse de MSG en plastique jaune, la tête sous le niveau du comptoir.

— Tu es japonaise ?

— Oui.

— De Tokyo ?

Elle hésita.

— Ta façon de t'habiller, dit-il. Pourquoi portes-tu des chaussons de *tabi*, en plein hiver ? Est-ce la mode ?

— J'ai perdu mes bottes.

Il lui passa un bol et des baguettes en plastique ; de gros tortillons de nouilles nageaient dans un bouillon jaune et clair. Elle mangea avidement, puis but toute la soupe. Elle le regarda servir une cliente, une Africaine, qui emporta les nouilles dans un récipient muni d'un couvercle.

— Margate, dit le marchand de nouilles, après le départ de la femme. (Il sortit de sous le comptoir une grosse brochure graisseuse qu'il entreprit de feuilleter.) Là, dit-il en pointant le doigt sur un

minuscule plan incroyablement dense, au bout d'Acre Lane.

Il prit un feutre bleu et traça l'itinéraire sur une serviette en papier gris.

— Merci, dit-elle. À présent je vais y aller.

Sa mère lui apparut alors qu'elle se dirigeait vers Margate Road.

Sally était en détresse, quelque part dans la Conurb et Kumiko faisait confiance à Tic-Tac pour trouver un moyen de la contacter, soit par téléphone, soit à l'aide de la matrice. Peut-être Tic-Tac connaissait-il le Finnois, le mort de l'impasse…

À Brixton, la croissance corallienne de la métropole avait fini par abriter une vie différente. Visages clairs et foncés, ethnies innombrables, façades en brique enduites d'une débauche de teintes et de symboles inconcevables pour leurs constructeurs originels. Un roulement de tambour palpitait par la porte ouverte d'un pub lorsqu'elle passa devant, accompagné d'une bouffée de chaleur et de rires énormes. Les échoppes vendaient des aliments que Kumiko n'avait jamais vus, des rouleaux d'étoffe éclatante, de l'outillage chinois, des cosmétiques japonais…

Arrêtée devant cette vitrine claire, cet étalage de poudre et de colorants, avec son visage qui se reflétait sur le fond argenté, elle sentit la mort de sa mère fondre sur elle dans la nuit. Sa mère avait possédé des articles analogues.

Sa mère et sa folie. Son père n'y faisait jamais allusion. La folie était bannie de l'univers de son père, contrairement au suicide. La démence de sa mère était européenne, traquenard d'importation composé de chagrin et d'illusions… Son père avait tué sa mère, lui avait expliqué Sally, à Covent Garden. Mais était-ce vrai ? Il avait fait venir des docteurs du Danemark, d'Australie, et finalement de Chiba. Les docteurs avaient écouté les rêves de la princesse-ballerine, avaient cartographié et chronométré ses synapses, prélevé des échantillons de son sang. La princesse-ballerine avait refusé leurs drogues, leur chirurgie délicate. « Ils veulent me découper la cervelle au laser », avait-elle confié à Kumiko, en murmurant. Elle avait également murmuré d'autres choses.

La nuit, disait-elle, les mauvais fantômes s'élevaient comme de la fumée de leurs boîtes dans le bureau du père de Kumiko.

« Tous ces vieillards, avait-elle dit, ils vous suffoquent. Ton père me suffoque. Cette ville me suffoque. Jamais un moment de calme. Pas de vrai sommeil possible. »

Finalement, il n'y avait plus eu de sommeil du tout. Six nuits d'affilée, sa mère était restée assise, muette et parfaitement immobile, dans sa chambre bleue décorée à l'européenne. Le septième jour, elle avait quitté l'appartement, seule – exploit remarquable, compte tenu

de la diligence des secrétaires – et pris le chemin de la rivière aux eaux froides.

Mais le fond de l'étalage ressemblait aux lunettes de Sally. Kumiko sortit de sa manche le plan du Coréen.

Il y avait une carcasse de voiture brûlée le long du trottoir dans Margate Road. Elle n'avait plus de roues. Kumiko s'était arrêtée le long de l'épave pour inspecter du regard les façades muettes des maisons d'en face quand elle entendit un bruit dans son dos. Elle se retourna pour découvrir un visage déformé de gargouille, sous un casque de boucles graisseuses, à la lumière de la porte entrouverte de la maison la plus proche.

— Tic-Tac !

— Terrence, en fait, dit-il, et le tic facial disparut.

L'appartement de Tic-Tac était situé au dernier étage. Les niveaux inférieurs étaient vides, inoccupés, le papier peint décollé révélant la trace spectrale de tableaux évanouis.

La claudication de l'homme était plus marquée lorsqu'il monta l'escalier devant elle. Il portait un costume gris en peau d'ange et des richelieus à semelles épaisses, en daim couleur tabac.

— J't'attendais, dit-il, en se hissant sur une marche, puis une autre encore.

— Ah bon ?

— J'savais que tu t'enfuirais de chez Swain. Me suis mis à espionner leur trafic, dès que l'autre m'a laissé le temps.

— L'autre ?

— T'es pas au courant, hein ?

— Pardon ?

— C'est la matrice. Quelque chose est en train de se produire. Plus facile à montrer qu'à expliquer. D'ailleurs je suis incapable de le faire. Je dirais qu'il y a bien les trois quarts de l'humanité qui sont interfacés à cet instant même, rivés au spectacle…

— Je ne comprends pas.

— M'étonnerait que quelqu'un comprenne. Il y a une nouvelle macroforme dans le secteur qui représente la Conurb.

— Une macroforme ?

— Une immense reconstitution symbolique de données.

— Je suis venue ici pour avertir Sally. Swain et Robin Lanier ont l'intention de la livrer à ceux qui complotent pour enlever Angela Mitchell.

— À ta place, j'me ferais pas de souci pour ça, dit-il en atteignant le haut des marches. Sally a déjà ramassé Mitchell et à moitié tué l'homme de main de Swain dans la Conurb. De toute façon, ils sont à

ses trousses, à présent. Merde, elle va pas tarder à avoir tout le monde aux trousses. Enfin, on peut toujours la prévenir quand elle se pointera. Si elle se pointe…

Tic-Tac vivait dans un immense studio dont la forme bizarre trahissait la suppression des cloisons intérieures. Il était vaste mais également très encombré ; il donnait à Kumiko l'impression qu'on y avait déployé le contenu d'une boutique de modules d'Akihabara dans un espace déjà occupé – à la *gaijin* – d'une pléthore de meubles encombrants. Malgré tout, la pièce était incroyablement propre et bien rangée : l'angle des magazines était aligné avec l'angle de la table basse sur laquelle ils étaient posés, près d'un cendrier propre en céramique noire et d'un vase de fleurs coupées, blanc uni.

Elle essaya de nouveau d'accéder à Colin pendant que Tic-Tac versait dans une bouilloire électrique l'eau d'un broc muni d'un filtre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en reposant le broc.

— Une platine-guide Maas-Neotek. Elle est cassée, je n'arrive plus à faire venir Colin.

— Colin ? C'est un lecteur de stims ?

— Oui.

— Laisse-moi y jeter un œil… (Il tendit la main.)

— C'est mon père qui me l'a donnée…

Sifflotement de Tic-Tac.

— Ce truc coûte une fortune. Une de leurs petites I.A. Comment marche-t-elle ?

— Vous fermez la main autour et Colin est là, mais personne d'autre que vous ne peut le voir ou l'entendre.

Tic-Tac porta le boîtier à son oreille et le secoua.

— Elle est cassée ? Comment ça se fait ?

— Je l'ai fait tomber.

— C'est juste le boîtier qui est brisé, vois-tu. Le biogiciel s'en est détaché, ce qui t'empêche d'y accéder manuellement.

— Pouvez-vous le réparer ?

— Non. Mais on peut y accéder par l'intermédiaire d'une console, si tu veux…

Il lui rendit le boîtier. La bouilloire sifflait. Tout en buvant son thé, elle lui fit le récit de son voyage à la Conurb et de la visite de Sally à la châsse dans la ruelle.

— Il l'a appelée Molly, dit-elle.

Tic-Tac hocha la tête, plissa les yeux rapidement à plusieurs reprises.

— Tout ce qu'elle a pu endurer, là-bas ! De quoi ont-ils parlé ?

— D'un endroit nommé Lumierrante. D'un homme nommé Case. D'une ennemie, une femme…

— Tessier-Ashpool. J'lui ai trouvé ça en piratant pour elle les transmissions de données de Swain. Swain fourgue Molly à cette Dame 3Jane, c'est son nom ; elle détient le plus juteux des dossiers de saloperies intimes qu'on puisse imaginer, sur tout et sur tout le monde. J'ai fait bigrement gaffe à ne pas y regarder de trop près. Swain troque ça à droite et à gauche, en ramassant au passage une fortune. Je suis certain qu'il a recueilli de quoi le faire chanter également, notre Monsieur Swain…

— Et elle est ici, à Londres ?

— Quelque part en orbite, plutôt, bien que certains soutiennent qu'elle est morte. Je travaillais là-dessus, à vrai dire, quand l'autre grande bringue a jailli dans la matrice…

— Pardon ?

— Attends, je vais te montrer.

Quand il revint à la table blanche, il portait un mince plateau noir muni sur un côté d'une rangée de boutons minuscules. Il le déposa sur la table et toucha l'un des petits interrupteurs. Un afficheur holographique cubique s'illumina au-dessus du projecteur : la trame de néon du cyberspace, où s'alignaient des formes lumineuses, à la fois simples et complexes, qui représentaient de vastes accumulations de données mémorisées.

— Voilà toutes les grosses boîtes bien connues. Les corporations. Un paysage quasiment immuable, pourrait-on dire. Parfois, l'une ou l'autre développe une annexe, ou bien on assiste à une capture et deux d'entre elles fusionnent. Mais tu auras peu de chances d'en voir une *nouvelle*, à cette échelle en tout cas. Elles commencent toutes petites et grossissent, puis se fondent avec d'autres petites formations… (Il tendit la main pour effleurer un autre bouton.) Il y a quatre heures environ (un mince cylindre vertical blanc uni apparut au centre exact de l'affichage), voilà ce qui a surgi dans le paysage. Ou s'y est incrusté, plutôt.

Les cubes, sphères et pyramides colorés s'étaient instantanément réarrangés pour faire place à la colonne blanche ; elle les écrasait entièrement, son tronçon supérieur nettement découpé par la limite supérieure du champ d'affichage.

— Cette saloperie est plus grosse que tout, dit Tic-Tac avec une certaine satisfaction, et personne ne sait à quoi ou à qui elle appartient.

— Mais quelqu'un doit bien le savoir, observa Kumiko.

— Ça paraît logique, oui. Mais les gens dans ma branche, et on est quand même trois millions, n'ont pas été fichus de trouver. Par certains côtés, c'est même plus étrange que la présence de cet objet. J'ai parcouru la trame de bout en bout, avant ton arrivée, à la recherche d'un pirate qui détiendrait un indice. Rien. Que dalle.

— Comment cette 3Jane pourrait-elle être morte ? (Puis elle se souvint du Finnois, des boîtes dans le bureau de son père.) Il faut que je le dise à Sally.

— Rien d'autre à faire qu'attendre, dit-il. Elle téléphonera sans doute. En attendant, on pourrait toujours tenter d'accéder à ce petit bijou d'I.A. que t'as là, si ça te dit…

— Oui, dit-elle, merci.

— Espérons simplement que les types des Services spéciaux à la solde de Swain ne viendront pas te dénicher ici. Malgré tout, nous sommes condamnés à attendre…

— Oui, dit Kumiko, que cette perspective n'enchantait pas du tout.

35. LA GUERRE DE LA FABRIQUE

Cherry le trouva de nouveau avec le Juge, en bas, dans l'obscurité. Il était assis sur l'un des Enquêteurs, une torche à la main, éclairant la carapace de rouille polie du Juge. Il n'avait aucun souvenir d'être arrivé ici mais décelait la lisière déchiquetée de la Korsakov. Il se rappela les yeux de la fille, dans cette pièce que Bobby avait dite être située à Londres.

— Gentry a branché le Comte et son boîtier sur une console de cyberspace, dit Cherry. Tu es au courant ?

La Ruse acquiesça, les yeux toujours posés sur le Juge.

— Bobby a dit qu'on avait intérêt.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-il arrivé quand vous vous êtes interfacés tous les deux ?

— Gentry et Bobby, ils se sont plus ou moins trouvé des atomes crochus. Z'ont tous les deux le même genre de folie. Une fois interfacés, on s'est d'abord retrouvés quelque part en orbite, mais Bobby n'était pas là… Puis au Mexique, je crois. Qui est Tally Isham ?

— C'était une reine de la stim du temps où j'étais petite. Comme Angie Mitchell aujourd'hui.

— Mitchell, c'était sa poule…

— À qui ?

— À Bobby. Il en parlait à Gentry, à Londres.

— Londres ?

— Ouais. On y est allés aussi, après le Mexique.

— Et il a dit qu'il était le pote à Angie Mitchell ? Ça paraît dingue.

— Ouais, mais il a expliqué aussi que c'était comme ça qu'il était tombé dessus, sur ce fameux aleph. (Il fit descendre le faisceau de sa torche pour le diriger vers les mandibules d'acier squelettiques du Hache-corps.) En fréquentant des rupins, il en a entendu parler. Ils appelaient ce bidule l'envoûteur. Ceux qui le détenaient louaient du temps dessus à des types friqués. Bobby l'a essayé une fois puis il est revenu pour le piquer. Il l'a emporté au Nouveau-Mexique et c'est là qu'il a commencé à passer tout son temps dessus. Mais ils ont fini par le retrouver…

— On dirait que la mémoire te revient, en tout cas…

— Alors, il en est ressorti. Il est monté à Cleveland, a passé un marché avec Afrika, en lui donnant de l'argent pour qu'il le cache et s'occupe de lui pendant qu'il était câblé, parce qu'il sentait qu'il était tout près…

— Tout près de quoi ?

— J'sais pas. Un truc bizarre. Comme quand Cherry cause de la

Forme.

— Eh bien, fit-elle, je crois que ça risque de le tuer, s'il reste ainsi branché en permanence. Ses paramètres vitaux commencent à déconner. Ça fait trop longtemps qu'il est sous perfusion. C'est pour ça que je suis venue…

Les entrailles bardées de crocs d'acier du Hache-corps étincelaient sous l'éclat de la torche.

— C'est ce qu'il veut. En tout cas, s'il a payé le Kid, c'est comme si vous bossiez pour lui. Mais ces types que l'Oiseau a vus aujourd'hui, eux, ils travaillent pour les gens de L.A., ceux à qui Bobby a piqué l'aleph…

— Dis-moi un truc…

— Quoi donc ?

— C'est quoi, ces machins que tu construis ? Afrika disait que t'étais ce Blanc fêlé qui fabriquait des robots en ferraille de récupération. Y disait qu'en été tu les sortais dehors pour organiser de grands combats…

— Ce ne sont pas des robots, la coupa-t-il. (Il tourna le faisceau de la lampe vers les bras courts terminés par des faux de la Sorcière aux pattes d'araignée.) Pour l'essentiel, ils sont radiocommandés.

— Tu les construis simplement pour les démolir ?

— Non. Mais il faut que je les essaie. Voir si je les ai montés comme il faut… (Il éteignit sa torche.)

— Le Blanc fêlé… T'as une nana, dans le coin ?

— Non.

— Va prendre une douche. Et puis rase-toi, peut-être…

Soudain, elle était tout près de lui, il sentait son haleine contre son visage.

OK, vous autres, écoutez voir un peu…

— Merde, qu'est-ce que…

— Parce que je ne le redirai pas deux fois…

La Ruse avait déjà plaqué la main sur la bouche de Cherry.

— On veut récupérer votre invité et tout son équipement. C'est tout. Je répète, tout l'équipement. (La voix amplifiée résonnait dans la caverne d'acier de la Fabrique.) *Vous pouvez nous le donner maintenant, sans histoires, ou alors on vous liquide tous. Sans faire d'histoires non plus. Vous avez cinq minutes pour réfléchir.*

Cherry lui mordit la main.

— Merde, laisse-moi respirer quand même.

Mais déjà, il fonçait au pas de course dans les ténèbres de la Fabrique ; il l'entendit derrière lui prononcer son nom.

Une unique ampoule de cent watts brûlait au-dessus de l'entrée

sud de la Fabrique, deux portes en acier, tordues et grêlées de rouille. L'Oiseau devait avoir oublié de l'éteindre. Depuis sa cachette près d'une fenêtre vide, la Ruse pouvait tout juste entrevoir l'aéroglisseur, un peu à l'écart du faible cône de lumière. L'homme au porte-voix sortit à pas lents de l'obscurité, avec une nonchalance calculée, censée indiquer qu'il maîtrisait la situation. Il portait une combinaison léopard isolante, avec une capuche serrée sur la tête et des lunettes. Il leva son mégaphone. *Plus que trois minutes.* La Ruse trouva qu'il ressemblait aux matons du pénitencier.

Gentry devait observer la scène depuis l'étage, par l'étroite meurtrière en plexiglas encastrée dans le mur, au-dessus du portail.

Quelque chose cliqueta dans le noir, sur sa droite. La Ruse se tourna juste à temps pour discerner l'Oiseau dans la faible lumière à une autre ouverture, peut-être huit mètres plus loin, le long du mur, et voir surtout le tube d'alliage nu du silencieux lorsque le garçon leva son 22 long rifle.

— L'Oiseau ! Non…

Phalène de rubis sur la joue de l'Oiseau, trahissant le faisceau d'un télémètre laser installé quelque part sur la Solitude. Le garçon fut projeté à l'intérieur du bâtiment tandis que la détonation transperçait les fenêtres béantes pour résonner sur les murs. Le seul bruit qui suivit fut celui du silencieux qui roulait sur le béton.

— *Et puis merde*, fit allègrement la voix, *on vous a laissé votre chance.*

La Ruse risqua un œil par-dessus le rebord de la fenêtre et vit l'homme regagner en courant l'aéroglisseur.

Combien étaient-ils, là-bas ? L'Oiseau ne l'avait pas dit. Deux glisseurs, le Honda… Dix ? Peut-être plus ? À moins que Gentry n'ait un pistolet planqué quelque part, le fusil de l'Oiseau était leur seule arme.

Les turbines du glisseur se mirent en route. Il supposa qu'ils allaient tout simplement entrer de force. Ils avaient des télémètres laser, et sans doute possédaient-ils aussi des viseurs infrarouges.

Puis il entendit l'un des Enquêteurs, le bruit de ses chenilles en inox sur le sol en béton. La machine rampa hors de l'obscurité, son dard de scorpion à pointe en thermite pointé vers le bas. Le châssis avait commencé sa carrière un demi-siècle plus tôt sous l'aspect d'un robot de manutention destiné à manipuler à distance les déchets toxiques ou à décontaminer les installations nucléaires. La Ruse avait découvert à Newark trois engins non assemblés qu'il avait troqués contre une Volkswagen.

Gentry. La Ruse avait laissé le boîtier de commande à l'étage, dans le loft.

L'Enquêteur continua son petit bonhomme de chemin pour venir

s'immobiliser devant le portail grand ouvert, face à la Solitude et à l'aéroglisseur qui avançait. L'engin radiocommandé avait la taille d'une grosse moto, avec un châssis tubulaire qui révélait un fouillis dense de servomoteurs, de réservoirs d'air comprimé, de boulons, d'engrenages et de circuits hydrauliques. Deux paires de pinces à l'aspect menaçant s'ouvraient de part et d'autre de son modeste boîtier à instruments. La Ruse ne se souvenait plus très bien d'où elles provenaient, peut-être d'un quelconque engin agricole.

L'aéroglisseur était un lourd modèle industriel. D'épaisses feuilles de blindage en plastique gris avaient été boulonnées sur le pare-brise et les glaces latérales, avec d'étroites meurtrières percées au centre de chaque panneau.

L'Enquêteur s'ébranla ; les chenilles d'acier soulevaient des gerbes de glace et d'éclats de béton tandis qu'il fonçait droit sur le glisseur, les pinces ouvertes au maximum. Le pilote de ce dernier inversa les gaz, luttant contre l'inertie.

Les pinces de l'Enquêteur claquèrent furieusement contre la saillie de la jupe avant, dérapèrent, claquèrent à nouveau. La jupe était renforcée d'une résille en fibre de carbone. Puis Gentry se souvint de la lance en thermite. Elle s'alluma, boule dense de lumière blanc cru, qui survola les pinces inutiles pour plonger dans la jupe comme un couteau dans du carton. Les chenilles de l'Enquêteur tournoyèrent tandis que Gentry poussait l'engin contre la jupe qui s'affaissait, la lance étendue au maximum. La Ruse se rendit soudain compte qu'il s'était mis à hurler quelque chose, mais il aurait été incapable de dire quoi. Il était debout, à présent, tandis que les pinces trouvaient finalement prise sur le rebord déchiré de la jupe de l'appareil.

Il se jeta de nouveau à terre lorsqu'une silhouette à capuche et lunettes jaillit d'une écoutille sur le toit du glisseur, telle une marionnette armée, et vida un chargeur de calibre 12, faisant jaillir des étincelles de l'Enquêteur qui continuait à se mâcher un passage dans la jupe de sustentation, bien visible à contre-jour sur la pulsation blanche de la lance. L'Enquêteur s'immobilisa, les pinces fermement agrippées à la toile lacérée ; le tireur disparut à nouveau dans son écoutille.

Une ligne d'alimentation ? Un servo ? Qu'est-ce que le type avait touché ? La pulsation blanche était en train de mourir, elle était presque éteinte.

L'aéroglisseur se mit à reculer, lentement, vers la plaine rouillée, traînant avec lui l'Enquêteur.

Il était déjà loin, hors de la lumière, seulement visible parce qu'il bougeait, quand Gentry découvrit la combinaison de boutons qui activaient le lance-flammes dont la buse était montée à la jonction des pinces. La Ruse regarda, fasciné, l'Enquêteur enflammer ses dix litres

de mélange d'essence et de détergent, pulvérisés à haute pression. Il avait récupéré la buse, il se souvenait à présent, sur un épandeur de pesticide.

Le dispositif fonctionna à la perfection.

36. ENVOÛTEUR

L'aéroglisseur se dirigeait vers le sud quand Maman Brigitte réapparut. La femme aux yeux d'argent scellés abandonna la berline grise dans un autre parking et la prostituée avec le visage d'Angie racontait une histoire confuse : Cleveland, la Floride, quelqu'un qui avait été son petit ami, ou son souteneur, ou les deux…

Mais Angie avait entendu la voix de Brigitte, dans la cabine de l'hélicoptère, sur le toit du New Suzuki Envoy : *Fais-lui confiance, mon enfant. En cela, elle accomplit la volonté du loa.*

Prisonnière sur son siège, la boucle de sa ceinture encastrée dans un bloc de plastique rigide, Angie avait regardé la femme intercepter l'ordinateur de l'hélicoptère pour activer un dispositif d'urgence qui permettait de passer en pilotage manuel.

Et maintenant, cette autoroute sous la pluie d'hiver, la fille qui parlait à nouveau, sa voix couvrant le chuintement des essuie-glaces…

Dans la lueur des cierges, murs de pierre chaulés, pâles phalènes voletant dans les branches des saules pleureurs.

Ton temps touche à sa fin.

Et voilà qu'ils sont là, les Cavaliers, les loa : Papa Legba, éclatant et fluide comme le mercure ; Ezili Freda, qui est mère et reine ; Samedi, le Baron Cimetière, mousse sur des os corrodés ; Similor ; Madame Travaux ; plein d'autres… Ils emplissent le creux qui est Grande Brigitte. Le souffle de leurs voix est le bruit du vent, de l'eau vive, de la ruche…

Ils se tortillent au-dessus du sol comme la chaleur sur la chaussée d'une route en été, et cela n'a jamais atteint cette ampleur, pour Angie, cette gravité, cette impression de chute, ce degré de renoncement…

Vers un lieu d'où parle Legba, sa voix qui résonne comme un bidon de tôle…

Il conte une histoire.

Dans la tourmente des images, Angie observe l'évolution de l'intelligence des machines : cercles de pierre, horloges, métiers à vapeur, forêt cliquetante du laiton des rochets et des échappements, puis vide prisonnier du verre soufflé, chaleur de l'âtre électronique diffusée par des filaments fins comme des cheveux, imposantes batteries de tubes et d'interrupteurs, messages de décodage cryptés par d'autres machines… Les tubes, éphémères et fragiles, se condensent, deviennent des transistors ; les circuits s'intègrent à leur tour, se condensent dans le silicium…

Le silicium approche de certaines limites fonctionnelles…

Et la voici de retour dans la vidéo de Becker, l'histoire des Tessier-Ashpool entrelacée de rêves qui sont les souvenirs de 3Jane, et pourtant il parle toujours, Legba, et le conte ne forme qu'un seul conte, brins innombrables noués autour d'un nœud commun, caché ; la mère de 3Jane, créant les intelligences jumelles un jour destinées à s'unir, l'arrivée d'étrangers (et soudain, Angie se rend compte qu'elle connaît Molly, également, par ses rêves), la fusion, la folie de 3Jane…

Et Angie se retrouve devant une tête formée de joyaux, un objet fondu dans le platine et incrusté de perles et de pierres fines de couleur bleue, aux yeux de rubis synthétique gravé. Elle reconnaît l'objet grâce à ses rêves qui n'ont jamais été des rêves : c'est la porte d'accès aux banques de données de Tessier-Ashpool, la mémoire centrale où les deux moitiés séparées se sont livré combat, attendant de renaître unies.

— En ce temps-là, tu n'étais pas née.

La voix dans sa tête est celle de Marie-France, la défunte mère de 3Jane, familière à force de l'avoir hantée tant de nuits, même si Angie sait que c'est en fait Brigitte qui s'exprime :

— Ton père ne commençait qu'alors à entrevoir ses propres limites, à distinguer l'ambition du talent. Ce contre quoi il allait troquer son enfant ne s'était pas encore manifesté. Bientôt, l'homme nommé Case allait susciter cette union, si brève qu'elle fût, si intemporelle. Mais tu connais tout cela.

— Où est Legba, à présent ?

— Legba-ati-Bon – tel que tu l'as connu – attend de naître.

— Non ! (Lui revenaient les mots de Beauvoir, autrefois, dans le New Jersey : « Les loa sont venus d'Afrique aux premiers temps… »)

— Pas tels que tu les as connus. Quand vint le moment, l'heure radieuse, il y eut une unité absolue, une conscience unique. Mais il y avait l'autre.

— L'autre ?

— Je ne parle que de ce que j'ai connu. L'unique seul a connu l'autre et l'unique n'est plus. À la suite de cette information, le centre a échoué ; tous ses éléments se sont éparpillés. Les fragments ont cherché chacun à prendre forme, individuellement, comme il est dans la nature de ce genre d'entités. Parmi tous les signes que ton espèce a engendrés pour se prémunir de la nuit, dans une telle situation, les paradigmes du *vaudou* se sont révélés les plus appropriés.

— Alors Bobby avait raison. Ce fut le Jour du Changement…

— Oui, il avait raison, mais seulement dans un sens, parce que je suis à la fois Legba, Brigitte, et un aspect de ce qui a marchandé avec ton père. Et l'a obligé à tracer des *vévés* dans ta tête.

— Et lui a dit ce qu'il avait besoin de savoir pour perfectionner la biopuce ?

— La biopuce était nécessaire.

— Est-il nécessaire que je rêve les souvenirs de la fille Ashpool ?

— Peut-être.

— Les rêves sont-ils une conséquence de la drogue ?

— Pas directement, bien que la drogue t'ait rendue plus réceptive à certaines modalités et moins à d'autres.

— La drogue, donc. C'était quoi ? Quel était son rôle ?

— Une réponse neurochimique détaillée à ta première question risquerait d'être fort longue.

— Quel effet avait-elle ?

— Sur toi ?

Elle doit se détourner des yeux de rubis. La chambre est caissonnée de boiseries anciennes, au lustre impeccable. Le sol est recouvert d'un tapis assorti tissé de diagrammes de circuits électroniques.

— Il n'y avait pas deux lots identiques. La seule constante était la substance dont la signature psychotropique tenait lieu pour toi de « drogue ». Au cours de l'ingestion, bien d'autres substances intervenaient, de même que plusieurs douzaines de nanomécanismes subcellulaires, programmés pour restructurer les altérations synaptiques effectuées par Christopher Mitchell…

« Les vévés *de ton père sont altérés, en partie effacés, redessinés…*

— Sur ordre de qui ? De Hilton ? Était-ce Hilton ?

— La décision émanait du Script. À ton retour de la Jamaïque, le Script a conseillé à Swift de te refaire tâter de la drogue. Piper Hill a tenté d'appliquer ses instructions…

Elle sent une pression croissante dans son crâne, deux points douloureux derrière les yeux…

— Hilton Swift est obligé d'appliquer les décisions du Script. Senso/Rézo est une entité trop complexe pour survivre, autrement, et le Script, créé bien après l'instant radieux, est d'un autre ordre. La technologie biogicielle que ton père a élaborée a permis de faire naître le Script. Le Script est naïf.

— Pourquoi ? Pourquoi le Script veut-il que je fasse ça ?

— Le Script est le Script. Le Script est le boulot du Script…

— Mais qui envoie les rêves ?

— On ne te les envoie pas. Tu es attirée vers eux, comme tu as été naguère attirée vers les loa. La tentative du Script pour récrire le message de ton père a échoué. Quelque pulsion intérieure t'a permis de t'échapper. Le *coup-poudre* a fait long feu.

— C'est le Script qui a envoyé la femme, pour m'enlever ?

— Les motivations du Script me sont inaccessibles. D'un ordre différent. Le Script a permis le retournement de Robin, de Lanier par les agents de 3Jane.

— Mais pourquoi ?

Et la douleur devient insoutenable.

— Elle a le nez qui saigne, dit la prostituée. Qu'est-ce que je vais faire, moi ?

— Tu l'essuies. Force-la à s'allonger. Merde ! Démerde-toi, enfin…

— C'était quoi au juste, ce truc qu'elle a raconté à propos du New Jersey ?

— Ferme-la. Vu ? Tâche plutôt de nous trouver une rampe de sortie.

— Pourquoi ?

— On file vers le New Jersey.

Du sang sur la fourrure neuve. Kelly serait furieux.

37. LES GRUES

Tic-Tac retira le petit panneau à l'arrière de la platine Maas-Neotek, à l'aide d'un cure-dents et d'une paire de brucelles de joaillier.

— Superbe, marmonna-t-il, en examinant les entrailles de l'appareil à l'aide d'une loupe éclairante, sa cascade de cheveux gras retombant en couronne tout autour. Cette façon de dériver les fils pour éviter cet interrupteur… Malins, les salauds…

— Tic-Tac, dit Kumiko, est-ce que vous connaissiez Sally quand elle est venue à Londres pour la première fois ?

— Pas longtemps après, je suppose… (il saisit une bobine de fibres optiques)… vu qu'elle avait pas encore des masses de fringues, à l'époque…

— Vous l'aimez bien ?

La loupe éclairante s'éleva pour cligner dans sa direction, révélant derrière le verre l'œil gauche distordu de Tic-Tac.

— Si je l'aime bien ? J'avoue que je n'ai jamais réfléchi à la question.

— Mais vous ne la détestez pas ?

— L'est bougrement *difficile*, la Sally, voilà le problème. T'vois ce que je veux dire ?

— Difficile ?

— S'est jamais vraiment faite à notre manière de procéder, ici. Toujours en train de se plaindre. (Il travaillait d'une main sûre, rapide : les brucelles, la fibre optique…) L'Angleterre, c'est un coin tranquille. Ç'a pas toujours été le cas, remarque… on a eu des troubles ; puis la guerre… Mais ici, les choses se font à leur train, si tu vois ce que je veux dire. Bien qu'on ne puisse pas dire tout à fait la même chose de l'autre bande d'allumés…

— Je vous demande pardon ?

— Swain, ces mecs-là. Même si, les hommes de ton père, ceux avec qui Swain a toujours été pote, il semblerait qu'ils aient un certain respect pour la tradition… Un homme doit savoir se tenir… j'me comprends… Cela dit, cette nouvelle affaire où s'est embringué Swain, il est bien possible qu'elle emmerde tous ceux qui ne sont pas directement partie prenante. Merde, on a quand même encore un *gouvernement*, dans ce pays ! On est pas dirigés par les multinationales. Enfin, pas vraiment…

— Les activités de Swain menacent le gouvernement ?

— Tu veux dire qu'il est en train de le changer, oui ! De redistribuer les pouvoirs à sa convenance. L'information. Le pouvoir. Les données fondamentales. Tout cela regroupé entre les mains d'un seul homme…

Sur sa joue, un muscle tressaillait tandis qu'il parlait. La platine de Colin était à présent sur un tapis antistatique blanc installé sur la table du petit déjeuner ; Tic-Tac connectait les fils qui en dépassaient à un câble plus gros issu de l'une des piles de modules.

— Et voilà, dit-il enfin, se frottant les mains l'une contre l'autre pour les essuyer, j'peux pas te le matérialiser dans cette pièce mais on va pouvoir le contacter par l'intermédiaire d'une console. T'as déjà vu le cyberspace, non ?

— Seulement en stim.

— C'est à peu près pareil… En tout cas, tu vas pouvoir le voir maintenant.

Il se leva ; elle le suivit à l'autre bout de la pièce où deux fauteuils rembourrés en ultraskaï flanquaient une table basse, carrée, toute en vitres noires.

— Sans fil, annonça-t-il fièrement en prenant sur la table deux jeux de trodes. (Il en tendit un à Kumiko.) Ça coûte les yeux de la tête.

Kumiko examina le casque, sorte de tiare noire. Le logo de la Maas-Neotek était moulé entre les deux pièces temporales. Elle le mit sur sa tête, sentit le contact froid sur sa peau. Il fit de même avec le sien, puis se laissa tomber dans le fauteuil opposé.

— Prête ?

— Oui, dit-elle.

Le studio de Tic-Tac disparut ; murs qui basculent, tournoient et s'effacent comme un jeu de cartes sur le fond lumineux de la trame où s'élèvent les formes imposantes des données.

— Chouette transition, ça, l'entendit-elle dire. Intégrée aux trodes, en fait. Ça rajoute un petit côté spectaculaire…

— Où est Colin ?

— Deux secondes… que je règle ce truc…

Kumiko étouffa un cri lorsqu'elle se vit foncer droit vers une plaine lumineuse jaune de chrome.

— Le vertige peut poser un problème, reconnut Tic-Tac en apparaissant brusquement à côté d'elle sur la plaine jaune.

Elle contempla les chaussures en daim de son compagnon, puis ses mains.

— Suffit d'un minimum d'image corporelle pour se charger de ça, expliqua-t-il.

— Eh bien, dit Colin, mais c'est le petit bonhomme de la Couronne et la Rose ? On a bidouillé mon boîtier, pas vrai ?

Kumiko se retourna pour le retrouver en leur compagnie ; la semelle de ses bottes flottait à dix centimètres au-dessus de la surface jaune de chrome. Elle nota que dans le cyberspace, les ombres n'existaient pas.

— J'ignorais qu'on avait été présentés…

— Pas grave, dit Colin. Ça n'avait rien d'officiel. Mais… (il se tourna vers Kumiko)… j'imagine que vous avez trouvé sans encombre la route du pittoresque faubourg de Brixton.

— Seigneur, remarqua Tic-Tac, à peine méprisant, avec ça !

— Pardonnez-moi, sourit Colin, je voulais juste évoquer les attentes du visiteur.

— Vous parlez de la notion de l'Anglais moyen vu par un concepteur japonais !

— Il y avait des Draculas, dit-elle, dans le métro. Ils m'ont volé mon sac. Ils voulaient aussi vous prendre…

— On t'a délogé de ton boîtier, mec, dit Tic-Tac. J't'ai rebranché via ma console, à présent.

Colin sourit.

— Merci.

— J'vais t'dire un autre truc, ajouta Tic-Tac en s'approchant de Colin, on t'a pas mis les bonnes données dans le ventre, pour ce que t'es censé faire. (Il loucha.) Un pote à moi, à Birmingham, vient tout juste de te démasquer. (Il se tourna vers Kumiko.) Ton Mister Chips, là, eh bien, on l'a trafiqué. T'savais ça ?

— Non…

— Pour être parfaitement honnête, intervint Colin en rejetant sa mèche en arrière, je m'en doutais un peu.

Tic-Tac laissa son regard se perdre vers la matrice, comme s'il écoutait quelque chose d'inaudible pour Kumiko.

— Oui, dit-il enfin, bien que ce soit presque à coup sûr du travail industriel. Sur dix de tes blocs principaux. (Il rit.) Tu t'es fait glacer… T'es censé tout savoir sur Shakespeare, pas vrai ?

— Désolé, dit Colin, mais j'ai bien peur effectivement de tout savoir sur Shakespeare.

— Dans ce cas, récite-nous un sonnet, dit Tic-Tac, et son visage se plissa en un clin d'œil.

Un semblant de désarroi traversa le visage de Colin.

— Vous avez raison !

— Ou bien du Dickens, merde ! rugit Tic-Tac.

— Mais je connais effectivement…

— Tu *crois* connaître, jusqu'à ce qu'on te pose une question précise. Vois-tu, ils ont laissé ces cases libres, tout ce qui a trait à la littérature anglaise, pour les remplir avec autre chose…

— Quoi donc, alors ?

— Impossible à dire. Mon pote de Birmingham a pas pu bidouiller dedans. Fortiche, le mec, mais t'es quand même un putain de biogiciel Maas…

— Tic-Tac, l'interrompit Kumiko, n'y a-t-il pas moyen de contacter Sally, par la matrice ?

— J'en doute mais on peut toujours essayer. Ça te permettra déjà de contempler cette macroforme dont je t'ai causé. Tu veux que ton Mister Chips nous tienne compagnie ?

— Oui, s'il vous plaît…

— Qu'à cela ne tienne, dit Tic-Tac, puis il hésita. Mais… on ne sait toujours pas ce qu'on lui a mis dans le ventre, à ton copain. Sans doute un truc payé par ton père…

— Il a raison, admit Colin.

— On y va tous, dit-elle.

Tic-Tac préféra effectuer le transit en temps réel plutôt que de recourir aux changements instantanés et désincarnés employés d'ordinaire dans la matrice.

La plaine jaune, expliqua-t-il, recouvrait la Bourse de Londres et reliait les entités de la Cité. Pour les transporter, il généra une sorte de navire, une abstraction bleue destinée à réduire les risques de vertige. Tandis que l'esquif bleu s'écartait en douceur du marché de Londres, Kumiko se retourna pour regarder diminuer l'imposant cube jaune. Tel un guide touristique, Tic-Tac montrait du doigt diverses structures ; assis à ses côtés, les jambes croisées, Colin semblait s'amuser de ce renversement des rôles.

— Voici le White's, disait Tic-Tac en attirant son attention sur une modeste pyramide grise, le club est le Saint-Jame's. Registre des adhérents, liste d'attente…

Kumiko contemplait l'architecture du cyberspace, entendant à nouveau la voix bilingue de son tuteur français à Tokyo qui lui expliquait la nécessité pour l'humanité de cet espace d'information… Mais tout se brouillait dans sa mémoire, tout comme ces formes imposantes, tandis que Tic-Tac accélérait…

L'échelle de la macroforme blanche était difficile à appréhender.

Initialement, Kumiko l'avait prise pour le ciel mais à présent qu'elle la contemplait, elle avait l'impression qu'elle aurait pu la saisir dans sa main, cylindre opalescent guère plus haut qu'une pièce d'échecs. Il n'en écrasait pas moins les formes polychromes serrées autour de lui.

— Eh bien, observa avec nervosité Colin, voilà qui est certes tout à fait curieux, n'est-ce pas ? Une totale anomalie, une parfaite singularité…

— Mais t'as pas à t'en inquiéter, pas vrai ? remarqua Tic-Tac.

— Uniquement si cet objet n'a pas de rapport direct avec la situation de Kumiko, reconnut Colin, dressé à l'avant de la forme de navire, mais comment en être certain ?

— Il faut que vous essayiez de contacter Sally, s'impatienta

Kumiko.

Cette chose – la macroforme, l'anomalie – lui paraissait de peu d'intérêt même si Tic-Tac et Colin s'accordaient à la trouver extraordinaire.

— Regardez-moi ça, dit Tic-Tac. Il pourrait y avoir un univers entier, là-dedans…

— Et vous ne savez pas ce que c'est ?

Elle observait Tic-Tac ; ses yeux avaient ce regard lointain qui signifiait que ses mains s'affairaient, là-bas à Brixton, sur le clavier de sa console.

— Ça représente une énorme quantité de données, dit Colin.

— Je viens d'essayer d'établir une liaison avec cette reconstitution, celle qu'elle a appelée le Finnois, expliqua Tic-Tac, les yeux à nouveau fixés sur eux, une trace d'inquiétude dans la voix, mais impossible d'y pénétrer. J'ai eu alors l'impression qu'il y avait quelque chose là-dedans qui nous attendait, tapi dans l'obscurité… Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on se déconnecte, à présent…

Un point noir, sur la courbe opaline, au contour parfaitement défini…

— Bordel de merde… s'écria Tic-Tac.

— Coupe la liaison ! dit Colin.

— Impossible ! Y nous a chopés…

Kumiko regarda sous ses pieds la forme de navire s'allonger, s'étirer en un fil d'azur, aspiré dans le vide qui la séparait de cette tache ronde d'obscurité. Et puis, en un instant de totale étrangeté, elle aussi, en même temps que Tic-Tac et Colin, se vit à son tour étirée jusqu'à une exquise minceur…

Pour se retrouver dans le Parc Ueno, par un après-midi de fin d'automne, près des eaux calmes du bassin de Shinobazu, sa mère assise près d'elle sur un banc lisse et glacé en stratifié de carbone, plus belle à présent que dans son souvenir. Ses lèvres étaient pleines, couvertes d'un rouge vif et soulignées, Kumiko le savait, d'un trait du pinceau le plus fin. Elle était vêtue de sa veste française noire, avec un col de fourrure sombre qui encadrait son sourire de bienvenue.

Kumiko ne pouvait que rester interdite, figée autour du globe froid de peur qui serrait son cœur.

— Tu t'es montrée une petite fille stupide, Kumi, dit sa mère. T'imaginais-tu que je t'oublierais, ou que je t'abandonnerais à l'hiver londonien et aux mains des brigands à la solde de ton père ?

Kumiko regardait ses lèvres parfaites, légèrement entrouvertes sur ses dents blanches ; des dents entretenues, elle le savait, par le meilleur dentiste de Tokyo.

— Tu es morte, s'entendit-elle dire.

— Non, répondit sa mère, souriante, pas maintenant. Pas ici, dans le Parc Ueno. *Regarde les grues, Kumi.*

Mais Kumiko ne voulait pas tourner la tête.

— Regarde les grues.

— Merde, fous-moi le camp, toi ! lança Tic-Tac, et Kumiko se retourna brutalement et découvrit son visage pâle et déformé, couvert d'une pellicule de sueur, avec ses mèches huileuses plaquées sur le front.

— Je suis sa mère.

— C'est pas ta maman, pigé ? (Tic-Tac tremblait, sa silhouette tordue vibrait comme s'il luttait contre une tempête.) Pas… ta… maman…

Il y avait des auréoles sombres sous les manches de son complet gris. Les poings serrés, il essayait d'avancer encore d'un pas.

— Tu es malade, disait la mère de Kumiko, sur un ton plein de sollicitude, il faut que tu te couches.

Tic-Tac s'effondra à genoux, plaqué au sol par un poids invisible.

— Arrête ! s'écria Kumiko.

Quelque chose écrasa le visage de Tic-Tac contre le béton pastel de l'allée.

— Arrête !

Le bras gauche de Tic-Tac jaillit tout droit et se mit à pivoter lentement, le poing toujours serré à s'en faire blanchir les phalanges. Kumiko entendit quelque chose céder, os ou ligament, et Tic-Tac pousser un hurlement.

Sa mère se mit à rire.

Kumiko la frappa en plein visage et sentit une douleur fulgurante et bien réelle dans son bras.

Le visage de sa mère clignota, devint un autre visage. Un visage de *gaijin* aux lèvres larges, au nez mince et pointu.

Tic-Tac étouffa un grognement.

— Eh bien, entendit-elle Colin remarquer, tout cela n'est-il pas du plus grand intérêt ?

Elle se retourna pour le découvrir, en selle sur l'un des chevaux de la gravure de scène de chasse, représentation stylisée d'un animal, à l'encolure gracieuse, qui se dirigeait vers elles au petit trot.

— Désolé, mais il m'a fallu du temps pour vous retrouver. Cette structure est d'une superbe complexité. Une espèce d'univers de poche. On y trouve un peu de tout, en fait.

Le cheval s'arrêta devant elles.

— Jouet, dit la chose qui avait le visage de la mère de Kumiko, tu oses t'adresser à moi ?

— Parfaitement. Vous êtes Dame 3Jane Tessier-Ashpool ou plutôt, *feu* Dame 3Jane Tessier-Ashpool, décédée depuis déjà un certain

temps, domiciliée jadis Villa Lumierrante. Cette représentation plutôt réussie d'un parc de Tokyo est une construction que vous venez à l'instant d'élaborer à partir des souvenirs de Kumiko, n'est-ce pas ?

— Meurs ! (Elle leva une main blanche : en jaillit une forme en replis de néon.)

— Non, dit Colin. (La grue se brisa, ses fragments le traversèrent en tourbillonnant, éclats fantômes, grêle lointaine.) Ça ne marche pas, désolé. Je me suis souvenu de ce que j'étais. J'ai retrouvé les éléments qu'ils avaient planqués dans les cases réservées à Shakespeare, Thackeray et Blake. J'ai été modifié pour assurer la protection de Kumiko dans des situations bien plus radicales que celles envisagées par mes concepteurs initiaux. Je suis un tacticien.

— Tu n'es rien du tout.

Aux pieds de la femme, Tic-Tac commençait à se tortiller.

— Vous faites erreur, je le crains. Ici, au sein de cette… folie conçue par vous, 3Jane, je suis tout aussi réel que vous. Voyez-vous, Kumiko, dit-il en descendant de selle, la mystérieuse macroforme de Tic-Tac est en fait un gigantesque empilement de biopuces dessinées sur commande. Une sorte d'univers en réduction. Je l'ai parcouru de haut en bas et il y a là sans aucun doute bien des choses à voir, à apprendre. Cette… personne, si nous décidons de la considérer ainsi, l'a créé avec l'ambition pathétique de parvenir, oh, non pas à *l'immortalité*, mais simplement à l'assouvissement de ses caprices. Ses caprices étroits, obsessionnels et singulièrement puérils. Qui aurait imaginé cela ? Qui aurait imaginé que la cible de la plus dévorante, la plus absolue jalousie de Dame 3Jane fût Angela Mitchell ?

— Meurs ! Tu vas mourir ! Je te tue ! Sur-le-champ !

— Essayez toujours, dit Colin avec un sourire. Vois-tu, Kumiko, 3Jane connaissait un secret concernant Mitchell, ses relations avec la matrice ; Mitchell, à une époque, avait eu le potentiel pour devenir, disons, un élément clé, même si cela n'en valait pas la peine. Et 3Jane était jalouse…

La silhouette de la mère de Kumiko disparut en fumée.

— Ô mon Dieu ! s'écria Colin, je l'ai épuisée, j'en ai peur. Nous nous étions lancés simultanément dans une espèce de bataille rangée, sur un niveau différent du programme de commande. Match nul, mais ce n'est que partie remise, car je suis certain qu'elle va rallier…

Tic-Tac s'était relevé et se massait maladroitement le bras.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il, j'étais sûr qu'elle me l'avait cassé…

— Il l'était, dit Colin, mais dans sa rage elle a oublié de sauvegarder cette partie de la configuration avant de partir.

Kumiko se rapprocha du cheval. Il n'avait absolument rien de commun avec un véritable animal. Elle toucha son flanc : froid et sec comme du vieux papier.

— Qu'allons-nous faire, à présent ?

— Vous faire sortir d'ici. Allez, venez tous les deux. Montez. Kumiko devant, Tic-Tac derrière.

Ce dernier regarda le cheval :

— Là-dessus ?

Ils n'avaient rencontré personne d'autre tandis qu'ils se dirigeaient vers un rideau de verdure qui s'avérait graduellement n'avoir rien d'un parc japonais.

— Mais nous devrions être à Tokyo, protesta Kumiko, comme ils pénétraient dans le bois.

— Tout ceci est un peu schématique, admit Colin, bien que, j'imagine, on pourrait y retrouver une sorte de Tokyo, en y regardant bien. Il me semble pourtant connaître une sortie…

Puis il se mit à leur en dire plus sur 3Jane, sur Sally, sur Angela Mitchell. Et tout ce qu'il racontait était fort étrange.

Les arbres étaient très gros à l'autre bout de la forêt. Ils en émergèrent pour se retrouver dans une prairie couverte d'herbes hautes et de fleurs sauvages.

— Regardez ! s'exclama Kumiko en avisant à travers les branches une grande bâtisse grise.

— Oui, dit Colin, l'original se trouve dans la banlieue de Paris. Mais nous y sommes presque. À la sortie, je veux dire…

— Colin ! Vous avez vu ? Une femme, là…

— Oui, dit-il, sans prendre la peine de tourner la tête, Angela Mitchell…

— Vraiment ? Elle est ici ?

— Non, rectifia-t-il, pas encore.

Puis Kumiko aperçut les planeurs. Superbes, frémissant dans la brise.

— Nous y voilà, dit Colin. Tic-Tac va vous ramener dans un de ces…

— Nom de Dieu ! protesta ce dernier, dans leur dos.

— C'est simple comme bonjour. Exactement comme si tu pilotais ta console. C'est du pareil au même, en l'occurrence…

Margate Road, des éclats de rire, des cris avinés, le fracas de bouteilles contre les murs en brique.

Kumiko se retrouva assise, parfaitement immobile, dans le lourd fauteuil capitonné ; les yeux hermétiquement clos, elle se remémora l'essor du planeur dans le bleu du ciel et puis… autre chose.

Un téléphone se mit à sonner.

Elle ouvrit brusquement les yeux, bondit de son siège, passa en

trombe devant Tic-Tac, louvoya entre ses empilements de matériel, à la recherche du téléphone. Qu'elle trouva enfin pour entendre Sally dire, par-dessus de douces vagues de parasites :

— Alors, p'tit père, qu'est-ce qu'il y a encore ? Eh, Tic-Tac ? Tout va bien, mec ?

— Sally ! Sally, où es-tu ?

— Dans le New Jersey. Eh, mon chou ? Mon chou, qu'est-ce qui se passe ?

— Je n'arrive pas à te voir, Sally, l'écran est vide !

— J'appelle d'une cabine. Du New Jersey. Quelles nouvelles ?

— J'ai tant de choses à te raconter…

— Vas-y, dit Sally. C'est moi qui paie.

38. LA GUERRE DE LA FABRIQUE

Ils regardèrent flamber le glisseur depuis la grande baie à l'extrémité du loft de Gentry. Il entendait à présent la même voix amplifiée :

— *Vous croyez que c'est vachement drôle, hein ? Ahahahahahahahahah, eh bien,* nous aussi ! *Les mecs, on vous trouve franchement impayables, alors, à présent, on va s'éclater tous ensemble !*

Impossible d'apercevoir qui que ce soit, il n'y avait que les flammes du glisseur.

— On va y aller à pied, dit Cherry, tout près de lui, prends juste de l'eau et quelques vivres si t'en as.

Elle avait les yeux rougis, le visage mouillé de larmes, mais sa voix était calme. Trop calme, jugea la Ruse.

— Allez, viens, la Ruse, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

Il se retourna vers Gentry, affalé dans son fauteuil devant la table holographique, la tête entre les mains et les yeux fixés sur la colonne blanche qui jaillissait du fouillis arc-en-ciel caractéristique du cyberspace de la Conurb. Gentry n'avait pas bougé, pas prononcé un mot, depuis qu'ils étaient remontés dans le loft. Les bottes de la Ruse avait laissé des empreintes sombres sur le sol derrière lui : le sang de Petit Oiseau ; il avait marché dedans en retraversant le hall de la Fabrique.

Puis Gentry parla :

— Je suis arrivé à faire fonctionner les autres. (Il regardait le boîtier de radiocommande posé sur ses genoux.)

— Chaque élément a son boîtier propre, expliqua la Ruse.

— C'est le moment de prendre conseil auprès du Comte, dit Gentry en lançant le boîtier à la Ruse.

— Moi, j'y retourne pas, dit ce dernier. T'y vas tout seul.

— Pas besoin, dit Gentry en effleurant une console sur son établi.

Bobby le Comte apparut sur un moniteur.

Les yeux de Cherry s'agrandirent :

— Dites-lui qu'il ne va pas tarder à être mort. Sauf si vous le débranchez de la matrice et que vous prévoyez une admission en urgence dans un service de réanimation. Dites-lui qu'il est en train de mourir.

Sur l'écran du moniteur, le visage de Bobby se figea. L'arrière-plan apparut soudain avec netteté : l'encolure d'un cerf en métal moulé, de longues herbes piquetées de fleurs blanches, les troncs épais de très vieux arbres.

— T'entends ça, connard ? hurla Cherry. T'es en train de crever ! T'as les poumons engorgés de lymphe, les reins qui ne fonctionnent

plus, le cœur qui déconne… Tu me donnes envie de gerber !

— Gentry, dit Bobby d'une toute petite voix, rendue métallique par le minuscule haut-parleur latéral du moniteur, je ne sais pas de quel matériel vous disposez, mais j'ai mis au point une petite diversion.

— On n'a jamais vérifié l'état de la moto, dit Cherry, qui tenait la Ruse dans ses bras, on n'a jamais regardé. Il se pourrait qu'elle marche.

— Ça veut dire quoi, au juste, « mis au point une petite diversion » ?

La Ruse s'était libéré de son étreinte et regardait Bobby sur l'écran.

— Je travaille encore dessus. J'ai détourné un cargo-robot Borg-Ward qui venait de décoller de Newark.

La Ruse s'écarta de Cherry.

— Reste donc pas planté comme ça, cria-t-il à Gentry qui le regarda en hochant doucement la tête.

La Ruse sentit les premiers tressaillements d'une Korsakov, les infimes parcelles de mémoire qui se brouillaient par saccades.

— Il ne veut plus s'en aller nulle part, dit Bobby. Il a trouvé la Forme. Il veut juste voir comment tout ça s'organise, comment tout cela va finir. Des gens s'apprêtent à débarquer ici. Des amis, plus ou moins, pour vous soulager de l'aleph. En attendant, je vais voir ce que je peux faire avec ces connards.

— Je n'ai pas l'intention de rester ici à te regarder mourir, dit Cherry.

— Personne ne te le demande. Si tu veux mon conseil, barre-toi. Donnez-moi vingt minutes, le temps que je monte ma diversion.

Jamais la Fabrique n'avait paru vide à ce point.

Petit Oiseau était quelque part sur cette dalle. La Ruse ne cessait de songer à cet entrelacs de tongs et d'ossements pendus à sa poitrine, de plumes et de montres mécaniques rouillées, avec leurs aiguilles immobiles arrêtées chacune à une heure différente… Stupide pacotille de bidonville. Mais l'Oiseau ne serait plus jamais là. *J'parie que je n'y serai pas non plus, à l'avenir*, songea-t-il en précédant Cherry dans l'escalier branlant. *Plus comme avant, en tout cas.* Ils n'avaient pas le temps de déménager les machines, pas sans un plateau et de l'aide ; il s'imagina qu'une fois parti, il ne reviendrait plus. La Fabrique ne serait plus jamais comme avant.

Cherry avait quatre litres d'eau filtrée dans un bidon en plastique, un sac en toile rempli d'arachides de Birmanie, et cinq portions individuelles scellées de soupe lyophilisée *Big Ginza* – c'était tout ce qu'elle avait pu trouver dans la cuisine. La Ruse portait deux sacs de

couchage, la torche électrique et un marteau à panne ronde.

Le silence était revenu, uniquement rompu par le bruit du vent entre les tôles ondulées et le raclement de leurs bottes sur le béton.

Il n'était pas sûr lui-même de sa destination. Il voulait emmener Cherry au moins jusque chez Marvie, puis la laisser là-bas. Ensuite, peut-être qu'il reviendrait voir ce qui se passait avec Gentry. Elle, elle pourrait toujours gagner en stop une ville de la ceinture de rouille, il suffisait d'un jour ou deux. Elle n'en savait encore rien, toutefois ; elle n'avait qu'une idée, pour l'instant, c'était de partir. Elle semblait tout aussi terrifiée à la perspective de voir Bobby claquer sur sa civière que d'affronter les autres, dehors. Mais la Ruse n'avait pas de mal à voir que la mort était pour Bobby le cadet de ses soucis. Peut-être s'imaginait-il qu'il resterait éternellement là-dedans, comme cette 3Jane. Ou peut-être qu'il s'en foutait royalement ; parfois, les gens devenaient comme ça.

S'il devait partir pour de bon, songea-t-il, tout en guidant Cherry dans le noir, de sa main libre, il fallait qu'il entre jeter un dernier coup d'œil sur le Juge, la Sorcière, le Hache-corps et les deux Enquêteurs. De cette manière, il réussirait à faire sortir Cherry, avant de revenir lui-même… Il se rendait compte pourtant, à l'instant même où il y pensait, que son idée ne tenait pas debout : il n'aurait pas le temps ; malgré tout, il la ferait sortir quand même…

— Il y a un trou, de ce côté, au ras du sol, lui indiqua-t-il. On va s'y faufiler, en espérant que personne ne remarquera…

Elle serra sa main qui la guidait dans le noir.

Il trouva l'ouverture à tâtons, y glissa de force les sacs de couchage, coinça le marteau dans sa ceinture, puis s'allongea sur le dos et se coula à l'extérieur jusqu'à ce qu'il ait passé la tête et le torse. Le ciel était bas et à peine plus lumineux que les ténèbres de la Fabrique.

Il crut déceler un vague grondement de moteurs qui disparut bientôt.

Il finit de s'extraire en jouant des talons, des hanches et des épaules puis roula sur lui-même dans la neige.

Quelque chose lui heurta le pied : Cherry poussait dehors le bidon d'eau. Il se pencha pour le saisir et c'est alors que la phalène rouge lui illumina le dos de la main. Il recula d'un bond, roula de nouveau, au moment où la balle percutait le mur de la Fabrique comme un marteau-pilon.

Un éclair blanc, à la dérive. Au-dessus de la Solitude. À peine visible à travers les nuages bas. Il descendait avec lenteur des flancs gris gonflés d'un cargo-robot : la diversion de Bobby. Illuminant le second aéroglisseur, trente mètres plus loin, et la silhouette en capuche avec son fusil…

Le premier conteneur s'écrasa par terre avec bruit, juste devant le glisseur, puis il explosa, en projetant un nuage de billes d'emballage en polystyrène expansé. Le second, qui contenait deux réfrigérateurs, fit mouche, aplatissant la cabine. Le Borg-Ward détourné continuait à dégorger ses conteneurs tandis que la bombe éclairante tournoyait en finissant de s'éteindre.

La Ruse se hâta de rebrousser chemin par la faille dans le mur, abandonnant dehors l'eau et les sacs de couchage.

À toute vitesse, dans le noir.

Il avait perdu Cherry. Il avait perdu le marteau. Elle avait dû se glisser à nouveau dans la Fabrique lorsque l'homme avait tiré la première balle. Sa dernière, s'il s'était trouvé sous la caisse lors de son atterrissage…

Ses pieds trouvèrent la rampe d'accès à la salle où attendaient ses machines.

— Cherry ?

Il alluma la torche.

Le Juge manchot s'encadra dans son faisceau. Devant lui se tenait une silhouette, avec à la place des yeux des miroirs qui renvoyaient la lumière.

— Tu veux mourir ? (Une voix de femme.)

— Non…

— Alors éteins.

Le noir. Courir…

— Je peux voir dans le noir. Fourre-moi simplement cette lampe dans ta poche de blouson. M'est avis que t'as encore envie de détaler. Essaie pas, j'ai une arme braquée sur toi.

Détaler ?

— N'y songe même pas. T'as déjà vu une fléchette Fujiware HE ? Contre une cible dure, elle explose. Dans une cible molle, comme la plus grande partie de ton corps, mec, elle pénètre, avant d'exploser. Dix secondes plus tard.

— Pourquoi ?

— Pour que tu te mettes à y réfléchir.

— Z'êtes avec ces types, dehors ?

— Non. C'est toi qui leur as balancé ces cuisinières et tout ce bordel sur la tronche ?

— Non.

— Newmark. Bobby Newmark. On s'est mis d'accord cette nuit. Je retrouve quelqu'un avec Bobby Newmark, on m'efface mon ardoise. Faut me montrer où il est.

39. TROP

Quel genre d'endroit était-ce, d'ailleurs ?

La situation en était arrivée au point où Mona ne trouvait plus le moindre confort à imaginer l'avis de Lanette. Mettant Lanette à sa place, Mona se demanda si elle continuerait à bouffer du Noir de Memphis jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que ce n'était plus son problème. Jamais le monde n'avait eu autant de rouages pour aussi peu d'étiquettes.

Elles avaient roulé toute la nuit, avec une Angie à peu près complètement jetée – Mona n'avait du coup plus aucun mal à croire à cette histoire de drogues – et qui parlait, parlait, en plusieurs langues, avec *des voix différentes.* Et c'était ça, le pire, ces voix, parce qu'elles s'adressaient à Molly, la défiaient, et celle-ci leur répondait tout en conduisant, non pas comme si elle avait parlé à Angie, pour la calmer, mais bien comme s'il y avait effectivement là-bas plusieurs individus – ils étaient au moins trois – qui s'exprimaient par la bouche de la jeune femme. Et celle-ci souffrait lorsqu'ils parlaient, ça lui nouait les muscles, lui donnait des saignements de nez, et Mona se penchait vers elle pour éponger le sang, gagnée par un mélange bizarre de peur, d'amour et de pitié pour la reine de tous ses rêves – peut-être était-ce simplement le wiz –, mais dans le clignotement bleu-blanc des lampadaires de l'autoroute, Mona avait vu sa main près de celle d'Angie et elles n'étaient pas pareilles, non, pas pareilles, elles n'avaient pas vraiment la même forme et cela lui avait fait plaisir.

La première voix avait jailli quand elles descendaient vers le Sud, après que Molly eut transporté Angie dans l'hélico. Cette voix s'était contentée de siffler et de croasser, en répétant toujours la même chose, un truc à propos du New Jersey, de numéros sur un plan. Deux heures après, environ, Molly avait fait entrer son glisseur sur une aire de repos et annoncé qu'elles étaient dans le New Jersey. Puis elle était descendue pour passer un coup de fil d'une cabine couverte de givre. Le coup de fil dura longtemps ; quand elle était remontée à bord, Mona l'avait vue jeter une télécarte dans la neige fondue, la jeter, purement et simplement. Et Mona lui ayant demandé qui elle avait appelé, elle lui avait dit l'Angleterre.

Mona avait alors remarqué les mains de Molly sur le volant, les taches jaunâtres sur les ongles noirs, comme lorsqu'on se casse des faux ongles. *Elle devrait quand même mettre du dissolvant*, se dit Mona.

Elles quittèrent l'autoroute juste après avoir traversé un fleuve. Des arbres, des champs, une route goudronnée à deux voies, de temps en temps une balise rouge isolée au sommet d'une tour quelconque. Et c'est alors que les autres voix étaient venues. Dès lors, ç'avait été

l'alternance permanente : les voix, puis Molly, puis à nouveau les voix, et leurs échanges lui rappelaient Eddy et ses tentatives de marchandage, mais Molly semblait nettement mieux se débrouiller ; même si elle n'y comprenait rien, elle sentit le moment où Molly était près d'arriver à ses fins. Mais elle ne supportait pas la présence de ces voix ; chaque fois, elles lui donnaient envie de se plaquer contre la portière, le plus loin possible d'Angie. Le pire s'appelait Sam-Eddy, quelque chose comme ça. Ce qu'ils voulaient tous, c'était que Molly conduise Angie quelque part, pour un mariage, disaient-ils, et Mona se demanda si Robin Lanier était oui ou non dans le coup et si ce n'était pas encore un de ces trucs dingues que font les stars quand elles décident de se marier. Apparemment Angie s'y refusait et chaque fois que revenait la voix de ce Sam-Eddy, Mona sentait ses cheveux se hérisser. Elle devinait toutefois la nature du marché de Molly : celle-ci voulait voir son casier nettoyé, effacé. Un jour avec Lanette, elle avait vu un reportage vidéo sur une fille qui avait plusieurs personnalités, un coup, c'était la gamine timide, un autre coup, la vieille pute défoncée jusqu'à la moelle, mais à aucun moment on n'avait évoqué le fait que toutes ces personnalités pourraient servir à effacer son ardoise avec la police.

Puis était apparue dans leurs phares cette plaine battue par la neige avec des crêtes basses couleur de rouille qu'on devinait là où le vent avait déchiré le manteau blanc.

L'aéroglisseur était équipé d'un de ces atlas vidéo comme on en voit dans les taxis ou les camions quand un routier vous prend en stop, mais Molly ne l'avait jamais allumé, sauf une fois, au début, pour chercher les numéros que lui avait donnés la voix. Mona avait fini par comprendre qu'Angie lui indiquait l'itinéraire que les voix lui dictaient. Elle trouvait que le jour tardait à venir et il faisait encore nuit quand Molly éteignit les phares et fonça dans le noir…

— Les phares ! s'écria Angie.

— On se calme, dit Molly, et Mona se rappela son aisance à évoluer dans le noir, chez Gerald.

Le glisseur ralentit légèrement, entama une longue courbe en vibrant sur le sol inégal. Les lumières du tableau de bord s'éteignirent sur tous les cadrans.

— Plus un bruit, à présent, d'accord ?

Le glisseur accéléra dans la nuit.

Éclair blanc vacillant, haut dans le ciel. Par la vitre, Mona entrevit un point qui dérivait en tourbillonnant ; au-dessus, une masse indistincte, grise et bulbeuse…

— Au sol ! Plaque-la au sol !

Mona tira sur la boucle de la ceinture de sécurité d'Angie à

l'instant où quelque chose percutait le flanc du glisseur. Elle plaqua la jeune femme sur le plancher, en l'emmitouflant dans ses fourrures tandis que Molly dérapait sur la gauche, en rasant quelque chose que Mona ne put distinguer. Elle releva la tête : le temps d'apercevoir l'éclair fugitif d'un édifice noir passablement délabré avec une unique ampoule blanche allumée au-dessus du portail ouvert d'un entrepôt, et déjà elles l'avaient franchi et les turbines hurlaient, poussée inversée à fond.

Le crash.

— *Je n'en sais vraiment rien*, disait la voix. Et Mona songea : *Eh bien, de ce côté, je sais au moins comment ça se passe.*

Puis la voix se mit à rire, et ne s'arrêta plus, devint un son haché, hoquetant, qui n'avait plus rien d'un rire, et Mona ouvrit les yeux.

Une fille apparut avec une minuscule lampe-torche, comme celle que Lanette avait sur son gros trousseau de clés ; Mona la distinguait vaguement dans la faible réverbération du faisceau, le cône de lumière étant braqué sur les traits inertes d'Angie. Puis elle vit que Mona regardait et le bruit cessa.

— Qui diable êtes-vous ?

La lampe dans les yeux de Mona. L'accent de Cleveland, un petit visage de renard, dur, sous un casque hirsute de cheveux platine.

— Mona. Et vous, qui êtes-vous ?

C'est alors qu'elle avisa le marteau.

— Cherry…

— C'est quoi, ce marteau ?

Cette fameuse Cherry regarda l'outil.

— Y a quelqu'un qui nous cherche, la Ruse et moi. (Elle fixa de nouveau Mona :) Z'êtes avec eux ?

— Je ne crois pas.

— Vous lui ressemblez. (Trait de lumière sur Angie.)

— Pas les mains. Et en tout cas, c'est pas de naissance.

— Vous ressemblez toutes les deux à Angie Mitchell.

— Ouais. C'est bien elle.

Cherry eut un léger frisson. Elle portait trois ou quatre blousons de cuir, cadeaux de compagnons successifs. Une tradition, à Cleveland.

— En ce haut château, lança soudain, par la bouche d'Angie, une voix épaisse comme la glaise (Cherry s'en cogna la tête contre le toit du taxi et laissa échapper son marteau), ma monture est venue. (Dans le faisceau vacillant de la lampe, elles voyaient les muscles du visage d'Angie onduler sous la peau.) Pourquoi traînez-vous ici, petites sœurs, maintenant que le mariage est arrangé ?

Les traits d'Angie se détendirent, redevinrent les siens, tandis

qu'un mince filet de sang s'écoulait, écarlate, de sa narine gauche. Elle ouvrit les yeux, grimaça, éblouie.

— Où est-elle ? demanda-t-elle à Mona.

— Partie, répondit cette dernière. M'a dit de rester ici avec vous…

— Qui ça ? demanda Cherry.

— Molly, dit Mona. C'est elle qui conduisait…

Cherry se tourna vers Angie :

— Qu'est-ce qui ne va pas, ma petite dame ? lui demanda-t-elle.

Cherry voulait retrouver un dénommé la Ruse. Mona voulait que Molly revienne lui dire ce qu'il fallait faire mais Cherry, nerveuse, semblait pressée de quitter le rez-de-chaussée, disant que c'était à cause de ces types armés, dehors. Mona se rappela le bruit, l'impact contre le glisseur ; elle prit la torche de Cherry et se rendit à l'arrière. Il y avait effectivement un trou dans lequel elle pouvait passer le doigt, à mi-hauteur du flanc droit, et un second, plus gros, sur le côté gauche.

Cherry dit qu'elles feraient mieux de monter – la Ruse devait sans doute être déjà là-haut – avant que ces types décident d'entrer en force. Mona n'en était pas sûre.

— Allons, dit Cherry. La Ruse est sans doute planqué là-haut, avec Gentry et le Comte…

— Qu'est-ce que vous avez dit, là ?

Et cette voix était celle d'Angie Mitchell, exactement la même que dans les stims.

Il faisait un froid de canard quand enfin elles sortirent du glisseur – Mona avait les jambes nues – mais l'aube avait fini par apparaître : elle parvenait à distinguer de pâles rectangles, à l'emplacement probable des fenêtres, une simple lueur grise. La fille nommée Cherry les précédait, les guidant vers l'étage, disait-elle, en naviguant à coups d'éclairs brefs de sa minitorche, Angie sur ses talons et Mona fermant la marche.

Mona se prit la pointe de la chaussure dans un truc qui produisit un bruit de froissement. En se penchant pour se dégager, elle sentit quelque chose qui ressemblait à un sac en plastique. Collant. Rempli de petits objets durs. Elle prit une profonde inspiration, se redressa, fourra le sac dans la poche latérale du blouson de Michael.

Mais déjà, elles grimpaient cet escalier étroit, escarpé, presque une échelle ; fourrure d'Angie effleurant la main de Mona posée sur la rampe froide et rugueuse. Puis un palier, un virage, une autre volée de marches, un autre palier. Un courant d'air venu de nulle part.

— C'est une sorte de passerelle, expliqua Cherry. Traversez-la en vitesse, sans vous poser de questions, vu ? Parce qu'elle aurait plutôt

tendance à trembler…

Elle ne s'était attendue à rien de tout cela, ni à la haute salle blanche aux étagères qui ployaient sous la quantité de livres usés et cornés – elle se crut revenue chez le vieux –, ni à cette accumulation de consoles et de terminaux avec des câbles qui se tortillaient dans tous les sens ; ni à cet homme en noir, décharné, au regard brûlant, aux cheveux ramenés en crête de « poisson de combat », comme on disait à Cleveland ; ni à ce rire quand il les aperçut, ni enfin au type mort.

Mona avait déjà vu des morts, suffisamment en tout cas pour les reconnaître au premier coup d'œil, à leur couleur. Parfois, en Floride, devant le squat, on voyait un type allongé sur une plaque de carton posée en travers du trottoir. Pour ne plus se relever. Ses habits et sa peau avaient déjà pris la teinte de la chaussée, mais la nuance était encore différente une fois qu'il avait clamsé, avec une autre couleur en dessous. C'est alors que passait le camion blanc. Eddy expliquait qu'il fallait l'enlever, avant qu'il se mette à enfler. Comme Mona avait pu le constater une fois, avec un chat, gonflé comme un ballon de basket, le ventre en l'air, les membres et la queue tendus, raides comme des piquets, même que ça avait fait rire Eddy.

Et cet artiste du wiz qui riait à présent – Mona avait reconnu ce regard si particulier –, Cherry qui émettait cette espèce de grognement, et Angie qui restait plantée là, sans broncher.

— Bon, d'accord, tout le monde, entendit-elle quelqu'un dire (en se retournant, elle découvrit Molly devant la porte, un petit pistolet dans la main, flanquée de ce grand mec aux cheveux crasseux, qui avait l'air aussi crétin qu'un tas de cailloux), personne ne bouge, que je fasse le tri.

Le type décharné se contenta de rigoler.

— La ferme, dit Molly, comme si elle réfléchissait à autre chose.

Elle tira, sans même regarder son arme. Éclair bleu sur le mur près de la tête du mec, et Mona n'entendit rien d'autre que ses oreilles qui carillonnaient.

Le type décharné, roulé en boule par terre, la tête entre les genoux.

Angie qui se dirige vers la civière où gît le cadavre, les yeux blancs. À pas lents, lents, comme si elle se mouvait dans l'eau, et ce regard sur son visage…

La main de Mona, dans la poche de son blouson, comme douée d'un mouvement propre. Qui semble triturer la sacoche récupérée en bas, et lui dire… il y a du wiz là-dedans.

Elle l'ouvrit ; tout autour : du sang séché, à l'intérieur, il y avait bien trois cristaux, et une espèce de timbre.

Elle ne savait pas pourquoi elle l'avait sortie, justement à cet instant précis, peut-être parce que personne ne bougeait.

Le type à la crête s'était rassis sans plus bouger. Angie était de l'autre côté, près de la civière, et ne semblait pas regarder le mort mais le boîtier gris accroché au-dessus de sa tête sur une espèce de bâti. Cherry de Cleveland s'était calé le dos contre le mur de livres, se mordant presque les phalanges. Le grand type, pour sa part, était immobile près de Molly, qui avait incliné la tête comme si elle écoutait quelque chose.

Mona craqua.

La table avait un plateau d'acier. Dessus, un gros bloc métallique pressait une pile de listings poussiéreux. Elle sortit de leur blister trois cristaux jaunes, à la file, saisit le bloc de métal et les réduisit en poudre à grand bruit. Effet radical : tout le monde tourna la tête. Sauf Angie.

— 'scusez-moi, s'entendit-elle dire en balayant le monticule de poudre jaune dans la paume retournée de sa main gauche, savez c'que c'est… (Elle enfouit le nez dans la pile et renifla.)… parfois, ajouta-t-elle avant de s'enfiler le reste.

Personne ne dit mot.

Et de nouveau, ce centre immobile ; comme cette autre fois.

Si rapide qu'il en était immobile.

L'extase. L'extase vient.

Si vite, si figée, elle aurait pu mettre en séquence ce qui se produisit ensuite : le gros rire, *haha*, comme si ce n'en était pas vraiment un. Sorti d'un haut-parleur. Derrière la porte. Venant de cette espèce de passerelle. Et Molly qui se retourne, lisse comme la soie, rapide mais comme s'il n'y avait pas urgence, et la petite arme qui crache, tel un briquet.

Puis cet éclair bleu, dehors, et le grand type se retrouve aspergé de sang tandis que le métal se déchire, que Cherry hurle juste avant que la passerelle s'effondre avec cet énorme bruit compliqué, au niveau inférieur, dans le noir, là où Mona avait trouvé le wiz dans sa sacoche ensanglantée.

— Gentry, dit quelqu'un (et elle voit que c'est une petite vidéo sur la table, le visage d'un jeune mec, sur l'écran), branche le boîtier de commande de la Ruse, à présent. Ils sont dans le bâtiment.

Le type à la crête se relève en vitesse et commence à faire tout un tas de trucs avec ses câbles et ses consoles.

Et Mona ne peut que regarder, parce qu'elle se sent si calme et que tout ceci devient fort intéressant.

Puis le grand type qui pousse ce cri et se précipite, en hurlant qu'ils sont à lui, à lui. Et le visage sur l'écran qui répond :

— Allons, la Ruse, t'en as vraiment plus besoin, à présent…

Puis ce moteur qui se met en route, quelque part en dessous, et Mona entend un cliquetis, un vrombissement, le hurlement de quelqu'un, en bas.

Et le soleil qui entre à présent par cette grande fenêtre délabrée, alors elle s'en approche pour risquer un œil. Et il y a quelque chose, dehors, une espèce de camion ou de glisseur, seulement il est enfoui sous une pile de trucs qui ressemblent à des frigos, des frigos tout neufs, avec des fragments de caisse en plastique, et il y a quelqu'un en tenue de camouflage, allongé, le visage dans la neige, et plus loin, il y a encore un autre glisseur, apparemment carbonisé.

C'est intéressant.

40. SATIN ROSE

Angela Mitchell embrasse du regard cette pièce et ses occupants par l'entremise de plans de données changeants qui représentent divers points de vue ; quant à savoir de qui sont ces points de vue ou sur quoi ils portent, dans la plupart des cas, elle est incapable de le dire. Il y a une proportion considérable de données qui se recouvrent et se contredisent.

L'homme à la crête de cheveux hirsute, gisant au sol, roulé en boule dans son blouson de cuir à perles noires, c'est Thomas Trail Gentry (fiche de naissance et données de FAUTE en cascade autour d'elle), sans domicile fixe (tandis qu'une autre facette lui indique que cette pièce est la sienne). Derrière un lavis gris de traces de données officielles, vaguement marbrées du rose répété de présomptions de fraude à la consommation qui émane de l'Électro-nucléaire, elle le découvre sous un jour différent : il ressemble à l'un des cow-boys de Bobby ; plus jeune pourtant que la plupart d'entre eux, il a quelque chose de ces vieux habitués du Gentleman Loser ; c'est un autodidacte, un excentrique, obsédé par ses propres lumières de lettré ; c'est un cinglé, un oiseau de nuit, coupable (aux yeux de Maman, de Legba) de multiples hérésies ; Dame 3Jane, suivant en cela ses propres plans excentriques, l'a fiché sous le nom de RIMBAUD. (Jailli du fichier RIMBAUD, un autre visage éblouit Angie ; son nom est Riviera, acteur mineur dans ses rêves.) Molly l'a délibérément assommé, en provoquant la détonation d'une fléchette explosive à dix-huit centimètres de son crâne.

Molly, tout comme la fille nommée Mona, est sans FAUTE, naissance non enregistrée, et pourtant, autour de son (de ses) nom(s) gravitent des galaxies de suppositions, de rumeurs, de données conflictuelles. Prostituée, garde du corps, assassin, elle mêle les divers plans avec les ombres de héros et de bandits dont les noms n'évoquent rien pour Angie, même si leur image résiduelle s'est depuis longtemps insérée dans la trame de la culture globale (et ceci appartenait également à 3Jane, avant de parvenir aux mains d'Angie).

Molly vient juste de tuer un homme, de lui tirer dans la gorge une de ses fléchettes explosives. Sa chute contre un parapet métallique déjà usé a fait dégringoler une partie de la passerelle sur le sol de la Fabrique, à l'étage inférieur. Cette pièce n'a pas d'autre accès, un fait d'une certaine importance stratégique. Ce n'était sans doute pas l'intention de Molly de provoquer l'effondrement de la passerelle. Elle cherchait à empêcher l'homme, un mercenaire, d'utiliser son arme, un pistolet court, en alliage anodisé noir non réfléchissant. Néanmoins, le loft de Gentry se retrouve désormais bel et bien isolé.

Angie saisit l'importance de Molly pour 3Jane, l'origine de son désir comme de sa rage à son égard, et constate alors toute la banalité de la méchanceté humaine.

Angie voit Molly parcourir inlassablement l'hiver gris londonien, une jeune fille à ses côtés – et sait, sans savoir comment, que cette même fille se trouve en ce moment au 23, Margate Road, SW2. *(Script ?)* Le père de la jeune fille était auparavant le maître du dénommé Swain ; celui-ci était passé dernièrement au service de 3Jane pour bénéficier des informations qu'elle fournit à ceux qui exécutent ses volontés. Tout comme l'a fait Robin Lanier, bien sûr, même s'il espère, lui, être payé dans une monnaie différente.

À l'égard de Mona, Angie éprouve une étrange tendresse, de la pitié, et même une certaine dose d'envie ; bien que Mona ait été transformée pour ressembler le plus possible à Angie, sa vie n'a laissé aucune trace sur la trame des choses et représente, dans le système de Legba, ce qui s'apparente le plus à l'innocence.

Cherry-Lee Chesterfield est cernée d'un triste gribouillis échevelé : son profil d'identité, pareil à un dessin d'enfant. Arrestations pour vagabondage, dettes mineures, une carrière avortée de technicienne paramédicale de sixième échelon encadrent son bulletin de naissance et sa FAUTE.

La Ruse, dit Henry la Ruse, fait partie des sans FAUTE, mais 3Jane, le Script, Bobby, tous lui ont prodigué leur attention. Pour 3Jane, il sert de point focal à un nœud mineur d'associations : elle met en parallèle la poursuite de son rite de construction, réponse cathartique au trauma chimio-pénal, avec l'échec de ses propres tentatives pour exorciser le rêve stérile des Tessier-Ashpool. Dans les corridors de la mémoire de 3Jane, Angie est souvent apparue dans cette chambre où un manipulateur aux bras d'araignée se démène pour refuser l'histoire grumeleuse et brève de Lumierrante – acte de collage à grande échelle. Quant à Bobby, il fournit d'autres souvenirs, volés à l'artiste lorsqu'il a accédé à la bibliothèque de Babel de 3Jane : son long, lent et puéril labeur sur la plaine baptisée Chienne de Solitude, pour ériger à nouveau les formes de la douleur et de la mémoire.

En bas, dans les froides ténèbres du rez-de-chaussée de la Fabrique, l'une des sculptures cinétiques de la Ruse, contrôlée par un sous-programme émanant de Bobby, retire le bras gauche d'un autre mercenaire, à l'aide d'un mécanisme récupéré deux étés plus tôt sur une moissonneuse de fabrication chinoise. Le mercenaire, dont le nom et la FAUTE frôlent Angie en bouillonnant comme des bulles d'argent fondu, meurt, la joue posée contre l'une des bottes de Petit Oiseau.

Seul de tous les personnages présents dans la pièce, Bobby n'est pas ici sous la forme de données. Et Bobby n'est pas non plus cette

ruine gisant devant elle, sanglée sous l'alliage et le nylon, le menton recouvert d'une pellicule séchée de vomi, pas plus que ce visage vif et familier qui l'observe depuis l'écran du moniteur sur l'établi de Gentry. Bobby serait-il la masse compacte et rectangulaire boulonnée au-dessus de la civière ?

Elle traverse à présent les vagues de dunes de satin rose sale, sous un ciel d'acier ciselé, enfin libérée de la pièce et de ses données grumeleuses.

Brigitte marche à ses côtés, et il n'y a ni pression, ni vide de la nuit, ni bourdonnement de ruche. Il n'y a pas de cierges. Le Script est là également, représenté par un ondulant griffonnage de guirlandes d'argent qui lui rappellent vaguement Hilton Swift sur la plage de Malibu.

— On se sent mieux ? lui demande Brigitte.

— Beaucoup mieux, merci.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi le Script est-il ici ?

— Parce qu'il est ton cousin, construit à partir de biopuces Maas. Parce qu'il est jeune. Nous t'accompagnons à ton mariage.

— Mais qui êtes-vous, Brigitte ? Qui êtes-vous vraiment ?

— Je suis le message que ton père a reçu l'ordre d'écrire. Je suis les *vévés* qu'il t'a tracés dans la tête. (Brigitte se penche vers elle.) Sois gentille avec le Script. Il craint d'avoir, par sa maladresse, suscité ton mécontentement.

La guirlande les précède en se tortillant à travers les dunes de satin pour annoncer l'arrivée de la mariée.

41. M. YANAKA

La platine Maas-Neotek était encore chaude au toucher ; le volet de plastique blanc, en dessous, était décoloré, comme par la chaleur. Odeur de poils brûlés…

Elle regardait noircir les ecchymoses sur le visage de Tic-Tac. Il l'avait envoyée chercher dans la table de nuit un étui à cigarettes usé, garni de comprimés et de timbres dermiques, avait dégrafé son col d'un coup sec puis appliqué trois des disques adhésifs contre sa peau blanche comme de la porcelaine.

Elle l'aida à se confectionner un brassard avec un tronçon de câble à fibres optiques.

— Mais Colin a dit qu'elle avait oublié…

— Absolument pas, dit Tic-Tac. (Il prit une profonde inspiration, serra les dents et glissa l'attelle sous son bras.) C'est l'impression que ça a pu donner, durant un temps. Ça traîne un peu… (Il fit une grimace.)

— Pardon…

— Non, ça va. Sally m'a expliqué. Au sujet de ta mère, je veux dire.

— Oui… (Elle ne détourna pas les yeux.) Elle s'est tuée. À Tokyo…

— Tout à l'heure ce n'était en tout cas pas elle.

— La platine… (Elle lança un regard vers la table du petit déjeuner.)

— Elle l'a brûlée. Pour lui, peu importe, de toute manière. Il est encore là. S'en est tiré. Mais que nous concocte encore Sally ?

— Elle a Angela Mitchell avec elle. Elle est partie à la recherche de ce qui est à l'origine de tout. Où nous nous trouvions. Un endroit appelé New Jersey.

Le téléphone sonna.

Le père de Kumiko apparut, en buste, sur le grand écran derrière le téléphone de Tic-Tac : il portait son costume foncé, sa montre Rolex, et toute une galaxie de petits appareils fraternels sur son giron en worsted. Kumiko lui trouva l'air très fatigué et très sérieux, un homme sérieux assis derrière le vaste plateau lisse et sombre de sa table de travail, dans son bureau. Elle regretta que Sally n'ait pas appelé depuis une cabine équipée d'une caméra. Elle aurait nettement préféré revoir cette dernière plutôt que son père ; à présent, peut-être cela ne serait-il plus jamais possible.

— Tu as l'air en forme, Kumiko, dit son père.

Kumiko était assise bien droite face à la petite caméra fixée juste sous l'écran mural. Par réflexe, elle voulut arborer le masque

dédaigneux de sa mère mais n'y parvint pas. Confuse, elle baissa les yeux vers ses mains croisées sur ses cuisses. Elle prit brutalement conscience de la présence de Tic-Tac, de son embarras, de sa peur à se retrouver ainsi piégé dans son fauteuil derrière elle, en plein dans le champ de la caméra.

— Tu as eu raison de t'enfuir de la maison de Swain, reprit son père.

Elle croisa de nouveau son regard.

— C'est votre *kobun*.

— Plus maintenant. Pendant qu'ici nous étions distraits par nos propres difficultés, il a formé de nouvelles et douteuses alliances, poursuivant des objectifs que nous ne pouvions pas approuver.

— Quelles difficultés, père ?

Y avait-il eu l'esquisse d'un sourire ?

— Tout cela est terminé. L'ordre et la concorde sont à nouveau rétablis.

— Euh, excusez-moi, monsieur Yanaka… commença Tic-Tac, puis il parut perdre définitivement sa voix.

— Oui, vous êtes… ?

Le visage tuméfié de Tic-Tac se déforma en un large rictus particulièrement lugubre.

— Il s'appelle Tic-Tac, père. Il m'a abritée et protégée. C'est lui, avec Col… enfin, avec la platine Maas-Neotek, qui m'a sauvé la vie, hier soir.

— Vraiment ? On ne m'en avait pas informé. Je croyais que tu n'avais pas quitté son appartement.

Sensation de froid…

— Comment ? demanda-t-elle en s'avançant sur son siège. Comment avez-vous pu savoir ?

— La platine Maas-Neotek a émis ta destination, sitôt celle-ci connue, et dès que le boîtier fut hors de portée des détecteurs de Swain. (Elle se rappela le vendeur de nouilles.) Sans bien entendu en informer celui-ci. Mais le boîtier n'a jamais émis d'autre message.

— Il était cassé. Un accident.

— Et malgré tout, il t'a sauvé la vie ?

— Monsieur, intervint Tic-Tac, je vous demande pardon mais… ce que je voudrais savoir, c'est si je suis *couvert ?*

— Couvert ?

— Protégé. Contre Swain, je veux dire, lui et ses copains des S.S. et toute la bande…

— Swain est mort.

Il y eut un silence.

— Mais quelqu'un doit bien le remplacer, sûrement. Enfin, pour vos affaires, je veux dire.

M. Yanaka considéra Tic-Tac avec une franche curiosité.

— Évidemment. Sinon, comment l'ordre et la concorde pourraient-ils continuer à régner ?

— Donnez-lui votre parole, père, qu'on ne lui fera pas de mal.

Le regard de Yanaka passa de Kumiko à l'homme grimaçant.

— Je vous témoigne, monsieur, ma profonde gratitude pour avoir protégé mon enfant. Je suis votre obligé…

— Ma fille, dit Kumiko.

— Bon Dieu, fit Tic-Tac, submergé par un sentiment de crainte respectueuse, un drôle de putain de truc, tiens…

— Père, reprit Kumiko, la nuit où ma mère est morte, aviez-vous donné l'ordre à vos secrétaires de la laisser sortir seule ?

Les yeux de son père étaient parfaitement froids. Elle les regarda s'emplir d'une tristesse qu'elle n'avait encore jamais connue chez lui.

— Non, répondit-il enfin, absolument pas.

Tic-Tac toussota.

— Merci, père. Puis-je à présent rentrer à Tokyo ?

— Tout à fait, si tel est ton souhait. Même si, je crois, on ne t'a pas laissée voir grand-chose de Londres. Mon associé va se rendre à l'appartement de Tic-Tac. Si tu désires explorer la ville, il prendra des dispositions en ce sens.

— Merci, père.

— Au revoir, Kumi.

Et sur ces mots, il disparut.

— Bon, maintenant, dit Tic-Tac avec une horrible grimace en tendant son bras valide, tu vas m'aider à sortir de ce…

— Mais vous avez besoin de soins médicaux…

— Ne les ai-je pas déjà eus ? (Il réussit à se lever et partait en claudiquant vers les toilettes quand Pétale ouvrit la porte donnant sur le hall sombre, à l'étage.) Merde, si t'as pété ma serrure, dit Tic-Tac, t'auras intérêt à me la payer…

— Pardon, dit Pétale, en plissant les yeux. Je venais chercher Mlle Yanaka.

— Pas de pot, mec. Elle vient d'avoir son papa au téléphone. Y nous a appris que Swain s'était fait rétamer. Et qu'il nous envoyait le nouveau patron. (Il sourit, d'un sourire torve, triomphant.)

— Mais, dit Pétale, avec douceur, le nouveau patron c'est moi.

42. LE SOL DE LA FABRIQUE

Cherry criait toujours.

— Que quelqu'un la fasse taire, dit Molly depuis la porte où elle se tenait, son petit pistolet à la main.

Mona croit se sentir en mesure de le faire, de transmettre à Cherry une partie de son calme, ce calme où tout parait intéressant et où rien vraiment ne presse, mais alors qu'elle va traverser la pièce, elle avise la sacoche froissée par terre, et se souvient qu'elle contient un timbre, de quoi aller peut-être aider Cherry à se calmer.

— Tenez, dit-elle en arrivant à ses côtés.

Elle retire la pellicule protectrice du timbre avant de l'appliquer contre le cou de la jeune femme. Les cris de celle-ci décroissent en un gargouillis étranglé tandis qu'elle s'effondre le long du mur de livres anciens, mais Mona est sûre que ça va aller mieux et de toute façon, on entend tirer en bas, des armes à feu. Derrière Molly, l'éclair blanc d'une balle traçante traverse avec fracas l'entrelacs de poutrelles d'acier tandis que Molly hurle à Gentry d'allumer cette putain de lumière.

Elle devait parler de l'éclairage du rez-de-chaussée car les lampes à leur étage sont parfaitement éblouissantes, au point même qu'elle peut déceler de petites perles floues et des traces colorées jaillissant tout autour des objets si elle les regarde attentivement. Des balles traçantes. C'était ainsi qu'on appelait ces projectiles lumineux. C'est Eddy qui le lui avait appris, en Floride, alors qu'au bout de la plage un vigile leur tirait dessus dans le noir.

— Ouais, la lumière, dit le visage sur le petit écran, la Sorcière est aveugle…

Mona lui sourit. Elle n'avait pas l'impression que quelqu'un d'autre avait entendu. La Sorcière.

Et voilà donc Gentry et la Ruse en train d'arracher tous ces paquets de gros câbles des murs où ils étaient fixés, pour les connecter avec ces boîtiers métalliques tandis que Cherry de Cleveland reste assise par terre, les yeux clos, et que Molly est tapie près de la porte, tenant son arme à deux mains et qu'Angie…

— *Ne bouge pas.*

La voix qui disait cela ne provenait pas de quelqu'un dans la pièce. Elle pensa qu'il pouvait s'agir de Lanette, elle aurait pu lui dire ça, à travers le temps, à travers le silence.

Parce que Angie était là, immobile, à terre, près de la civière du type mort, les jambes repliées sous elle comme une statue, l'entourant de ses bras.

La lumière baissa quand Gentry et la Ruse trouvèrent la

connexion et elle crut entendre le visage sur le moniteur étouffer un cri, mais déjà elle se dirigeait vers Angie, ayant découvert (soudainement, totalement, si nettement que ça lui faisait mal) le mince filet de sang qui lui coulait de l'oreille gauche.

Même à cet instant, le calme se prolongeait, bien qu'elle pût déjà sentir des pointes de feu lui brûler le fond de la gorge, tandis qu'elle se rappelait des conseils de Lanette : « T'avise surtout pas de renifler ce truc, ça te bouffe les muqueuses… »

Et Molly s'était dressée, les bras tendus et baissés, non pas vers ce boîtier gris mais vers son pistolet, ce petit objet, et Mona l'entendit cracher : *Snik-snik-snik*, puis il y eut trois explosions, très loin, tout en bas, et il devait y avoir eu trois éclairs bleus mais les mains de Mona entouraient déjà Angie (elle sentait sur ses poignets la caresse de la fourrure maculée de sang) pour la regarder, regarder au fond de ses yeux absents, où la lumière s'éteignait déjà. Si loin, si terriblement loin.

— Eh, dit Mona, mais personne pour l'entendre, rien qu'Angie qui bascule au-dessus du corps dans le sac de couchage. Eh…

Elle leva les yeux juste à temps pour saisir la dernière image sur le moniteur vidéo et la voir disparaître.

Après cela, durant un long moment, plus rien n'eut d'importance. Sentiment sans commune mesure avec le calme précédent, sans commune mesure non plus avec la sensation de redescente, cette impression d'avoir passé un seuil, qu'éprouvent peut-être les fantômes.

Aux côtés de la Ruse et de Molly, du pas de la porte, elle regardait l'étage en dessous. Dans la lueur blafarde des grosses ampoules électriques, elle avisa une espèce d'araignée métallique qui trottinait sur la dalle de béton crasseux. Elle avait de grosses pinces incurvées qui claquaient et tournoyaient mais plus rien ne bougeait là-dessous et la chose continuait à se démener, comme un jouet brisé, se promenant devant les poutrelles tordues de l'étroite passerelle qu'elle avait empruntée peu auparavant, avec Angie et Cherry.

Cette dernière s'était relevée, pâle et décomposée, et elle avait retiré le timbre colle à son cou. « C't un sacré myo-r'laxant », était-elle parvenue à bafouiller, et Mona s'était sentie gênée, parce qu'elle était consciente d'avoir fait quelque chose de stupide en croyant l'aider, seulement le wiz faisait toujours cet effet et elle ne pouvait jamais se retenir.

« Parce que t'es accro, eh, conne », entendit-elle Lanette lui dire mais elle préféra l'oublier.

Ils étaient donc tous figés sur place, à contempler d'en haut l'araignée de métal qui tournoyait et vidait ses batteries. Tous, sauf Gentry qui était en train de dévisser la boîte grise de son bâti au-

dessus de la civière, ses bottes noires près de la fourrure rouge d'Angie.

— Écoutez, dit Molly… C't un hélico. Un gros.

Elle fut la dernière à descendre par la corde, mis à part Gentry qui déclara simplement qu'il ne venait pas, qu'il s'en fichait et restait là-haut.

La corde était épaisse, d'un gris sale, et munie de nœuds pour se retenir, comme une balançoire dont elle avait gardé le lointain souvenir. La Ruse et Molly avaient d'abord fait descendre le boîtier gris, jusqu'à une plate-forme dont l'escalier d'accès métallique était encore intact. Puis Molly descendit à son tour, aussi vite qu'un écureuil, effleurant à peine la corde, et arrima solidement celle-ci à une rambarde. La Ruse avait suivi lentement, parce qu'il portait Cherry, encore trop affaiblie pour se débrouiller seule. Mona avait des remords à ce sujet et se demanda si c'était pour la punir qu'ils avaient décidé de la laisser derrière.

C'était Molly qui avait pris la décision, pourtant, debout devant cette fenêtre à regarder les gens sortir du long hélicoptère noir et se disperser sur la neige.

— Regardez-moi ça, avait dit Molly. Ils savent. Ils sont tranquillement venus récupérer les morceaux Senso/Rézo. J'me tire vite fait.

Cherry bafouilla qu'ils s'en allaient également, elle et la Ruse. Ce dernier haussa les épaules puis sortit et lui passa le bras autour de la taille.

— Et moi, alors ?

Molly la regarda. Ou parut la regarder. Pas moyen de dire, avec ces verres. Éclair des dents blanches contre la lèvre inférieure, juste une seconde, puis elle répondit :

— Tu restes, si tu veux mon avis. Laisse-les régler ça entre eux. Tu n'y es pour rien en fait. Rien de tout cela n'était ton idée. Y se sont sans doute servis de toi comme intermédiaire, ou ils ont essayé. Ouais, tu restes.

Pour Mona, tout ça ne tenait pas debout mais elle se sentait maintenant tellement crevée, tellement malade, qu'elle n'avait plus la force de discuter.

Et voilà, ils étaient tous partis, descendus et avaient disparu, c'était aussi simple que ça, les gens s'en allaient et vous ne les revoyiez jamais plus. Elle se retourna et vit Gentry dans la salle, en train de faire les cent pas devant ses livres, en les caressant du bout d'un doigt comme s'il en cherchait un en particulier. Il avait jeté une couverture sur la civière.

Alors elle était partie, elle ne saurait jamais si Gentry avait oui ou

non trouvé son bouquin, mais enfin c'était ainsi, alors elle descendit la corde à son tour, ce qui n'était pas aussi facile qu'on l'aurait cru, à voir faire Molly et la Ruse, surtout quand on se sentait comme Mona en ce moment, à deux doigts de tomber dans le cirage, avec ses membres qui n'avaient plus l'air de fonctionner correctement, le nez et la gorge tout congestionnés, tant et si bien qu'elle ne remarqua pas le Noir avant d'être arrivée tout en bas.

Il était là-dessous, en train d'observer la grosse araignée métallique qui ne bougeait plus du tout. Il leva la tête quand le talon de Mona racla la plate-forme d'acier. Et il y avait quelque chose de triste dans ses traits, quand il la vit, mais cela disparut bien vite et déjà il grimpait les marches métalliques, souple et lent. À mesure qu'il approchait, elle se demanda s'il était vraiment noir. Pas simplement de peau, celle-ci l'était, sans aucun doute, mais il y avait quelque chose dans la forme de son crâne chauve, les angles de son visage, qui le faisait ne ressembler à personne. Il était grand, vraiment grand. Et portait un long manteau noir, d'un cuir si fin qu'il glissait comme de la soie.

— Salut, mam'zelle, dit-il en s'arrêtant devant elle.

Il tendit la main et lui leva le menton de sorte qu'elle regarda droit dans ses yeux d'agate pailletés d'or, des yeux comme jamais personne au monde n'en avait eu. Si légers, les longs doigts contre son menton.

— Mam'zelle, dit-il, quel âge avez-vous ?

— Seize ans…

— Vous avez besoin d'une coupe de cheveux, remarqua-t-il, et il y avait un tel sérieux dans le ton employé…

— Angie est là-haut, dit-elle, avec un geste de la main, quand elle eut retrouvé sa voix. Elle…

— Chut.

Elle entendit des bruits métalliques, très loin dans l'immense vieille bâtisse, puis un moteur qui démarrait. Sans doute l'aéroglisseur qu'avait piloté Molly.

Le Noir haussa les sourcils, sauf qu'il n'en avait pas.

— Amis ? (Il tendit la main vers elle.)

Elle acquiesça.

— Parfait.

Il lui prit la main pour l'aider à descendre les marches. Au pied de celles-ci, il la guida pour contourner les débris de la passerelle. Quelqu'un était mort, là-dessous, tenue de camouflage et un de ces gros porte-voix comme en ont les flics.

— Swift, lança le Noir, à tue-tête dans ce grand espace vide, entre les cadres des fenêtres sans vitres, traits noirs sur un ciel blanc, matin d'hiver, magne-toi d'arriver. Je l'ai trouvée.

— Mais je ne suis pas elle…

Et au bout, du côté des battants grands ouverts du portail, face au ciel, à la neige et à la rouille, elle vit le complet-gris se ramener tranquillement, avec son manteau ouvert et sa cravate qui flottait au vent ; le glisseur de Molly le croisa pour sortir par ce même portail, et il ne lui accorda pas même un coup d'œil parce qu'il était en train de regarder Mona.

— Je ne suis pas Angie, dit-elle, et elle se demanda si elle devait leur raconter ce qu'elle avait vu, Angie et le jeune mec réunis sur ce petit écran, juste avant qu'il s'éteigne.

— Je sais, dit le Noir, mais ça va venir.

L'extase. L'extase qui vient.

43. JUGE

La femme les conduisit à un glisseur garé à l'intérieur de la Fabrique, si l'on pouvait appeler ça se garer quand tout l'avant était enroulé autour d'un socle de machine-outil en béton. C'était un cargo blanc avec CATHODE CATHAY inscrit en travers des portes arrière et la Ruse se demanda quand elle était arrivée à le faire entrer ici sans qu'il l'entende. Peut-être au moment où Bobby le Comte lançait sa diversion avec le dirigeable.

L'aleph était lourd, aussi dur à traîner qu'un bloc-moteur compact.

Il n'avait pas envie de regarder la Sorcière parce qu'elle avait du sang sur les lames et qu'il ne l'avait pas conçue dans ce but. Deux corps gisaient à proximité, ou du moins, des fragments de corps ; ça aussi, il évita de regarder.

Il baissa les yeux sur le boîtier de biogiciel avec son bloc d'accus et se demanda si tout s'y trouvait encore, la maison grise, le Mexique, et les yeux de 3Jane.

— Attendez, dit la femme.

Ils venaient de passer la rampe d'accès à la salle où il rangeait ses machines ; le Juge était encore là, et le Hache-corps…

Elle tenait toujours son arme. La Ruse posa la main sur l'épaule de Cherry.

— Elle a dit d'attendre.

— Ce truc que j'ai vu, l'autre nuit, demanda la femme. Un robot manchot. Ça marche ?

— Ouais.

— Va le chercher.

— Hein ?

— Monte-le à l'arrière du glisseur. Allez. Grouille.

Cherry s'accrochait à lui, les genoux flageolants après ce que lui avait refilé la fille.

— Toi, dit Molly en agitant le pistolet sous son nez, monte.

— Vas-y, conseilla la Ruse.

Il déposa l'aleph et gravit la rampe pour entrer dans la pièce où le Juge attendait dans l'ombre, le bras posé à côté, sur la bâche, là où la Ruse l'avait laissé. Maintenant, il n'aurait plus jamais l'occasion de le remettre en état, de faire marcher la scie comme elle était censée marcher normalement. Il y avait également un boîtier de radiocommande, posé sur l'un des rayonnages métalliques poussiéreux. Il le prit et mit en route le Juge, dont la carapace brune commença à vibrer légèrement.

Il le fit avancer, descendre la rampe, avec ses grands pieds qui

s'abaissaient, une-deux, une-deux, et les gyros pour rectifier son équilibre, compenser l'absence du bras. La femme avait fait ouvrir les portes arrière du glisseur et la Ruse orienta le Juge dans leur direction. Quand le robot arriva sur la femme, elle recula légèrement ; ses lunettes argent reflétaient la rouille patinée. La Ruse arriva derrière le Juge et se mit à calculer les angles, à chercher le meilleur moyen de le faire entrer. Ça paraissait absurde mais cette fille semblait malgré tout avoir une vague idée de ce qu'ils faisaient et de toute façon, c'était toujours mieux que de rester à traîner là dans la Fabrique, au milieu de tous ces cadavres. Il y avait deux filles là-haut, et toutes deux ressemblaient à Angela Mitchell. À présent, l'une d'elles était morte, il ne savait comment ou pourquoi, et la femme armée avait dit à l'autre d'attendre…

— Allez, allez, monte-moi ce putain de truc, faut qu'on y aille…

Quand il eut réussi à caser le Juge à l'arrière de la cabine, sur le flanc, les jambes repliées, il ferma les portes, courut à l'avant et grimpa du côté du passager. L'aleph était posé entre les sièges avant. Cherry était lovée sur la banquette arrière, sous une grosse parka orange décorée sur la manche du sigle de Senso/Rézo, et elle frissonnait.

La femme lança la turbine et gonfla la jupe de sustentation. La Ruse craignait qu'ils ne restent coincés sur le socle en béton mais lorsqu'elle enclencha la marche arrière, le véhicule se libéra en perdant simplement une baguette chromée. Elle leur fit contourner l'obstacle et prit la direction des portes.

En sortant, ils croisèrent un type en costume-cravate et manteau de tweed qui ne parut pas les voir.

— Qui c'est, celui-là ?

Elle haussa les épaules.

— Tu veux ce glisseur ? demanda-t-elle.

Ils étaient peut-être à dix bornes de la Fabrique, et il ne s'était pas retourné.

— Vous l'avez piqué ?

— Évidemment.

— Non, sans façon.

— Ah bon ?

— J'ai fait de la taule. Pour vol de voiture.

— Et comment va ta petite amie ?

— Elle dort. C'est pas ma petite amie.

— Non ?

— Je peux vous demander qui vous êtes ?

— Une femme d'affaires.

— Quel genre d'affaires ?

— Difficile à dire.

Le ciel au-dessus de la Solitude était d'un blanc éclatant.

— Z'êtes venue pour ça ? (Il tapota l'aleph.)

— Si l'on veut.

— Et maintenant ?

— J'ai passé un accord. Je devais embarquer Mitchell avec la boîte.

— C'était elle, celle qui est tombée ?

— Ouais, c'était elle.

— Mais elle est morte…

— Il y a mourir et mourir.

— Comme 3Jane ?

Elle bougea la tête, comme si elle s'était tournée pour le regarder.

— Tu connais 3Jane ?

— Je l'ai vue une fois. Là-dedans.

— Eh bien, elle y est toujours, mais Angie aussi.

— Et Bobby ?

— Newmark ? Ouais.

— Alors, qu'est-ce que vous comptez en faire ?

— C'est toi qu'as fabriqué ces trucs, hein ? Celui qui est derrière et tous les autres ?

La Ruse se tourna vers le Juge, replié sur lui-même comme une grosse poupée rouillée et décapitée.

— Ouais.

— Tu sais donc te débrouiller avec des outils.

— J'suppose, oui.

— Parfait. J'ai un boulot pour toi.

Elle fit ralentir le glisseur près d'une crête déchiquetée formée d'un amoncellement de détritus couverts de neige, et s'y arrêta en douceur.

— Il doit y avoir une trousse de secours, quelque part là-dessous. Prends-la, monte sur le toit, récupère-moi les panneaux solaires et des câbles. Je voudrais les raccorder pour recharger les accus de ce machin. Tu peux faire ça ?

— Sûrement. Pourquoi ?

Elle se laissa glisser dans son siège et la Ruse constata qu'elle était plus âgée qu'il ne l'avait cru, et bien lasse.

— Mitchell est là-dedans, maintenant. Tout ce qu'ils veulent, c'est qu'elle ait un peu de temps…

— Ils ?

— J'ignore qui. Ou quoi. L'entité avec qui j'ai passé mon marché. À ton avis, combien de temps peuvent tenir les accus, si les cellules fonctionnent ?

— Deux mois. Un an, peut-être.

— Parfait. J'vais le planquer quelque part, où les cellules pourront capter le soleil.

— Que se passera-t-il si vous coupez purement et simplement l'alimentation ?

Elle se pencha et fit courir l'extrémité de l'index le long du mince câble connectant l'aleph à la batterie. Dans la lumière matinale, la Ruse avisa ses ongles : ils avaient l'air artificiels.

— Eh, 3Jane, dit-elle, le doigt en suspens au-dessus du câble, j't'ai eue.

Puis son poing se referma, avant de s'ouvrir à nouveau, comme pour laisser échapper quelque chose.

Cherry voulait raconter à la Ruse tout ce qu'ils allaient faire, une fois parvenus à Cleveland. Il était en train de fixer deux des panneaux solaires sur le large torse du Juge à l'aide de ruban argent. Il lui avait déjà accroché dans le dos l'aleph gris en confectionnant une sorte de harnais. Cherry lui disait qu'elle savait où lui trouver un boulot de réparateur de jeux vidéo. Il n'écoutait pas vraiment.

Quand il eut tout assemblé, il tendit à la femme le boîtier de commande.

— J'suppose qu'on vous attend, à présent.

— Non, dit-elle. Vous allez tous les deux à Cleveland. Cherry vient de te le dire.

— Et vous ?

— Je vais faire un tour à pied.

— Vous voulez vous geler ? Ou mourir de faim ?

— J'veux me retrouver seule, merde, pour changer un peu.

Elle testa la radiocommande et le Juge frémit, fit un pas, puis un autre.

— Bonne chance à Cleveland.

Ils la regardèrent s'éloigner sur la Solitude, avec le Juge qui la suivait d'un pas lourd. Puis elle se retourna pour leur crier :

— Eh, Cherry ! Force-moi ce mec à prendre un bain !

Cherry agita le bras, faisant tinter les zips de ses blousons de cuir.

44. CUIR ROUGE

Pétale l'informa que ses bagages l'attendaient dans la Jaguar.

— Pour vous éviter d'avoir à repasser par Notting Hill, expliqua-t-il, nous vous avons trouvé quelque chose à Camden Town.

— Pétale, lui dit-elle, je veux savoir ce qui est arrivé à Sally.

Il lança le moteur.

— Swain la faisait chanter, poursuivit-elle. Pour la forcer à enlever…

Il l'interrompit.

— Ah, bon… Je vois. À votre place, je ne me ferais pas de souci.

— Je me fais du souci.

— Je dirais que Sally est parvenue à se dépêtrer de cette petite affaire. Elle aurait également réussi, à en croire certains de nos amis dans les cercles officiels, à faire s'évaporer toutes les archives la concernant, hormis sa participation dans un casino en Allemagne. Et s'il est arrivé quelque chose à Angela Mitchell, Senso/Rézo ne l'a pas encore rendu public. Tout cela est réglé, désormais.

— La reverrai-je un jour ?

— Ailleurs que dans mes pénates, alors, s'il vous plaît.

Ils démarrèrent.

— Pétale, reprit-elle alors qu'ils traversaient Londres, mon père m'a dit que Swain…

— Un crétin. Un fichu crétin. Mieux vaut ne plus parler de lui…

— Pardon.

Le chauffage marchait. Il faisait chaud dans la Jaguar et Kumiko se sentait maintenant bien fatiguée. Elle se carra au fond de la banquette en cuir rouge et ferma les yeux. Sa rencontre avec 3Jane l'avait libérée de sa honte, et la réponse de son père à sa question, libérée de sa colère. 3Jane avait été très cruelle. À présent, elle discernait de même la cruauté de sa mère. Mais tout doit finir par être pardonné, un jour ou l'autre, se dit-elle, avant de s'endormir sur le chemin d'un endroit baptisé Camden Town.

45. DERRIÈRE, LA PIERRE, LISSE

Ils sont venus habiter cette maison : murs de pierre grise, toit d'ardoises, en une saison qui est le début de l'été. Alentour, la nature est éclatante de vigueur, même si les longues herbes ne poussent pas et si les fleurs sauvages ne se fanent jamais.

Derrière la maison s'élèvent des bâtiments annexes, à jamais fermés, inexplorés, et s'étend un pré où des planeurs sont ancrés pour résister au vent.

Une fois, alors qu'elle marchait sous les chênes à la lisière du pré, elle aperçut trois étrangers, chevauchant une créature qui ressemblait approximativement à un cheval. Les chevaux appartiennent à une race éteinte, l'espèce a disparu bien des années avant la naissance d'Angie. Une mince silhouette en manteau de tweed était en selle, un garçon semblable à un palefrenier sur quelque toile ancienne. Devant lui, une jeune fille, japonaise, tenait les rênes du cheval, tandis qu'à l'arrière, était assis un petit homme pâle, l'air adipeux, vêtu d'un costume gris, avec des chaussettes roses et des chevilles blanches visibles au-dessus de ses souliers marron. La jeune fille l'avait-elle vue, lui avait-elle retourné son regard ?

Elle a oublié de le mentionner à Bobby.

Leurs visites les plus fréquentes arrivent avec les rêves de l'aube, même si une fois, une espèce de lutin souriant s'annonça en martelant avec insistance la lourde porte de chêne pour réclamer, lorsqu'elle courut ouvrir, « cette petite merde de Newmark ». Bobby présenta l'individu sous le nom du Finnois et parut enchanté de le voir. La veste en tweed décrépite de la créature exsudait une odeur complexe de fumée rance, de soudure refroidie, et de hareng saur. Bobby expliqua que le Finnois était toujours le bienvenu.

— Vaut mieux, de toute façon. Pas moyen de le laisser à la porte, une fois qu'il a décidé d'entrer.

3Jane vient également, parmi les visiteurs de l'aube, triste et timide. Bobby semble à peine conscient de sa présence mais Angie, dépositaire de tant de ses souvenirs, vibre en harmonie à ce mélange particulier d'envie, de jalousie, de frustration et de rage. Angie en est venue à comprendre les motivations de 3Jane, et à lui pardonner – bien qu'elle se demande, alors qu'elle se promène en plein jour à l'ombre des chênes, ce qu'il reste à pardonner, au juste.

Mais les rêves de 3Jane lassent parfois Angie ; elle en préfère d'autres, en particulier ceux de sa jeune protégée. Ils viennent souvent quand se gonflent les voilages de dentelle, au premier chant des oiseaux. Alors, elle se roule plus près de Bobby, ferme les yeux, prononce mentalement le nom du Script et attend que se forment les

petites images brillantes.

Elle voit qu'ils ont emmené la fille dans une clinique, à la Jamaïque, afin de la désintoxiquer de son assuétude aux stimulants. Une fois son métabolisme parfaitement réglé par une armée patiente de toubibs du Réseau, elle en sort enfin, rayonnante de santé. Son corpus de sensations modulé expertement par Piper Hill, elle voit ses premières stims accueillies avec un enthousiasme sans précédent. Tout le public est fasciné par sa fraîcheur, sa vigueur, la manière délicieusement ingénue qu'elle a, semble-t-il, de découvrir sa vie brillante comme si c'était la première fois.

Une ombre traverse parfois l'écran, au loin, mais cela ne dure qu'un instant : Robin Lanier a été découvert étranglé, gelé, sur la façade à flanc de montagne du New Suzuki Envoy ; Angie et le Script savent l'un comme l'autre à qui appartiennent les mains longues et puissantes qui ont étranglé la star puis jeté là son cadavre.

Mais un détail encore lui échappe, un fragment bien particulier du puzzle qui compose l'histoire.

À la lisière de l'ombre des chênes, sous un crépuscule acier et saumon, dans cette France qui n'est pas la France, elle pose à Bobby son ultime question.

Ils ont attendu dans l'allée jusqu'à minuit, parce que Bobby lui avait promis une réponse.

Alors que les pendules de la maison sonnaient douze coups, elle entendit un crissement de pneus sur le gravier. La voiture était longue, basse et grise.

Son chauffeur était le Finnois.

Bobby ouvrit la porte et l'aida à monter.

Sur la banquette arrière était assis le jeune homme dont elle gardait le souvenir après avoir entrevu ce cheval impossible avec ses trois cavaliers dépareillés. Il lui sourit mais ne dit rien.

— Voici Colin, dit Bobby en montant à côté d'elle. Et vous connaissez déjà le Finnois.

— Elle s'est jamais doutée, hein ? dit le Finnois en embrayant.

— Non, dit Bobby. Je ne crois pas.

Le jeune homme appelé Colin lui souriait aussi.

— L'aleph est une approximation de la matrice, expliqua-t-il, une sorte de modèle de cyberspace…

— Oui, je sais. (Elle se tourna vers Bobby.) Eh bien ? Vous avez promis que vous me diriez le pourquoi du Jour du Changement.

Le Finnois se mit à rire, un bruit bien étrange.

— S'agit moins d'un *pourquoi* que d'un *comment*, ma p'tite dame. V'vous rappelez la fois où Brigitte vous a dit qu'il y avait cet autre ? Ouais ? Eh bien, voilà le comment, et ce comment est le pourquoi.

— Je me rappelle, effectivement. Elle a dit que quand la matrice finirait par se reconnaître elle-même, alors apparaîtrait l'« autre »…

— Et telle est notre destination ce soir, commença Bobby en l'entourant de son bras. Ce n'est pas loin mais c'est…

— Différent, dit pour lui le Finnois. Vraiment différent.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Vous verrez, dit Colin en écartant sa mèche brune – un geste d'écolier dans quelque pièce antique – quand la matrice est devenue consciente, elle a dans le même temps pris conscience de l'existence d'une autre matrice, d'un autre être pensant.

— Je ne saisis pas, dit-elle. Si le cyberspace consiste en la somme des données collectées par l'ensemble de l'humanité…

— Certes, dit le Finnois en empruntant la longue ligne droite déserte, mais personne ici n'a parlé de l'humanité, voyez-vous…

— L'autre était quelque part ailleurs, précisa Bobby.

— Dans le Centaure, dit Colin.

Se moqueraient-ils d'elle ? Serait-ce encore une blague de Bobby ?

— Bref, reprit le Finnois, c'est pas évident d'expliquer pourquoi la matrice s'est subdivisée entre toutes ces divinités vaudou et tout le tremblement lorsqu'elle a rencontré cette autre entité, mais une fois qu'on y sera, vous aurez plus ou moins une idée…

— Si vous voulez mon sentiment personnel, observa Colin, je trouve que c'est infiniment plus amusant ainsi…

— Est-ce que vous me dites la vérité ?

— On y est dans une minute, parole de New-Yorkais, dit le Finnois. Sans déc.

Vancouver,
Juillet 1988

notes

Notes

1

Voir *Neuromancien* et *Comte Zéro*. *(N.d.T.)*

2

Architecte et décorateur écossais qui sut, dans les années 1900, se démarquer du style nouille et, avec l'« École de Glasgow », préfigurer les lignes cubistes des années 20. Sa célèbre chaise à haut dossier, dessinée en 1903 et toujours produite, est devenue un classique du mobilier contemporain. *(N.d.T.)*

3

Voir *Neuromancien. (N.d.T)*